



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

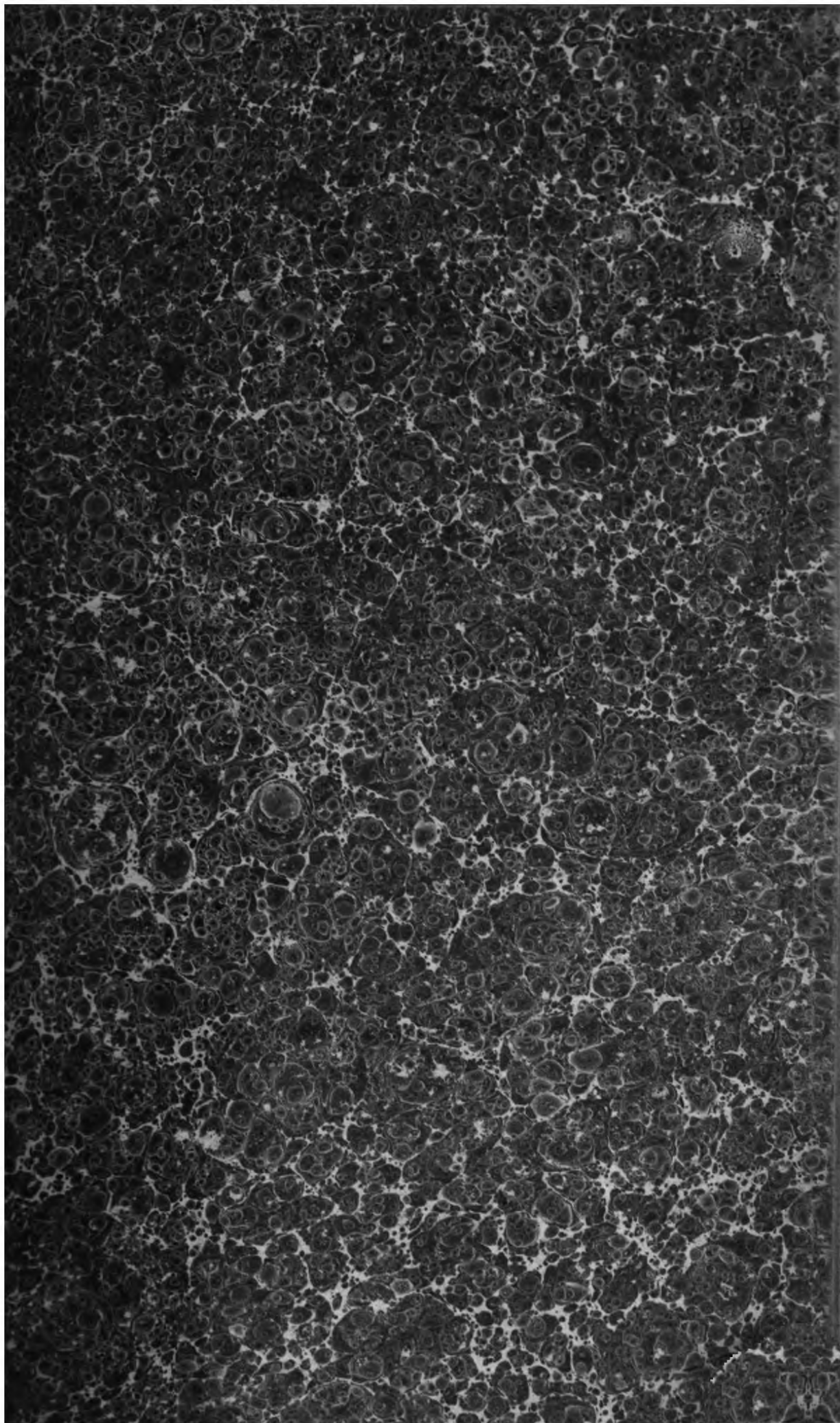


~~Ms. 96 a. 19~~



Vet. Fr. III B. 482





VIRGILE TRAVESTI

Imprimerie de H. VRAYET DE SURCY et C^e, rue de Sèvres, 37.

VIRGILE TRAVESTI

EN VERS BURLESQUES

PAR SCARRON

D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES



PAR CHARLES FÉTILLY



TOME SECOND

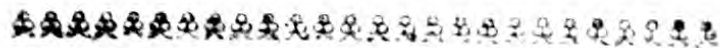


PARIS

CHEZ MANSUT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 30

—
1845





L'ÉNÉIDE TRAVESTIE

LIVRE SEPTIÈME.



ET vous aussi , Dame Caiette ,
En laissant le mortel squelette
Sur ces rivages sablonneux ,
Vous les avez rendus fameux :
Ænéas fit un sacrifice
Pour le repos de sa nourrice ,
Qui lui revint à vingt écus ,
Quelque chose encore de plus.
J'ai déjà dit , ou j'ai dû dire ,
Qu'il fut prodigue , le beau Sire ,
Et qu'il avait le nez tourné
A mourir un jour ruiné.
La cérémonie achevée ,
Et la lune s'étant levée
Qui rendit les flots inconstants ,
A ce qu'il semblait , tremblotants ;

Les vaisseaux du port démarèrent,
Les vents dans les voiles soufflèrent,
Et firent aller les vaisseaux
Aussi vite que des chevaux.
Les plus hardis Troyens blémirent
A l'aspect d'une île qu'ils virent ;
C'était l'île à dame Circé,
Grande sorcière au temps passé.
L'astre qui la clarté nous darde
La reconnaissait pour bâtarde ;
Je ne sais pas où, ni, comment
Il l'engendra terrennement,
Lui, qui par sa vertu féconde,
Produit tant de choses au monde,
De la salade, des melons,
Mais jamais filles ou garçons ;
Moins sais-je encor qui fut la mère
Qui s'unit à ce brûlant père :
Mais je sais que d'un chaud pareil
A celui qui vient du Soleil,
Les enchantements de la Fée
Pouvaient rendre une âme échauffée,
Et que ses yeux l'amour dardants
Brûlaient comme miroirs ardents.
Quand il lui venait à la tête
De faire d'un homme une bête,
En moins d'un *benedicite*
Escamotant l'humanité,
Tel homme bien fait par nature
Prenait une horrible figure,
Se sentant enquadrapéder
Sans oser seulement gronder :
Tel de beau jouvenceau sans barbe,
Se voyait changer non en barbe,

Non en genet des mieux appris,
Mais en limonier de bas prix :
Tel se piquant de peau doucette
Se sentait en poil d'époussette,
Tout son cuir douillet hérissier,
Et ses dents en crocs s'avancer,
Devenu pourceau porte-soie ;
Tel aussi devenait une oie,
Que l'on plumait en la saison,
Pour les coussins de la maison :
Tel était ours à rude patte,
Et tel le mari d'une chatte,
Tel lion, loup, ou léopard,
Éléphant, panthère, ou renard,
Perroquet, coq-d'inde, écrevisse,
Selon que voulait le caprice
De cette dame que je di
Plus savante que Gaufredi.
Bref, pleines étaient ses étables
De mille brutes raisonnables,
Qui faisaient un bruit là-dedans
A faire tressaillir les gens.
Ceux des nef s qui s'en effrayèrent,
A Jupin se recommandèrent ;
Maître Ænéas qui redoutait
D'être plus bête qu'il n'était,
Fit en ce péril si notoire
Une oraison jaculatoire ;
Jaculatoire, à ce qu'on croit,
De jaculando vient tout droit.
Or, Neptune, Dieu débonnaire,
Quoique souvent il fasse faire
A maint vaisseau le soubresaut,
Sachant bien qu'il y faisait chaud,

Et qu'on devenait bête fière
Dans l'île de cette sorcière,
Fit souffler un vent à propos,
Qui leur mit l'esprit en repos,
Interposant mainte eau salée.
Entr'eux, et l'île ensorcelée.

Cependant qu'ils voguaient ainsi,
Exempts de crainte et de souci,
Et changeant leur froide tristesse
En mille chansons d'allégresse,
La mer du lever du soleil
Recevait un éclat vermeil;
La lune et toutes ses suivantes,
Ce sont les étoiles errantes,
Se retiraient sans faire bruit
Ainsi que les oiseaux de nuit;
Et l'aurore, franche coquette,
Laissant ronfler dans sa couchette
Son mari caduc et grison,
Se promenait par l'horizon,
Peignait la surface des choses
D'une belle couleur de roses;
Cela veut dire que le jour
Après la nuit vint à son tour.
Que si j'avais cru mon courage
J'en aurais bien dit davantage;
Et pour dire que le jour vint
J'aurais fait des vers plus de vingt.
Lors par toute l'humide plaine
Chaque vent retint son haleine,
Si bien que le moindre zéphyr,
Ne fit pas le moindre soupir,
Et sur ce grand miroir liquide
Qu'on ne vit pas la moindre ride,

Si ce n'est autour du vaisseau
Quand l'aviron entamait l'eau.
Maître Ænéas toujours alerte,
Toujours l'œil et l'oreille ouverte,
Attentivement regardait
Vers la terre qu'il abordait,
Parcourant des yeux le rivage,
Propre à faire un beau paysage.
Il vit un bois, et tout auprès,
Le Tibre comme fait exprès,
Tant ce bon fleuve à son altesse
Fut un grand sujet d'allégresse.
Ce fleuve, quoique tant vanté,
N'était pas, à la vérité,
Remarquable pour son arène ;
La sienne était un peu vilaine,
Ou plutôt c'était un borbier,
Par honneur qu'on nomme gravier.
Quantité d'oiseaux aquatiques,
Sur ces rivages pacifiques
Volaient, nageaient joyeusement,
Et chantaient aquatiquement.
Maître Ænéas se mit à rire,
Et s'évapora le beau Sire :
La joie est un pas bien glissant,
Si sur soi l'on n'est bien puissant ;
Quand la moindre chose succède,
Nous devenons fous sans remède.
Qu'ainsi ne soit le bon Seigneur
Dans les malheurs si plein de cœur,
De joie eut la tête assez folle
Pour lors faire une cabriole ;
Il n'y réussit pas trop bien,
Mais on ne fit semblant de rien,

Car toujours les Princes on flatte.
Un prince, eût-il la face plate,
Et le nez au niveau du front,
Un courtisan, un gobe-affront,
Aura l'âme assez mercenaire,
Pour lui dire, afin de lui plaire,
Qu'il a le nez comme Cyrus,
Dont le nez fut des plus membrus.
Pour revenir à maître Énée
Par la rencontre inopinée
De ce fleuve tant souhaité,
S'étant ainsi fort emporté,
Mais de bon cœur je lui pardonne,
Il rama lui-même en personne,
Pour donner courage à ses gens,
Lesquels à ramer diligents,
Firent entrer la flotte entière
Dans le canal de la rivière,
Où joyeux nous les laisserons,
Et d'autres choses parlerons.

Dame Érato, ma chère Muse,
Inspire à mon esprit de buse
Quantité de termes plaisants,
Sans pourtant être médisants.
Pour bien passer par l'étamine
L'état de la terre Latine,
Quand Ænéas et tout son train
En vint envahir le terrain ;
Inspire-moi bien, je te prie,
De la fine plaisanterie.
Ce n'est pas ici jeu d'enfant,
C'est le fardeau d'un éléphant,
Que ce que je veux entreprendre,
Et j'aurai grand'peine à me rendre

Jusqu'où j'ai fait dessein d'aller,
Si tu ne m'aides à voler :
Ma plume est beaucoup fatiguée,
Et je n'ai plus cette âme gaie,
Qui m'a fait malgré tous mes maux,
Le moins chagrin des animaux.
Ici, le sujet héroïque
Aux vers burlesques fait la nique ;
Ce n'est plus ici que combats ,
Que séditions, que débats ;
Un roi très-faible par la tête ;
Une reine qui fait la bête ,
De plus, folle à courir les champs ;
Des rivaux qui font les méchants,
Et qui se font tirer à quatre,
Auparavant que de se battre
Pour une infante à l'œil mourant,
Que l'on donnait au plus offrant :
Mais madame la Destinée
La gardait pour messire Énée.
Mettons fin à l'avant-propos.

Latinus régnait en repos
Sur les Latins : sous ce bon maître,
Chacun, heureux comme un bon prêtre,
Sans craindre impôt, ni maltôtier,
Vivait fort bien de son métier :
Les Seigneurs vivaient de leurs rentes,
Payaient mal valets et servantes,
Et comme l'on fait maintenant,
Battaient quelquefois le manant.
Le roi Latin, doux comme sucre ,
Aimant l'honneur plus que le lucre ,
Eut pour sa mère Marica ;
Faunus pour elle se piqua ;

Puis, après quelque résistance,
Elle consentit l'alliance.
Picus engendra ce Faunus,
Et ce Picus de Saturnus
Fut engendré. Quant à sa mère
Son nom ici n'importe guère.
Latin d'héritier n'avait point,
Qui portât chausses et pourpoint;
Mais il avait une héritière,
Fille sans tache, forte et fière,
Tout aussi mâle qu'un garçon,
D'ailleurs de fort bonne façon.

Parmi ceux qui la convoitèrent,
Et de sa beauté se coiffèrent,
Turnus très-remarquable était,
Et sur ses rivaux l'emportait
Par son illustre parentelle,
Qu'aucun sans doute n'avait telle,
Car il comptait pour ses aïeux,
Plusieurs grands seigneurs demi-Dieux,
Ou du moins qui le pensaient être;
Tellement qu'il faisait le maître
Parmi les autres prétendants,
Qui n'osaient lui montrer les dents;

Car ils savaient que dame Aimée,
Comme si Turnus l'eût charmée,
Tous les jours hautement jurait,
Que Turnus son gendre serait,
Ou que sa fille serait nonne,
Malgré Latin et sa couronne.
Mais le Ciel n'était pas d'avis
Que les desseins fussent suivis,
En matière de mariage,
De cette reine fort peu sage.

Maints présages à tous connus,
Faisaient bien juger que Turnus,
Comme époux en toute sa vie
Ne maîtriserait Lavinie.

Ænéas, le héros Troyen,
Sous tous rapports le valait bien,
En la paix un vrai Bassompierre,
Un vrai Machabée en la guerre,
Et pour gouverner un État,
Nullement mou ministre, ou fat.

De tous ces présages célestes,
Aux peuples Latins manifestes,
Et non pas forgés à plaisir
Par quelque drôle de loisir,
Il faut que je vous en raconte
Deux, dont chacun faisait grand compte.

Quand Latin, comme de raison,
Se voulut faire une maison,
Car alors ce grand personnage
N'en avait qu'une de louage,
Un laurier aux fenillages verts,
Craignant peu le froid des hivers,
Moins encor les coups de tonnerre,
Se trouva dans l'arpent de terre
Où ce prince franc, et loyal,
Dessinait son palais royal.
A Phœbus qui porte guirlande,
Il en voulut faire une offrande,
Et la fit, car ce prince était
Ponctuel quand il promettait.

Ce laurier à la verte tête,
Vit un jour perché sur son faite
De mouches à miel un essaim ;
Je ne sais pas à quel dessein

Cette cohorte melliflue
Vint par l'air, en guise de nue,
Se loger à ciel découvert
Sur ce laurier vêtu de vert.
Tant y a qu'elles y logèrent,
Et cire et miel y composèrent,
Dont depuis, durant plusieurs ans,
On fit d'excellents lavements,
Et force chandelles de cire,
Dont Latin se servait à lire.
Par ce prodige si nouveau
Du roi se troubla le cerveau.
Un pronostiqueur d'aventures,
Fort savant aux choses futures,
Et qui pourtant parfois mentait,
Jura que ce prodige était
Signe d'une prochaine guerre,
Et que gens d'une étrange terre
Viendraient vivre à discrétion
Chez la Latine nation ;
Comme fait alors que je parle,
En France, monsieur le duc Charle,
De plus que leur chef bien et beau
Se rendrait maître du château.

Il s'offrit aux coups d'étrivières,
En jurant de toutes manières,
Et même offrit, quoique indigent,
De parier beaucoup d'argent,
En cas que la chose prédite
N'arrivât comme il l'avait dite.
On le crut, car qui ne croirait
Un jureur qui si bien jurait ?
Le peuple qui n'est qu'une bête,
S'en gratta tristement la tête ;

Et le prince, à ce que l'on dit,
En garda quinze jours le lit,
Feignant, pour n'éventer la mine,
Une difficulté d'urine.

Voilà le prodige premier.

Voici le second et dernier :

Un jour l'infante Lavinie
Vint en grande cérémonie
Avec son père Latinus,
Faire au temple ses oremus.
La princesse était fort dévote,
Et n'était nullement bigote;
Les dimanches elle quêtait,
Et la quête aux pauvres portait,
Et par la ville n'allait guère
Sans heures à la chancellerie :
Cela sera dit en passant.

Or, comme elle allait encensant,
Avec ambre, musc et civette,
Les Dieux friands de cassolette,
Un feu, non grégeois, mais follet,
Parut en l'air tout violet,
Et vint en guise de fusée,
Se prendre à la tête frisée
De l'infante Lavinia,
Qui grandement s'en effraya.

Le roi dit, l'âme perturbée,
« Ah ! voilà ma fille flambée ! »
Des assistants s'en fallut peu
Que tous ne criassent au feu.

Ce feu parcourant la couronne
Qui le noble chef environne,
N'offensa ni poil, ni bijou,
Comme aurait fait quelque feu fou ;

Mais comme feu prudent et sage ,
Il ne fit lors rien davantage,
Que la princesse illuminer,
Et les assistants étonner :
Après quoi, la flamme ondoyante,
Fut dans l'air longtemps tournoyante,
Puis se perdit dans le même air,
Tout ainsi qu'eût fait un éclair.
Aux connaisseurs cela fit dire
Qu'elle aurait un fort grand empire
La fille du noble roi Latin ;
Et par la faute du Destin
Qu'elle ferait naître en sa terre
Une très-sanguinaire guerre.
Latin qui très-fort se troubla,
N'en voulut pas demeurer là ;
Il alla voir son oncle Faune,
Qui l'avenir devine et prône,
Et rend ses oracles pour rien,
Tant aux méchants qu'aux gens de bien.
Ce bon oracle n'a qu'un vice,
Il aime fort le sacrifice,
Et même n'en veut que de gras,
Autrement il répond tout bas,
Ou ne répond que d'un ton aigre
A qui lui fait offrande maigre.
Latin qui savait son humeur,
Voulut faire en homme d'honneur,
Et ne plaindre ni sang ni graisse.
On conduit des brebis en laisse,
Et tout ce qu'il fallait brûler,
Pour cet oracle régaler,
Et l'obliger à tôt répondre,
Sans trop faire les gens morfondre.

Latin fit tout ce qu'il fallait
 Quand l'oracle l'on suppliait,
 Il se roula dessus les bêtes,
 Leur secoua très-fort les têtes,
 Fit le plaisant, et fit le fou.
 Voici ce que dit par un trou,
 En rimaille assez mal tournée
 La Dèité questionnée :

« Si tu crois à moi tant soit peu,
 « Prends bien garde, mon cher neveu,
 « De prendre un Latin pour ton gendre;
 « Le meilleur n'est pas bon à pendre;
 « Le Destin t'en a fait faire un
 « Qui n'est pas un homme commun,
 « Qui fera fleurir notre race,
 « Où le chaud brûle, où le froid glace,
 « C'est-à-dire, du nord au sud,
 « De la Mexique à Calicut.
 « Va donc rompre sur les articles:
 « Je vois le futur sans bésicles,
 « Et sais bien, si tu ne me crois,
 « Que tes fils, au lieu d'être rois,
 « Ne seront que franchises mazettes,
 « Des truands, des têtes mal faites,
 « Qui souffriront pour un écu
 « Mille coups de pieds dans le q. »

A cette menace si crue,
 Qui du Roi fut aigrement crue,
 Car il n'avait jamais connu
 Cet oracle autre qu'ingénu;
 Ce prince en fit laide grimace.
 Mais comme le temps tout efface,
 Il en fut ainsi consolé.
 Ce secret par lui révélé,

Faisait grand bruit par la contrée
Quand Énée y fit son entrée.

Ce fut donc au temps que je di
Qu'Ænéas, le Troyen hardi,
Vint avec ses vaisseaux de guerre
Aborder la latine terre.
Sitôt qu'à terre il eut pied mis,
Le Seigneur dit à ses amis,
Qu'il était question de boire.
Chacun n'eut pas peine à le croire,
Car chacun était altéré.

Aussitôt dit, dans un vert pré,
De tasses et brocs l'herbe verte
Et de fromage fut couverte;
Puis, sans compliments superflus,
Énée et son fils Iulus,
Et les chefs sur le cul s'assirent,
Et de fromage se remplirent ;
Iulus, principalement,
En mangea trop avidement ;
Ænéas lui dit comme sage,
Qu'il commençât par le potage.
Voire ; mais nous n'en avons pas,
Dit Iulus, parlant tout bas,
De peur de déplaire à son père,
Qui quelquefois était colère.
Et comme chacun avait faim,
Et s'était fait avec du pain,
Table, nappe, assiette et vaisselle,
Par une invention nouvelle,
Chacun, ayant mangé son fait,
Et n'en étant pas satisfait,
Table, nappe, vaisselle, assiettes,
Comme j'ai dit de croûtes faites,

Engloutit tout avidement,
Tout disparut en un moment.
Telle fut la faim de la troupe,
Par laquelle aussi mainte coupe
Fut souvent aussi mise à sec.
Iulus, en voix de rebec,
« Par notre saint Père le Pape!
« Nous avons mangé table et nappe! »
S'écria-t-il, tout ébaudi,
Et riant comme un étourdi,
Si fort qu'il en cassa son verre.
Ce qu'il dit ne chut pas à terre.
Maître Ænéas le relevant :
« Nous sommes au-dessus du vent,
Dit-il, et la terre promise
« Est à nous, sans plus de remise,
« Ou du moins, le sera bientôt;
« De la part du conseil d'en haut,
« Par la bouche du père Anchise,
« Et par la dame mal apprise,
« La harpie, au nez peu charmant,
« Qui me parla si sottement,
« J'ai des signes pour reconnaître
« La terre où je serai le maître :
« C'est celle où si faim nous aurons
« Que nos tables nous mangerons;
« Nous venons de manger les nôtres!
« Chercherons-nous des signes autres
« Que ceux que nous vient d'annoncer
« Mon cher enfant, sans y penser ?
« Sot que je suis, la malepeste!
« Sans lui ce signe manifeste
« Était autant de bien perdu ;
« Si le fanfan était pendu ,

« Ce serait, ma foi, grand dommage ;

« Çà, que je le baise au visage. »

Cela dit, messire Ænéas

Prit son cher fils par les deux bras ,

Et mit un baiser sur sa face ;

Ce ne fut pas tout, il l'embrasse ,

Le mit à cheval sur son cou ,

Et courut vingt pas comme un fou.

Chacun à cette facétie ,

Voulut être de la partie :

L'un en fit le chêne fourchu ,

Et l'autre s'en claqua le q ;

Bref, chacun en fit bien la bête ,

Tant ils eurent le cœur en fête.

Là-dessus au portier du lieu ,

On donna le denier à Dieu.

Maître Ænéas fit au Génie

Compliment en cérémonie.

Un compliment bien prononcé ,

Valait beaucoup au temps passé ;

Aujourd'hui telle marchandise

A tous n'est pas toujours de mise ,

Et vaut moins que vapeur d'encens

Parmi les hommes de bon sens.

La Terre de tours couronnée ,

Déité vieille et surannée ,

Eut quelques compliments aussi ;

Et la Nuit au museau noirci ,

La bonne mère Phrygienne ,

Eut pour sa part une antienne ;

Et Jupiter du mont Ida ,

Ode sur le chant de ouïda.

Là-dessus un coup de tonnerre ,

Non à faire peur à la Terre ,

Mais dont le son plus doux que dur,
Prédisait un bonheur futur,
Donna par son petit murmure
La dernière main à l'augure,
Si bien que pas un n'en douta ;
Chacun de son vin en tâta,
Et quelques-uns trop en tâtèrent,
C'est-à-dire, qu'ils crapulèrent.

Sitôt que leur vin fut cuvé,
Et que le soleil fut levé,
La plupart alla reconnaître
Les fleuves de ce lieu champêtre ;
Le Tibre, depuis si fameux,
En ce temps-là fleuve fangeux,
Et petit canal plein d'eau jaune,
Qu'on pouvait mesurer à l'aune ;
J'entends parler de sa largeur,
Car le mesurer en longueur,
Le long de son petit rivage,
Ce serait un pénible ouvrage :
Puis le ruisseau Numicien,
Renommé lors si peu que rien,
Et maints autres trous ou rivières,
A dire vrai, lors grenouillères ;
Mais depuis les Romains rusés,
En ont fait des lieux fort prisés.

Ænéas prit cent personnages,
Des plus diserts et des plus sages,
Et leur donna commission
D'aller en députation
Vers Latin roi de la contrée,
Et de lui faire, dès l'entrée,
Un long discours superlatif,
Dans le genre démonstratif,

Et de lui demander : qui vive ?
Tous couronnés de verte olive,
Et dans les mains de beaux présents ,
Autant utiles que plaisants.
Cependant qu'ils se préparèrent ,
Et leurs beaux harnais endossèrent ,
Ænéas quoique non maçon ,
Fit un taudis de sa façon ;
Chacun y fit sa chacunière.
Puis d'une adresse singulière
Une grande enceinte il marqua ,
Que depuis de tours on flanqua.

Cependant qu'il se fortifie ,
Car malheur à qui trop se fie ,
Messeigneurs les cent Députés
Cheminaient tous à pas comptés ,
Hormis quelques-uns qui jouèrent
Au cornichon , dont se fachèrent
Les plus morigénés d'entr'eux :
On en vint aux propos hargneux ,
Et l'on s'y dit quelques injures ,
Mais pourtant non pas des plus dures ,
Mais dont le plus outrageux mot ,
Était , fils de guenon , ou sot ;
Ou quelque autre terme semblable ,
Entre Députés supportable.

Enfin ayant longtemps trotté ,
Ils aperçurent la cité ,
De quoi grande joie ils reçurent.
Devant la ville ils aperçurent
Des jouvenceaux en caleçons ,
A qui l'on donnait des leçons
Et de l'escrime et du manège.
Tous ces jouvenceaux en cortège

Se présentèrent aux Troyens,
Qui lors aussi las que des chiens,
Enragèrent de bonne sorte,
Alors qu'on leur ferma la porte ;
Car les citoyens mal appris,
Comme des bourgeois de Paris
Quand on leur fait monter la garde,
Leur firent voir la hallebarde ;
Ce qui les mit en désarroi.
Quelqu'un s'en alla vers le Roi
Lui dire, quasi hors d'haleine
Que gens d'une terre lointaine
Vers lui voulaient être introduits,
Et qu'on leur avait fermé l'huis,
De crainte de quelque surprise.

Latin en fit la mine grise,
Car le bon prince était peureux ;
D'ailleurs prince très-généreux.
Mais les princes, comme les autres,
Je n'entends pas parler des nôtres,
Ont, grâce à l'humanité,
Quelque défectuosité ;
Et sont hommes pour tout potage,
Nonobstant leur haut parentage.

Cet envoyé lui dit aussi,
Ce qui le mit hors de souci,
Que cette ambassade étrangère
Avait des présents à lui faire.
Latin, à ce mot de présent,
A toute oreille fort plaisant,
Se mit à rire comme un singe :
Il changea vite de linge,
Se composa, se radoucit,
Prit une jaquette et s'assit.

Je me trompe, il fut droit au temple,
Lequel était fait... par exemple
Comme... Attendez... En bonne foi
Je ne sais pas bien comme quoi;
Consultons là-dessus Virgile.
Ce versificateur habile,
Dit que ce temple des plus beaux,
Se soutenait sur cent tréteaux;
Et dit aussi que son portique
Tenait un peu trop du gothique.
Ce temple servait à Latin,
Quand il voulait faire festin;
Il aimait fort la bonne chère,
Lorsqu'elle ne lui coûtait guère.
Dans ce temple l'on s'assemblait,
On y jouait, on y ballait,
Aux jours de fête, et jours de noce.
En plate peinture, ou bien bosse,
De Latin les nobles aïeux,
Érigés lors en demi-Dieux,
Étaient le long de la muraille
En habit de donner bataille.
Les sieurs Italus, Sabinus,
Et le porte-faulx Saturnus,
Et maints autres grands personnages
Fous en guerre, comme en paix sages;
Et Picus, l'écuyer expert,
Changé par sa femme en pivert,
Sa femme, fameuse sorcière,
Comme je vous ai dit naguère.
On avait dans ce temple mis
Force dépouilles d'ennemis,
Et l'on y voyait maints trophées
D'armes, bien ou mal étoffées.

Ce fut donc en ce temple-là,
Un huissier faisant le holà,
Que l'ambassade fut ouïe.
Latin, la face épanouie,
Dit aux Troyens ce que voici :
« Messieurs, d'où venez-vous ainsi ?
« Nous demandez-vous la passade ? »
Un des premiers de l'ambassade,
A ce discours hors de raison,
Que leur faisait ce Roi grison,
Fut bien fort tenté de répondre,
De quoi sa Majesté confondre ;
Mais le Roi qui l'appréhenda,
La chose ainsi raccommoda :
« Qui vous amène en ce rivage,
« Avec votre grand équipage ?
« Et par quel bien de vent portés,
« Vous êtes vous ici plantés ?
« Nous savons fort bien qui vous êtes,
« Et les longs chemins que vous faites,
« Depuis que la fureur du Grec,
« A réduit votre ville à sec.
« Quoique peu savant dans l'histoire,
« C'est à moi, chose fort notoire,
« Que le bon père Dardanus,
« De qui les Troyens sont venus,
« Fut né natif de cette terre,
« Et par le moyen de la guerre
« Dans votre terroir Phrygien,
« Qu'il amassa beaucoup de bien.
« Maintenant le révérend Sire,
« Dans le ciel a ce qu'il désire,
« Où, bien mieux que chez Guénégo
« On a toute chose à gogo ;

« Où la vapeur des sacrifices
 « Sent le boudin et les saucisses,
 « Dont plus que du vin des Flamands,
 « Les Dieux sont en diable gourmands.
 « Or donc, mes braves gentilshommes,
 « Par Dardanus parents nous sommes;
 « Mais quand parents vous ne seriez,
 « Nous voulons bien que vous sachiez
 « Que notre courtoisie est telle,
 « Que même sans la parentelle,
 « Ma maison je vous offrirais,
 « Et de mon mieux vous traiterais. »

Ainsi dit-il. Ilionée

D'une face non étonnée.

Lui dit ces mots en Florentin :

« Race de Faune, Roi Latin,
 « Le vent de Brie, ou de Galerne,
 « Ou la mer qui les vaisseaux berne,
 « Laquelle, non plus que le vent,
 « Ne sait ce qu'elle fait souvent,
 « Ou le dessein de faire aignade,
 « Ne nous met point en cette rade;
 « Ce n'est point contre notre gré,
 « Mais de propos délibéré,
 « Que nos vaisseaux dans votre Tibre
 « Ont arrêté leur course libre.
 « Tels que vous nous voyez ici,
 « Nous sommes Troyens, Dieu merci,
 « Enfants de la superbe Troie,
 « La plus grande ville qu'on voie,
 « Au moins qu'on voyait autrefois,
 « Devant que l'incivil Grégeois,
 « D'une cité pleine de gloire,
 « Eût fait une pelouse noire,

« Et nous eût malement contraints
« De courir les pays lointains.
« Nous tirons des Dieux origine,
« C'est en avoir de la plus fine :
« Ænéas, notre Roi gentil,
« Vient de Jupiter en droit fil.
« Par nous ce bon Seigneur vous mande,
« Que bien fort il se recommande
« A votre générosité ;
« Qu'il veut boire à votre santé,
« Et joindre ses sujets aux vôtres ;
« Qu'un seul de nous en vaut quatre autres,
« Et que vous pouvez essayer,
« Si prix d'argent nous peut payer :
« Que dans la fortune contraire,
« C'est plaisir que de nous voir faire,
« Et pour ce qu'on appelle cœur,
« Que nous en avons du meilleur.
« *Exemplum* la guerre de Troie !
« A peine trouvons-nous qui croie
« Les beaux faits que nous racontons,
« Et si ma foi nous ne vantons
« Pas la moitié de notre force.
« On juge du bois par l'écorce,
« Et du dedans par le dehors :
« Considérez de près nos corps,
« Et jugez quels nous devons être. »

Cela dit, pour faire paraître
Leur très grande sincérité,
Comme s'ils l'eussent consulté,
Les Troyens sur la jambe droite,
Firent d'une manière adroite,
Une pirouette à deux tours,
Durant quoi cessa le discours

Du sage ambassadeur d'Énée.

La pirouette étant tournée

Il reprit son discours ainsi :

« Dans notre flotte, en raccourci
« Vous voyez la grandeur de Troie,
« Où le soleil de plomb flamboie ;
« Où ce flambeau major des cieux ,
« Rarement réjouit les yeux :
« Il n'est personne si stupide ,
« Et si peu d'écouter avide ,
« Qui ne sache les grands combats ,
« Par qui le Grec nous mit à bas.
« De ce déluge de misères ,
« A raconter encore amères ,
« Nous nous sommes sauvés par mer ,
« Tant il fait bon savoir ramer.
« Je le jure par Maître Énée ,
« Par sa main de manchette ornée ;
« Cette main, qui le poing fermé ,
« A souvent maint homme gourmé ,
« Et qui, quoiqu'un peu large et plate ,
« A pourtant la peau délicate :
« Je jure donc , que gens puissants ,
« Et Reines et Rois florissants
« Nous ont offert leur alliance ,
« Et leur pays et leur puissance ;
« Nous les en avons refusés ,
« Dont ils se sont scandalisés ;
« Mais les Dieux qui ne sont point bêtes ,
« Nous rompaient si souvent les têtes ,
« Du pays d'où vient Dardanus ,
« Qu'enfin nous y sommes venus.
« Nous avons besoin d'un asile ;
« Avec nous chemine une ville ,

« Si bien que qui nous recevra,
 « Son état en augmentera :
 « C'est à vous, Monseigneur, à dire
 « Si j'obtiens ce que je désire.
 « Au reste, pour vous donner, j'ai
 « Ce que les rats n'ont point mangé ;
 « Un bonnet qui fut d'écarlate,
 « Le verre d'Anchise sans patte,
 « Mais qu'il chérissait, le Seigneur,
 « Plus que s'il eût été meilleur ;
 « Car ce verre, à bon mesurage,
 « Tenait chopine et davantage ;
 « De Priam le sceptre, et le dais
 « De fine serge de Beauvais ;
 « Pour sa couronne, elle est perdue ;
 « Une camisole pelue,
 « Dont il se servait en hiver ;
 « Un sien pourpoint de damas vert,
 « Et deux paires de bas d'estame,
 « De la main d'Hécuba sa femme. »
 Ilionée ainsi parla,
 Et ses beaux présents étala.
 Le Roi Latin pensif et morne,
 Pétrifié comme une borne,
 Demeura décontenancé,
 Tête basse, et sourcil froncé,
 Roulant son faible luminaire,
 Comme une guenuche en colère,
 Sans remuer non plus qu'un pieu.
 Quelqu'un dit qu'il cria : Mon Dieu !
 Mais brisons là, même pour rire,
 Il n'est pas permis de médire.
 Le Roi donc fut assez longtemps
 A grommeler entre ses dents,

Et sans dire mot à personne ;
Les riches présents qu'on lui donne
Ne lui donnent point dans les yeux.
Il se souvient bien que les Dieux ,
Qui savent bien plus que nous autres ,
Quand il disait ses patenôtres ,
L'avaient averti maintes fois ,
Par songes et de vive voix ,
De ne faire , en nulle manière ,
Présent de sa riche héritière
A quelque fat d'Italien ,
Desquels le meilleur ne vaut rien :
Mais de choisir quelque bon drôle
D'Espagne , de Grèce , ou de Gaule ,
Champagne , Brie , *et cætera* ,
Ou de tel lieu qu'il vous plaira ;
Et que ce soit chose certaine
Que maint renommé capitaine ,
Qui devait à force de coups
Donner aux humains du dessous ,
Et qui par traités et par guerre
Se rendrait maître de la terre ,
Sortirait du noble Étranger ,
Qui devait de son pain manger ,
Et dîner en cérémonie
Avec l'Infante Lavinie.

A cet oracle de Faunus ,
Rêve le bon Roi Latinus ,
Si fort que toute l'assistance
Ne dit pas tout ce qu'elle en pense ;
Mais si longtemps il rêvassa ,
Que plus d'un Troyen s'en lassa.
Il le vit bien , dont il eut honte ,
Comme s'il eût fait un sot conte ;

Enfin son esprit se calma ,
Et voici comme il décia ma :
« Mes beaux Messieurs de l'ambassade,
« Vous n'avez qu'à faire gambade ,
« Ce que vous avez demandé ,
« Vous sera par nous accordé ;
« Nous embrasserons avec joie
« Le révérend Prince de Troie ;
« Et voulons bientôt lui donner
« A souper , ou bien à dîner ,
« Lequel des deux n'importe guère ,
« Pourvu qu'il fasse bonne chère.
« Mon vin vieux depuis peu percé ,
« Lui sera largement versé ;
« J'y veux tout mettre par écuelles ,
« Y dire des chansons nouvelles ,
« Y boire en trou , manger en loup ,
« Et sceptre à part faire le fou.
« Allez donc dire à votre maître ,
« Que je lui veux faire paraître
« Que je l'aime avec passion ,
« Et que de mon affection ,
« Pour lui donner un riche gage ,
« Je lui destine en mariage
« Un enfant que Dieu m'a donné ,
« Un esprit bien morigéné ,
« Ma fille que la Destinée
« Me défend d'être en hyménée
« Donnée à quelqu'un de ces lieux ;
« Ainsi me l'ont appris les Dieux ,
« Qui n'entendent pas raillerie.
« J'aurais de la forcenerie
« Assez pour me faire enchaîner ,
« Si je m'allais embéguiner

« D'un gendre de cette contrée,
« La volonté m'étant montrée
« Des Dieux, à qui de tout mon cœur
« Je suis très humble serviteur. »

Audience ainsi fut donnée
A l'éloquent Ilionée.
Puis après il fut question,
En symbole d'affection,
De donner au bon fils d'Anchise,
En présent quelque chose exquise.
Le Roi choisit dans ses haras
Cent chevaux tant maigres que gras,
Tous dressés à porter des malles;
Sur le tout deux fines cavales,
Que Latin avait fait dresser
A bien adroitement verser
Dans le plus beau chemin du monde.
J'entends ici quelqu'un qui gronde,
Et qui dit que verser un char,
Ou par dessein, ou par hasard,
A tout quadrupède est un vice:
Mais il saura que par caprice,
Autant que pour la rareté,
Ces cavales avaient été
Par le roi des Latins dressées,
Et soigneusement exercées
A verser char ou chariot,
Sans ornière, pente ou cahot.
De plus ce très-noble attelage,
Était du noble parentage
Des coursiers du blondin Phœbus,
Ce qui fut un méchant abus;
Circé la méchante sorcière,
Aux chevaux du porte-lumière

Supposa très-furtivement
La cousine d'une jument,
Depuis peu morte à son service ;
Elle eut ainsi par artifice
Un attelage sans pareil
Parent de celui du soleil !

Or donc, la piétonne ambassade,
De chez Latin en cavalcade
Revint, chacun des mieux monté,
Et tenant bien sa gravité.
Cependant Junon l'argienne,
Selon sa coutume ancienne,
D'Argos seule s'en revenait
Dans un joli char, que traînait
Une paire de paons superbes.
Si j'étais un de nos Malherbes,
J'en ferais la description :
Mais j'ai ouï parler d'Ixion,
Et sais bien que trop entreprendre
Est le moyen de se méprendre.

Junon donc revenait d'Argos,
Dame toujours sur ses ergos,
Toujours colère et glorieuse,
Enfin toujours capricieuse.
Sur le promontoire Pachin
Qui se trouvait en son chemin,
Elle pensa faire une pose ;
Mais bien souvent ce qu'on propose
Rencontre contrariété.
Elle avait son char arrêté
Pour donner haleine à ses bêtes,
Elle vit des Troyens les fêtes :
Elle aurait bien mieux aimé voir
Son Jupiter lui faisant noir,

Lui faisant même une algarade,
 Par exemple, d'une gourmade,
 Lui faisant application ;
 Car après la correction,
 La gourmade, n'en fût-il qu'une,
 Est d'une vertu non commune.
 La Dame donc eût mieux aimé
 Voir son mari contre elle armé,
 Que de voir les soldats d'Énée,
 Passant gaiement la journée,
 Comme ils tâchaient de faire alors,
 Riant et se traitant le corps,
 Parce qu'à la troupe envoyée
 On avait la paix octroyée,
 Et de plus à leur bon Seigneur
 Une princesse en tout honneur.
 Leurs nefs à sec sur le rivage,
 Ne craignaient plus vent ni naufrage ;
 Loin de songer plus à nager,
 Ils travaillaient à se loger.
 Dont Junon plus qu'à demi morte
 Se mit à parler de la sorte ;
 « Bon, messieurs les Troyens, bon, bon :
 « Loin d'être réduits en charbon,
 « Comme votre ville de Troie,
 « Vous n'avez que plaisir et joie :
 « Et moi, j'enrage de bon cœur,
 « Moi, de Jupiter femme et sœur.
 « Ont-ils pas leurs peaux garanties
 « Du feu de leurs maisons rôties,
 « Et dans leur ville prise pris,
 « Les ai-je vendus à vil prix ?
 « Enfin les ai-je pu détruire ?
 « Ma foi, je n'ai fait que leur nuire,

« Et ne leur ai nui que si peu
« Qu'ils en tournent la chose en jeu.
« Ne les vois-je pas sur le Tibre,
« Qui vont tranchant du peuple libre;
« Et leur grand lourdeau d'Ænéas,
« Qui va faisant le fier-à-bras,
« Faisant des forts, traçant des lignes?
« Ah! ma foi, mon beau Jean des Vignes,
« Si je laissais hausser vos forts,
« Vous iriez croire que je dors :
« Je vous vais montrer que je veille;
« Je vous vais faire à la pareille,
« Enrager votre chien de sou ;
« Il faut se défier d'un fou!
« Je vous apprends que je suis folle
« Et que je tiendrai ma parole.
« Quoi, Mars un soudrille, un fâcheux,
« Tout mon fils qu'il est, un franc gueux,
« A pu perdre la gent Lapithe;
« Et Diane, une chattemite,
« Qui fait la prude, et ne l'est pas,
« A mis les Calydons à bas ;
« Et Jupiter la laisse faire
« Alors qu'il la voit en colère ;
« Et moi, l'on me laisse enrager,
« Au lieu de mes affronts venger!
« Et moi, j'ai beau faire la guerre,
« Aux Troyens par mer et par terre ;
« Leur ouvrir en mer des pertuis,
« Profonds comme gouffres ou puits,
« Et mes Carybdes et mes Scyllés
« Sont des embûches inutiles,
« Ils en sont quittes pour la peur !
« Les gredins, les faquins d'honneur,

« Sans me craindre , ni la marée ,
« Je leur vois la face assurée
« Par la bonté du roi Latin ;
« Et leur destin sur mon destin ,
« Quoique j'entreprenne , l'emporte !
« Ma foi je voudrais être morte !
« Mais ma sottie divinité
« M'exclut de la mortalité !
« Il faut , malgré moi , que je vive ,
« Et que j'enrage toute vive ,
« De voir un homme haï de moi ,
« En passe de devenir Roi.
« Mais devant qu'il porte couronne ,
« A sa détestable personne
« Je ferai tant mordre les doigts ,
« Fût-il pieux cent mille fois
« Plus qu'il ne s'imagine d'être !
« Mon mari qui l'aime est le maître...
« Mais ma tête pleine de vent
« Le fait enrager bien souvent ;
« Nous nous trouvons en ce rencontre ,
« Lui pour Ænéas , et moi contre :
« Tous les Dieux seront au plus fort ,
« Mais tous les diables m'aiment fort ,
« Et fourniront à ma colère
« Cent mille moyens de mal faire ,
« Et de reculer bien ou mal
« Le jour de cet hymen fatal
« Du fils de Vénus la céleste
« Qu'autant que son fils je déteste.
« Le Destin un capricieux ,
« Qui même gourmande les Dieux ,
« Voudra l'achever à ma barbe ;
« Mais je jure par sainte Barbe ,

« Ce qui m'arrive rarement ,
« Car je n'aime pas le serment ;
« Par sainte Barbe donc je jure ,
« Qu'il souffrira plus d'une injure ,
« Et de retardement plus d'un ,
« Ce soudrille souffle-petun ,
« Devant qu'en face de l'Église
« Il épouse la fille exquise ,
« Que cet impertinent Destin
« Lui garde chez le roi Latin ,
« Le fils de la Vénus infâme ,
« Et d'Hécube la vieille femme ,
« Fera par son hymen fatal
« A plusieurs peuples bien du mal .
« Latin aux noces de son gendre
« Verra du sang humain répandre ;
« Et du vin moins on y boira ,
« Que de vin on y répandra .
« Or, çà mettons la main à l'œuvre ;
« Une dame au crin de couleuvre ,
« De qui le diable même a peur ,
« Parce qu'elle est de mon humeur ,
« C'est-à-dire, franche tigresse ,
« Est une très-propre diablesse
« A faire au beau fils d'Anchisès ,
« Un tour plus fâcheux qu'un procès. »

Ainsi dit Junon courroucée ;
Et puis ayant sa voix haussée
En fausset , que l'on entendit ;
Jusqu'en Enfer qu'elle étourdit ;
Alecton fut par elle huchée :
Qui lors se trouvant empêchée ,
Répondit en voix d'éléphant :
« On y va ; ne criez pas tant : »

Car elle craint fort, la mâtine,
De voir dame Junon mutine,
Qui toute Déesse qu'elle est,
Est diablesse quand il lui plaît.
Cette Alecton est enragée
Autant qu'une guenuche âgée;
Ses sœurs mêmes lui veulent mal
Et ce dangereux animal
Déplaît si fort au tyran blême,
Qu'il aurait un plaisir extrême
Si la mort d'Enfer l'enlevait,
Cela s'entend, s'il se pouvait.

Elle a pour toute chevelure
De serpents une garniture,
Elle en a même dans le sein,
Exhalant tous un air malsain,
Plus puant qu'une haleine forte;
Oui, ou le grand diable m'emporte.
Après avoir juré si fort,
Qui ne me croit pas a grand tort.

J'ai dû vous dire, ce me semble,
Que Junon mit ses paons à l'amble,
Et descendit de ce lieu haut,
Parce que jusqu'au manoir chaud
De cette vilaine Furie,
Où chacun hurle, où chacun crie,
Alecton difficilement
Eût ouï son commandement.
Voici, parole pour parole,
Ce que dit la Déesse folle,
Rouge en face, et d'un aigre ton,
A la malplaisante Alecton :
« Alecton, ma chère mignonne,
« Que j'estime plus que personne,

« Tu peux me faire un grand plaisir,
« Et tu ne peux jamais choisir
« De plus grande malice à faire,
« Que celle par qui tu peux plaire
« A moi, femme de Jupiter ;
« Toi seule me peux contenter,
« Toi qui peux désunir les frères .
« Et rends les amis adversaires.
« Ce que je veux est plus aisé :
« Je veux qu'un vieux roi , méprisé
« Par sa femme , une franche folle ,
« Ne puisse tenir sa parole ;
« Et qu'un fugitif de Troyen
« Soit ici battu comme un chien ;
« Que deux rivaux se veuillent battre ;
« Qu'un d'eux fasse le diable à quatre ;
« Et que la reine que je di ,
« Ait l'esprit assez étourdi
« Pour troubler royaume et famille ,
« Plutôt que souffrir que sa fille
« Soit mariée à ce grand fat ,
« Qui doit régner dans son état ,
« Et que je hais comme la peste .
« Toi seule est tout ce qui me reste ,
« Mon esprit franc , esprit malin ,
« Comme le tien à nuire enclin ,
« N'a plus rien de quoi mettre en œuvre .
« Va , ma belle , au crin de couleuvre ,
« Prends toute ma mauvaise humeur ,
« Et me va faire une rumeur ,
« D'où naisse une guerre civile . »

Alecton , comme très-civile ,
En doucit ses gros yeux ardents .
Et sourit découvrant ses dents

En pointe, comme dents de scie ;
De son menton fait en vessie,
Qui lui servait à se moucher,
Elle se mit à se torcher ;
Puis s'étant ainsi composée,
En ton de voix de roue usée,
Qui durant le chaud a besoin
D'une livre ou deux de vieux-oint,
Parlant à la Laconienne,
Répondit : « Qu'à cela ne tienne. »

La Déesse s'en retourna ;
Et la vilaine s'atourna,
Comme une vieille aux jours de fête,
Tressa les serpents de sa tête,
Et d'un de ceux de son gousset
Se servit comme d'un lacet.
Et puis cette Alecton terrible
Se rendant aux yeux invisible,
Se coula chez le roi Latin,
Où, par un chemin clandestin,
Elle alla chez la reine Aimée.
Qui lors dans sa chambre enfermée,
Pestait fort contre son époux,
Qu'elle appelait le roi des fous,
D'avoir l'alliance jurée
Au fils de dame Cythérée,
Et préféré le Phrygien,
A Turnus, prince italien ;
Maudissant cent fois la journée
Qu'on parla de cet hyménée,
Et jurant gros comme le bras,
Qu'aux noces elle n'irait pas.

Elle était dans cette pensée,
Terriblement embarrassée,

Alors qu'Alecton lui lâcha
Un gros serpent, qui se cacha
Dans sa jaquette de ratine,
Qui couvrait sa peau de la Chine,
Inspirant une âme d'aspic
A son corps malade du tic.
Ce serpent aussi noir qu'un merle,
Tantôt était collier de perle,
Et tantôt la guirlande était
De la dame qu'il empestait ;
Tantôt vu, tantôt invisible,
Sans doute l'animal terrible,
Était quelque serpent sorcier,
Et des meilleurs de son métier.
Ayant bien la reine gâtée,
Et très-dûment enserpentée,
La mordillant partout son corps,
Tant par-dedans que par-dehors ;
Je ne sais par quelle manière
Il retourna dans la crinière
d'Alecton, ni ce qu'il devint,
Ni si chez la reine il se tint.
Virgile ne dit pas la chose,
Et je n'en sais pas bien la cause.
Bien sais-je qu'au commencement,
La reine alla tout doucement,
La rage en son corps enfermée
N'étant encor guère allumée ;
Comme une sotte mère fait,
Quand l'époux de sa fille est laid,
Ou qu'en or il n'a pas grand'chose.
Elle n'eut pas la bouche close
Sur sa fille, et sur le Troyen,
Qui la devait avoir pour rien.

Quand elle trouvait quelque amie,
Elle faisait la jérémié,
Et larmoyait de ses deux yeux,
Qu'elle avait un peu chassieux.
« O mon bon mari, disait-elle,
« Je t'ai vu beaucoup de cervelle ;
« Mais maintenant, en bonne foi,
« Tu n'en as guère plus que moi,
« Qui n'en ai pas notable somme :
« Dis-moi, n'es-tu pas un pauvre homme,
« D'avoir gardé pour un passant,
« Ma fille, un ange ravissant ?
« Et cette malheureuse fille,
« Sera la femme d'un soudrille,
« D'un fanfaron, jureur de Dieu,
« D'un gueux qui n'a ni feu ni lieu ;
« Et Turnus qui l'a tant servie,
« Et qui l'aime plus que sa vie,
« De parents sans reproche issu,
« Qui n'est ni boiteux, ni bossu,
« Se la verra prendre à sa barbe,
« Par un larron, par un Alarbe,
« Un Turc, qui dès le lendemain
« Du jour qu'il aura mis sa main
« Dans celle de ma Lavinie,
« Avecque sa troupe bannie
« S'enfuira, nous laissant tous deux
« S'arrachant et barbe et cheveux ;
« Ainsi fit de la belle Hélène,
« Le pâtre au courage de laine,
« Pâris, le miroir à guenon ;
« Ainsi fera, mais tout de bon
« Ce corsaire de maître Énée,
« Qui de notre fille emmenéc,

« Étant lassé de s'ébaudir
« La plantera pour reverdir.
« Si le Dieu Faune et maint présage
« T'ont fait savoir qu'en mariage
« Tu ne dois ta fille loger,
« Qu'avec quelque prince étranger,
« Faut-il que ta Majesté craigne,
« Turnus n'étant pas sous ton règne,
« Mais notre voisin seulement,
« De la donner et promptement
« A ce Turnus dont le bien monte,
« A dix mille écus à bon compte ;
« Le tout en droits seigneuriaux,
« Qu'on ma dit être des plus beaux ?
« Turnus à qui l'on l'a promise,
« Doit l'avoir de nous sans remise ;
« Ou si tu la lui veux ôter,
« Le diable te puisse emporter ! »

Ainsi parlait la reine Aimée,
Qui fut diablement enflammée ;
Quand tenant tels discours souvent,
Autant en emporta le vent.

Cependant après cent batailles,
L'esprit d'enfer dans les entrailles,
Étant devenu le plus fort,
Fit prendre à son bon sens l'essor,
Et voilà madame la Reine,
De l'esprit d'Enfer toute pleine,
Qui court aux petites maisons,
Eût-elle cent mille raisons ;
Mais la pauvre reine peu sage
N'en avait rien qu'une en partage ;
Mais quand elle en eût eu beaucoup,
Elle les perdait pour ce coup ,

Tant elle fut endommagée
De la bête en son corps logée. !
Elle court la ville et les champs,
Les sages Latins se cachants
Soit dans les champs, soit dans la rue,
Tant fort elle mord, frappe et rue.

Virgile, qui n'est pas un sot,
Ici la compare au sabot,
Quand d'enfants la troupe morveuse,
Et quelquefois aussi galeuse,
A coups de lanières de cuir
Par-ci, par-là, le font fuir ;
Le pauvre sabot pour leur plaire
Fait mainte course circulaire,
Et les marmousets à grands coups,
Le chassent riant comme fous.
De même, la Reine étourdie
Plus que sabot, ni que toupie,
Court en fureur par-ci, par-là ;
Chacun tremblant dit : la voilà !
Au diable qui voudrait l'attendre,
Ni pour d'elle son plaisir prendre,
Ni pour tâcher de l'arrêter ;
Quelque sot irait s'y frotter.

Elle fit bien pis que de courre,
Jouant des bras, comme à la mourre,
Elle entreprit un attentat
Qui sentait le crime d'État ;
Elle contrefit l'imbriaque,
Cette Altesse démoniaque,
Et s'enfuyant dans les forêts
Avec sa fille, tout exprès
Pour reculer la paix promise
Au bon fils de messire Anchise,

Elle se cacha quelques jours
Dans les obscurs antres des ours ;
Puis , à la première boutade ,
Elle courut battre l'estrade ,
Faisant ravage en mille lieux ,
Si bien qu'il ne se pouvait mieux.
La dame était tantôt follette ,
Elle est maintenant ivrognette.
Ces deux termes diminutifs
Qui devraient être augmentatifs ,
Sont ici mis par ironie ,
Lecteur, souviens-t-en, je te prie ;
Car ma foi , si tu prétendois
Me donner ici sur les doigts ,
Et faire le mauvais critique ,
Je te dirais chose qui pique ;
Et foin de la digression ,
Par qui notre narration
Est , peu s'en faut , embarrassée.
Reprenons la reine insensée.
D'un Iâch , Iâch , Évohé ,
Sortant d'un gosier enroué ,
Elle étourdissait les campagnes ;
L'écho s'en oît dans les montagnes
Quand sa fille ne la suit pas ,
Ou bien qu'elle hurle trop bas
Ces épouvantables paroles.
Cette impératrice des folles
D'un thyrsa lui rosse les flancs ,
Dont ils deviennent noirs de blancs :
« Le seul Dieu Bacchus , disait-elle ,
« Est digne de ma jouvencelle ;
« Par la mordondienne il l'aura ,
« Le trouve mauvais qui voudra ;

« Il n'y a promesse qui tienne ,
« Il l'aura par la mordondienne !
« Oui , par la mordondienne , oui !... »

Par ce bruit de plusieurs oui ,
Répandu parmi la province ,
On sut que la femme du prince
Était depuis peu loup-garou ,
Mordant les gens comme un chien fou ,
Roulant les deux yeux de sa tête ,
Et bruyant comme la tempête ;
Trop pleine moitié de bon vin ,
Et moitié de l'esprit divin ,
Et que Bacchus aussi fou qu'elle ,
Je ne dis pas de jouvencelle ,
Mais de vin comme elle trop bu ,
De plusieurs avait été vu
D'un thyrses faisant plaie et bosse ,
Et paré d'un habit de nocce ,
Barbe rase , et les crins épars ,
Comme on voit quelque jeune gars ,
Durant la brillante journée
Qu'il se consacre à l'hyménée.

Ainsi partout l'on racontait ,
Et partout ainsi l'on mentait ;
Car ni vin brouillait sa cervelle ,
Ni Bacchus était avec elle ;
Mais seulement l'esprit d'Enfer
Qui la puisse bien étouffer ,
Dans le sien excitait la rage ,
Pour rompre un pauvre mariage.
Les dames du pays Latin
Susceptibles d'un avertin ,
A ces bruits prennent la campagne ,
Vite comme chevaux d'Espagne ,

Et formant un gros escadron ,
Au son cassé de maint chaudron ,
Courent comme des insensées ,
De la laide Alecton poussées.
De leurs bouches criant : Iâch !
Sort une vapeur de tabac ;
Leurs crinières échevelées ,
De feuilles de lierre mêlées ,
Rendant leurs visages affreux ,
Paraissent monstres très-hideux :
Leurs piques sont entortillées
De peaux de bêtes dépouillées ,
Et hurlant si fort , m'a-t-on dit ,
Que Jupin en garda le lit.

Au milieu d'elles dame Aimée ,
D'une grande torche allumée
Se sert ainsi que d'un guidon ;
Ses yeux ardents comme un brandon ,
Et tristes comme tragédies ,
Épouvantent les plus hardies.
Elle chante, ou hurle plutôt ,
Tant elle chante ou hurle haut ,
En posture de forcenée ,
De Turnus le noir hyménée.
Son chaud poumon par son tuyau ,
Entonne : io, io, io !
« Io, io ! s'écriait-elle ,
« Assistez-moi, troupe fidèle ,
« Par mon Bacchus, assistez-moi ,
« A la barbe même du Roi !
« Vous êtes mères, je suis mère ;
« Une mère vaut bien un père ;
« Faisons ensorte que Turnus ,
« Et non le bâtard de Vénus ,

« Épouse votre noble infante !
« Et je suis votre humble servante. »

Sur elle ainsi faisait effet
D'Alecton le serpent infect.
Chaque dame dans sa cervelle
Avait de la rage autant qu'elle,
Qui certes en avait alors
Tout ce que peut porter un corps.

Les cartes étant si brouillées,
Parmi ces dames barbouillées,
Et par elles le roi Latin
Étant au bout de son latin,
Alecton sur de grandes ailes,
Qui n'étaient ni bonnes, ni belles,
Tout d'un vol s'en alla trouver
Le fier Turnus à son lever.
J'ai menti, ce fut la nuit noire,
Qu'il dormait dans un lit d'ivoire,
D'ivoire à tout hasard je di,
Car un rimeur doit être hardi,
Il dormait dans sa ville Ardée,
Par Acrise dit-on, fondée,
Ou bien quelque autre, tel qu'il soit ;
Si dans de l'ivoire il gisoit,
Non plus que qui fonda la ville,
C'est chose à savoir inutile.

Alecton ne l'aborda pas
Avec ses infernaux appas,
Et sous sa forme diabolique,
Mais sous celle d'une béguine,
Qui tenait fort de la guenon,
Prêtresse de Dame Junon.
Elle était Callybe nommée,
Vieille Dame fort renommée,

Ou si vous voulez vieux barbon,
Car sa bouche aux dents de charbon,
De barbe languette et pointue,
Était amplement revêtue,
Si ce n'est lorsque le rasoir
Tout les huit jours la faisait choir.
Je veux vous donner quelque idée
De la diablesse encalybée.
Sa face de couleur de bois,
Avait d'une coque de noix
Et la sécheresse et l'écorce;
Son corps qui paraissait sans force,
Était soutenu d'un bâton;
Ses cheveux étaient de coton,
Et gros comme poil d'époussette;
Et sa voix était de chouette.
Écoutez ce qu'en bégayant,
Et sur un bâton s'appuyant,
Elle dit à l'Infant Rutule,
Prince aussi quinteux qu'une mule :
« O Turnus ! ô Turnus ! Turnus !
« Tandis que le fils de Vénus
« Sous le pied te va coupant l'herbe,
« Comme dit l'antique proverbe,
« Tu t'amuses ainsi qu'un veau,
« Comme un blondin qui fait le beau,
« A dormir jusqu'à près d'onze heures ;
« Ma foi tandis que tu demeures
« Dans ton lit du matin au soir,
« Ton père ferait son devoir,
« S'il venait durant la nuit sombre,
« De coups d'étrivières sans nombre,
« T'apprendre, qu'à tel jouvenceau,
« Dormir ainsi n'est pas trop beau.

« Cependant qu'ainsi tu reposes ,
« Un rival fait bien d'autres choses ,
« Et suit bien des chemins meilleurs :
« Il t'expose à tous les railleurs ,
« Dont on dit que sa flotte abonde ,
« Les plus grands goguenards du monde ,
« Qui sur un mot , qui sur un rien ,
« Font enrager les gens de bien .
« Qui pis est Latinus lui donne
« Son héritière et sa couronne ,
« C'est par ma foi, te bien payer !
« Va , va-t-en encore essuyer
« Les traits des galères Toscanes ,
« Et leur faire faire les cannes .
« Va , va-t-en donner à grands frais ,
« A ton roi des Latins la paix ;
« Et de la paix par toi donnée ,
« Jouira ton rival Énée .
« Lors Dieu sait de te voir tondu ,
« Combien tu seras morfondu ,
« Souffrant une guerre intestine
« Dans ta malheureuse poitrine ,
« Et de ton chef frappant les murs
« Qui comme tu sais sont bien durs .
« Junon qui s'en trouve offensée ,
« M'a dit là-dessus sa pensée ,
« Et moi je te la fais savoir ;
« Songe un peu plus à ton devoir .
« Trop dormir fait mal à la tête ,
« Et trop dormir c'est vivre en bête :
« Excite-toi par la sambleu !
« Prends ton épée , et ton épieu ,
« Et suivi de vilains visages ,
« Va faire cent mille ravages ;

« Et si la chose le requiert,
« Ayant pris les Troyens sans vert,
« De leurs nef s va faire grillade. »
A cette malplaisante aubade,
Turnus riant du bout des dents,
Lui dit : « Vieille au menton pendant
« Qui diable si matin t'amène
« Avecque ta mauvaise haleine,
« Venir troubler mon doux sommeil ?
« Va, va, rengaine ton conseil,
« Et t'en va filer ta quenouille.
« La flotte qui près d'ici mouille,
« N'y mouille point à mon insu,
« La vieillesse a ton œil déçu,
« Et te fait avoir la berlue
« Vieux barbon ou vieille barbue,
« Car ton menton si fort barbu,
« Rend ton sexe fort ambigu,
« Et tu peux être de ces dames,
« Qui sont des diablasses de femmes,
« De ton temple et des Immortels
« Va-t-en tenir nets les autels,
« Et me laisse la guerre à faire.
« Ma foi c'est bien là ton affaire ;
« C'est bien toi qui dois conseiller
« A moi Turnus de batailler,
« Junon, qui s'en trouve offensée,
« T'a dit là-dessus sa pensée :
« Ou diable l'as-tu controuvé ?
« Va, va ton vin n'est pas cuvé,
« Va le caver, vieille ivrognesse,
« Ou si je découvre ta fesse,
« Par cent claques sur ton cul sec
« Je t'imposerai le respect ,

« Vieille pèque des plus fâcheuses,
« Va retrouver tes ravaudeuses. »

Turnus en voulait dire plus,
Suivant de sa langue le flux ;
Mais l'impitoyable furie,
Qui n'entend pas la raillerie,
Après deux ou trois cris perçants,
Qui bouleversèrent les sens
De Turnus avec son courage,
Reprit son infernal visage,
Large d'un empan et demi.
Dieu sait s'il eut le teint blêmi,
Turnus, quand les serpents sifflèrent,
Et sur le chef se hérissèrent
De ce monstre orgueilleux et fier ;
Ses yeux ardents comme brasier,
Dans son cœur jetèrent la fièvre ;
Il devint peureux comme un lièvre,
Il voulut parler et ne put,
Son haleine puante en fut ;
Car on a puante l'haleine
Lorsque l'on a l'esprit en peine ;
Outre que, quand il essaya
De parler, elle l'effraya,
Dont il eut bien fort la courante,
Comme on a su de sa servante.
De deux de ses crins les plus longs,
Serpents gros comme des dragons,
Elle fit, la dame enragée,
Une manière d'escourgée,
La faisant rudement claquer ;
Et puis, faisant ses dents craquer,
Elle acheva de déconfire
Turnus le très-valeureux sire.

Il en pissa de peur au lit,
Et voici ce qu'elle lui dit,
Reprenant ses mêmes paroles :
« Regarde , tête des plus folles ,
« Si mon menton est fort barbu ,
« Et si mon être est ambigu .
« Je ne suis barbon , ni barbue ,
« Et mon œil n'a point la berlue ,
« Et je ne sais rien controuver ,
« Et n'ai point de vin à cuver ,
« Et je ne suis point ivrognesse ,
« Et si tu découvres ma fesse ,
« Tes cent claques sur mon cul sec
« Ne m'apprendront point le respect .
« Je n'ai point puante l'haleine ,
« Mais je suis ta fièvre quartaine ,
« Qui te puisse casser le cou ,
« Grand paresseux , grand fat , grand fou :
« Je suis Alecton l'infemale ,
« Et non pas cette martingale ,
« Dont j'avais la forme et l'habit .
« Je t'apporte ici dans ton lit ,
« Gale , famine , guerre et peste ,
« Et la mort que chacun déteste . »

Et puis ce qui passait le jeu ,
Lui fit au nez un rot de feu ,
Ensuite une laide grimace ,
Lui mettant face contre face .
Auprès de ce rot infernal ,
Coup de canon de l'arsenal ,
Sont coups d'arquebuse rouillée ,
Dont la poudre est moite ou mouillée .
Pour ce long discours d'ennemi ,
Turnus n'avait pas dédormi ;

Bien est-il vrai que le pauvre homme
N'avait pas dormi de bon somme.
Mais ce rot d'enfer rude et chaud
Le fit réveiller en sursaut,
Et l'effraya dans chaque membre.
Devant que sortir de sa chambre,
Alecton lui vint faire pouf :
Fermant les yeux, et criant ouf !
L'adolescent se mit à braire.
Et voilà comme alla l'affaire,
Entre Turnus le faux glouton,
Et la demoiselle Alecton.

Après la vision fâcheuse,
Il eut l'âme très-querelleuse,
Et n'eut plus guère de raison ;
Ses cris troublèrent la maison,
Il criait : « Ça, ma hallebarde,
« Mon branc d'acier, et ma bombarde. »
Son gros valet, Pierre ou Lucas,
S'en vint, épouvanté du cas,
Auprès de Turnus sans remise,
Couvert de sa seule chemise.
Turnus, sitôt qu'il l'approcha,
Un grand coup de poing lui lâcha,
Dont ce valet, Lucas ou Pierre,
Ne bougea pas plus qu'une pierre.
La rage qu'il a dans le cœur,
Est semblable à quelque liqueur
Dans une chaudière brûlante,
Quand impétueuse et bouillante,
Et qui passe les bords du pot,
Elle exhale en faisant maint flot,
Au lieu d'une épaisse fumée,
Une vapeur presque allumée.

Aussitôt qu'il fut habillé,
Malheur à qui l'aurait raillé.
Il assembla la gent Rutule,
Et leur fit ce beau préambule :

« J'enrage , si je ne me bats ,
« Et ne respire que combats.
« Je querellerais mon bon ange,
« Tant je suis d'une humeur étrange.
« Et pour le moindre mot douteux ,
« J'étranglerais un homme ou deux.
« Les Troyens sont dans cette terre ,
« Pour nous venir faire la guerre !
« Ils mangeront tous nos poulets ,
« Et de nous feront des valets.
« Sans nous l'Italie est perdue !
« Latinus , que la peste tue ,
« Les a reçus dans sa maison !
« Ma foi , c'est une trahison.
« Si vous m'aimez un peu , beaux sires ,
« Excitez comme moi vos ires ,
« Et ma foi , nous verrons beau jeu !
« Messieurs , considérez un peu ,
« Si ce roi qu'on croyait si sage .
« N'est pas un plaisant personnage ,
« D'avoir entrepris de loger
« Dans nos entrailles l'étranger.
« Mais si nous souffrons qu'on nous tonde,
« Nous donnerons à rire au monde.
« Moi seul , tel que vous me voyez ,
« Suis suffisant . et m'en croyez ,
« De leur faire mordre les pouces. »

Il dit quelques paroles douces
Pour assaisonner son discours ;
Et puis , furieux comme un ours ,

Se mit à dire : alarme ! alarme !
A son cri chacun se gendarme ,
Chacun cherche en son ratelier ,
Qui, les harnais d'un cavalier ,
Qui, sa lance, qui, sa rondelle ,
Et qui, sa tranchante allumelle.
On députa gens vers Latin ,
Pour l'appeler maudit vaurien.
La face aussi belle que fière
De Turnus, rend sa gent guerrière,
Et donne au plus petit goujart
La hardiesse d'un soudart.

Tandis qu'ainsi l'on bat la caisse ,
Et que le fanfaron se presse
De susciter des assassins
Aux volailles de ses voisins,
La séditeuse Furie
S'en va changeant de batterie ,
Où chassent les Dardaniens ,
Fascinant le nez de leurs chiens ,
Afin qu'ils s'efforcent de mordre
Un cerf qui fait bien du désordre.

Ce cerf beau si jamais en fut ,
Depuis que cerfs entrent en rut ,
Grand de tête, et grand de corsage ,
Avait été dès son bas âge ,
De Thyrrus qui l'avait trouvé ,
Très-soigneusement élevé.
Thyrrus était du roi le pâtre ,
Sec de corps , de teint olivâtre ,
Violent comme feu Grégeois ,
Et malin comme un villageois.
Sa sœur que l'on nomme Silvie ,
Aimait ce cerf plus que sa vie ,

Et de sa main noire souvent
Lui seringuait un lavement,
Dont ce grand cerf était bien aise.
Cette Silvie était mauvaise,
Hommasse, fort gourmande d'aux,
Et qui pensait bien les chevaux.
Comme elle, les fils de son frère
A ce cerf faisaient bonne chère,
Et l'aimaient autant qu'un neveu,
Ce qui n'était pas l'aimer peu.
Ce cerf courait par les montagnes,
Par les vallons, par les campagnes,
Puis, comme si de rien n'était,
Devers le soir, sou qu'il était,
Revenait au logis de Thyrré,
Pour y chercher encore à friré.

Le jeune Iulus bien monté,
De ses Phrygiens escorté,
Allait par les champs à la quête
De quelque noire ou fauve bête;
Quand cet innocent animal,
Qui lors ne songeait à nul mal,
Et qui, sans présager sa perte,
Paissait doucement l'herbe verte,
Fut vu d'Iulus et des siens,
Ensuite senti par ses chiens,
Qui s'étant mis dessus sa piste,
Iulus devint leur copiste,
Et se mit sur sa piste aussi.
D'un étui de peau de roussi
Il dégâina son arc d'ivoire
De Brésil, ou d'ébène noire,
Tant y a qu'il était fort beau;
Et puis après le Jouvenceau

Devança de si loin sa troupe,
Que du cerf il gagna la croupe,
Et d'une flèche qu'il tira,
Tout l'intestin lui déchira.
Le bon cerf quitta la partie
Avec beaucoup de modestie,
Voyant bien que ces inconnus
Respectaient peu les cerfs cornus,
Et s'enfuit avec sa blessure,
Sans leur dire la moindre injure,
Tant il était respectueux.
Son assassin impétueux
Étant tombé dans une ornière,
Fut par le cerf laissé derrière,
Et le pauvre blessé bramant,
De sang et de sueur fumant,
Vint montrer sa plaie à Silvie,
Qui s'écria : « Mort de ma vie !
« Et qui diable à mon cerf blessé ?
« Le méchant s'en fût bien passé. »
Elle dit tout ce que la rage
Fait dire au rustique courage
Quand elle en prend possession.
Grande fut son affliction,
Grande en fut aussi la vengeance;
Les paysans, maudite engeance,
Qui n'entend raison nullement,
Se saisirent brutalement
Des premiers bâtons qu'ils trouvèrent,
Et sur les Troyens se ruèrent,
Qui de l'animal maltraité
Croyaient bien faire maint pâté;
Ils reçurent des bastonnades,
Ils donnèrent des platassades,

Recurent des coups de cailloux ,
Qui leur firent bosses et trous ;
Et pour des trous et pour des bosses ,
Firent des blessures atroces.

Thyrrus , qui lors fendaient du bois ,
De rage se mordit les doigts ,
Quand on lui conta que sa bête ,
Par le procédé malhonnête
Des étrangers outrecuidés ,
Avait les flancs de fer lardés.
La face toute renfrognée ,
Il courut avec sa cognée
Se mettre à la tête des siens.
Iulus suivi de ses chiens ,
Et de ses chasseurs pêle-mêle ,
Fait choir des coups drus comme grêle ;
Les manants , selon leur pouvoir.
Firent aussi des coups pleuvoir.
Alecton , la bête infernale ,
Les uns contre les autres hâle ,
Et de ses exploits inhumains
S'applaudit en battant des mains ;
Elle vole , l'abominable ,
Sur le haut d'une vieille étable ,
Autant élevé qu'un jubé ,
Et là d'un cornet recourbé ,
Qui fit du bruit comme un tonnerre ,
Elle émeut le ciel et la terre ;
Met les paysans en fureur ,
Et remplit les esprits d'horreur.
Plus d'un poisson du lac Trivie
Par ce grand bruit perdit la vie ,
Et le petit fleuve du Nar
En fit la canne ou le canard ,

Se plongeant au fond de sa source,
Dont tout court s'arrêta sa course,
Et se séchèrent ses roseaux.

Vélie en embourba ses eaux;
Plusieurs femmes en avortèrent,
Ou tout au moins s'en dévoyèrent.

Le bruit du cornet infernal
Aux voisins servit de signal,
Pour venir en grosse assemblée
Tâter aussi de la mêlée.

Les Troyens aussi diligents,
Du camp vinrent aider leurs gens;
Au lieu de bâtons et de gaules,
Qui ne font frayeur qu'aux épaules,
On vit le fer brillant agir,
Qui de sang fit l'herbe rougir.

Comme on voit en mer la tourmente,
Qui petit à petit s'augmente,
De même ce mortel conflit
Devint enfin grand de petit.

Almon, le fils aîné de Thyrré,
D'un coup de flèche qu'on lui tire,
Fut dans le gosier assené,
Dont il mourut fort étonné;
Et le bon vieillard Jean Galèse,
Paysan des plus à son aise,
Fut aussi fort scandalisé,
De se voir le corps pertuisé.

Maints autres aussi qui moururent,
L'esprit mal satisfait en eurent;
Mais plus qu'aucun fut estimé,
Mal, et méchamment assommé,
Ce Galèse, homme débonnaire,
Qui ne vint pas là pour mal faire.

Mais seulement pour y prêcher
La paix, et le meurtre empêcher.
De grosses brebis non galeuses
Il avait des troupes nombreuses,
Des taureaux à l'équipollent,
Et dans son coffre maint talent.
Sa richesse et sa prud'homie,
Son trépas n'empêchèrent mie.

Tandis qu'ainsi de toutes parts,
Dagues, piques, flèches et dards,
Aux gens de Troie et d'Italie
Servent à passer leur folie,
Alecton voyant si beau jeu,
Ne s'en réjouit pas un peu,
Mais autant que le pouvait faire
Dame d'Enfer qui ne rit guère.
Toute fière elle s'en alla
Trouver Junon, et lui parla
Ainsi que vous l'allez entendre :

- « Madame, je viens de vous rendre
- « Ce que je vous devais, et plus.
- « Les Dardaniens dissolus
- « Ont voulu manger d'une bête,
- « Qui leur fera rompre la tête ;
- « Entr'eux et le peuple Latin,
- « Malgré les arrêts du Destin,
- « J'ai semé tant de zizanie,
- « Que de longtemps la Lavinie
- « N'habitera le beau manoir,
- « Et ne sera sous le pouvoir
- « De votre ennemi maître Énée.
- « Dame Aimée est alectonée,
- « C'est-à-dire, que dans sa peau
- « Elle a de diables un troupeau ;

« Et le Turnus, comme la Reine,
« A de diables la tête pleine;
« Et les manants ont comme eux deux,
« Chacun au corps un diable ou deux;
« Regardez, pour vous satisfaire,
« Ce qui me reste encore à faire. »

Junon riant à tout cela,

Répondit : « Demeurons-en là,
« De peur qu'à mon mari qui frappe,
« La patience enfin n'échappe,
« Et que son naturel frappeur,
« Ne change en coups de poing ma peur.
« Et puis, tu sais qu'à la lumière
« Tu ne saurais t'exposer guère,
« Ni sortir de ton pays bas,
« Que mon Jupiter, de cent pas,
« Frappé de ta mauvaise haleine,
« N'évente, que sur son domaine,
« Quelque Furie et ses serpents,
« Vient troubler le repos des gens.
« Retourne-t'en donc, je te prie,
« Ma laide, ma chère Furie,
« Regagne ton royaume noir :
« Cependant selon mon pouvoir,
« Et les Latines débauchées,
« Et les querelles ébauchées,
« J'espère si bien cultiver,
« Que je ferai tout soulever,
« Et remplirai de brigandages,
« De séditions, de carnages,
« Et de mille accidents honteux
« Les pays du roi radoteux,
« Qui sottement au sot Énée,
« A trop tôt sa fille donnée. »

Alecton, ce discours onï,
Sans dire non, sans dire oui,
Sur ses ailes de cartilage,
Ses serpents sifflant leur ramage,
Se guinda, maudit soit qui ment,
Vers le ciel effroyablement ;
Puis baissa bientôt vers la terre.
Le grand jour lui faisait la guerre :
Mais c'est à beau jeu, beau retour,
Elle fait la guerre au grand jour,
Et la plus sereine journée
Est par elle contaminée.
Elle se r'ensevelit donc
Dans l'Enfer, où je ne fus onc.
La terre fut fort consolée,
De la voir en Enfer allée,
Et je croirais bien que les cieux
De son départ furent joyeux.

On m'a dit que dans l'Italie,
Cette région tant jolie,
Est un certain vilain vallon,
Par où passe un torrent félon,
Qui se perd dans un affreux gouffre,
D'où s'exhale une odeur de soufre,
Et ce grand gouffre est, m'a-t-on dit,
De Pluton le séjour maudit ;
Et c'est par ce trou, dit l'histoire,
Que se fourra la vieille noire,
L'esprit grandement satisfait
De tous les maux qu'elle avait fait.

Cependant Junon l'implacable
Fait autant, voire plus qu'un diable.
Les manants rudement frottés
Par les Troyens exercités

Au métier de faire la guerre,
En peu de temps perdirent terre,
Ensuite gagnèrent au pied,
Plus d'un d'entr'eux estropié :
Les corps d'Almon et de Galèse
Furent par eux mis à leur aise
Sur un vénérable brancard.
Et puis coururent faire part
Au Roi de la déconfiture,
Chacun en piteuse posture.
Latin, le désordre entendu,
Leur répondit : Lanturelu !
Ce mot, en langage vulgaire,
Veut dire : allez vous faire faire...
Je ne saurais honnêtement
Vous l'expliquer plus clairement.
Turnus aussi vint à la charge,
Exagérant la chose au large,
Et soutenant que les Troyens
N'étaient bons qu'à jeter aux chiens.
Les dames, de fureur éprises,
Qui couraient les champs en chemises,
Vinrent à l'entour du palais
Faire plus de bruit que jamais,
Pour plaire à leur madame Aimée,
Criant d'une voix enrhumée,
Qu'Ænéas n'était qu'un pendart,
Digne pour le moins de la hart ;
Et qu'il fallait à belle guerre
Le renvoyer hors de la terre ;
Et devant que le renvoyer,
De mille coups le rudoyer.

Mais à ces discours d'ivrognesses
Le roi dit : « Je m'en bats les fesses. »

Et pour les arguments cornus
Que lui fit le brutal Turnus,
Il se renfroigna le visage,
Dont le jeune homme plein de rage,
Dit tout bas, ne parlant qu'à soi :
« Maugrebleu, du fantasque roi ! »
Lors chacun dit tout ce qu'il pense,
Et tout s'en va dans la licence,
Et n'est le moindre petit fat
Qui ne veuille régler l'État.
Mais le Roi demeure intrépide
Comme un roc quand la mer se ride,
Et que ses flots audacieux
Semblent vouloir mouiller les cieux :
Le roc n'en change point de place,
Quoiqu'autour de lui la mer fasse ;
Et l'on peut, parlant de ce roc,
L'appeler hardi comme un coq.
Enfin, ce prince débonnaire,
Voyant qu'il n'y savait que faire,
Et que tout sage qu'il était,
Le plus fou sur lui l'emportait,
Il perdit force et patience,
Qui, comme on dit, passe science.
Heu ! disait-il, en s'arrachant
Son crin, et maints soupirs lâchant,
Dont il eût pu fendre une pierre :
« Nous aurons donc enfin la guerre,
« Et le Destin qui n'est qu'un fou,
« Nous entraîne je ne sais où,
« Je crois que c'est à tous les diables !
« Ah ! que nous sommes misérables
« De nous laisser ainsi mener
« Par gens qu'il faudrait enchaîner !

« Par ma femme, une insigne folle,
 « Par Turnus, qui sans hyperbole,
 « Est plus fou que folle elle n'est;
 « Quoiqu'à parler sans intérêt,
 « Elle soit, quoique couronnée,
 « Des folles la plus forcenée;
 « Mais Turnus s'en repentira,
 « L'imprudent qu'il est, en mourra!
 « Et quant est de moi, si j'en pleure,
 « Je consens aussi que j'en meure! »

Il se retira, cela dit,
 Dans son cabinet, et se mit
 Tant à découper des images,
 Qu'à rhabiller de vieilles cages,
 Et siffler un jeune moineau,
 Qui parlait comme un étourneau.

C'est la coutume en Italie,
 Quand par raison ou par folie,
 On veut avec quelque étranger,
 Ou quelque voisin s'égorger,
 Avant de former ses cohortes,
 D'ouvrir certaines grandes portes
 Du grand temple du Dieu Janus,
 Dieu, non pas des nouveaux venus,
 Mais un Dieu de la vieille roche:
 Ce Janus à double caboche,
 C'est-à-dire, tête en Gaulois,
 Gaulois, c'est-à-dire François;
 François, est un peuple fantaque
 Dont les Dames portent le masque;
 Masque est commode, et fait honneur
 Aux Dames dont le nez fait peur.

Revenons au Dieu double-tête.
 Le peuple présenta requête

A Latin, afin qu'il ouvrit
Ces portes ; mais Latin s'en rit ,
Et se servit de la requête
En un usage peu honnête.
Un certain vieil auteur qui ment ,
A conté la chose autrement.
Mais Junon sans tant de scrupule ,
Avecque des forces d'Hercule ,
Ces portes hors de leurs gonds mit ;
Toute l'Ausonie en frémit ,
Et ne respira plus que guerre !
Chacun arme et ses bleds resserre.
Cinq villes, comme Palaizeau ,
Le Bourg-la-Reine ou Lonjumeau ,
Dont la rime est fort malaisée ,
Et partant ma muse rusée ,
Par l'impuissance de rimer ,
S'exemptera de les nommer.
Donc, cinq grandes villes voisines ,
A ce bruit devinrent mutines ;
En moins de rien leurs maréchaux
Ferrèrent de neuf leurs chevaux ;
Leurs serruriers firent des brettes ,
Leurs vachers devinrent trompettes,
Et leurs habitants fiers-à-bras ,
Jurèrent gros comme le bras.
O doctes gueuses du Parnasse,
Vieilles filles de bonne race ,
Puisque filles de Jupiter,
De grâce, venez m'assister ;
J'ai besoin de votre mémoire ,
Pour raconter la noble histoire
De tous les braves capitans ,
En qualité de combattants ,

Qui lors, en la latine terre,
Aux Troyens firent rude guerre,
Et vinrent exercer les mains
Du meilleur de tous les humains,
Qui jamais n'assomma personne,
Tant son âme était belle et bonne,
Qu'auparavant il ne lui fit
Un compliment grand ou petit.
C'est d'Ænéas de qui je parle,
Vaillant comme l'Empereur Charle,
Charlemagne, ou Charles-le-Grand,
Qui fut un si grand conquérant.

Le premier qui vint, fut un homme,
A ce qu'on dit, bâti tout comme
Arioste peint Rodomont ;
Quasi de la taille d'un mont,
Robuste au camp comme à la table,
Qui ne craignait ni Dieu ni diable,
Ne se confessait nullement,
Et blasphémait horriblement.
Il s'appelait sire Mézence,
Ne payant point, faisant dépense,
Et qui ses sujets maltraitait,
Comme un franc Tyran qu'il était.
Avec lui marchait son fils Lauze,
Jouvenceau frais comme une rose,
Et lequel, Turnus excepté,
N'avait point d'égal en beauté.
Grand dompteur de chevaux non rosses,
Assassin de bêtes féroces,
Rude danseur de tricotets,
Musicien d'airs et motets,
Adroit joueur de quinquenaue
Mais d'un poil tirant sur le fauve ;

D'ailleurs le meilleur jouvenceau ,
Qui jamais ait été rousseau ,
D'âme toute loyale et bonne,
Et plus digne de la couronne
De son père , que d'être né
D'un homme pire qu'un damné ;
Mais pour un fils qui dégénère ,
Maint autre vaut mieux que son père.
Deux à deux en bâtons ferrés
Après lui marchaient bien serrés
Mille drôles de bonne mine ,
Natifs de la ville Agyline ;
Ils étaient joueurs d'espadons ,
Et grands destructeurs de dindons.
Aventinus, le fils d'Hercule ,
Lequel chevauchait une mule
Qu'on avait dressée aux combats ,
Y vint armé de haut en bas ,
Depuis les pieds jusqu'à la tête ,
De la peau d'une grande bête ,
D'une lionne ou d'un lion ,
Dont la têtère en morion ,
Était ajustée à la sienne,
Faitte en bourguignotte ancienne.
Il portait , peint en son écu ,
L'hydre par son père vaincu ,
Et des vilains serpents sans nombre.
Sire Hercule dans un lieu sombre
Du mont qu'on appelle Aventin ,
Par mariage clandestin
L'avait eu de la dame Rhéc :
Cette dame , quoique sucrée ,
A ce bel hymen consentit ,
Par un beau présent qu'il lui fit ,

De quelques vaches mal acquises,
D'un collet, et de six chemises.
Je ne me souviens plus comment
Était armé son régiment.
Coras et son frère Cratille,
Grecs de je ne sais quelle ville,
Frères du baron de Tibur,
Quittèrent le débile mur
De Tibur que fonda leur frère,
Et vinrent en démarche fière
Présenter à Turnus sans pair
Leur service en l'art de frapper :
Le fort Turnus en fut fort aise,
Et leur fit offrir une chaise ;
Mais eux qui savaient leur devoir
Ne voulurent jamais s'asseoir.
Ils faisaient d'estoc et de taille
Merveille en un jour de bataille,
Et l'on les tenait entendus
A mener les enfants perdus.

Notre auteur, esprit fin et rare,
A propos ou non les compare
A deux Centaures mi-chevaux,
Alors que par monts et par vaux,
Leur corps humain, où git leur tête,
Fait galoper leurs corps de bête.
Ainsi ces deux frères hardis
Donnaient comme des Amadis,
Dans les troupes contre eux rangées ;
Leurs personnes étaient chargées
D'armes, et de longs braquemarts,
Comme on en donne aux Jaquemars.
L'un d'eux avait pour sa devise
Une guenon toute en chemise ;

L'autre avait peint sur son pavois
Deux camisoles de chamois,
Avec une devise aiguë,
Qu'on n'a jamais bien entendue.
Cétule, bâtard de Vulcan,
Y vint faisant un grand cancan
De sa nation de Preneste,
Je ne me souviens pas du reste
Des gredins, qui sous son drapeau
Accoururent en gros troupeau,
Nobles et vilains tous ensemble,
Partie au trot, partie à l'amble,
S'offrir en faveur de Turnus
Contre le bâtard de Vénus.

Leurs villes chez Maron nommées,
En Latin sont fort estimées,
Ce n'est pas de même en Français.
Item, y vint en beau harnais,
Et non en soldat de fortune,
Messape le fils de Neptune,
Il faisait entre deux arçons
Ce que les plus hardis garçons
N'eussent pas entrepris de faire.
Les soldats ne sont pas à taire,
Les Falisques et Fescennins,
Voisins ou non des Apennins,
Pourvu que je rime il n'importe;
Des peuples nommés d'autre sorte,
Dont les noms ne se riment pas,
Y vinrent sous lui pas à pas,
Chantant sa louange en musique.
Maître Virgile qui se pique
D'être riche en comparaisons,
Les compare non aux oisons,

Mais aux cygnes, que je ne mente ,
Qu'il fait d'une voix excellente ;
Je crois savoir, de bonne part ,
Qu'un cygne, non plus qu'un canard ,
N'a pas la voix fort agréable ,
Et que son chant n'est qu'une fable.
Claude ou Claudius le Sabin
Y vint sur un beau guilledin ;
De lui vient la race ancienne
Que l'on appelle Claudienne ;
Et de lui, dit-on, sont éclos
Ceux qui se font nommer Du Clos.
Les peuples natifs d'Amiterne,
Dont l'enseigne est une lanterne ;
Et ceux qu'on nomme Mutusquois ,
Auteurs du langage narquois ,
Dont l'enseigne est une épousée ;
Ceux qui dans les champs de Rosée
Cultivent les verts oliviers,
Et sont très-mauvais cavaliers,
Et piétons encore pires ,
Mais pendants comme des Satyres ;
Bref, cent autres peuples divers ,
Difficiles à mettre en vers,
Vinrent aussi drus qu'hirondelles ,
Quelques-uns ayant des rondelles,
Quelques autres n'en ayant point ;
Quelques-uns n'ayant qu'un pourpoint ,
Et quelques autres que des chausses ;
Quelques-uns chevauchant des rosses ,
Quelques autres de bons chevaux ;
Quelques-uns de francs piédestaux ,
Quelques autres ayant des bottes ;
Quelques-uns de franches pagnottes ,

Quelques autres grands spadassins ,
Un peu de nature assassins ,
A ce qu'en a dit maître Énée.
Enfin fertile fut l'année
Dans le pauvre pays Latin ,
De drilles aimant le butin ,
D'amateurs de poules volées ,
Et de maisons des champs brûlées.
Dieu nous délivre cet été
De pareille fertilité ,
Comme aussi de méchants poètes ,
Et de toutes têtes mal faites.

Halèze , fils d'Agamemnon ,
Ennemi du Phrygien nom ,
Y vint dans un vilain carrosse ,
Traîné par une vieille rosse ,
Et deux taureaux dépariés ,
Sur le volet par lui tirés ;
Mille soldats de grand courage
Suivaient son chétif équipage.

Ébale y vint , fils de Telon ,
Et d'une nymphe au court talon ,
Là se conclut leur mariage
Entre la poire et le fromage ;
Il fut Roi des Téléboans ,
Pays fertile en chats-huants ;
Son fils conquit les Saraïstes ,
Et fut fauteur des Jansénistes.
Ufens y vint le Nursien ,
De qui je ne vous dirai rien ,
De peur d'en trop , ou trop peu dire.
Et puis y vint un brave Sire ,
En leste et nombreux escadron ,
Le Nécromancien Umbron :

Il disait la bonne aventure ;
Mais ni savoir , ni prélatrice
N'empêchèrent qu'un Troyen trait
Ne lui donnât enfin son fait :
Quelques-uns de son voisinage
En pleurèrent de bon courage ;
Quand j'y songe , il ne s'en faut rien ,
Que je n'en pleure aussi très-bien.

Après lui vint en grosse troupe ,
Portant son sac de nuit en croupe ,
Un très-honnête adolescent ,
A qui le poil encor récent
Dorait la vermeille mâchoire ;
Virgile en raconte l'histoire ,
Dit que ce fut d'Éricia ,
Que par hymen il arriva ,
Ce jouvenceau nommé Virbie ,
Qu'elle en faillit perdre la vie.
Or , lecteur , vous devez savoir
Qu'alors que contre son devoir ,
Phèdre , la méchante marâtre ,
Que devait battre comme plâtre
Messire Théséus , plutôt
Que de la croire ainsi tout chaud ,
Et faire gagner la guérite
A son fils le pauvre Hippolyte ;
Lecteur , vous devez savoir donc ,
Que méchante s'il en fut onc ,
Phèdre ayant dit à son Thésée ,
La face de pleurs arrosée ,
Qu'Hippolyte , comme un voleur
La priait de son déshonneur.
Thésée , après cent coups de gaules ,
Le mit dehors par les épaules ,

Son fils, ce pauvre adolescent ,
De ce crime noir innocent ;
Chacun sait comme repentante,
A deux jours de là , la méchante
Se pendit , et comme son corps
S'étant lui-même le cou tors ,
Ne fut pas mis en terre sainte.
Cependant l'esprit plein de crainte ,
Car il craignait fort les esprits ,
Versant des pleurs , faisant des cris ,
Et l'âme de douleur confite ,
S'en allait le triste Hippolyte ,
Quand Neptune , le Dieu de l'eau ,
Fit un tour qui n'était pas beau ,
Faisant sortir de sa marine
Un poisson de mauvaise mine ,
Dont l'attelage s'effrayant ,
Du pauvre Hippolyte fuyant ,
Ses chevaux son char renversèrent ,
Et les membres lui concassèrent.
Le voyant ainsi concassé ,
On crut qu'il était trépassé.
Diane sachant le contraire ,
Lui fit d'abord prendre un clystère ,
Et puis , à force de bouillons ,
Le remit sur ses deux talons.
Il est vrai que maître Esculape
A qui l'on croit autant qu'au Pape ,
Parmi les doctes assassins
Que nous appelons médecins ,
Lui donna du vin émétique ;
Le remède fut énergique ,
Et son homme ressuscita ,
De quoi Jupiter s'irrita ,

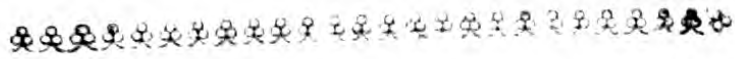
Et du tonnerre dont il fronde,
 Mit ce ressusciteur du monde
 Dans le fond d'enfer pour jamais,
 Où puisse-t-il bien vivre en paix.
 Diane d'Hippolyte éprise,
 Le cacha dans une chemise,
 Et tant qu'il vécut le logea
 Chez une nymphe Égéria,
 Qui logeait en chambre garnie,
 Sous le nom de monsieur Virbie;
 C'est d'eux, comme je vous l'ai dit,
 Que ce second Virbie issit.

Mais c'est Turnus, qu'il faut décrire,
 Qui fut un miraculeux Sire :
 Il était plus grand, prix pour prix,
 Que saint Christophe de Paris,
 C'est-à-dire, de Notre-Dame.
 Un monstre vomissant la flamme,
 Que chimère nous appelons
 Nous autres divins violons,
 Lui faisait autour de son casque,
 Une coiffure fort fantasque.
 Io peinte en son bouclier,
 Dont l'ouvrage était singulier,
 Y paraissait en jeune vache ;
 Auprès d'elle son père Inache,
 Versait en fleuve qu'il était,
 De l'eau qui d'une urne sortait ;
 Argus, et ses cent luminaires,
 Non pas tous aux prunelles claires,
 Les uns mauvais, les autres bons,
 Et plusieurs ayant des dragons,
 Était peint faisant son office,
 De garder Io la génisse,

Mais depuis , sans trop se tromper ,
On a pu vache l'appeler.
Le reste de son équipage
Était digne de son lignage ;
Car en un poëme ou roman ,
On n'arme jamais pauvrement
Les grands héros qui lui ressemblent.
Les peuples qui sous lui s'assemblent ,
Sont la plupart de grands vauriens ,
Dont les noms ne sont pas chrétiens ,
Comme qui dirait , des Rutules ,
Des Labices , des Nasincules ;
Des Numiciens , Sacranois ,
Et des demi Grecs sicanois ;
Et maints autres voisins du Tibre .
De même valeur et calibre ,
Qui d'Énée et de son troupeau
Pensaient ne faire qu'un morceau ;
Mais c'était compter sans son hôte.
A tous ceux-là ne fit point faute .
Camille , donzelle au corps gent ;
Elle avait outre l'entregent ,
D'une Amazone le courage ,
Dans les batailles faisait rage ,
Tant sur cheval que sur bidet ;
Avait été comme un cadet
Longtemps au régiment des gardes ;
Se piquait moins de belles hardes
Que de pourfendre un cavalier ;
Allait au choc comme un bélier ,
Escaladait une muraille ,
Frappait et d'estoc et de taille ,
Luttait , sautait et voltigeait ,
Jouait à la paume , nageait ,

Menait son cheval à courbettes ,
Ne payait jamais ses emplettes ,
Ni par promesses , ni comptant ,
Puis sacrait , et buvait d'autant ,
Faute de verre dans un casque ;
Allait bien du pied comme un Basque ,
Et quand elle avait bien trotté ,
Fût-ce dans le chaud de l'été ,
Son pied nonobstant la corvée ,
N'avait pas l'odeur relevée :
Enfin cette donzelle-là ,
Comme à la prime un Quinola ,
Était une fille à tout faire ,
Si ce n'est un cas qu'il faut taire.
Lorsque venir on l'aperçut
Chacun être un guerrier la crut ;
Elle avait sur sa blonde tête
Un grand chapeau de poil de bête ,
Et sur son corps plaisant à voir ,
Buffle à manches de velours noir ,
Sur qui le galon d'or éclate ;
Un manteau de fine écarlate ,
Qui pourtant était retourné ,
D'une pistagne était orné.
Voilà quelle était la donzelle ;
Les dames qui la virent telle ,
Furent contraintes d'avouer
Qu'on ne pouvait trop la louer ;
La plupart d'elles l'envièrent ,
Et tous les guerriers l'admirèrent.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.



LIVRE HUITIÈME.



LA face de colère blême,
Turnus ayant planté lui-même
Sur la citadelle Laurent
Son étendard de bleu-mourant,
Où peint était un os en chiffre,
Il joua longtemps de son fifre,
De son tambour tambourina,
Et de sa trompette sonna.
La guerre étant ainsi sonnée,
Et fifrée, et tambourinée,
Dont se trouvèrent ébahis
Les coqs et poules du pays,
En un mot toute la volaille;
Sur son grand cheval de bataille,
Qu'un écuyer lui présenta,
Prenant avantage il monta,
Et puis lui fit prendre carrière
D'une façon toute guerrière;
Mais en faisant un caracol
Il se pensa rompre le col.

Afin de réparer sa faute,
De son cheval en bas il saute,
Et fit longtemps le moulinet
D'un espadon luisant et net,
Dont il avait la matinée
Oté la rouille enracinée.
Aussitôt qu'il eut fait cela,
Tous les Latins, qui çà, qui là,
Voyant qu'il en fallait découdre,
Firent leurs fers tranchants émoudre :
Messapus, le bel écuyer,
Maître Ufens, le rude lancier,
Et le blasphémateur Mézence,
Qui rimait en Dieu d'importance,
Composèrent quelques troupeaux
De déterminés jouvenceaux,
Et tambour battant les menèrent,
Dérobant tout ce qu'ils trouvèrent,
Au rendez-vous à tous donné.
Le soldat mal morigéné
Chemin faisant fit bien des siennes
Comme feraient troupes vauriennes.
Maints animaux qui dans les champs
Labouraient sans peur des méchants,
Se virent tirer des charrues,
A leurs yeux en morceaux rompues,
Et servirent tant à porter
Le soldat, qu'à l'alimenter.
Un quidam, appelé Venule,
Fut dépêché sur une mule,
Devers Diomède le Grec,
Pour lui rendre Ænéas suspect.
Cet ambassadeur fit dépense
Moins en habits qu'en éloquence :

Il dit qu'Ænéas et sa gent
Ne valait pas beaucoup d'argent ,
Qu'il portait en de grandes cages
De ses Dieux vaincus les images ;
Et qu'ils prétendaient eux et lui,
Jouir partout du bien d'autrui ,
Et se rendre dans l'Italie ,
Ce qu'est le Turc en Natolie ,
Faisant tout ce qui leur plairait ,
Le trouvât mauvais qui voudrait :
Que le Destin à maître Énée
Avait sa parole donnée ,
Qu'il serait maître des Latins
Malgré les frondeurs et mutins ;
Et que , comme Grec , Diomède
Y devait donner prompt remède ,
Puisqu'un jour Messire Ænéas
Lui pouvait tomber sur les bras .
Voilà quel était le sommaire
De l'ambassade extraordinaire.
Il faut croire que l'envoyé
Du roi grec fut bien festoyé.

Cependant le prince de Troie
N'a pas l'esprit beaucoup en joie ;
Peu d'argent , beaucoup d'ennemis ,
Dans ce pays à lui promis ,
La flotte toute délabrée ,
La terre contre lui cabrée ,
Et les soldats découragés
De ce que l'on les a chargés ,
Et qu'au lieu de fêtes et noces
On leur a fait plaies et bosses.
Tout cela lui gâte l'humeur ,
Tout cela lui fait avoir peur

Que les promesses surannées
De mesdames les Destinées
Ne lui produisent enfin rien.
Que force mal, et peu de bien.
Tout ce qu'il voit lui fait ombrage,
Tout ce qu'on dit le décourage,
Au diable si le seigneur sait,
Non plus qu'un enfant, ce qu'il fait.
Son pauvre esprit qui se débauche,
Tantôt à droit, tantôt à gauche,
Est porté pitoyablement,
Et cent fois change en un moment.
Cette cruelle inquiétude,
Qui le tient dans l'incertitude,
Le fait ressembler à de l'eau,
Quand elle est dans quelque vaisseau,
Ou cuve d'airain bien fourbie :
Cette eau dont la cuve est remplie,
Quand le soleil, flambeau major,
Ou la lune, flambeau minor,
Enfin l'un des deux la regarde,
D'une lumière frétilarde,
Éclaire les planchers, les murs,
Visite les lieux plus obscurs,
Et cette lumière volante
Remue au gré de l'eau flottante;
Ainsi, de messire Ænéas
L'esprit ne se repose pas.
La nuit vint taciturne et sombre,
Et mit toutes choses à l'ombre.
Des animaux, les uns causaient,
Les autres endormis gisaient,
Les uns disaient leurs patenôtres,
Les autres médisaient des autres.

Pour maître *Ænéas*, il rêvait,
Ou, pour mieux parler, endêvait,
Triste et pensif, la mine grise,
Comme un amant que l'on méprise,
Et chantant sans vouloir chanter,
Ce qui vaut autant que pester.
Son Altesse mélancolique,
Aux bords du Tibre pacifique,
Mais qui se dépacifiqua,
Du jour que *Turnus* se piqua,
Faisait des châteaux en Espagne,
Songeant s'il prendrait la campagne,
Ou si, dans son fort enfermé,
A force de soldat armé,
De meurtres et de brigandages,
Il se ferait par les villages
Contribuer suffisamment
De quoi vivre commodément.

Tandis que ce penser l'occupe,
Il crut, lui qui n'était pas dupe,
Ni fat assez pour se forger
Un esprit prêt à le manger,
Ou l'âme de quelque grand père
Qui demande un anniversaire :
Il crut donc voir de ses deux yeux,
Depuis huit jours fort chassieux ;
Mais je me trompe, il ne vit mie ;
Car lors, son Altesse endormie
N'était pas en état de voir,
Et dormait de tout son pouvoir ;
En s'attristant, le galant homme,
S'était laissé surprendre au somme,
Et ronflait de belle hauteur,
Si l'on en croit certain auteur.

Ceci donc ne sera qu'un songe ,
Qui ne sera pas un mensonge,
Ou bien quelque songe inventé,
Mais songe plein de vérité.

Il vit le bon fleuve du Tibre
Sur un poisson en équilibre ,
Jambe deçà, jambe de là,
Qui lui parla comme cela :
Mais il faut un peu le décrire,
Devant que lui faire rien dire.
Ses cheveux, qu'il portait trop longs ,
Étaient entrelacés de joncs ;
Un casaquin de toile neuve
Couvrait le dos de ce bon Fleuve,
Et ce superbe casaquin
Était de couleur bleu-turquin.
Ce fut donc en cette manière
Que ce fameux Dieu de rivière ,
Au bon Troyen plein de souci,
Apparaît et lui dit ceci :

« Ho ! ho ! beau prince de Phrygie,
« Composes-tu quelque élégie ?
« Quand tu devrais rire le plus ,
« Tes yeux bleus ont flux et reflux
« De larmes, qui font à ta face
« Faire une fort laide grimace.
« Tu t'affaibliras le cerveau ;
« Fi, fi, fi ! cela n'est pas beau.
« Ne pleure plus, Prince de Troie,
« Sèche tes yeux, reprends ta joie,
« Puisqu'à la fin, Prince pieux,
« Avec un gros ballot de Dieux,
« Force gens, et force équipage,
« Tu te trouves sur mon rivage

« Sans que la grande humidité
« Ait ton divin ballot gâté,
« Ni l'air marin qui le fer rouille,
« Ni l'amer flot qui si bien mouille,
« Enfin, malgré les accidents,
« D'un voyage de plusieurs ans.
« Ne pleure donc plus, cher compère,
« Car ta douleur me désespère;
« Si tu pleurais longtemps ainsi,
« Ma foi, je pleurerais aussi :
« N'est-ce point que tu crains la guerre,
« Qui te menace en cette terre,
« Où comme le Destin t'a dit,
« Tu dois avoir tant de crédit ?
« Tu ferais tort à ta prudence,
« Si tu t'affligeais par avance :
« N'est-ce point par ambition
« Que tu feins de l'affliction ?
« C'est un fat quiconque se pique
« De paraître mélancolique,
« Quand on ne l'est pas en effet.
« Aurais-tu l'esprit si mal fait,
« Que tu contrefisses le triste ?
« Ah ! ne sois plus mauvais copiste,
« Toi qui ramènes en ces lieux
« Et le sang de Troie, et ses Dieux.
« Ne pleure donc plus tant, te dis-je,
« L'homme de cœur point ne s'afflige.
« Je te jure par Mahomet,
« Que le Ciel ici te promet
« Tant de bien, qu'on ne le peut dire,
« A tes enfants un grand empire
« Et plus de beurre que de pain
« Au valeureux peuple romain.

« Ce qui te met tant en bredouille
« Deviendra du brouet d'andouille :
« Cette guerre , et tous ses apprêts
« Ne feront de loin et de près
« Que blanchir contre ta prudence.
« Et puis du Destin l'ordonnance
« Ne se compterait donc pour rien ?
« Je te jure en fleuve de bien ,
« Qu'ici le plus rude adversaire
« Ne te pourra jamais mal faire ,
« Et quiconque l'entreprendra
« Tôt ou tard s'en repentira.
« Et , pour te donner une preuve ,
Ajouta ce révérend Fleuve ,
« Que je te dis la vérité
« En tout ce que je t'ai conté ,
« Ici près , sous une chenaie ,
« Tu dois rencontrer une laie ,
« Qui de trente beaux marcassins
« S'est déchargé les intestins ;
« Chaque marcassin qu'elle allaite
« Est blanc comme le lait qu'il tette :
« C'est-à-dire que dans trente ans
« Le premier de tes descendants
« Doit fonder une ville franche
« Qui sera nommée Albe ou **Blanche** ,
« A cause que les marcassins
« Sont blancs et non pas **Abyssins**.
« Or , ouvre bien tes deux oreilles ,
« Et je te vais dire merveilles.
« Ici près , les Arcadiens ,
« Alliés des Dardaniens ,
« Sous Évandré , leur cher satrape ,
« Homme respecté comme un pape ,

« Bâtissent depuis peu de jours
« Une ville avec ses faubourgs ;
« Cette nation, a la guerre
« Avecque la latine terre,
« Le Latin et l'Arcadien,
« Ainsi que le chat et le chien,
« Ont entr'eux une grande haine ,
« Et c'est une chose certaine
« Qu'au moindre petit compliment
« Ils t'assisteront puissamment.
« Vas y ; je ferai que ma course
« Rebroussera devers sa source ;
« Pour peu que tes gens rameront ,
« Aisément ils surmonteront
« Le fil de mon eau retardée ,
« Et ta flotte, par toi guidée,
« En peu de temps ramènera
« Le secours qu'on te donnera.
« Sitôt que l'Aurore pleureuse
« Aura mis la Nuit ténébreuse
« Hors des bornes de l'horizon,
« Il faudra, comme de raison ,
« Faire à Junon un sacrifice ,
« Afin qu'elle te soit propice ;
« Il faudra m'en faire un aussi ,
« Dont je te dirai : grand merci ,
« Moi , qui suis le fleuve du Tibre ,
« Fleuve non du plus gros calibre,
« Mais dont le poisson est fort bon ,
« Quoiqu'il sente un peu son limon. »

Le fleuve, après tant de promesses,
Fit le plongeon , montrant ses fesses,
Parmi des roseaux se coula ,
Et maître Ænéas s'éveilla

A l'heure que le soleil jaune ,
Déjà de la longueur d'une aune ,
Dorait le ciel encore enduit
Du noir à noircir de la Nuit ;
Mais bientôt cette couleur brune
S'évanouit avec la lune.
Énée avec sa main puisa
De l'eau claire, et s'en arrosa.
Après cette cérémonie ,
Avec une grâce infinie ,
Et d'un ton de voix argenté ,
Qui pourtant n'était frelaté ,
Il dit : « O mères et grand' mères
« De ces fleuves, de ces rivières ;
« Nymphes, humides Dées,
« Qui dans l'eau, sous terre, habitez ;
« Foi de cavalier, je vous donne,
« En ma très-illustre personne,
« Sans regret et de tout mon cœur,
« Un très-fidèle serviteur :
« Et vous, Tibre que je révère
« Autant que je faisais mon père,
« Vous êtes fleuve qui valez
« La mer et tous les flots salés ;
« Je vous garde un présent honnête ;
« Car je confesse qu'à ma tête,
« Quand ma raison périssait,
« Comme une folle qu'elle était ,
« Lorsqu'elle était hors de cadence,
« Par votre aquatique éloquence,
« Vous rendez la tranquillité.
« Je veux boire à votre santé
« Quand mes affaires seront nettes,
« Et vous veux dire des sornettes ;

« Si vous vous plaisez d'en ouïr ;
« J'ai bien de quoi vous réjouir,
« Et prétends vous faire tant rire,
« Que vous serez contraint de dire
« Que je sais bien dire le mot.
« Feu Priam qui n'était pas sot ,
« Outre mille bonnes parties ,
« Se plaisait fort en facéties.
« Quand j'en faisais, ce pauvre Roi,
« (Il m'est advis que je le voi),
« Riait si fort que, quand j'y pense,
« J'en ris encor de souvenance. »

Ænéas, ainsi se vantant,
Eut le nez de rouge éclatant,
Tant il eut une honte extrême
De s'être ainsi vanté soi-même.
Ce penser le rendant confus,
Fut cause qu'il ne parla plus.
Devers sa nef il s'achemine,
En choisit deux de bonne mine,
Et les fournit de mariniers,
Et de rameurs tous espaliers.
En ce même temps, une laie
Et ses petits, blancs comme craie,
Fut trouvée en ce même lieu
Qu'avait dit le bon demi-Dieu.
Maître Ænéas la sacrifie
A Junon dont il se défie ;
Car, grand' dame au courage altier
Ne donne jamais de quartier.
Le Tibre, suivant sa promesse,
De son cours fixe la vitesse ;
Ses flots, enflés auparavant,
Quand même il ne fait point de vent,

Paraissent lors en leur surface
Être de verre ou bien de glace,
Et ne font pas un petit pli.
Parbleu! c'est un miroir poli,
Dit Ænéas; pour lui complaire
Pas un n'alla pas au contraire.
Le seigneur sur l'eau se pencha,
Et son rabat y rattacha.
L'un y rajuste sa crinière,
L'autre y radoucit sa visièrè,
Pour voir comment ses yeux vainqueurs
Tyrannisent les pauvres cœurs;
De ses pincettes, le bon prince
S'ébarbe et ses mâchoires pince,
Maudissant celui qui les fit,
Et jurant parfois un petit.
Ses courtisans à l'envi firent
Ce qu'à leur prince faire ils virent;
Tous satisfaits étrangement
De l'eau qui ne court nullement.

Énée en une nef s'embarque,
Sa nef sa route à l'autre marque,
Et va vite comme un oiseau;
Quoique remontant contre l'eau,
Les nefs, sur ces eaux favorables,
Vont comme tous les mille diables :
Les arbres aux deux bords plantés
Sont grandement épouvantés
De voir des mâts et des cordages,
Des boucliers de tous étages,
Des rameurs et des gens armés;
Ces objets inaccoutumés
Non sans sujet les scandalisent;
Les uns aux autres se redisent :

« Arbre, mon voisin, qu'est ceci ?
« Je n'en sais rien. — Ni moi aussi. »
Enfin, les nefs si bien voguèrent,
Et les tours du fleuve tournèrent,
Qu'entre une et deux, après midi,
Faisant un cri fort ébaudi,
Ils aperçurent la muraille,
Et le palais couvert de paille
Du prince Évandre qu'ils cherchaient.
Ses sujets et lui lors faisaient
Au fils d'Alcmène un sacrifice
Qui n'était que de pain d'épice ;
Mais Hercule avait la bonté,
Connoissant bien leur pauvreté,
D'avoir plus égard à leur zèle,
Qu'à leur offrande telle quelle.
Évandre et son cher fils Pallas,
En jaquettes de canevas,
Et son sénat en serpillière,
Chapeau de paille pour têtère,
Tous mal en ordre et mal bâtis,
Autant les grands que les petits,
En un bois voisin de leur ville,
Entonnaient un beau vaudeville,
En l'honneur du fils d'Alcmena,
Quand un objet les étonna,
Qui pensa bien troubler la fête,
Et leur troubla si bien la tête,
Qu'un révérend père encensant,
De l'encensoir s'allait blessant,
Si, par le bras, le bon Évandre
N'eût eu la bonté de le prendre
En même temps que l'encensoir
Sur son visage sec et noir

Était près, par grand mal-encombre
D'éparpiller charbons sans nombre.
Ce prêtre avait vu des premiers
Les vaisseaux et les mariniers
De notre brave maître Énée,
Sans en avoir l'âme étonnée,
Pallas les avait vus aussi,
Et criant : ne bougez d'ici,
De quelques gens il se fit suivre,
S'arma d'un dard garni de cuivre,
Alla voir Énée en son bord,
Et ces discours lui tint d'abord,
D'une contenance fort fière,
Et sans faire le pied derrière :
« Monsieur, ainsi par eau venu,
« Qui ne nous êtes pas connu,
« Déclarez-nous ce qui vous mène,
« Pour nous délivrer de la peine
« De penser ce que vous cherchez
« En ces bords, aux vaisseaux cachés ;
« Est-ce pour guerre ou marchandise
« Que vous marchez en cette guise ?
« Si vous venez pour trafiquer,
« J'ai des nippes de quoi troquer ;
« Et si vous venez pour la guerre,
« Je porte un certain cimenterre
« Frais émoulu d'hier au soir
« Qui coupe aussi bien qu'un rasoir. »
Ænéas, à cette demande
Qui sentait fort sa réprimande,
Répondit fort civilement :
Mais il tira premièrement
De la doublure de sa manche,
D'olivier une verte branche,

Pour montrer qu'il voulait la paix ;
Et puis, en grec assez mauvais ,
Car cette langue n'était guère
A son altesse familière,
Il tint le langage suivant ,
Exposant sa perruque au vent ,
C'est-à-dire ôtant sa barette
Ou son chapeau ; mais un poète ,
Pour exprimer l'étui du chef,
Dit : bonnet, chapeau, couvre-chef,
Toque, tapabor, bourguignotte,
Béguin, turban, calle, calotte,
Casque, salade, heaume, pot,
Capuchon, barette, en un mot.
Le plus éloigné synonyme ,
Chez nous, rimeurs, passe à la rime.
Retournons donc à ce qu'il dit :
« Toi qui montres par ton habit ,
« Qu'il ne fait pas toujours le moine,
« Car et mal fait, et mal idoine ,
« Le tien n'est que de canevas,
« Et descend même un peu trop bas ;
« Ceci te soit dit sans reproche ;
« En ce mien maritime coche ,
« Je cherche la protection
« Chez le roi de ta nation :
« Je viens chercher le prince Évandre,
« Afin de le prier de prendre
« Pitié de nous autres Troyens ,
« Autrement dits, Dardaniens.
« Les Latins nous font rude guerre,
« Et sont les maîtres dans la terre
« Où le Destin nous veut placer.
« De là, tu pourras bien penser

« Que c'est coup sûr de nous bien faire,
 « Et que, qui nous voudrait déplaire,
 « Ayant pour ami le Destin,
 « Il pourrait perdre son Latin. »

« Le grand nom troyen partout vole,
 Dit Pallas, et, sur ma parole,
 « Votre pays à tous connu,
 « Vous fait ici le bien venu :
 « Évandre est mon seigneur, mon père ;
 « Car, du vivant de feu ma mère,
 « Personne n'a jamais douté
 « De sa très-grande honnêteté.
 « Mon père est d'une ame fort tendre ;
 « Vous lui ferez plaisir de prendre
 « Chez lui, vous et tous vos messieurs,
 « Un mauvais repas, ou plusieurs :
 « Le bon seigneur aura grand' joie
 « De voir chez lui des gens de Troie :
 « Venez donc descendre chez nous. »

Énée, à cet accueil si doux,
 D'un saut se trouva sur la rive,
 S'écriant : « Qui m'aime me suive ! »
 Mais chacun ne sait pas sauter.
 Quelques-uns voulant l'imiter,
 Trop témérairement tombèrent,
 Et dans l'eau bien avant plongèrent,
 Quelques-uns par-delà le cou,
 Dont ils burent plus que le soû ;
 Enfin, après mainte hurlerie,
 Mainte risée et raillerie
 Qui ne valait pas grand argent,
 Chacun à l'envi diligent,
 Des nefs descendit au rivage,
 Hors quelques gardeurs de bagage,

Et les matelots du vaisseau
 Qui sont accoutumés sur l'eau.
 Ænéas et toute sa bande
 Dansaient parfois la sarabande,
 Et gambadaient de temps en temps,
 Tant ils étaient gais et contents.
 Pallas les voyant ainsi faire,
 Dansait aussi pour leur complaire;
 Outre que le jeune seigneur,
 De sa nature était danseur,
 Quoiqu'une histoire scandaleuse
 Lui donne une jambe cagneuse;
 Mais on sait au moins, ce dit-on,
 Que Pallas donna du bâton
 A l'écrivain de cette histoire:
 Il ne faut point donc trop la croire,
 Ni trop peu ne la croire pas.

Énée, allant donc de son pas,
 Comme j'ai dit, l'âme fort gaie,
 Trouva des soldats mis en haie,
 Et des milords arcadiens,
 Qui, voyant venir les Troyens,
 Se fendant, leur firent passage;
 Puis Ænéas tint ce langage:
 « O seul des Grecs homme de bien,
 « Car les autres ne valent rien,
 « Sur ton nom et ta bonne mine,
 « Quoique tu sois Grec d'origine,
 « Et superlativement Grec,
 « Tu ne me seras point suspect:
 « Nous sommes parents l'un et l'autre,
 « Ce m'est grand honneur. — C'est la vôtre
 « — C'est moi qui cet honneur reçoi...
 « Ha! ce n'est pas vous. — Ha! c'est moi.»

Par ces répliques et dupliques,
De leurs royales rhétoriques
Ils firent quelque temps essai.
Pour dire le vrai, je ne sai
Qui des deux était le plus sage,
Et qui plus disert personnage.
Pour Ænéas, je sais fort bien
Qu'il parlait longtemps sur un rien,
Tant sa langue était bien pendue ;
Et que, dans une affaire ardue,
Sans se préparer il parlait
Bien souvent plus qu'on ne voulait ;
Et si l'autre en était de même,
De tous deux l'éloquence extrême,
En ce siècle où l'on parle tant,
Eût rendu leur nom éclatant
En matière de parlerie,
Qu'autrement on dit hâblerie.
« O généreux Arcadien,
« Quoique grand prince, homme de bien,
Dit Æneas au bon Évandre,
« Nous avons l'honneur de descendre
« Tous deux d'Atlas, et n'en doutez ;
« Car Mercure dont vous sortez,
« Fut fils de Maie. Atlas son père,
« Le fut d'Electra qui fut mère
« De Dardan notre fondateur,
« Du sang troyen propagateur.
« Or puisque notre parentelle
« Entre nous se rencontre telle,
« Il faut si vous le désirez,
« Que nous soyons confédérés.
« Par ambassade députée,
« J'aurais votre amitié quêtée,

« Et j'aurais pu vous députer
« Quelque fourbe adroit à traiter,
« Et fait à notre badinage :
« Mais sans train et sans équipage
« Moi-même suis ici venu,
« Quoique je vous sois peu connu,
« Pour vous dire que le roi Daune
« M'en donne tout du long de l'aune,
« Et que vous en donnant aussi,
« Moi de là, comme vous d'ici,
« Nous pouvons bien à la pareille
« Lui donner bien fort sur l'oreille,
« Pourvu que nous nous entendions.
« Mes chevaliers et mes pions
« Sont vaillants, aussi sont les vôtres
« Assemblons donc les forces nôtres,
« Et frottons bien nos ennemis ;
« De se défendre il est permis,
« Et sans charger ma conscience,
« Je puis assommer qui m'offense. »
Évandré tant qu'il sermona
Des yeux partout l'examina,
Puis riant et lui faisant fête,
Et se grattant un peu la tête,
Car devant que complimenter
Il soulait sa tête gratter,
Ainsi qu'on lit dans son histoire :
Voici si j'ai bonne mémoire,
Ce qu'en Troyen mal prononcé,
Il dit en vieillard bien sensé
Au révérend messire Énée :
« Que bénite soit la journée
« Que je vous vois de mes deux yeux,
« Monsieur Ænéas le pieux !

« En vous je crois voir votre père ,
 « Car pour Madame votre mère
 « Nous savons ce que nous savons ;
 « Mais bouche close , et poursuivons .
 « Votre père donc , que Dieu garde ,
 « Foin , il est mort , et par mégarde
 « Je viens de lui faire un souhait
 « Tel que pour un vivant on fait ;
 « J'ai peine à m'empêcher d'en rire ;
 « Votre père donc , veux-je dire ,
 « Que Dieu garde en son paradis
 « Etait homme des plus hardis ,
 « Grand joueur de trente et quarante ,
 « Et dansait des mieux la courante ;
 « Au reste de vertu pourvu .
 « Aussitôt que je vous ai vu ,
 « J'ai cru le voir , tant il me semble
 « Que votre Altesse lui ressemble :
 « Vous êtes pourtant plus replet ,
 « Au lieu qu'il était maigrelet ,
 « Et qu'il portait la barbe large ,
 « Sans y pratiquer une marge ,
 « Sur la lèvre se pincetant
 « Le poil , à grand'peine naissant ,
 « Comme je vois bien que vous faites ;
 « Pour moi j'ai perdu mes pincettes ,
 « Et quand aujourd'hui j'en aurais ,
 « Point ou peu , me pinceterais ;
 « Mais chacun en use à sa guise .
 « Sa perruque était un peu grise ,
 « La vôtre ne l'est pas encor ,
 « Et reluit aux yeux comme l'or .
 « Son nez tranchant comme le nôtre ,
 « En approchait plus que du vôtre ;

« De plus il avait un poireau ,
 « Mais il n'en était pas moins beau.
 « Enfin dans votre ressemblance
 « Je n'y trouve de différence
 « Qu'en ce que l'on appelle l'air ;
 « Cela ne vaut pas le parler ,
 « Pour conclure , il est véritable ,
 « Que le père au fils est semblable. »

Le bon Évandre ainsi jasant
 De défunt Anchise , et disait
 Cent choses à dire inutiles ,
 Dont quelques Troyens , gens habiles ,
 Disaient s'entre-parlant tout bas ,
 Ce vieux Roi nous croit de francs fats ,
 Ou bien est un grand fat lui-même ,
 Sauf l'honneur de son diadème.
 L'Arcadien Roi cependant
 Son discours allait étendant ;
 « Lors, disait-il, de mon jeune âge ,
 « Feu Priam, sans grand équipage ,
 « Chez feu mon père vint loger
 « Sur des chevaux de messenger.
 « Il allait voir Dame Hésionne
 « Sa sœur, une Reine très-bonne ,
 « Qui dans Salamine a fondé
 « Deux tripots et trois jeux de dé ;
 « Elle avait l'âme brelandière ;
 « D'ailleurs de vertu singulière ,
 « Le bon Dieu lui fasse pardon !
 « De ce fils de Laomédon ,
 « De Priam était à la suite ;
 « Votre papa, dont la conduite
 « Fit admirer mon père et moi :
 « Il n'avait non plus que son Roi ,

« Nul poil à raser qu'à la tête.
« Que c'était une bonne bête !
« Je me souviens qu'il me vola
« Tout mon argent au Quinola,
« Dont il m'acheta deux aiguères :
« Il m'enleva trois chambrières ;
« Et puis ensuite fit si bien ,
« Que la chose passa pour rien.
« Dès lors d'amitié nous nous prîmes
« Et de beaux présents nous nous fîmes.
« Je lui donnai deux arcs Turquois ,
« Un vocabulaire Narquois ,
« Une recette pour les dartres ,
« Des heures usage de Chartres ;
« Car il lisait très-volontiers ,
« Et lisait des jours tout entiers.
« Je lui donnai d'Orphée une ode ,
« Son beau traité sur sa méthode
« D'amputer sans incision ,
« Et son livre sur Ixion ,
« Pour savoir si sa chère Hue
« Fut depuis sainte au ciel tenue.
« Dans ce même livre il prouvait
« Que Junon accouchant n'avait
« Aucun besoin de sage-femme ;
« Ainsi qu'une mortelle dame ,
« Mais aussitôt se trouvait bien
« Ce dont je ne garantis rien.
« Il me donna pour récompense
« Un beau gobelet de faïence ,
« Un jeu de quilles, et son sac ,
« Un gros rouleau de bon tabac ,
« Le meilleur qui dans l'Arcadie
« Ait çervelle d'homme étourdie ;

« Une toque , et son cordon d'or ,
 « Que mon fils Pallas porte encor ,
 « Et sa dague bien façonnée ,
 « Que je n'ai plus dès l'autre année ,
 « Car un laquais sans répondant ,
 « Me la prit avec son pendant.
 « Ainsi c'est une affaire nette ,
 « Qu'entre nous l'alliance est faite ;
 « Si bien qu'étant votre allié ,
 « Sans que vous m'eussiez supplié ,
 « J'aurais sur la moindre nouvelle ,
 « Que vous avez guerre cruelle ,
 « Avec Daune mon ennemi ,
 « Tenu prêt un secours d'ami.
 « Dès demain l'on battra la caisse ,
 « Je ferai lever gens sans cesse ,
 « Desquels , cher Prince , vous ferez
 « Tout ainsi que vous l'entendrez. »

Ainsi parla le bon Évandre ;
 Les Troyens ravis de l'entendre ,
 Crièrent à l'envi , *vivat* ;
 Aucuns rirent avec éclat ,
 Et le *vivat* , et la risée
 Émurent si bien l'assemblée ,
 Que le plus triste du troupeau
 N'eût quitté sa part du gâteau
 Pour somme d'argent très-notable.
 D'Ænéas l'hôte vénérable ,
 Le pria du meilleur du cœur
 De lui vouloir faire l'honneur
 De voir finir le sacrifice.
 Je suis tout à votre service ,
 Dit Ænéas. Un Presbyter
 Lui vint l'encensoir présenter :

Il le prit sans cérémonie,
 Avec une grâce infinie :
 Mais avec cette grâce-là
 Son encensement mal alla ;
 Car étant nouveau dans l'affaire,
 Il crut, et crut en téméraire,
 Qu'il n'avait qu'à pousser bien fort.
 Il s'évertua donc d'abord ;
 Mais ébranlant trop la machine,
 La braise lui chut sur l'échine.
 Sa faute il voulut réparer,
 Il ne fit rien que l'empirer.
 D'Évandre il blessa les deux nièces,
 D'un chandelier fit quatre pièces ;
 Enfin il fit de l'encensoir
 Deux choses hideuses à voir ;
 Tellement que le bon Évandre
 Fut contraint de l'encensoir prendre,
 En lui disant les yeux baissés :
 « Monsieur Ænéas, c'est assez. »
 Ainsi l'encensoir peu propice,
 Deux fois troubla le sacrifice,
 L'une, quand Ænéas survint,
 Qu'un prêtre épouvanté devint ;
 Et l'autre, quand son Éminence
 Ne sachant bien comme on encense,
 Si tragiquement encensa,
 Que tout presque il bouleversa.
 Pour faire perdre la pensée,
 D'une chose si mal passée,
 On mit fin à l'oblation,
 Et puis l'on fit collation :
 La nappe on étendit sur l'herbe,
 Chacun pour son siège eut sa gerbe.

De la peau d'un puissant lion
Évandre avait un pallium.
Il mit en la place honorable
Le Dardanien vénérable.
Chacun outre un morceau de bœuf,
Au lieu de potage eut un œuf :
Mais à maître Énée, et pour cause,
Évandre fit doubler la dose.
Maint jouvenceau à servir prompt,
Donnait à tous à boire en rond,
Et tous d'égale diligence,
Vidaient les tasses d'importance.
Après que chacun fut repu,
Évandre, chacun s'étant tu,
Dit à l'Infant de Cythérée
Ces mots : « La fête célébrée,
« Est fête de dévotion,
« Et non de superstition ;
« Elle est fête en raison fondée,
« Par nous soigneusement gardée
« Pour rendre grâce aux Immortels
« De nous avoir de périls tels
« Préservés, que même à cette heure
« Bien peu s'en faut que je ne meure
« De peur, à songer que je vas
« Vous conter cet horrible cas. »
Du Temple il fut se mettre à table,
Où d'un air tout à fait aimable,
Il fit les honneurs du festin,
Qu'Évandre donna ce matin.
Il but toujours à tasse pleine,
Fit le bouffon, et la Sirène,
Chanta la petite chanson,
N'épargna Cloris, ni Fanchon.

Dans les contes qu'il fit pour rire.
S'il ne fut pas jusqu'à médire,
Peu s'en fallut, je le sais bien,
Quoique Maron n'en dise rien.
Après, le pieux fils d'Anchise,
Fut vite changer de chemise,
Se donner deux coups de rasoir,
Sur ses souliers mettre du noir,
De la poudre sur sa perruque,
Et son rabat blanc sur sa nuque.
Pour se préparer au départ,
Car il se faisait déjà tard,
Il ordonna qu'à fond de cale
On fermât son sac et sa malle ;
Son pot à pisser tout fin neuf,
Et cinq ou six livres de bœuf,
Pour faire du bœuf à la mode,
Selon l'usage et la méthode
Des cuisiniers de ce temps-là.
Puis tout courant il s'en alla,
Faire ses adieux dans la ville,
Ce qui n'était pas fort utile ;
Car, quoiqu'il ne fût pas connu,
Il vit le gros et le menu.
Ensuite, il fut en diligence,
Étaler sa vive éloquence
Au bon roi des Arcadiens,
L'assurant qu'il aurait des siens,
Aussi grand soin que de sa troupe ;
Qu'en tout temps ils auraient la soupe,
Et bon pain de munition ;
Enfin, avec attention,
Il fut ravitailler sa gourde,
Et paya ce roi d'une bourde.

Ou d'un compliment d'amitié,
Dont il ne tint pas la moitié.
La bourde était une assurance
D'une éternelle bienveillance,
D'une sincère et tendre ardeur
Qu'il disait sentir dans son cœur,
Pour le généreux prince Évandre.
N'est-ce pas erreur de prétendre
En ces temps-là comme en ceux-ci,
De trouver un fidèle ami ?
Force dehors, force grimace,
Embrassade dans la bonace ;
Mais le vent vient-il à changer,
Peut-on prévoir d'être en danger
De servir un jour de ressource
Par son crédit ou par sa bourse,
Adieu la tendresse et l'ami :
Heureux s'il n'est pas ennemi,
Et si, refusant ses services,
Il ne rend pas mauvais offices.
Le bon monarque Évandre crut
Dans ce temps-là ce qu'il voulut ;
Comme il n'est pas fort nécessaire
Que j'en fasse ici mon affaire,
Retournons à notre Troyen,
Qui des mieux trouva le moyen
D'enjôler ce roi d'Arcadie,
Par sa charmante mélodie.
Il en eut bel et bon renfort,
Avec quoi marchant vers le port,
Il mit ses troupes en bataille,
Près du revers de la muraille,
Pour leur éviter les gros vents
Qu'il faisait sur mer dans ce temps.

Pendant que son infanterie,
Et toute son artillerie,
J'entends celle de ce temps-là,
Comme béliers, et cætera,
Ainsi que des harengs en caques
Dans des vaisseaux et des caraques
S'arrangeait pour se mettre en mer,
En attendant la pleine mer,
Afin de commencer voyage,
Notre Ænéas fait du rivage
Partir huit ou dix escadrons
De cuirassiers, de lancerons,
Tant des troupes étruriennes,
Que toscanes, arcadiennes.
Chacun portait botte de foin,
Pour s'en servir dans le besoin,
Avec un picotin d'avoine,
Peut-être une once de bétoine
Pour prendre en guise de tabac,
Quand on coucherait au bivouac.
Après l'exercice, les marches,
Évolutions, contre-marches,
Achate et le brillant Pallas
Accompagnèrent Ænéas,
Qui, de crainte d'une déroute,
Toujours répétait ce qu'en route
Chaque chef devait observer,
Pour qu'en ordre on pût arriver.
Vous dirai-je que, dans la plaine,
Les habitants, tous hors d'haleine,
Vinrent faire tristes adieux,
Chagrin au cœur, larmes aux yeux,
A leurs parents, à leurs confrères.
On voyait là pères et mères,

Le verre et la bouteille en main,
Avec une croûte de pain,
Buvant tous le vin de partance
En racontant leur doléance.
Marche, fut dit de main en main,
Puis le tout se mit en chemin,
En témoignant brillante joie
D'être utile aux restes de Troie.

Ænéas, retournant au port,
Résolu de monter son bord,
Vit de loin sur une rivière,
Un bois de forme irrégulière,
Richement muni de lapins,
Quoique ce ne fût que sapins.
Ce bois, formant une colline,
Fut jadis, par dame Sabine,
D'où nous vient le peuple sabin,
Consacré pour le dieu Silvain.
Tarcon, sous son épais feuillage,
S'allongeant jusques au rivage,
Y campait avec tous les siens
A gauche des Étruriens :
Ænéas, pour sa bienvenue,
Voulait le passer en revue
Et le faire marcher au port,
Afin de revirer de bord.
Dame Vénus, sa bonne mère,
Lui paraissant dans l'atmosphère,
Jambe de çà, jambe de là,
Sur un nuage, lui parla
En ces termes pleins de tendresse :
« Mon cher fils, je tiens ma promesse ;
« Point de chagrin, point de souci ;
« Ta bonne mère en ce lieu-ci

« Va te nipper de bonnes armes ,
 « Qui coûteront un jour des larmes
 « Aux ennemis de ton repos ,
 « Qui ne feront pas de vieux os,
 « Si, malgré le Destin contraire,
 « Ils se font toujours une affaire
 « D'empêcher que chez le Latin ,
 « Naturellement fagotin,
 « Tu ne puisses prendre racine,
 « Ni mettre en repos ton échine.
 « C'est mon époux, le Dieu Vulcain ,
 « Qui forgea de sa propre main
 « Ce brillant attirail de guerre,
 « Qui n'a pas son pair sur la terre.
 « Suis donc le conseil de Vénus,
 « Et va, mon fils, trouver Turnus :
 « Avec lui combats et ferraille ,
 « Tête à tête, ou bien en bataille,
 « Sans craindre que ce gros vilain
 « Puisse jamais percer ton sein
 « Avec sa tranchante allumelle.
 « Va lui ravir cette donzelle ,
 « Cette fille du roi latin,
 « Malgré l'effort du Laurentin. »
 Après ces mots, d'une accolade ,
 Pour dire mieux, d'une embrassade
 Elle honora son digne fils ;
 Puis sous un chêne vis-à-vis,
 Elle attacha ces belles armes,
 La cuirasse, la cotte-d'armes,
 Le casque, avec le baudrier,
 Le sabre et le grand bouclier ;
 Dont Ænéas, par parenthèse,
 En fut si fort transporté d'aise,

Que, sans savoir ce qu'il faisait,
Il riait, chantait, et dansait
Une espèce de sarabande,
Qui, pour lors, fut de contrebande,
Tant et si mal il la dansa.
Dame Vénus, voyant cela,
Lui laissa passer sa folie,
Pour un général peu jolie.

Après qu'Ænéas eut dansé
A peu près comme un insensé,
Il prit ce casque si terrible,
Qui devait être si nuisible
A ses ennemis les Latins,
Les Rutulois, les Laurentins.
Il portait une grosse aigrette
Plus reluisante que sa brette,
D'un beau rouge imitant le feu,
Finiissant par un ruban bleu ;
Je ne sais pas s'il fut céleste,
S'il fut turquin, point de conteste
En ce que je ne sais pas bien,
Car mon Virgile n'en dit rien.
Il prit après la grande épée
Que Vulcain avait bien trempée
Dans de bon vinaigre rosat,
Pour qu'elle eut couleur d'incarnat.
Ensuite, il vint à la cuirasse,
La peste ! c'était une masse
D'un airain tout des plus pesants,
Des mieux granés, des plus luisants,
Presque de couleur du nuage
Dans lequel Phœbus fait voyage,
Quand il veut priver les humains
De ses rayons doux et bénins.

Il la prit avec sa bretelle,
Et la mit sur son escarcelle.
Il examina les cuissards,
Les gantelets, et les brassards,
Qu'il trouva de mode nouvelle,
Tirant sur couleur isabelle,
Fabriqués d'un riche métal,
Et rehaussés partout d'émail.
Un peu trop lourde était la lance,
Quoiqu'elle eût fort belle apparence.
Splendide était le baudrier.
Mais l'ouvrage du bouclier
Était la huitième merveille,
D'une beauté, mais sans pareille,
Difficile à mettre en écrit,
A moins d'un transcendant esprit.
Vulcain de deviner se pique :
Aussi dans sa vaste boutique
Avait-il sur ce bouclier,
Pour faire valoir son métier,
Mis l'arbre généalogique,
En ouvrage à la mosaïque,
De tous descendants d'Iulus,
A commencer par Romulus,
Ce bon et brave gentilhomme,
Qui fut le vrai parrain de Rome,
De Rome qu'on chôme aujourd'hui
Comme la nourrice et l'étui
De tant de braves capitaines,
De tant et tant de têtes pleines
De grand savoir en bien, en mal,
De Rome cet original
De bonnes, de mauvaises choses,
Où des montagnes sont encloses ;

Dont le grand et vaste circuit
Demande un jour, même une nuit,
Des plus grandes qui soit au monde,
Pour en faire au juste la ronde :
Mais revenons au bouclier
Qu'il faut ici versifier,
Pourvu pourtant que je le puisse,
Sans que mon esprit s'étourdisse,
Sans que j'en perde la raison,
Et que rime vienne à foison.

D'abord paraissait une louve,
Qui deux petits marmousets couve :
Cette louve faisait le tronc
De cet arbre si gros, si long,
Qui fait la généalogie
D'Ascagne, qui s'est élargie
D'une toise, voire de deux,
En hommes vaillants, généreux.
Ces deux marmousets, quoique frères,
Furent cependant deux faux frères,
Différents d'esprit et d'humeur,
Et n'avaient pas le même cœur.
Le cadet fut nommé Romule,
Il tenait un peu de la mule,
Ce que l'on connut quand Remus,
Son aîné, portant nez camus,
Fut par lui mis tout en javelle,
Au sujet de mince querelle
Entr'eux deux pour les fondements
D'une enceinte de bâtiments ;
Un docteur qui ferait l'habile,
Dirait une enceinte de ville ;
Mais, pour moi qui ne le fais pas,
De bâtiments je fais grand cas :

Car sans eux il n'est point de ville ;
Sans ville, l'homme est inutile ,
Sans esprit, sans âme , et sans voix ,
Et ce n'est plus qu'un villageois ,
Comme l'est et sera le maire
Noirot, cet homme atrabilaire,
Qu'après Châlons, en un seul mot
Je définis du nom de sot.

Attenant, il avait mis Rome,
A peu près, et quasi tout comme
Rome nous paraît aujourd'hui.
Là, l'enlèvement inouï
De jeunes filles, ses voisines,
Que pour lors on nommait Sabines,
Se faisait voir en grand relief,
Dont leur roi montra grand grief,
Si grand que, quoique débonnaire,
Il voulut venger cette affaire,
Qui pour le Romain sonnait mal ;
Car il y parut animal,
Mais animal à toute outrance,
Dont il fut fort blâmé, je pense :
Et même en tout temps le sera,
De qui cette histoire lira.
Onc ne fut telle effronterie,
Ni si grande piraterie
Contre le sexe féminin,
Qui, pour le coup, ne fut pas fin ;
Pour venger cette espièglerie,
Sabins feront forcénerie.
Les pères et frères hurlaient,
Et déjà leurs armes prenaient,
Dont il s'ensuivit grosse guerre,
Qui longtemps occupa la terre.

Tout près de cet enlèvement
On voyait faire le serment
D'une étroite et longue alliance,
Qui fut depuis de conséquence,
Entre les sujets du Sabin,
Et ceux de ce fier carabin,
De Romulus ou de Romule,
Qui fit lui-même la formule
D'un traité de bonne amitié,
Dont je dirais bien la moitié
Du contenu, si plus ne passe ;
Car depuis longtemps je ramasse
Les articles de bout en bout :
Mais le temps qui dévore tout,
M'en a privé d'une partie,
Lui qui n'est pas à garantie
Sujet en aucune façon,
N'est-ce pas une trahison
Insouffrable, même fort noire,
De nous enlever de l'histoire
Les plus sûrs et meilleurs lambeaux,
Dont tant et tant de grands cerveaux
Se sont dérangé la cervelle
A déterrer cette parcelle,
Qui, satisfaisant leurs esprits,
Aurait brillé dans leurs écrits ?
Les Romains gardèrent les filles
Avec le gré de leurs familles,
Mais ils les gardèrent sans bien ;
La Sabine pour dot n'eut rien :
Ce qui, dans le temps où nous sommes,
N'accommoderait pas les hommes,
Grands épouseurs, si gros argent
De la fille est le contingent.

Là, plus haut, dans un réceptacle,
Paraissait le triste spectacle,
Ordonné par Hostilius,
Touchant le traître Mesius,
Qui sans rougir tourna casaque
A ce Romain dans une attaque,
Faisant la guerre aux Fidénats,
Les inventeurs des cadenas,
Dont il fut, par quatre haridelles,
Mis en quatre égales parcelles,
Qui le mirent au rang des morts,
En partageant ainsi son corps.

A gauche paraissait l'histoire
Que force gens ont peine à croire,
Du redoutable Porsenna,
Que dans sa fureur assena,
D'intention, le fier Scévole.
Ce n'eût pas été poire molle,
Si sa dague eût bien rencontré,
Il l'aurait du moins éventré,
Ce qui n'aurait, pour sa tripaille,
En vérité, rien fait qui vaille.
Il rebroussa pourtant chemin,
En menant avec lui Tarquin,
Dont l'histoire fort peu plaisante
Ne serait pas réjouissante.
Mais allons droit à Porsenna ;
Avec lui Tarquin s'en alla,
Ayant perdu toute espérance
De rétablir sa corpulence
Sur l'éclatant trône romain,
D'où Rome l'avait en gredin
Chassé, ne voulant plus de maître ;
Ce que Rome fit bien paraître,

Établissant le Consulat,
Qui se soutint avec éclat.
On voyait là le brave Horace,
Suivre de Porsenna la trace ;
Faire sauter l'arche d'un pont,
Dont ce Porsenna fit un bond,
Mais un bond par tant de colère,
Qui lui rendit l'air tout sévère.
Il bondit donc bien autrement,
Quand il vit , presque au même instant,
L'intrépide et fière Clélie,
A ses yeux faire la folie
De passer à nage dans l'eau,
Pour conserver sa belle peau.
Là, Porsenna lève le siège,
Et fait marcher son dru cortège
Chez lui par le plus court chemin,
Pour conserver son parchemin.

Sur le bouclier, vers la cime,
Le Dieu Vulcain, savantissime
En l'art de buriner l'airain,
Avait, de sa crasseuse main,
Mis Manlius au Capitole,
De Rome autrefois la boussole
Qui le gardait contre les Goths,
Les Gaulois ou les Visigoths.
N'est-ce pas tout un, je vous prie ;
De peur que d'une menterie
On ne m'accuse en cet endroit,
Moi qui suis mon chemin tout droit ?
J'aurais vrai chagrin , je vous jure,
Si j'allais faire telle injure
A la savante antiquité ,
Sans demander la vérité.

Là paraissait du roi Romule
Le donjon et son vestibule,
Le tout couvert modestement
De chaume ; mais si simplement,
Qu'il eût passé pour l'apanage
De plus d'un vacher de village,
Encor dirai-je d'un hameau,
Tant ce donjon paraît peu beau.
Sur la face on voyait une oie,
Battant l'aile, en signe de joie,
Ou de chagrin, de voir les Goths,
Tous bien faits, bien sur leurs ergots ;
Grands cheveux blonds, belle parure,
Sur leurs habits bonne dorure ;
Tous des mieux taillés et plantés,
Bien armés, croupés et crêtés ;
Portant en main la javeline,
Bonne cuirasse sur l'échine.
Ainsi ces rusés de Gaulois,
Par les broussailles et les bois,
Marchaient de nuit droit à la ville :
Mais leur marche fut inutile ;
Car au cri des faibles oiseaux,
Le Romain courut aux faisceaux,
Et s'empara de la muraille,
Où s'étant là mis en bataille,
Il donna la chasse aux Gaulois,
Dont plus de cent de ces matois
Firent au fossé de la ville
La canne, s'ils ne firent gille.

A côté droit, des Saliens,
Et des prêtres Luperciens,
On voyait la grotesque danse ;
Danse de grande irrévérence.

Plus bas les gouffres de Pluton ,
Le triste séjour d'Alecton,
Et les demeures infernales ,
Le vrai séjour des saturnales,
Où l'on fait souffrir maints tourments.
Où l'on voit grincements de dents ,
Où l'on entend force blasphèmes ,
Où l'on fait de trop longs carêmes ,
Où l'on ne voit que des crapeaux ,
Des dragons , et des lionceaux ,
Des chaudières d'huile bouillante ,
Où par l'ordre de Radamante ,
On sauce et ressauce les gens
Qui n'ont pas été bons vivants.
Là , l'un fait pitoyable moue ,
L'autre toujours tourne une roue ;
Celui-ci se trouve dans l'eau ,
Près de la bouche un bon morceau ,
Sans pouvoir ni manger ni boire ;
Celui-là lit dans du grimoire ,
L'un est bouilli , l'autre roussi
L'un est grillé , l'autre farci :
Enfin c'est chose abominable ,
Que voir la boutique du Diable ,
Comme elle est sur ce bouclier.
Là , l'on y voit tout le premier ,
Catilina dans la détresse ,
Mourant de peur ou de tristesse ,
Pour avoir des mieux conjuré ,
Et le nom romain abjuré ,
Même son sang , et sa patrie ,
Ce qui sa gloire a fort flétrie.
Mais vous ne savez pas pourquoi ?
Le saurais-je donc mieux ? Ma foi ,

J'ose avouer qu'en fait d'histoire ,
Je n'eus jamais bonne mémoire ,
Surtout dans cette occasion.
Qui dit Romain , dit action
Belle et d'honneur, toujours de **mise** ;
Aussi sans feinte et couardise ,
Ce peuple a toujours combattu
Pour la gloire et pour la vertu ,
Fors donc ce traître à sa patrie ,
Catilina, dont la folie
Était d'avoir le consulat :
C'était donc bien pour lui le **fat** ?
Et parce qu'un autre eut sa place ,
Ce lime-sourd de race en race
A laissé d'une trahison
L'exemple et la punition.
Sans y penser voilà l'histoire ,
Qui vaudrait bien un coup à boire ,
Si l'on buvait en rimaillant ;
Comme l'on fait en travaillant ;
Car en ouvrages d'exercice ,
On boit, on mange, on cause, on **pisse**
Mais à propôs du Dieu Vulcain ,
Je quitte souvent son burin.
Pourrais-je en bien trouver la **trace** ?
 Qui peut occuper cette place ?
A l'autre côte vis-à-vis
De ces infortunés réduits ,
C'est le séjour de l'abondance ,
Où l'âme vit sans repentance ,
Sans chagrin, peine ni douleur ;
Ayant toujours avec honneur
Su profiter de cette vie ,
Sans se remplir de la folie ,

Qu'on nomme excès de vanité,
Et sans donner dans la fierté;
Bref, sans avoir dans sa jeunesse,
Témoigné la moindre faiblesse
Pour la donzelle, ou pour le vin,
Nos ennemis pour le certain;
En ce que tous deux nous font faire,
Pour le plus souvent le contraire
De ce que faire nous devons,
Du moins de ce que nous pouvons.
Là, le sage Caton, bon juge,
Rend la justice sans grabuge,
Montrant qu'il faut être pieux,
Pour être au rang des bienheureux.

Dans un cartouche de dorure,
Faisant du milieu la parure
De ce bouclier si vanté,
Vulcain avait représenté
Une mer de vagues enflée;
Ou bien une onde boursoufflée
Par le combat ou chamaillis
De deux mutins de vents coulis.
On voyait sur cette eau salée,
Une magnifique assemblée
Des aquatiques habitants,
Des petits, médiocres, et grands,
Tous attentifs à la curée,
Qu'Auguste dans cette contrée
Leur préparait dans un combat,
Où chaque poisson eut son plat.
Dans le centre on voyait les flottes,
Où turbots firent matelotes
A la bataille d'Actium,
Dont chantèrent le Te Deum

Les Romains dans le Capitole
Où sans donner dans l'hyperbole,
La musique qu'on y chanta,
Mille fois mieux s'exécuta,
Que cette fade mélodie,
Qu'on pourrait nommer rapsodie,
Dont nous bercent les deux Campras,
Avec leurs mauvais opéras.

Le vaisseau que montait Auguste,
Dont l'apparence était auguste,
Paraissait là tout brillant d'or,
D'autant plus qu'il portait encor
De Rome le Dieu domestique,
Le sénat, avec sa boutique,
A l'exception des greffiers,
Qui n'étaient nullement guerriers,
Ou qui ne jouaient de la hache,
Que sur le plancher de la vache.
On voyait Agrippa surtout,
Allant, courant, volant partout,
Faisant donner de l'eau-de-vie,
Vis-à-vis la flotte ennemie,
Pour se préparer au combat,
Où ce Romain avec éclat
Gagna couronne triomphale,
Que les Romains nommaient navale.

Antoine des lointains climats
Ayant raflé jusqu'aux goujats,
Croyant avoir le vent en poupe,
Paraît avec nombreuse troupe,
Comme voulant morguer César.
Sur son bord, comme un Jaquemart,
Il se contemplait dans sa suite.
Là tout près paraît Chattemite,

La reine des Égyptiens,
Des gueux, des filoux, des vauriens,
L'incomparable Cléopâtre,
L'unique inventrice du plâtre,
De tous fards, et décoctions,
Et des autres brimborions,
Dont se sert la femme coquette,
Quand d'amants elle veut emplette;
Ce qu'elle voudrait en tous temps,
Dans son hiver comme au printemps.
Antoine suivi des Barbares,
Des Bactriens, et des Tartares,
De ces gens noirs comme corbeaux,
Et de nombre d'Orientaux,
A César offrit la bataille;
Mais pour ne faire rien qui vaille,
Il ne devait pas se presser,
Ni mal à propos commencer.
Cependant l'une et l'autre flotte,
Rudement se poussaient la botte;
Et faisaient si grand carillon
Qu'on en vit pâlir un saumon;
Autant en fit une écrevisse.
Pendant ce cruel exercice,
On ne voyait que dards en l'air,
Partir plus vite que l'éclair;
Que feux volant brûler les toiles,
Les mâts, les cordages, les voiles;
Qu'hommes dans l'eau faisant effort,
Pour se garantir de la mort.
L'un luttait contre une barbue,
L'autre fuyait une morue,
Celui-ci le sabre à la main
Se disputait contre un dauphin;

Vaisseaux faisaient la cabriole,
Dont fort se gobergeait la sole :
La mer en vit rougir son eau ;
Antoine y perdit son chapeau ,
Et sa donzelle Cléopâtre
Y perdit son beau teint d'albâtre,
Qui devint couleur de souci ;
Elle y perdit son sistre aussi ,
Dont elle ranimait ses troupes ,
Qui ne pouvant dans leurs chaloupes
Manœuvrer comme dans un bord ,
Allaient luttant contre le sort ,
Voulant empêcher la baleine
De les nicher dans sa bedaine.
Là les Dieux des Égyptiens ,
Tous des animaux , fors les chiens ,
Sur leurs vaisseaux tous en peinture ,
Faisaient trop risible figure.
En effet de voir un crapeau ,
Brette au côté, plume au chapeau ,
Rondache au bras, au poing la lance ,
Sous Anubis dont l'insolence
Osa s'attaquer à Vénus ,
A Minerve, au Dieu Neptunus ,
C'est une vision grotesque
Qui rend notre Maron burlesque.
Vulcain au milieu des hasards ,
Avait buriné le Dieu Mars ,
Combattant d'estoc et de taille ,
Pour faire gagner la bataille
A César ce grand Empereur.
On y voyait , mais en fureur ,
La Discorde assez délabrée ,
Portant robe fort déchirée ,

Semer la crainte et la terreur ,
Le désordre avec le malheur ,
Sur la flotte de Cléopâtre ,
Cette princesse opiniâtre ,
Que Bellone d'un air serein
Suivait le fouet à la main.
Apollon sur le promontoire ,
Faisait une action notoire ;
Armé d'un arc et d'un carquois ,
A César il taillait du bois ,
Faisant des mieux jouer la flèche ,
Au grand délice de la sèche ,
Et de ses confrères nageant ,
Qui donnaient le bal à leurs dents.
Vulcain lui faisait l'air austère ,
Et faisait partir de colère ,
Ses traits plus vite que le vent ,
Dont on vit bouleversement ,
Chacun cherchant à fond de cale ,
D'éviter sa main libérale ,
La dérouté chez l'Indien ,
Chez le Maure et l'Égyptien ,
Se mit d'une telle manière ,
Qu'on quitta le front de bandière.
Tout fuyait en confusion :
La Reine avec attention ,
Voulait, par une prompte fuite,
Se mettre à couvert et sa suite.
Elle invoquait les Vents , les Dieux ,
Pour ne pas périr en ces lieux ;
Mais les Dieux et les Vents contraires ,
Avaient entr'eux d'autres affaires ,
Que de la tirer d'embarras ;
Ayant conclu que son trépas

Devait suivre cette bataille ,
 Où les poissons firent ripaille.
 Auguste enfin eut le dessus ,
 Et mit à sec Antonius.
 Ensuite il fut en galant homme
 Reçu dans la ville de Rome,
 Où de triomphe il en eut trois ,
 Et tous les trois tous à la fois ,
 Dans lesquels il fit la folie
 De vouer aux Dieux d'Italie
 Trois cents temples tout d'un seul coup ,
 Ce qui se fit de bout en bout.
 Enfin , là Vulcain représente
 Du Romain la joie éclatante ,
 Les jeux, les applaudissements ,
 Et les autres amusements ,
 D'un triomphe suite ordinaire ,
 Où chacun se fait une affaire
 De signaler sa vive ardeur.

Pour faire à César tout l'honneur
 Que méritait telle victoire ,
 Les dames chantaient à sa gloire
 Des hymnes aux pieds des autels ;
 Et les Prêtres des Immortels ,
 Pour l'expiation des crimes ,
 Egorgeaient des bœufs pour victimes.
 Bref sur une selle à trois pieds ,
 Sans dais , ni sans tapis de pieds ,
 On voyait le maître de Rome ,
 Assis comme l'est un autre homme ,
 Même avec bien moins de façon ,
 Devant le temple d'Apollon
 Sans faire la moindre bévue ,
 Passer les présents en revue ,

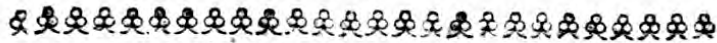
Qu'apportaient et chefs et soldats
De tous pays, de tous climats.

Figurez-vous la grande joie,
Qu'eut le héros sorti de Troie,
Quand il eut tout considéré,
Et ce tout longtemps admiré.
Au ciel il éleva sa vue,
Puis soupirant sur la cohue
Qui devait régner après lui,
Il prit Pallas pour son appui,
Et fut sur le port, où ses troupes
Par ordre montaient les chaloupes,
Pour arriver dans les vaisseaux,
Dont il devait fendant les eaux
Porter secours à son Iule,
Qui devait être de Romule
Le père, ou l'aïeul pour le moins :
Ce qui fit qu'il prit de grands soins,
Pour aller joindre sa séquelle,
Que Turnus de tous points harcelle.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.







LIVRE NEUVIÈME.



PENDANT que le grand fils d'Anchise ,
Qui ne prétend pas lâcher prise,
Demande secours au Toscan,
Et que des armes de Vulcan,
Que sa bonne maman lui donne
Pour couvrir sa noble personne,
Il est tellement enchanté,
Qu'il ne l'a jamais tant été :
Dame Junon qui le déteste
Et qui le hait comme la peste,
Le voyant des siens écarté,
Le cœur d'aise tout transporté,
Fait la folle, rit, saute et danse :
Et croyant bien qu'en son absence
Les Troyens seraient malheureux
Si Turne allait fondre sur eux ;
Dans ce désir dont elle brûle ,
Pour parler au prince Rutule ,
Elle fait descendre ici-bas
La fille de monsieur Thaumás ,

Son ambassadrice ordinaire.
Dans le bosquet de son grand père,
Turne alors rêvait aux moyens
D'exterminer tous les Troyens ;
Et de vaincre se faisant fête,
Se couronnait déjà la tête
De tous les lauriers qu'il voyait.
Quelques-uns pensent qu'il oyait,
Assis sur la molle verdure,
Le chant des oiseaux comme augure.
Et d'autres qu'il sacrifiait
A Pilomne. Quoi qu'il en soit,
Quand de la fille de Saturne
L'ambassade fut devant Turne,
Incontinent Sa Majesté
Se leva par civilité,
Et la Déesse dit ces choses
De sa belle bouche de roses :
« Ce que le plus hardi des Dieux
« N'eût osé promettre à tes vœux,
« Aujourd'hui, Turne, cela même
« Te vient comme Mars en Carême.
« Car Ænéas ayant quitté
« Les siens, sa flotte et sa cité,
« S'en est allé, pour se défendre,
« Chercher du secours chez Évandre ,
« Et non satisfait de cela,
« Il s'est acheminé de là
« Jusques au fond de l'Étrurie,
« Qui s'arme pour sa seigneurie.
« Être là n'est pas être ici ;
« La chose se passant ainsi ,
« Sans mettre l'affaire en balance,
« Il faut user de son absence.

« Vite donc, le harnais au dos ;
« Vite, ton char et tes chevaux,
« Et, dès à présent, comme un foudre,
« Va mettre tout son camp en poudre. »

Cela dit, d'un air animé,
La courrière au dos emplumé
Retourne aux cieux à tire d'aile,
Et laisse un grand arc après elle
De mille couleurs diapré,
Ou, si vous voulez, bigarré
Comme un taffetas de la Chine ;
Ce qui mieux que sa bonne mine
La fit connaître au jouvencel,
Qui levant les deux mains au ciel,
Lâcha ces paroles dorées :
Honneur des voûtes azurées,
Belle Iris, quelle Dêité,
Pour m'apprendre sa volonté,
En ces bas lieux t'a fait descendre ?
Quelle clarté me vient surprendre ?
Je vois tous les cieux s'entr'ouvrir .
Je vois les étoiles courir,
Les éclairs me frappent la vue,
Et j'entends gronder dans la nue.
Qui que tu sois des Dêités,
J'obéis à tes volontés,
Et dans l'espoir de la conquête,
Cuirasse au dos et pot en tête,
Je suis d'un cœur passionné
L'augure qui m'en est donné.

Ayant parlé de cette sorte,
Turne incontinent se transporte
Où la Naïade d'un ruisseau
Roulait le cristal de son eau,

Dont il but la valeur d'un verre ;
Puis mettant les genoux en terre,
Il fit mainte demande aux Dieux,
Leur promettant moutons et bœufs,
Boucs, béliers, taureaux et génisses,
S'ils étaient à ses vœux propices.
Or, si l'on demandait ici,
Pourquoi Turne buvait ainsi ;
Pour plaire au lecteur débonnaire,
Je réponds que le commentaire,
Que je répète mot pour mot,
Dit qu'au temps du roi Guillemot
Et de la reine Marguerite,
Pour prier avecque mérite
Et ne se voir pas rebuté
Manque d'assez de pureté,
L'on soulait avant la prière
Avaler du jus de l'aiguière.
Mais laissant là cette boisson,
Pour la canne et pour le poisson,
Ou pour quelque donzelle noire,
Je vais poursuivre mon histoire.

Déjà vers le camp des Troyens
Turne faisait marcher les siens,
Avec tant de magnificence
Que j'en suis ravi quand j'y pense ;
Car ce n'étaient que gens parés
De grands justaucorps chamarrés,
Que gens montés à l'avantage,
Et tous en très-bel équipage.
Messape dont mille écuyers
Ne seraient que les écoliers,
De l'avant-garde eut la conduite.
Le surperbe Turnus ensuite,

Ainsi qu'un saint George monté
Sur un grand Thrace tacheté,
Qui relevait encor sa taille,
Glaive en main, réglait la bataille.
Puis les fils du royal pasteur,
Garçons de conduite et de cœur,
Et qui mieux que d'une houlette
Savaient l'usage de la brette,
Allaient sous l'acier d'or luisant
L'arrière-garde conduisant.
Comme on voit le fleuve du Gange
Au gravier de couleur d'orange,
Ou le Nil au flot limoneux ;
Je vous laisse à choisir des deux,
Quand des campagnes inondées
Par ses cavernes débondées
Il retire toutes ses eaux,
Et va coulant dans ses canaux :
Tels sont les Latins, ce me semble,
Maintenant qu'ils marchent ensemble,
Ramassés de diverses parts,
Sous la loi de leurs étendards.

Cependant un gros de poussière
Frappe les Troyens en visière,
Lors Caïque ouvrant le gosier,
D'une tour se met à crier ;
La male- peste que de poudre !
C'est ici qu'il en faut découdre,
Aux armes, qu'on se tienne prêt,
Voici l'ennemi qui paraît.
Soudain avec un bruit étrange
Chacun sous les armes se range,
Et l'on accourt de toutes parts
Aux portes, aux tours, aux remparts ;

Car Ænéas, un franc Turenne,
Pour être un sage capitaine,
Et sur tous perfectionné,
En partant avait ordonné,
Tant que durerait son voyage,
Qu'on se piquât moins de courage,
Et qu'on ne fut pas si badaud,
L'ennemi venant à l'assaut,
Que de hasarder la partie
Par une imprudente sortie ;
Mais que l'on se tint à couvert,
De crainte d'être pris sans vert.
De sorte que quoique la rage
Des Troyens enfle le courage,
Et quoique la honte à tous coups,
D'un qu'est-ce qu'on dira de vous ?
Les sollicite et les anime
A montrer leur cœur magnanime ;
Toutefois il faut obéir,
Et se bien garder de sortir.
Ainsi rengainant leur audace,
Il se tiennent clos dans la place,
Et tous en état de tenir,
Attendent l'ennemi venir.

Cependant Turne le bravache
Avec vingt cadets qu'il détache,
Les plus vaillants et les plus fiers
Qui fussent dans ses cavaliers,
Coiffé d'un casque, ou l'or éclate,
Et flotte une plume incarnate,
Talonne son grand Thracien,
Et se fait voir en moins de rien
Proche du camp des Ænéades :
« Pour lors, dit-il, chers camarades,

« Dont nul en cœur n'est le dernier,
« Qui de vous sera le premier,
« En donnant sur les Dardanides,
« A seconder mes homicides ? »
Puis, pour la guerre dénoncer,
Se mettant un dard à lancer,
« En voilà, dit-il, l'ouverture ; »
Et pique à l'instant sa monture,
Suivi de ses braves cadets
Qui brayaient comme des baudets.
Ensuite ils firent cent passades,
A la barbe des *Ænéades*,
Pour les attirer en plein champ :
Mais pour tout cela de leur camp
Les Troyens sages ne bougèrent ;
Dont Turne et les siens s'étonnèrent,
Car ils ne s'imaginaient pas
Que pour peu qu'ils fussent soldats
Ils dussent souffrir la bravade
D'une si petite brigade :
« Puisqu'ils n'osent montrer leur nez,
« Les lâches les efféminez,
« Dit lors Turne, jurant en diantre,
« Il faut que dans ce poulie j'entre. »
Puis il tourne et va comme un fou,
Cherchant passage aux endroits, où
Des remparts la face terrible,
Rendait la place inaccessible.
Comme quand un loup affamé
Autour d'un troupeau renfermé
Va rodant, et ne peut rien prendre ;
Sous leur mères se font entendre,
Maints agneaux qui ne craignent pas
Que son ventre en fasse un repas :

Lui, que la male faim tourmente,
Croque en son cœur l'ouaille absente,
Et la sûreté du troupeau
Fait qu'il crève dedans sa peau.
Ni plus ni moins le Roi Rutule,
Dans l'extrême ardeur qui le brûle
De pouvoir joindre les Troyens
Et de les battre comme chiens,
Regardant les murs de leur ville,
Enrage en l'excès de sa bile.
Mais voyant qu'il n'entrerait pas,
Et que c'était perdre ses pas,
Après s'être bien mis en peine,
Comment il pourrait dans la plaine
Tirer l'ennemi de son fort,
Il court comme un éclair au port,
Et pour faire un grand feu de joie
De la pauvre flotte de Troie,
Du feu ! du feu ! dit-il aux siens
Triomphant déjà des Troyens.
Puis d'une façon violente,
Il empoigne une torche ardente ;
Et tous ses braves à l'instant
A son exemple en font autant ;
Chacun lance des feux horribles,
Et des pins gras et combustibles,
Les épouvantables falots,
Parmi la fumée aux noirs flots,
Jettent jusqu'aux voûtes brillantes
Leurs étincelles pétillantes.

Dites-moi, Muses, qui des Dieux
Sauva les Troyens de ces feux ;
Car quoique vieille en soit l'histoire,
Elle n'en est pas moins notoire,

Et le temps n'a point effacé
Ce caractère du passé.
Quand pour voguer dessus Neptune,
Et chercher sa bonne fortune,
Ænéas sa flotte bâtit,
Au pied du mont Ida, l'on dit
Qu'au grand Dieu que le ciel révère,
Madame Cybèle sa mère

S'adressa de cette façon :

« Mon fils, que petit enfançon,
« J'ai par ma tendresse de mère
« Sauvé des dents de votre père,
« Lequel croyant vous avaler
« D'un caillou pensa s'étrangler,
« Ce qui me fit pâmer de rire;
« Puisque le souverain empire
« Vous est venu par ma pitié,
« Accordez à mon amitié,
« Qui pour vous fut toujours si grande,
« La chose que je vous demande.
« Vous savez qu'au Mont Phrygien,
« J'avais un bois fort ancien
« Rempli de hauts pins et d'érables,
« Au plus grand jour impénétrables,
« Où mes prêtres tambourinant,
« Et comme fous se démenant,
« Me présentaient leurs sacrifices.
« De ce bois, qui fut mes délices,
« J'ai fait don au jeune Ænéas,
« Prince de qui je fais grand cas,
« Pour faire des vaisseaux construire.
« Mais cent choses leur pouvant nuire,
« Et voyant pour eux dans les mers
« Mille et mille gouffres ouverts,

« Leur salut plein d'incertitude
« Me donne tant d'inquiétude,
« Que j'en suis, je ne sais comment.
« Tirez-moi donc de ce tourment,
« Et faites qu'en leur navigage
« Je puisse sauver du naufrage,
« Malgré les vents et les rochers,
« Ces vaisseaux qui me sont très-chers.
« En un mot autant comme en mille,
« Qu'il ne leur soit pas inutile
« D'être venus du Mont sacré,
« Où mon saint nom est révééré. »
A cela, celui qui préside
Au mouvement juste et rapide
Des étoiles du firmament,
Répondit fort civilement,
« Madame!... » — « Il est vrai, jesus telle,
« Et grand'Dame, interrompt Cybèle;
« Mais si vous voulez m'obliger,
« Usez d'un mot qui m'est plus cher,
« Et qu'à tous titres je préfère,
« Dites-moi franchement ma mère,
« Comme moi mon fils je vous dis. »
« O mais madame!... Et mais, mon fils,
« Ce nom n'est-il pas honorable? »
« Il l'est, même à tous préférable :
« Mais les gens de condition
« L'ont, dit-il en aversion. »
« Et moi, répond-elle, plus sage
« Je veux le remettre en usage :
« Bien des gens de condition
« Sont fous par trop d'ambition,
« Et sans songer qu'ils ne sont qu'hommes
« Croient être ce que nous sommes. »

« Eh bien , puisque vous le voulez ,
 « Ma mère , les temps écoutez
 « N'ont point , dit-il , de ma mémoire
 « Oté que ma vie et ma gloire
 « Sont des faveurs que je vous doi ,
 « Que sans vous c'était fait de moi ,
 « Et que mon père impitoyable
 « Eût trouvé ma chair fort mangeable ,
 « Quand d'Abadir le gros caillou
 « Il pensa s'étouper le cou.
 « Mais encore que je demeure
 « Votre obligé tant que je meure ,
 « C'est-à-dire à l'éternité ;
 « Si les Destins ont arrêté
 « Que toute la flotte , ou partie ,
 « Soit par les ondes engloutie ,
 « Ma chère mère , regardez
 « Ce que c'est que vous demandez.
 « Des nefs faites de mains mortelles
 « Peuvent-elles être éternelles ,
 « Et puis-je faire qu'Ænéas
 « Soit sûr de ce qui ne l'est pas ?
 « Qu'il soit constant dans l'inconstance ?
 « Qui des Dieux à cette puissance ? »
 « Mais qui des Dieux est Jupiter ? »

Dit Cybèle pour le flatter.

« Mais aussi par la Destinée
 « Quelle puissance n'est bornée.
 Lui répliqua Monsieur son fils ;
 « Non , quoique tout me soit soumis ,
 « Quoique le bruit de mon tonnerre
 « Fasse trembler toute la terre ,
 « Et que d'un clin d'œil seulement
 « J'ébranle tout le firmament ,

« Avecque mon pouvoir suprême,
« Je ne saurais, moi qui vous aime,
« C'est tout vous dire, infiniment,
« Vous satisfaire entièrement.
« Mais en foi de Dieu que je jure,
« Tenez pour une chose sûre,
« Et si je vous manque de foi,
« Dites pis que pendre de moi,
« Que dedans le port d'Ausonie
« Leur navigation finie,
« Celles qui des rochers affreux,
« Celles qui des bancs dangereux
« Et des tourmentes furieuses
« Auront été victorieuses,
« J'en ferai, pour l'amour de vous,
« Autant de Nymphes aux yeux doux,
« Qui fendront les plaines liquides,
« Comme les belles Néréides. »
Là, pour confirmer son serment,
Il jura le Styx hautement,
Et faisant un signe de tête,
Du fondement jusques au faite,
Par la crainte qui l'ébranla,
Tout le palais des cieux croula.

Voici donc enfin la journée
Promise à la flotte d'Énée,
Journée où le grand Jupiter
Devait sa parole acquitter,
Lorsque l'épouse de Saturne,
Voyant l'entreprise de Turne,
Et qu'il fallait de ses flambeaux
Garantir les sacrés vaisseaux,
Au milieu d'une grosse nue
En un instant fut aperçue

Toute brillante de rayons
Dans un char à quatre lions.
Ses Corybantes autour d'elle,
Les uns jouant de la vielle,
Et les autres du violon,
Ceux-ci battants poêle et poêlon,
Bassin, chaudron et léchefrite,
Et ceux-là couvercle à marmite,
Pendant qu'à ces diables d'accords
Le reste remuait le corps.
Ensuite une voix tonnante,
Sortant de la nue éclatante,
Fit partout entendre ces mots :
« Troyens, demeurez en repos,
« Et me laissez seule défendre
« Vos nefs que l'on veut mettre en cendre ;
« De vous elles n'ont pas besoin,
« Longtemps y a que j'en prends soin,
« Et leur défense m'est si chère,
« Que quoi que Turne puisse faire,
« Il brûlera l'eau de la mer,
« Plutôt que de les enflammer.
« Et pour preuve, allez, nefs sacrées,
« Allez libres et démarées,
« Et soyez, au lieu de vaisseaux,
« Nymphes du royaume des eaux ;
« Car ainsi le veut et l'ordonne
« La fille du grand Protogone,
« Et la grande mère des Dieux. »
A ces termes impérieux
Leurs gros câbles elles cassèrent,
Et comme dauphins se plongèrent
Dedans l'empire poissonneux :
Puis, ô prodige merveilleux !

Ces nefs dessus les eaux marines
Revinrent en Nymphes poupines.
Aux Rutules bien étonnez
Lors nos gens font un pied de nez,
Par nos gens, j'entends ceux de Troie :
Messape même s'en effroye :
Ses montures en désarroi
Ainsi que lui prennent l'effroi ;
Et le Tibre arrêtant sa course
Remonte en bruyant vers sa source,
Badaud qu'il est d'en reculer,
Plutôt que de les accabler.
Pour Turne, ce fut autre chose :
Il vit cette métamorphose,
De même façon à peu près
Qu'un tour de Gille-le-niais,
Qui dans le milieu d'une place
Ferait rire la populace,
Excepté qu'il n'en riait pas,
Voyant des siens le cœur à bas,
Qu'il releva par ce langage :
« Courage, compagnons, courage,
« Ces prodiges si merveilleux
« Ne sont pour nous qu'avantageux,
« Et quoique les Troyens s'en flattent,
« C'est pour leur perte qu'ils éclatent.
« Voyez-vous pas que Jupiter,
« Sous couleur de les assister,
« Cesse de leur être propice,
« Et nous rend un très-bon office ;
« Puisque transformant leurs vaisseaux
« En ces demoiselles des eaux,
« Il empêche que par la fuite
« Ce peuple pagnote n'évite

« Nos feux, nos glaives et nos traits,
« Dont il maudira les effets ?
« Mais pour vaincre ces cœurs de femmes
« Il ne faut traits, glaives, ni flammes ;
« Par leurs navires qu'ils n'ont plus
« Je les tiens déjà tous vaincus.
« Car que diable peuvent-ils faire ?
« Les mers, leur asile ordinaire,
« Ne sont plus en leur liberté :
« Sur terre d'un autre côté
« Nos armes ont trop de puissance :
« Et s'ils fondent leur espérance
« Sur les oracles de leurs Dieux,
« Par ma foi je me moque d'eux.
« La destinée est accomplie,
« Qui les flattant de l'Italie
« Leur promettait de mettre un jour
« Le pied dans ses champs de labour ;
« Mais ce sera leur malencontre ;
« Car j'ai mon destin à l'encontre,
« Qui me promet l'extinction
« De cette infâme nation,
« Qui vient après des fiançailles
« Enchérir sur nos épousailles.
« Vraiment elle a bonne raison,
« Et je serais un franc oison,
« Si je quittais à son Énée
« L'épouse qui m'est destinée,
« Le prix de ma fidèle amour :
« C'est pour lui que chauffe le four !
« Ma Lavinie est par trop belle,
« Pour souffrir qu'il jouisse d'elle ;
« Et si de madame Hélène,
« Que Pâris de Sparte emmena,

« Le rapt contre les Dardanides
« Arma les généreux Atrides,
« Turne n'aura pas moins de cœur
« Pour venger avecque rigueur
« Celui de sa chère maîtresse,
« Qui vaut bien la belle de Grèce.
« Mais ils sont assez malheureux
« (Dira quelqu'un parlant pour eux)
« D'avoir enduré tant de peine,
« Et d'avoir été pour Hélène
« Accommodés tout de rôti :
« Ils n'ont pas à demi pâti,
« Puisqu'encore ils sont si peu sages
« Que de troubler les mariages,
« Eux qui devraient avoir appris,
« Par ce qu'à fait leur beau Pâris,
« A ne songer jamais à femme,
« Loin d'en vouloir à qui m'enflamme,
« Mais à ce coup ils l'apprendront,
« Les pauvres hébétés qu'ils sont,
« De se mettre dans la cervelle
« Qu'ils sont plus forts que la Rochelle,
« A cause de méchants remparts,
« Qui les ceignent de toutes parts.
« N'ont-ils pas bien vu l'infortune
« De leurs murs bâtis par Neptune,
« Qui n'ont pu, quoique très-époïs .
« Se garantir des feux Grégeois ?
« Mais qui de vous, enfants sans crainte,
« S'apprête à fausser cette enceinte,
« Et porteur de mille trépas
« Marcher fièrement sur mes pas ?
« Pour battre des Troyens la ville,
« Je n'ai pas besoin, comme Achille,

« D'armure faite de la main
« D'un forgeron tel que Vulcain ,
« Ni des vaisseaux des Argolides
« Qui couvraient les plaines liquides ;
« Non ; et sans faire le Gascon ,
« Quand les Toscans avec Tarchon ,
« Et toutes les forces d'Évandre
« Seraient ici pour les défendre ,
« Qu'ils ne craignent pas que jamais
« La nuit leur cache mes hauts faits ,
« Et qu'en renard je les attaque
« Comme le madré Roi d'Ithaque ,
« Qui s'étant glissé par un trou ,
« Jusque dans la citadelle , où
« Était le fatal simulacre ,
« De tous les gardes fit massacre ;
« Et prit ce gage précieux ,
« Qui leur était tombé des cieux :
« Ni que pour prendre leurs murailles ,
« Dedans les obscures entrailles
« D'un grand vilain cheval de bois
« Je m'aïlle mettre en tapinois.
« Non , non , j'ai l'âme plus hardie ,
« Et veux qu'un horrible incendie
« Entourant le camp des Troyens
« Aux feux du jour joigne les siens.
« Qu'ils ne pensent pas avoir noise
« Encore avec la gent Grégeoise ,
« Que le fils du roi Priamus
« Amusa des neuf ans et plus.
« Ils verront dans peu que nous sommes ,
« Sans blâmer les Grecs , d'autres hommes ,
« Et que ceux de ce pays-ci
« Ne sont pas des gens de Lagni.

« Maintenant, comme la journée
« A tantôt sa course bornée,
« Puisque tout a si bien été,
« Enfants, le cœur plein de gaiété,
« Allez boire à la santé nôtre,
« Sans que cela nuise à la vôtre ;
« Et quand vous aurez fait les veaux,
« Songez à jouer des couteaux. »

Cependant par l'ordre de Turne,
De crainte d'attaque nocturne,
Messape à chaque porte met
Quantité de soldats au guet,
Et fait faire autour de la ville
Des feux jusques à plus de mille.
De plus, entre les Rutulois,
Pour garder les murs, il fait choix
De quatorze fiers capitaines,
Qui, suivis d'autant de centaines
De jeunes cadets tous dorés,
Et de plumes de coq parés,
Vont tour à tour en sentinelle ;
Puis couchés sur l'herbe nouvelle,
Boivent comme des Templiers,
Au grand plaisir des vivandiers.
Les feux partout chassent les ombres ;
Et cependant des heures sombres
La garde passe, en divers jeux,
Les moments par trop ennuyeux.
Dieu sait comme à la moindre perte
La bouche au blasphème est ouverte ;
Car qui dit soldat et joueur,
Dit souvent grand blasphémateur.
Les Troyens du haut de leur place
Qui découvrent ce qui se passe

Se voyant pris comme en un bled ,
Se tiennent toute nuit sur pied ,
Avec traits , dards et hallebardes :
Aux portes redoublent les gardes ;
Et pour passer aux bastions
Abattent vivement les ponts.
Dans un péril si manifeste ,
Mnesthéus et l'actif Séreste ,
Choisis par Messire Ænéas ,
Pour durant qu'il n'y serait pas
Régir l'imprudente jeunesse ,
Et régler tout par leur sagesse ,
Vont et viennent de tous côtés ,
Pour avancer les moins hâtés ,
Relever l'audace abattue ,
Et faire que l'on s'évertue.
Ce ne sont autour des remparts ,
Et dessus les forts boulevards ,
Aux portes et dans les tournelles
Que vigilantes sentinelles ,
Qui selon qu'il plaît au billet ,
Partagent les dangers du guet.
Ici l'on va voir une histoire
Digne d'éternelle mémoire ;
Histoire pleine d'amitié ,
Qui touche si fort de pitié ,
Que si ce n'était que la honte
L'effet de ma douleur surmonte ,
Plus d'un mouchoir je mouillerais
Des larmes que je verserais.

Nise surnommé l'Hyrtacide ,
Garçon vaillant comme un Alcide ,
Que madame sa mère Ida ,
Laquelle à pied , comme à dada ,

Était du Lude une comtesse,
Pour être grande chasseresse,
Au prince Énée avait donné
Tireur si perfectionné,
Que quand il allait à la chasse,
Voyait-il perdrix ou bécasse,
C'était autant pour son souper.
Aussi dès qu'il put l'arc courber,
N'ayant encor que la bavette,
Il fallait que d'une sagette
Il abattit son déjeûner,
Sinon on le faisait jeûner.
Ce garçon, dis-je, qui sa sorte
Avait peu, gardait une porte,
Avec la fleur de ses amis,
Euryale, dit le beau fils,
Qui semblait avecque ses charmes
Un Cupidon dessous les armes ;
Car on tient qu'il était si beau,
Qu'il n'était point de Damoiseau
A la suite du fils d'Anchise
A qui l'amour fût plus acquise,
Et qui ne l'eût mieux aimé nu
Qu'un autre avec grand revenu ;
Et que jamais guerrier de Troie,
N'émut davantage à la joie
L'habitant du pays latin,
Que cet admirable Blondin,
De qui l'incomparable trogne
En savonnettes de Bologne
N'avait point encor dépensé,
Un poil à peine ayant percé
Sa peau, dont la blancheur extrême
L'emportait sur l'hermine même.

Ils s'aimaient si fort , ces cadets,
Qu'ils ne se séparaient jamais.
Et pour lors encor de fortune
Leur faction était commune,
Ou, comme j'ai déjà dit d'eux,
Même porte ils gardaient tous deux ;
Quand , par une noble boutade,
Nise dit à son camarade :

« Je ne sais qui diable me met
« Tant de chaleur dessous l'armet,
« Si c'est le grand Dieu de la Thrace,
« Ou s'il est vrai que l'on se fasse
« Un Dieu de sa cupidité ;
« Quoi qu'il en soit, je suis tenté
« De signaler ma vaillantise
« Par quelque fameuse entreprise ;
« Et le repos où je me voi
« N'est pas bien d'accord avec moi,
« Qui sens mon humeur martiale.
« Regarde un peu , cher Euryale,
« L'assurance de l'ennemi :
« Ses feux ne luisent qu'à demi :
« La plupart ivres comme soupes
« Sont endormis parmi les coupes,
« Et dans leur camp de bout en bout
« Le silence règne partout.
« Mais, ô cher camarade , écoute
« Ce que pouvoir faire je doute ,
« Et que toutefois sans méchef
« J'ai résolu de mettre à chef.
« Chacun pour le retour d'Énée,
« Montre une âme passionnée,
« Et l'on est dans la volonté
« D'envoyer vers sa Majesté.

« Si d'un fait de telle importance
« On te promet la récompense ,
« (Car je n'en prétends que pour toi ,
« L'honneur étant assez pour moi)
« Je pense à la ville d'Évandre
« Par ce tertre me pouvoir rendre. »
Euryale de gloire épris ,
A ce discours fut fort surpris ,
Et dans son extrême surprise ;
« Quoi donc tu me fais , ô cher Nise !
« Dit-il , quand il est question
« De faire une belle action ?
« Et tu veux vers le roi de Troie
« Que je souffre que l'on t'envoie
« Parmi maint glorieux hasard ,
« Sans qu'à tes dangers j'aie part ,
« Vraiment , dès ma plus tendre enfance ,
« Celui dont je tiens ma naissance ,
« Ofelte , le maître guerrier ,
« M'a bien mieux appris son métier ,
« Non pas comme un maître en fait d'armes
« En salle , mais dans les alarmes ,
« Et la terreur que les Grégeois
« Donnaient à nos pauvres bourgeois :
« Et depuis que du grand Énée
« Je suis la grande destinée ,
« Partout où nous avons été ,
« Je puis dire sans vanité
« Que j'ai payé de ma personne .
« La mort n'est pas ce qui m'étonne ,
« Et j'irais cent fois la chercher
« Dans l'honneur où tu veux marcher. »
Nise repartit : « Que j'abîme ,
« Si pour toi je manque d'estime ,

« Et si je crois que sous les cieux
« Il en soit un plus valeureux.
« Tu m'as donné maint témoignage
« De la grandeur de ton courage ,
« Et je n'en puis assurément ,
« Penser qu'avantageusement :
« Mais l'amitié que je te porte ,
« Qui ne saurait être plus forte ,
« Veut que je m'expose sans toi ,
« Aux grands périls que je prévoi ;
« Et s'il y faut perdre la vie ,
« Que tu restes c'est mon envie ;
« L'aimable printemps de tes jours
« Mérite bien un plus long cours ,
« Et ce serait très-grand dommage
« Que tu mourusses à ton âge.
« Encor pour moi , si quelque dard
« Me perce le ventre , hasard ;
« Pourvu que mon corps sur la place ,
« Du loup , de l'oiseau qui croasse ,
« Et du vautour ne reste pas
« Le triste et malheureux repas ;
« Mais que plutôt quelque âme pie ,
« Comme le bon homme Tobie ,
« Du combat l'ayant emporté ,
« Ou de quelque argent racheté ,
« Dans un cimetière l'enterre ,
« De peur qu'autour du Styx je n'erre
« Cent ans , comme ceux dont les corps
« Sont privés de l'honneur des morts ;
« Ou si quelque mésaventure
« Me frustre de la sépulture ,
« Au moins qu'on me dresse un tombeau ,
« Et là qu'avec du vin , de l'eau ,

« Et tout ce que pour l'ordinaire
 « On emploie en un mortuaire,
 « On fasse, comme sur mes os,
 « Sacrifice pour mon repos.
 « Camarade, je te supplie
 « Par cette amitié qui nous lie,
 « Que par ton trépas rigoureux
 « Je ne sois pas si malheureux
 « Que de causer douleur amère
 « A madame ta bonne mère,
 « Qui pour toi pleine de souci
 « T'a toujours suivi jusqu'ici,
 « Ayant toute seule entre mille
 « D'Alceste négligé la ville,
 « Où nos dames et nos vieillards
 « Sont à couvert de tous hasards.
 « Encore un coup, cher camarade,
 « (Dit-il, avec une embrassade)
 « Songe à ta mère qui mourrait
 « Du même coup qui te tûrait. »

A cette belle rhétorique

Le bel Euryale réplique :

« Tout ce discours ne sert de rien,
 « Au contraire, si j'entends bien
 « Le Français, il me persuade,
 « Par ce terme de camarade,
 « Que je te dois accompagner ;
 « Marchons donc sans tant barguigner.

Aussitôt la garde il réveille,

Qui soudain secouant l'oreille

A son tour entre en faction.

Ainsi, quittant leur fonction,

Ces deux pairs d'Amour et d'Hercule

Vont trouver le dauphin Iule.

Celui qui charme les travaux
Par la vertu de ses pavots,
Le Sommeil régnait sur la terre :
Lors on tenait conseil de guerre
Chez le prince, où les officiers,
Et quelques jeunes chevaliers
Dont on connaissait la prudence,
L'un s'appuyant dessus sa lance,
L'autre sur sa pique au long bois,
Le bras passé dans le pavois,
Dessus les affaires présentes,
Qui n'étaient pas des plus plaisantes,
Délibéraient ce qu'ils feraient,
Et quelles gens ils enverraient
Par devers le grand fils d'Anchise.

Dans ce temps Euryale et Nise
Vinrent ensemble d'action
Demander la permission
D'entrer dans la royale tente,
Pour parler de chose importante,
Qu'on serait ravi de savoir.
Aussitôt pour les recevoir,
Iule, qui brûlait d'apprendre
Ce qu'ils désiraient faire entendre,
Courut se présenter à l'huis ;
Et quand ils furent introduits,
Après une humble révérence,
L'Hyrtaïde avec la licence
Du jeune prince, dit ces mots :
« Mon prince, et vous braves héros,
« Quoique nous soyons dans un âge
« Où rarement l'homme est bien sage,
« Nous nous promettons toutefois
« Que vous nous donnerez vos voix,

« Après que de notre venue
« La cause vous sera connue.
« Les Rutules comme sabots
« Sont endormis parmi les pots ,
« Ayant mis pinte sur chopine :
« Auprès de la porte marine ,
« Où le chemin se fend en deux ,
« Nous savons un lieu merveilleux
« Pour surprendre ce peuple ivrogne ,
« Et lui tailler de la besogne.
« Ses feux partout interrompus
« De lumière n'ont presque plus ,
« Et d'une ivrognerie insigne
« Leur fumée est un très grand-signé.
« Donc si le conseil trouve bon
« Qu'on use de l'occasion ,
« Avant qu'il soit la matinée ,
« En cas qu'on ne revoie Énée ,
« Comme un victorieux guerrier ;
« Le chef entouré de laurier ,
« Sanglant, et chargé de dépouilles,
« Nous voulons qu'on nous chante pouille.
« Pour le chemin ne craignez pas ;
« Que nous le quittions d'un seul pas ;
« Avant que nous eussions la guerre,
« Nous avons rôdé cette terre
« A chasser, tant et tant de fois,
« Par les monts, les prés et les bois ,
« Que d'ici jusqu'à Pallantée
« Il n'est descente, ni montée ,
« Route, faux-fuyant, ni sentier ,
« Où nous nous puissions fourvoyer ,
« Et nous avons de la rivière
« La connaissance tout entière. »

Là le vieil et sage Aléthès,
Voyant le cœur de ces cadets,
Transporté d'un excès de joie :
« Dieux ! s'écria-t-il , qui de Troie
« Fûtes toujours les défenseurs ,
« Encor que parfois nos malheurs
« Soient des coups de votre colère,
« Toutefois , ô grands Dieux ! j'infère
« De cette générosité,
« Que vous n'avez pas arrêté
« D'exterminer les Dardanides. »
Le cœur gros , et les yeux humides ,
Ce disant le bon Jean-des-temps,
Avecque ses bras tremblotants,
Les deux jeunes cadets accole ;
Puis leur adressant la parole :
« Quels prix , dit-il , se figurer
« Pour vous pouvoir rémunérer,
« Jeunes guerriers, dont les mérites
« Sont à mon avis sans limites ?
« Mais la terre en ayant trop peu ,
« Attendez-les en premier lieu
« Des Dieux, et de votre vaillance,
« Qui porte en soi sa récompense.
« Ensuite , et bientôt , notre Roi
« Vous guerdonnera , sur ma foi ;
« Et monseigneur son fils Ascagne ,
« Que toute la joie accompagne
« Quand il peut faire un petit bien ,
« Sitôt qu'il aura le moyen
« D'obliger les gens davantage ,
« Comme il est tout plein de courage
« Et tout à fait reconnaissant,
« Pour un bien vous en fera cent ,

« Et sans cesse par bons offices
« Saura payer vos grands services. »
« Mais sans attendre ce temps-là ,
« Moi qui me meurs sans mon papa
Interrompt le jeune Iule ,
« Nise le parangon d'Hercule ,
« Au nom des Dieux de nos maisons
« Sauvés des Argives tisons ,
« D'Assaraque dont la mémoire
« Est si précieuse en l'histoire ,
« Et de l'éternelle Vesta ,
« Pars, je te conjure, et t'en va
« Avec ton ami, que j'estime
« Ainsi que toi si magnanime,
« Qu'en vous deux seulement je mets
« Tout le bien que j'aurai jamais ,
« Afin que bientôt je revoie
« L'objet unique de ma joie.
« Je te donnerai deux godets
« Qui ne sont que d'argile, mais
« Que l'on prise pour leur ouvrage
« Dix bons louis et davantage ;
« Aussi, quand on prit Arisba ,
« Plurent-ils tant à mon papa ,
« Qu'il s'en fit le propriétaire :
« Comme à lui te puissent-ils plaire !
« Avec cela tu peux encor
« T'assurer de deux talents d'or ,
« Et de deux puissantes marmites ,
« Près desquelles seraient petites
« Celles mêmes des Cordeliers ,
« Où cuirait des bœufs tout entiers ;
« Outre un gobelet à l'antique
« D'une merveilleuse fabrique ,

« Que je tiens à titre de don
« De la munifique Didon.
« Mais si jamais de cette terre
« Nous pouvons le sceptre conquérir ,
« Tu sais quel grand coursier Turne a ,
« Et sous quelles armes il va ;
« Je te promets, quand du pillage
« Il faudra faire le partage ,
« De te faire mettre à quartier
« Non-seulement ce grand coursier ,
« Mais encor son rouge panache ,
« Et son éclatante rondache.
« Mon papa de plus te fera
« Un don qui te réjouira :
« Savoir de douze demoiselles
« Des plus jeunes et des plus belles ,
« Et de captifs en quantité ,
« A qui rien ne doit être ôté
« De leur équipage de guerre ,
« Avecque tout ce que de terre
« Possède le Prince Latin ,
« Qui nous est un bien tout certain.
« Quant à toi, gentil Euryale ,
« Que d'âge, ou peu s'en faut, j'égale ,
« Je veux que tu sois mon mignon
« Et mon fidèle compagnon ,
« Quelque part où mon sort m'appelle :
« Sans toi de la gloire immortelle
« Je renonce au prix désormais ,
« Et soit en guerre, soit en paix ,
« Je veux en toutes mes affaires
« Prendre tes avis salutaires. »

« Votre Altesse me rend confus ,
Lui répondit Euryalus :

« Mais puisqu'à ce comble de gloire,
« Que j'aurais de la peine à croire
« Si je ne l'apprenais de vous,
« Me voyant si fort au-dessous,
« Votre extrême bonté m'élève,
« Je veux que la peste me crève
« S'il m'arrive une seule fois
« D'oublier ce que je vous dois,
« Et si je fais rien de contraire
« A ce qu'aujourd'hui j'ose faire.
« Voilà tout, ô grand fils de Roi !
« Ce qu'on peut promettre de soi ;
« Car que la bizarre Fortune
« Soit contraire ou bien opportune,
« Qui du monde en peut garantir ?
« Mais, Prince, avant que de partir,
« Un intérêt d'amour me presse
« De demander à Votre Altesse
« Une grâce qu'assurément
« Elle m'octroïra librement.
« Vous savez que ma bonne mère,
« Qui de Priam votre grand-père
« Tire sa noble extraction,
« Par un excès d'affection,
« Loin de son fils ne pouvant vivre,
« A passé les mers pour me suivre,
« En dépit des vents et rochers
« Terribles aux meilleurs nochers.
« Partant, une si bonne mère
« Me doit être extrêmement chère ;
« Mais comme je pars sans la voir,
« Sans lui dire adieu ni bon soir,
« Ne pouvant entendre ses plaintes
« Sans souffrir de rudes atteintes,

« Qui nous feraient tous deux mourir,
 « Seigneur, veuillez la secourir,
 « Et soyez durant mon absence
 « Son reconfort et sa défense.
 « Je me promets cette faveur
 « D'un prince si rempli de cœur,
 « Et comblé de cette espérance,
 « Ou plutôt de cette assurance,
 « Je suis capable d'affronter
 « Tout ce qu'on pourrait redouter. »

A ces mots qui les cœurs touchèrent,
 Messieurs les Troyens larmoyèrent;
 Mais sur tous Iulus le beau
 Pleura, ce dit-on, comme un veau,
 Voyant l'image toute claire
 De la piété de son père;
 Puis il lui dit : « Sois assuré
 « Que jamais je ne l'oublirai,
 « Qu'elle me sera toujours chère
 « A l'égal de ma propre mère,
 « Et qu'on ne pourra que de nom
 « En faire la distinction.
 « Mère, qui tel fils a su faire,
 « N'est pas d'un mérite ordinaire,
 « Et je ne puis trop l'honorer,
 « La chérir et considérer,
 « Quelle que soit ton aventure;
 « Aussi, cher cadet, je te jure
 « Par la tête d'un chou cabus,
 « Serment qui n'est pas de bibus,
 « Mais dont mon papa d'ordinaire
 « Se sert pour se faire mieux croire,
 « Que les grands prix et les bienfaits
 « Que je destine à tes hauts faits,

« Si ton entreprise est heureuse
 « Au même point que généreuse,
 « Sont tout autant de biens acquis
 « A la mère au défaut du fils ,
 « Et que toute ta parentelle
 « Y prendra sa part après elle. »

Il dit ces mots tout éploré :
 Puis, prenant son glaive doré
 Au fourreau façonné d'ivoire,
 Chef-d'œuvre, à ce que dit l'histoire,
 Du grand fourbisseur Lycaon,
 Au beau cadet il en fait don.
 Mnesthée à l'Hyrtacide donne
 Du fier mari d'une lionne
 La peau, dont la griffe et les dents
 Faisaient peur aux petits enfants :
 Alèthe ne fait moins l'honnête,
 Car à son armure de tête
 Qui d'or n'avait pour un denier,
 Il change son riche cimier.
 Mille baisemains s'ensuivirent ,
 Après quoi nos braves partirent,
 Une multitude après eux
 Des principaux, jeunes et vieux,
 Qui, des vœux que pour eux ils firent,
 Jusqu'aux portes les étourdirent ;
 Pendant que le bel Iulus
 De plusieurs avis superflus,
 Et qu'il eût autant valu taire,
 Les chargeait pour monsieur son père,
 Car leur grand cœur les décevant,
 Autant en emporta le vent.
 Sortis qu'ils furent, ils passèrent
 Les fossés, et de là gagnèrent

Le maudit camp des ennemis,
Qu'ils trouvèrent tous endormis
Du vin qui brouillait leurs caboches,
Qui çà, qui là, parmi les cochés,
Parmi les harnais des chevaux,
Les armes, les plats et les pots.
Alors, le bouillant Hyrtacide,
Qui ne respirait qu'homicide,
Dit tout bas à son compagnon :
« Euryale, c'est tout de bon,
« Qu'il faut agir en vaillants hommes,
« Et montrer ici qui nous sommes.
« L'occasion ne peut jamais
« Plus favoriser nos souhaits;
« Donc, sans attendre davantage,
« Voici le chemin au carnage
« Où je vais marcher. Quant à toi,
« Prends garde en venant après moi,
« Que par derrière on ne nous charge :
« Je vais te faire un chemin large
« Par les coups dont j'assénerai
« Tous ceux que je rencontrerai. »
Cela dit, il tire sa brette,
Dont il perce le fier Rhamnète,
Qui, sur un beau lit ouvragé,
Ronflait comme un gros porc baugé,
Ne respirant qu'avecque peine,
Tant il avait la panse pleine.
Ce Rhamnète était, ce dit-on,
De royale condition,
Se piquait d'être bon augure,
Et disait la bonne aventure,
Qualité qui beaucoup plaisait
Au roi Turne, auquel il faisait

Des prédictions d'importance
Aussi vaines que sa science,
Avec laquelle il ne put pas
Eviter le coup du trépas.
Proche de là le fils d'Hyrtaque
Trois valets de Rhémus attaque,
Son cocher et son écuyer,
Auxquels il coupe le gosier,
Furieux, il s'adresse ensuite
A leur maître qu'il décapite,
Et laisse le corps sanglottant,
Draps, lit et terre ensanglantant,
Pour aller égorger Lamire,
Lamus et Serran le beau Sire,
Qui, n'en pouvant plus de sommeil,
Ne venait que de clore l'œil.
Son humeur en cette nuitée,
Au jeu s'étant trouvé portée :
Heureux le pauvre trépassé,
Si jusqu'au jour il eût massé !
Comme un lion plein de furie,
Entrant dans une bergerie,
Mange et déchire les brebis
Qui de peur retiennent leurs cris :
Nise, dans le camp, fait de même,
Poussé d'une fureur extrême.
Euryale, son cher second,
Ne fait pas moins le furibond :
Il frappe, il assomme et ravage
Tout ce qu'il trouve à son passage,
Et, sans compter plusieurs soldats
Que l'histoire ne nomme pas,
Il perce les tripes de Fade
D'un grand vilain coup d'estocade.

Et celles du brave Abaris,
Et d'Hébèze, au sommeil surpris ;
Pendant que Rhète le regarde
Dans une posture couarde,
Accroupi derrière un grand pot,
De crainte n'osant dire un mot :
Mais l'apercevant, il le larde
De son glaive jusqu'à la garde,
Comme, pour le coup esquiver,
Le poltron se voulait lever.
De ce grand coup qui le transperce
Soudain il tombe à la renverse,
Et rend le vin avec le sang
Par l'ouverture de son flanc.
Le beau fils toujours en furie
Continuait sa boucherie,
Et de Messape l'écuyer
S'allait fourrer dans le quartier,
Où des derniers feux de l'armée
Il ne voyait plus que fumée
S'exhaler des tisons mourants,
Et plusieurs chevaux pâturants ;
Lorsque l'Hyrtacide plus sage,
Lui trouvant par trop de courage,
Lui dit en peu de mots : « Holà ,
« Cher ami, demeurons-en là ,
« Car le jour ennemi s'avance
« Qui va tout mettre en évidence :
« Nous devons être satisfaits
« Des meurtres que nous avons faits ,
« Puisque libre nous est la voie
« Pour aller où l'on nous envoie. »
Ils laissent-là pour mieux marcher
Cent choses qu'on vendait bien cher,

Et qu'ils seraient ravis de prendre,
Tapis de Turquie et de Flandre,
Vases d'argent et coutelas
Des meilleurs maîtres de Damas :
Toutefois du prince Rhamnète
Le beau fils plia la toilette,
Prit ses bagues et ses bijoux,
Et mit en paquet sur son dos
Une belle housse brodée
De riches campanes bordée,
Avec un baudrier d'or rempli,
Que Rémule de Tivoli
Reçut autrefois de Cédique
Comme un présent très-magnifique,
Dont Rhamnète fut l'héritier,
Après un combat meurtrier
Que donna le peuple Rutule
Contre le neveu de Rémule
A qui prêt de perdre le jour,
Pour lui témoigner son amour,
Par un testament olographe,
Signé Rémule avec paraphe,
Ce bon seigneur l'avait laissé ;
Et voilà comme il a passé
Jusqu'à Rhamnète, et de Rhamnète
A son beau plieur de toilette :
Lequel non content prit encor
De Messape le casque d'or
Orné d'une superbe crête,
Duquel ayant armé sa tête,
Nos deux braves, sans plus tarder,
Ne songent plus qu'à s'évader,
Et loin du camp en diligence
S'en vont cherchant leur assurance.

Pendant cela maints cavaliers
Se targuant tous de bons boucliers,
Devant leur légion plus lente
Furent envoyés de Laurente
Jusques au nombre de trois cents
Sous la conduite de Volscens,
Pour porter au prince d'Ardée
Quelque réponse demandée,
Et du camp ils étaient fort près,
Lorsqu'à l'éclat des sombres rais
Du flambeau nocturne qui frappe
Le maudit casque de Messape,
Le pauvre Euryale déçu
Avec son cher est aperçu.
Encor s'il eût mis une cape
Dessus ce casque de Messape,
Puisqu'il eut tant ce casque à cœur,
Ce chien de casque de malheur !
Mais fût-ce la faute du casque,
Voudra dire quelque fantasque,
Pour ainsi contre lui pester ?
Non, je ne le puis contester :
Mais cher repreneur, que t'importe
Contre quoi ma verve s'emporte,
Pournu qu'on ne te dise mot ?
Laisse-moi donc pester, grand sot,
Contre ce casque que j'abhorre,
Non contre un garçon que j'honore,
Et dont toujours j'honorerai
Les mânes tant que je vivrai.
Donc diable de casque funeste,
Casque que je hais comme peste,
Morion d'or pire que fer,
Porte-guignon venu d'Enfer,

Triste et détestable dépouille
Eusses-tu toujours eu la rouille !
Et celui qui de son marteau
Te fit si luisant et si beau ,
Eût-il eu la fièvre quartaine
Quand de te faire il prit la peine !
Mais retournons à nos deux gars.

A peine ces jeunes gaillards
Sont aperçus tournant à gauche
Par cette troupe qui chevauche ,
Que Volscens , qui se doutait bien
Qu'ils n'étaient pas illec pour rien ,
Du front de sa cavalerie
D'une voix tonnante leur crie ,
Qui vive , mort-bieu ! qui va là ?
Eux , loin de répondre à cela ,
Aussitôt d'une jambe agile
Vers la forêt de faire gile ,
Et de chercher leur sauveté
A l'aide de l'obscurité ;
Et les cavaliers criant tue ,
De courre après bride abattue :
Mais dedans l'épaisseur du bois
S'étant glissés en tapinois ,
Madame la cavalerie
Se trouva courte en sa tûrie ;
Si bien que pour les attraper
Sans qu'ils se pussent échapper ,
A toutes les routes connues ,
Aux sorties , aux avenues ,
Volscens met en garde ses gens
Comme des Argus vigilans.
Par la quantité de ses chênes ,
De ses buissons et de ses frênes ,

Le bois était horrible à voir,
Tant partout il y faisait noir;
Et parmi ses ronces piquantes
Et ses épines trop fréquentes,
Euryale eut peine à trouver
Un sentier par où se sauver.
Son cher butin et la nuit sombre
Des rameaux qui redoublaient l'ombre,
L'embarrassaient étrangement,
Et je ne doute nullement
Que d'un arbre faisant rencontre
Son nez n'ait parfois donné contre.
Plût à Dieu qu'un casse-naseau
Eût été de ce jouvenceau
L'aventure la plus funeste !
Mais voyons le pire qui reste.
Pendant que le pauvre garçon
Entre maint épineux buisson,
Bien empêché de son pillage,
Tâche de se faire passage,
Et que la peur de s'égarer
Le fait parfois désespérer,
Nise des ennemis s'évade
Sans songer à son camarade :
Mais comme il se fut arrêté
Afin de voir de quel côté
Le pauvre garçon pouvait être,
N'en pouvant rien du tout connaître ;
« En quel endroit t'ai-je perdu,
« Mon cher ? dit-il, tout éperdu ;
« Et pour retrouver ce que j'aime
« Cent et cent fois plus que moi-même,
« Où dois-je aller et n'aller pas ? »
Alors retournant sur ses pas,

Et disant, mon pauvre Euryale!
Il rentre dans l'affreux dédale
Des sentiers qu'il avait tenus
Dans ces bois au jour inconnus;
Et lorsque plein d'inquiétude
Il erre en cette solitude
Où régnait un profond repos,
Il oit retentir les échos
Du bruit de la cavalerie.
Mais ce fut bien la diablerie
Alors que quelque temps après
Un cri pénétrant les forêts
Parvint aux oreilles de Nise,
Lequel incontinent avise
Euryale, son cher ami,
Enveloppé de l'ennemi,
Qui, l'accablant de son grand nombre
Dans ce lieu frauduleux et sombre,
Du brave rendrait la vertu
Aussi faiblette qu'un fêtu;
Car quoi qu'il fit pour se défendre,
A la force il se fallut rendre.
Mais le voyant en cet état,
Que fait Nise? est-il assez fat
Pour se jeter dans la mêlée?
Il eût bien eu l'âme troublée.
Pourtant il fut cent fois tenté,
Mais c'eût été témérité,
D'aller à grands coups d'estocade
Pour délivrer son camarade,
Ou du moins, ne le pouvant pas,
De périr par un beau trépas.
Que fait donc le pauvre Hyrtacide?
Il prend vite un dard homicide,

Et le bras prêt à le lancer
D'une vigueur à tout percer,
Des nuits regardant la courrière,
Il lui fit ainsi sa prière :
« Reine des bois, flambeau des nuits,
« Qui vois le tourment où je suis,
« Déesse, ma seule espérance,
« Accorde-moi ton assistance ;
« Et si jamais sur tes autels
« Mon père Hyrtaque, des mortels
« Le plus zélé pour ton service,
« Me vouant à ton exercice,
« T'a rien présenté qui t'ait plu :
« Si moi-même d'un ours velu,
« D'un lion, ou d'une autre bête
« J'ai cent fois à ton sacré faite
« Appendu la sanglante peau ;
« Pour sauver ce cher jouvenceau,
« Fais, ô ma Déesse très-bonne,
« Que la troupe qui l'environne
« Se dissipe par la valeur
« De ton passionné chasseur,
« Et conduis mes coups, je te prie, »
Cela dit, avecque furie
Il élance son dard en l'air,
Que de roideur il fait siffler.
Cette arme d'un tel bras poussée
Frappant Sulmon est fracassée,
Et du rude *mea culpa*
De cette arme qui l'attrapa,
Et qui pénétrant sa poitrine
Lui fit un grand jour à l'échine,
Le pauvre Sulmon en tournant
Tombe par terre incontinent,

De sang jetant une rivière
Tant par devant que par derrière,
Et pousse, en tirant à sa fin,
Maint hoquet du creux de son sein.
A ce grand coup que Nise darde,
Un chacun se tourne et regarde ;
Et lui, levant le bras bien haut,
En redarde un autre aussitôt,
Qui vite comme la tempête
Vint frapper Tagus à la tête,
Laissant dans ses tempes le dard
Qui les perçait de part en part.
Volscens qui voit cette tûrie
Fait le démon dans sa furie,
Cherche en vain l'auteur de ces coups,
Que le bois cache à son courroux,
Et ne sachant à qui s'en prendre ;
« Tu le païras, fit-il entendre,
« Et ton sang me fera raison
« Du sang de Tagus et Sulmon. »
En disant ces mots, il dégaîne
De l'air d'un homme qui forcène ;
Et comme dessus le beau fils
Il courait, Nise tout surpris
Et presque fou de le voir faire
Se met incontinent à braire,
Et quittant son buisson époïs ;
« Sur moi plutôt, ô Rutulois,
« Sur moi, dit-il, tournez vos armes,
« Non sur ce garçon plein de charmes
« Qui ne peut payer mes péchés.
« Je suis celui que vous cherchez,
« Tuez-moi, je vous le pardonne,
« Mais épargnez cette personne

« Qui de ma fraude n'a rien su,
« Qui n'a rien osé, ni rien pu,
« Et dont (j'en atteste ces voiles
« Et tout ce qu'on y voit d'étoiles)
« Le seul crime est d'avoir été
« Envers moi d'amour trop porté. »
L'effet d'une amitié si rare
Ne put toucher ce cœur barbare,
Qui plus insensible qu'un roc
Pousse un grand vilain coup d'estoc.
De ce rude coup qui l'enferme
Le pauvre Euryale par terre,
En disant, mon cher Nise adieu,
Recommanda son âme à Dieu ;
Et pendant que sur sa peau blanche
Son sang à gros bouillons s'épanche,
Sa tête s'abat de langueur,
Ainsi qu'une mourante fleur
De sa racine séparée
Par le soc qui l'a rencontrée,
Ou comme un pavot, si l'on veut,
Qui baisse le col quand il pleut ;
Cédant au faix insupportable
Des eaux dont la chute l'accable.
Alors pour venger son ami,
Nise au travers de l'ennemi
D'un transport furieux se jette ;
Et sans qu'autre chose l'arrête,
Volscens l'objet de son courroux
Est l'unique but de ses coups ;
C'est le seul auquel il s'adresse,
Le seul qu'il poursuit et qu'il presse ;
Et quoiqu'à l'entour de Volscens
Maints cavaliers se ramassans

Du très-emporé fils d'Hyrtaque
Repoussent vivement l'attaque,
Toutefois ce jeune héros
Se bat si bien contre ce gros,
Et de son glaive si bien joue
En lui faisant faire la roue,
Qu'il passe jusqu'au Rutulois,
Et tout mourant lui clôt la voix
D'un furieux coup dans la bouche,
Qui roide par terre le couche.
Lors de l'agréable trépas
Du tigre par lui mis à bas
L'âme pleinement satisfaite,
Tout percé de coups il se jette
Sur le corps de son cher ami
Que la mort avait endormi,
Et l'embrassant, d'un pareil somme
Là s'endort le pauvre jeune homme.
Beau couple d'amis, si mes vers
Ont quelque estime en l'Univers,
Votre mort quoique rigoureuse
Vous doit-être une vie heureuse;
Et partout l'on vous vantera
Tant que le monde durera ;
Tant que le royaume de France
Sera soumis à la puissance
De cette éclatante maison
Dont mon Prince porte le nom ;
Et que son magnifique Louvre,
Qui dedans et dehors découvre
La grandeur de sa majesté,
Sera par ses fils habité.

Ensuite de cette victoire,
Les Rutules, ce dit l'histoire,

Pillèrent ces deux pauvres morts,
Et de Volscens prenant le corps
Les larmes aux yeux l'emportèrent
Au camp, où grand deuil il trouvèrent,
A cause de Rhamnète occis,
Et peut-être plus de vingt-six
Qui restent au bout de ma plume,
Tels que les sieurs Serran et Nume,
Dont le massacre surprenant
A peine est vu, qu'incontinent,
A cette nouvelle semée,
De tous les quartiers de l'armée
Il se fait un concours nombreux
Pour voir ces pauvres malheureux,
Qui percés de coups de rapières
Faisaient de sanglantes rivières,
Dont les tristes flots écumants
Étaient encore tout fumants.
Là les dépouilles recouvertes,
D'un chacun sont considérées :
Et tous reconnaissent entr'eux
Le morion malencontreux
De l'écuyer fils de Neptune,
Trop luisant aux rais de la Lune,
La housse et le boudrier de prix
Que le beau Troyen avait pris
Sur Rhamnète à la grosse magne :
Mais, au diable ! si l'on vit bague,
Ni le moindre petit joyau ;
Car de ce pauvre jouvenceau
Quiconque fourra ses mains croches
Dans les bourses et les poches,
Se garda bien d'en montrer rien,
Et je trouve qu'il fit fort bien.

Déjà l'Aurore matinale,
Quittant sa couche nuptiale,
Commençait à dorer les monts
Du feu de ses premiers rayons ;
Et son beau visage de roses
Découvrait déjà toutes choses,
Par l'infusion des clartés
Qu'il répandait de tous côtés :
Alors pour assaillir la ville
Des Phrygiens le seul asile,
Le Roi Turne armé jusqu'aux dents
Fait mettre en armes tous ses gens,
Qui sous leurs diverses bannières
De s'assembler ne tardent guères,
Au choc vivement excités
Par maints bruits exprès inventés,
Dont les chefs piquent leur courage ;
Et pour l'allumer davantage,
Avec d'épouvantables cris,
De l'Hyrtacide et du beau fils
Ils suivent les têtes passées
Au bout de deux piques dressées,
Qu'ils font porter au-devant d'eux :
Spectacle étonnant et hideux !
De Turne ainsi marchait l'armée
Contre les Troyens animée,
Lesquels pour se tenir plus sûrs
Du côté gauche de leurs murs,
(Car de l'autre, à cause du Tibre,
L'accès n'en était pas trop libre)
Aux Latins s'approchant contre eux
Opposent le soldat nombreux,
Tant dans les fossés qu'aux tournelles,
De l'élevation desquelles

Ils voyaient avecque pitié
De ces deux miroirs d'amitié,
Qui n'eurent jamais leurs semblables,
Les faces trop reconnaissables,
Quoique d'un sang noir et caillé
Leur pauvre nez fût tout souillé.

Pendant Dame Renommée
Par toute la ville alarmée
Se répandant en un moment,
Tant elle vole prestement,
Comme elle ne saurait se taire,
Va faire savoir à la mère
Du malheureux Euryalus
Que d'enfant elle n'avait plus,
Et qu'au bout d'une javeline
Sa face faisait grise mine
Avec celle de son ami,
A la tête de l'ennemi.
Cette triste nouvelle ouïe,
La pauvre mère évanouie
Laissant choir navette et fuseau
Tombe roide sur le carreau;
Et lorsqu'à force de pinçades,
Remède propre à tels malades,
A coups d'épingle dans le cu,
Le vinaigre étant sans vertu,
L'on eut fait revenir la Dame,
Qui semblait avoir rendu l'âme,
Et qu'elle eut repris ses esprits,
La voilà des l'instant aux cris,
Et portant ses ongles de rage
Sur son sein et sur son visage,
De coups de poing pochant ses yeux,
Et s'arrachant tous les cheveux,

Elle s'en va comme une folle
Aux murs , ou plutôt elle y vole,
Et passe sans peur du trépas
Au travers de tous les soldats;
Puis voyant du haut de la place
De son fils la sanglante face,
Non sans quelque difficulté,
Car elle avait l'œil tout gâté,
Et quasi s'était éborgnée
A force de s'être cognée,
Elle éclate de la façon :

« Est-ce toi , mon pauvre garçon ,
« Qui sers de spectacle tragique
« A la pointe de cette pique ?
« Est-ce ainsi que tu devais tant
« De mon corps faible et tremblotant
« Soutenir un jour la vieillesse,
« La préserver de la tristesse,
« Et me faire malgré ses maux
« Vivre dans un parfait repos ?
« Cruel ! comment as-tu pu faire
« Pour me laisser là solitaire ?
« Et pourquoi t'exposant aux coups ,
« T'en allant à la gueule aux loups ,
« D'un triste adieu ta pauvre mère
« N'a-t-elle pu se satisfaire,
« Te sauter mille fois au cou ,
« Et baiser son fils tout son soû !
« Hélas ! comme je me figure,
« Faut-il que tu sois la pâture,
« Chez ce maudit peuple Latin
« Du premier vautour ou matin ;
« Et qu'il ne me soit pas loisible
« Pour mon mal d'autant plus sensible ,

« De mettre à la porte ton corps
« Comme font les mères des morts ,
« De clore tes sombres prunelles ,
« De laver tes plaies mortelles ,
« Et de t'ensevelir enfin
« Dans un de ces beaux draps de lin ,
« A quoi jour et nuit sans relâche
« Je travaillais comme à la tâche ,
« Dans l'espoir vainement conçu
« De me voir bientôt une bru ?
« Fils à qui je ne puis survivre !
« Où faut-il aller pour te suivre ?
« Où trouver tes membres épars ?
« Euryale mon pauvre gars ,
« Est-ce là de ton corps aimable
« Ce qu'à ta mère inconsolable
« Tu viens rapporter en ce jour ?
« Est-ce là ce que mon amour ,
« Dont pour toi j'étais affolée ,
« M'a fait suivre en écervelée
« Tant par terre que sur les mers ,
« Sans craindre ni maux ni dangers ?
« Rutules , pour les misérables
« Si vous n'êtes impitoyables ,
« Percez d'une grêle de traits
« Mon sein que je vous offre exprès ,
« Percez-moi, dis-je, la première,
« Pour mettre fin à ma misère.
« Ou toi , puissant prince des Dieux ,
« Lance sur mon chef odieux
« Par pitié foudre dessus foudre ,
« Et m'abîme aux enfers en poudre ,
« Puisque je ne puis autrement
« Finir ma vie et mon tourment. »

Chacun attentif à sa plainte
Eut l'âme de tristesse atteinte ;
Et par un excès de douleur,
Oubliait presque sa valeur ;
Car jamais en un deuil extrême
Personne ne brailla de même :
Mais comme à l'aspect de son fils,
C'était toujours de pis en pis
Et que l'horreur de son visage
Irritait son mal davantage,
Actor et le fort Idéus,
Par l'avis d'Ilionéus
Et d'Iule dont les paupières
Se fondaient en larmes amères,
L'un sous le bras la prenant,
L'autre par les pieds la tenant,
Ainsi qu'un corps saint l'enlevèrent,
Et dans son logis la portèrent.

Cependant voilà qu'on entend
La trompette au son éclatant,
Les tambours font un bruit terrible,
Et cette symphonie horrible
Jointe aux hurlements des soldats,
Dont le gosier ne se feint pas,
Fait qu'au loin les cieux retentissent
Comme des taureaux qui mugissent.
En même temps les Privernois
A la faveur de leurs pavois
Assemblés en guise d'écaillés,
Pendant que du haut des murailles
Maints traits étaient contre eux lancés,
Viennent pour combler les fossés,
Et pour ébouler la terrasse
Qui régnait autour de la place ;

D'autres aux lieux moins défendus
Se jettent comme enfants perdus,
Pour la prendre par escalade.
Mais répondant à leur bravade,
Les Troyens d'un bras vigoureux
Sans cesse de tirer sur eux
Lances, dards et flèches mortelles,
Et du faite de leurs échelles
A coups de crocs bien assénés
Leur faire en bas donner du nez.
Même ils roulaient de la muraille
Grès, cailloux et pierres de taille,
Pour faire jour à ces boucliers,
Sous qui des régiments entiers
De leurs murs faisaient les approches.
Mais nonobstant pierres et roches
Dont ils soutiennent le grand poids,
Les forts et braves Privernois
Demeurent sous leur couverture
Résolus à toute aventure,
Et croiraient avoir le cœur bas
S'ils s'étaient retirés d'un pas.
A la fin pourtant ils succombent
Sous l'effort des pierres qui tombent,
Mais surtout d'un énorme roc,
Qui leur donne un si rude choc,
Qu'en brisant toute leur tortue,
C'est pitié de voir ce qu'il tue.

Après ce grand accablement,
De guerroyer aveuglément
Si fort aux dépens de leur vie,
Les Rutules n'ont plus d'envie :
Mais croyant mieux à découvert
Prendre les assiégés sans vert,

Pleins d'une noble hardiesse
 Ils décochent sur eux sans cesse,
 Et tâchent à grands coups de dards,
 De les chasser de leur remparts.
 D'autre côté l'affreux Mézence
 Jurant mort, tête, à toute outrance,
 Branlait un pin prodigieux,
 Et lançait d'effroyables feux ;
 Pendant qu'à couper la terrasse,
 Ou bien à grimper à la place,
 Messape le grand chevauteur
 Occupait ses soins et son cœur.

Princesse de la double croupe,
 Calliope et toute ta troupe,
 Ici de grâce inspire-moi ;
 Car j'en ai besoin sur ma foi :
 Dis-moi bien le combat horrible
 Où Turne fit tant le terrible,
 Combien la valeur de son bras
 Envoya de monde là-bas,
 Ceux qu'on tua, ceux qui tuèrent :
 Et des choses qui se passèrent
 En ces guerres que bien savez,
 Belles, rien ne me réservez.

Une vaste tour dans la nue
 S'élevait à perte de vue,
 Qui par le moyen de ses ponts,
 Joignait les prochains bastions.
 Cette tour de superbe face
 Défendait puissamment la place,
 Si bien que pour la mettre à bas
 Les Latins ne s'épargnaient pas,
 Non plus que pour la bien défendre
 Les Troyens, qui pour têtes fendre

Précipitaient du haut en bas
Bûches, grès, moellon et plâtras,
Qui causaient d'étranges bissêtres ;
Et sans cesse de leurs fenêtres
Mille dards de roideur lancés
Faisaient des morts ou des blessés.
Entre ceux qui de feux s'armèrent,
Et qui de flambeaux l'attaquèrent,
Brûlant de la voir en brasier,
Le fier Turne tout le premier
Jette en l'air une torche ardente,
Dont la flamme âpre et dévorante
S'attachant à la pauvre tour,
Lui joue en bref un mauvais tour ;
Car à la faveur de Zéphyre
S'accroissant et devenant pire,
Les planchers en sont bientôt pris,
Et dans les poteaux mi-pourris
Elle trouve une telle amorce,
Qu'inutilement on s'efforce
D'apaiser son courroux vainqueur.
Lors les Troyens troublés de peur,
De chercher la porte au plus vite :
Mais n'ayant pu prendre la fuite
Le passage étant tout en feu,
Comme ils s'empressaient vers le lieu
Où cette peste courroucée
Ne s'était pas encor poussée,
Soudain avec un grand fracas
Voici la pauvre tour à bas,
Dont la ruine épouvantable
Fait un massacre pitoyable
Des Troyens retenus dedans
En dépit d'eux et de leurs dents, .

Lesquels viennent comme elle à terre
Percés de leurs outils de guerre,
Et réduits aux derniers abois
Sous de grosses pièces de bois.
Tous de cette sorte crevèrent,
Excepté deux qui se sauvèrent
Comme fils de guenon heureux ;
Et je crois qu'ils l'étaient tous deux,
Quoique Virgile ne nous conte
Que du seul Hélénor la honte,
Si c'est honte, ou pour dire mieux,
S'il est guère plus glorieux
Que d'être né de quelque belle
Et d'un monarque amoureux d'elle ;
Car cet Hélénor était fils
D'un prince, auquel était soumis
Le royaume de Méonie ;
Et la charmante Lycimnie,
Une esclave à la vérité,
Mais dont la divine beauté
Rendait bien plus esclave qu'elle
Ceux qu'éblouissait sa prunelle,
Était celle qui l'enfanta,
Qui le nourrit et l'allaita ;
Et quand loin de la cour du prince,
Dedans le coin d'une province,
Elle l'eut enfin élevé,
Ne voulant pas qu'il fût privé
Du noble exercice des braves
Que l'on défendait aux esclaves,
Et voyant le peuple Troyen
En guerre contre l'Argien,
Digne mère ! pour le défendre
Elle lui fit les armes prendre ;

Et celles qu'il avait pour lors
Que la tour épargna son corps,
N'étaient qu'une simple flamberge,
Qui peut-être était encor vierge,
Et le petit bouclier nu,
Tel qu'avant que d'être connu
Par quelque action révélée
Qui méritât d'être gravée,
Ou de passer par le pinceau,
En portait chaque jouvenceau.
Mais, dira-t-on, quel était l'autre ?
Patience, cher lecteur nôtre,
Quand d'Hélénor j'aurai tout dit,
Je vous en ferai le récit,
Et vous conterai son histoire :
Car l'aîné va devant. Mais voire,
Par quelle raison si longtemps
Tenir les esprits en suspens ?
(Me voudra venir ici dire
Un pédant qui dans la satire
Croïra valoir mieux que Boileau)
Maron fut-il de Mirebeau,
Ou bien de Vaux ? et puisqu'il nomme,
Lui qu'on tient pour un si grand homme,
Lycus ensuite d'Hélénor,
Pourquoi prendre ainsi votre essor ?
Beau censeur, vous me faites grâce
De vous expliquer en ma place,
Et le lecteur vous saura gré
De m'avoir ainsi censuré.
Mais revenons : Quand de sa chute,
De son étonnante culbute
Notre Hélénor se fut remis,
Et que par un gros d'ennemis

Il vit serrer sa Seigneurie ;
Lors comme une bête en furie ,
Qu'environnent de toutes parts
Force veneurs armés de dards ,
Contre le coup qui la menace ,
Se jette au milieu de la chasse ,
Et la mort présente à ses yeux
Saute par-dessus les épieux :
Ainsi , d'un courage invincible ,
Voyant sa défaite infaillible ,
Ce fier garçon , malgré les traits ,
Donne aux bataillons plus épais.
Pour son cadet courant plus vite ,
Il veut se sauver à la fuite ,
Et passe à travers l'ennemi ,
D'un pied qui loin d'être endormi ,
Détalait comme la tempête :
Déjà même il tenait le faite
De la muraille , où s'élançant
On eût dit d'un cerf bondissant ,
Et criait , la main , camarades ;
Quand Turne à grands coups de lançades ,
Et de son pied pareillement
L'ayant poursuivi prestement ,
« Penses-tu , dit-il , des mains nôtres
« T'échapper ainsi que des autres ? »
En disant ces mots il le prend
Par les jambes , et le serrant
De telle force il le tiraille ,
Qu'il l'arrache avec la muraille :
Semblable à l'oiseau de Jupin ,
Lorsqu'attrapant cygne ou lapin ,
Maron dit lièvre , mais qu'importe ?
Roide vers les cieux il l'emporte ;

Ou bien encore au loup glouton
 Qui ravit un pauvre mouton,
 Ou quelque agnelet, dont la mère
 Qui l'a perdu, se désespère,
 Et par ses tristes bêlements
 En vain l'appelle à tous moments.
 Ensuite une horrible huée
 S'élevant dedans la nuée,
 L'assaut redouble quant et quant,
 Et dedans le fossé béant
 Les vaillantes troupes Latines
 Viennent jeter maintes fascines :
 D'autres qui veulent tout brûler,
 Lancent mille tisons en l'air,
 Et sur la nouvelle Pergame
 Font choir un déluge de flamme.
 D'un grand roc Ilionéus
 Fait demeurer Lucétius
 Avecque les brandons qu'il porte,
 Et l'écrase au pied de la porte :
 Liger dardant Émathion
 Le couche là tout de son long ;
 Asylas abat Chorinée :
 De la main du brave Cénée
 Ortygius tombe, et Turnus
 S'en venge dessus Cénéus :
 Cénée ayant perdu la vie,
 Il tue encore Itis, Clonie,
 Dioxippe, Ida, Sagaris,
 Et Promure ; tous gens sans prix,
 Mais sur tous Ida qu'on renomme,
 Pour avoir en très-galant homme
 Contre les flèches et les dards
 Paru sur le haut des remparts.

Ensuite dans le noir Averne
Capys fait descendre Priverne,
Qui sentant son flanc effleuré
D'un coup par Thémillas tiré,
A l'âme si fort éperdue
Qu'en criant, ah ! ce coup me tue,
Il abandonne son pavois
Pour y porter vite les doigts ;
Si bien que par son imprudence
Capys qui le voit sans défense
Lui décoche un trait si certain,
Qu'il lui vient droit percer la main
Qui couvrait sa plaie, et lui passe
Flanc et poumon, dont il trépassé.
Le beau fils du seigneur Arcens,
De Sicile un des plus puissants,
Envoyé par monsieur son père
Du bosquet où Mars on révère,
Près des rives de Siméthis,
Et des autels, où sont sortis
Ces jumeaux, chez qui le parjure
Passe pour une telle injure
Qu'ils traitent jansénistement
Quiconque fausse son serment ;
Ce garçon, dis-je, plein de charmes,
Brillant sous la pourpre et les armes,
Combattait hardi comme un Mars
Pour la défense des remparts.
Mézence qui le considère,
Prend sa fronde, et lui faisant faire
Trois tours, le malheureux frondeur
Le fronde avec tant de roideur,
Qu'il lui fend le chef d'une balle,
Et sur la poussière l'étale.

On dit qu'Ascagne, dont les traits
 Dans les camps et dans les forêts
 N'avaient mis que bêtes par terre,
 S'en servait pour lors à la guerre,
 Et que du premier qu'il tira
 Le fort Numan il atterra,
 Lequel se surnommait Rémule,
 Et depuis peu du roi Rutule
 Avait eu la joie et l'honneur
 D'épouser la petite sœur,
 Princesse tout à fait mignarde.
 Celui-ci devant l'avant-garde,
 Le cœur bouffi de vanité
 De sa nouvelle affinité,
 Faisait aux Troyens cent bravades,
 Et cent sortes rodomontades :
 « O Phrygiens ! pris par deux fois,
 Leur criait-il à haute voix,
 « Si de l'honneur vous faisiez compte,
 « Ne crèveriez-vous pas de honte
 « De vous voir encore assiégés,
 « Et de crainte d'être chargés
 « De vous tenir dans des murailles ?
 « O les grands donneurs de batailles !
 « Les rudes porteurs de trépas !
 « Les épouvantables soldats,
 « Pour vouloir conquérir des femmes
 « A coups de flèches et de lames !
 « Pauvres gens, qui vous promettez
 « De nous voir par vous bien frottez ?
 « Quel Dieu, mais non, quelle folie
 « Vous a conduits en Italie ?
 « Car pour ne vous y tromper pas,
 « On voit ici d'autres soldats

« Que le roi d'Argos et Mycène .
« Que l'époux de la belle Hélène ,
« Et qu'Ulysse le grand trompeur .
« Nos ruses sont notre grand cœur ;
« Dès l'enfance on nous accoutume ,
« Non pas à dormir sur la plume
« Et vivre délicatement ;
« On nous traite tout autrement ;
« Car dès qu'un garçon vient au monde ,
« On le plonge aussitôt dans l'onde ,
« Et durant ses plus tendres ans
« On l'endurcit aux froids cuisants ,
« Parmi les neiges et les glaces :
« Ensuite on l'exerce à cent chasses ,
« Par champs, par bois, par monts, par vaux
« On lui fait monter des chevaux ;
« Et son passe-temps est d'apprendre .
« Comment il faut un arc détendre ,
« Dans sa jeunesse , où le labour
« L'occupe tout le long du jour ,
« Ou s'il ne renverse la terre ,
« Il sape des murs à la guerre .
« Tous nos jours s'usent dans le fer ,
« Qui nous fait partout triompher ;
« Et même dans le labourage
« Nous mettons la lance en usage ,
« Qui sert d'aiguillon à nos bœufs
« Quand d'aller ils sont paresseux .
« Enfin la faiblesse de l'âge
« N'affaiblit point notre courage ,
« Et nous portons à soixante ans
« L'armet comme de jeunes gens ,
« Toujours prêts à chercher la gloire ,
« Toujours ardents pour la victoire ,

« Et cherchant à faire butin ;
 « Et voilà quel est le Latin.
 « Chez vous , il n'en est pas de même ,
 « La paresse est tout ce qu'on aime ,
 « Les lits mollets , les vêtements
 « Pleins d'inutiles ornements ,
 « La toque superbe à la tête
 « Qui pare souvent une bête ,
 « Les bals , la musique , et le jeu ,
 « Enfin , bonne chère et grand feu .
 « O Phrygiennes que vous êtes !
 « (Car vivant ainsi que vous faites ,
 « C'est , Dieu me damne , s'abuser
 « Que de vous masculiniser)
 « Allez sur vos monts de Cybèle ,
 « Où la volupté vous appelle ,
 « Prendre tous vos lâches ébats ;
 « Et mettant là les armes bas ,
 « Laissez-les porter à des hommes ,
 « Et des hommes tels que nous sommes . »
 Ascagne enrageant de douleur
 Des mépris de ce grand hâbleur ,
 Met une flèche meurtrière
 Sur son arc qu'il tend de colère ,
 Et tout prêt à lâcher la main
 Fait cette prière à Jupin :
 « Jupin tout puissant , favorise
 « Ma grande et première entreprise !
 « Moi-même , ô roi des Immortels ,
 « M'approchant de tes saints autels ,
 « Je t'irai faire mes offrandes
 « D'un cœur comme tu le demandes ,
 « Et bientôt je t'immolerai
 « Un taureau blanc , au front doré ,

« Non encor grand comme son père ,
« Mais de la taille de sa mère ,
« Qui déjà fier et menaçant
« Commence à jouer du croissant ,
« Et faire voler la poussière. »

Jupiter oyant sa prière ,
D'un endroit du ciel azuré ,
Et de tout nuage épuré ,
A main gauche incontinent tonne :
L'arc d'Ascagne en même temps sonne ,
Et le trait mortel qui s'enfuit ,
En faisant un horrible bruit ,
Les tempes de Rémule enferme ,
Et le jette roide par terre :

« Va-t-en , grand diable de hâbleur ,
« Faire à cette heure le railleur ,
« Dit galamment le prince Iule ;
« C'est ainsi qu'à la gent Rutule
« Les Phrygiens par deux fois pris
« Se montrent dignes de mépris ,
« Et que d'un trait qui tête enfonce
« A l'algarade ils font réponse. »

Ces mots prononcés fièrement
Avec grand applaudissement ,
Furent suivis par ceux de Troie
Et de sauts et de cris de joie ;
Et tous , d'un coup si glorieux ,
Bénirent mille fois les cieux .

Pour lors de la céleste plage
Phœbus , assis sur un nuage ,
Regardait les Ausoniens ,
Et le camp des Dardaniens ,
Et bien aise de la victoire
D'Ascagne , si digne de gloire :

« Courage, lui dit-il, cadet,
« Pousse-moi toujours ton bidet,
« Et que toujours puisse s'accroître
« La vertu que tu fais paroître ;
« C'est ainsi qu'on gagne les cieux,
« Jeune héros issu des Dieux,
« Et dont la divine puissance
« A des Dieux doit donner naissance.
« A bon droit promet le Destin
« Qu'il sortira quelque matin
« Un Auguste de ton essence,
« Doué d'une grande importance,
« Qui, le front chargé de lauriers
« Par mille et mille exploits guerriers,
« Avecque des serrures fortes
« De Janus fermera les portes,
« Et malgré les brouillons pervers
« Pacifira tout l'Univers ;
« Bref, pour bien dire ton mérite,
« Troie était pour toi petite. »

Cela dit, il se laisse aller
Vers Ascagne, en parfumant l'air,
Et proche de lui se déguise
En un vieux serviteur d'Anchise,
Qui s'appelait Bute, et qui fut,
Tant que ce bon prince vécut,
Son écuyer, son secrétaire,
Son maitre-d'hôtel ordinaire,
Son huissier, son rase-menton,
Bref, son fidèle factoton ;
Et la charge lui fut donnée
Du depuis par messire Énée,
D'accompagner monsieur son fils,
Qui pouvait croire ses avis.

Donc à ce vieillard vénérable
Apollon allait tout semblable,
Ayant même teint, mêmes yeux,
Même parler, mêmes cheveux,
Même geste, même stature,
Mêmes habits, et même armure;
Et voyant le jeune Troyen
Trop chaud au combat pour son bien;
« De vos désirs, brave Énéide,
« Retenez, lui dit-il, la bride,
« Modérez ce noble courroux;
« Et de grâce contentez-vous
« D'avoir mis Rémule par terre
« Sans aucun accident de guerre.
« Le grand Phœbus, n'en doutez pas,
« A bonne part à son trépas,
« Et vous tenez de lui la gloire
« De cette première victoire,
« Dont il n'a garde, étant pour vous
« Si fort porté, d'être jaloux,
« Encor qu'elle soit comparable
« A ce triomphe mémorable,
« Qui d'honneur jadis le combla,
« Lorsque tout jeune il accabla
« L'affreux Python de ses sagettes.
« Au reste, songez qui vous êtes,
« Et vous retirez promptement,
« Si vous croyez mon sentiment;
« Car un trait ne connaît personne,
« Et sans distinction il donne
« Dessus le plus grand potentat
« Comme sur le moindre soldat. »
Là-dessus un dard vient qui frise
Le poil du petit-fils d'Anchise;

Et sans achever son discours
Incontinent le Dieu des jours,
Quittant sa figure chenue,
S'évanouit dedans la nue.
Au bruit que par son mouvement
Son carquois fit en ce moment,
C'est le grand Phœbus, s'entre-dirent
Les princes troyens qui l'ouïrent,
Que béni soit son sacré nom !
Si bien que par cette raison
Les désirs d'Ascagne ils retinrent,
Et de lui sa retraite obtinrent,
Dont le trop ardent jouvenceau
Crevait de bon cœur dans sa peau.

Après cela les Dardanides
Avecque des cœurs intrépides
Redonnent dessus les Latins,
Qu'ils aboient comme mâtins,
Et font si furieuse guerre
Qu'en moins de rien toute la terre
Se couvre de traits et de dards,
Qu'ils font voler de toutes parts.
Lors s'élève un combat très-rude,
Et lors des coups la multitude
Fait retentir d'un bruit aigu
Le bonnet d'acier et l'écu :
Semblable à cette grosse pluie,
Qui veut que tout le monde fuie,
Quand les tempêtueux chevreaux
Battent la terre de leurs eaux ;
Ou bien à ces promptes guilées
Qu'on voit de grêle entremêlées
Choir précipitamment des cieux,
Lorsque les autans pluvieux

Viennent à crever les nuages,
Au grand malheur des jardinages,
Mais au plaisir des vitriers,
Et de tous les nobles verriers.

Pandare, et Pitias son frère,
Enfants d'Alcanor et d'Hière,
Qui sur Ide, en un bois sacré,
Où Jupiter est adoré,
D'une hyène le lait sucèrent,
Et depuis si bien profitèrent,
Qu'après d'eux le géant Nembrot
N'eût passé que pour un Nabot,
Las de voir leur porte fermée,
L'ouvrent toute grande à l'armée,
A laquelle ils font cent défis;
Puis ces grands corps d'orgueil bouffis
Se tiennent au-dedans en garde,
Armés chacun d'une hallebarde,
Et de leurs fronts audacieux
Portant les plumarts jusqu'aux cieux;
Semblables à deux puissants frênes,
Ou selon Virgile à deux chênes,
Qui le long du fleuve Atiso,
De la Livence, ou bien du Pô,
Dans la région des tempêtes
Portent leurs verdoyantes têtes,
Qu'au moindre mouvement de l'air
On voit arrogamment branler.
A l'ouverture de la porte
Des ennemis mainte cohorte
Vient pour se jeter dans le fort,
Le croyant emporter d'abord:
Mais telle fut la résistance,
Que nonobstant leur violence,

Les sieurs Équicole et Quercens ,
Comme soleils resplendissants
Sous le fer doré qui les pare ,
Le brave Hémon , et le prompt Tmare ,
Sont bientôt , et tous leurs soldats ,
Mis en fuite , ou bien au trépas.
Alors la querelle s'irrite ,
L'un et l'autre parti s'excite ;
Et les Phrygiens ramassés
Se sentent du courage assez ,
Pour oser bien un contre quatre
En rase campagne combattre.

Turne , qui pendant tout cela
Faisait rage assez loin de là ,
Par deux cavaliers qu'on envoie ,
Est averti que ceux de Troie
Comme des démons se battaient ,
Et qu'assez hardis ils étaient
Pour faire bravade aux cohortes ,
Jusques à leur ouvrir les portes ,
Où l'on voyait deux rodomonts .
Égaulx en grandeur à des monts .
Aussitôt la nouvelle apprise ,
Il quitte là son entreprise ,
Et jetant le feu par les yeux
Le Rutule tout furieux
Court à la porte où ces grands diables
Se rendaient si fort redoutables ,
Et d'un fort dard de cornouiller
Frappe Antifate le premier ,
Qui par trop de chaleur guerrière ,
Laisant ses compagnons derrière ,
Marchait quelque cent pas devant ,
Du cornouiller qui fend le vent ,

Le pauvre bâtard de Lycie,
(Car il ne faut pas que j'oublie
Que son père était, ce dit-on,
Le noble et royal Sarpédon,
Et sa mère une demoiselle
De Thèbes, extrêmement belle)
Donc de ce cornouiller ou dard,
Le très-infortuné bâtard,
Percé jusques au fond du ventre,
Tombe, et sortant comme d'un antre
De son pauvre estomac ouvert,
Son sang à gros bouillons se perd.
Turne après de sa main vaillante
Abat Mérops, puis Érymante,
Puis Afidne, et puis Bitias,
Ce démesuré fier-à-bras,
De qui les yeux et le courage
Ne montraient que flamme et que rage;
Mais pour mettre un tel homme à bas,
D'un simple dard il n'use pas,
Car aux dards il faisait la nique;
Prenant donc une falariaque,
Il l'élançe si rudement,
Qu'en bruyant effroyablement
Ce malheureux foudre de guerre
S'en vient frapper comme un tonnerre
Cet épouvantable garçon,
Qui nonobstant son écusson
Fait pour incagner la tûrie
De deux gros cuirs de Barbarie,
Et son corselet d'or bruni
D'une double écaille muni,
Tombe roide mort sur la place,
Qui tremble et gémit sous la masse,

Comme quand un vaste pilier
Dont l'onde a miné le mortier,
Et qui ne peut plus tenir tête
Au rude effort de la tempête,
Au port de Bayes vient à choir :
Alors on voit les mers mouvoir,
Les sables s'élèvent sur l'onde,
Et toute la Prochyte gronde
Avec Inarime, où, dit-on,
Gît le rebelle et fier Typhon.

Ici le démon du carnage
Des Latins accrut le courage,
Et donna par même moyen
L'épouvante au peuple Troyen,
Qui d'un pied léger vers la ville,
Se mit bientôt à faire gille ;
De façon que de toutes parts,
Épris de la fureur de Mars,
Les Latins s'assemblent, et donnent
Dessus les Troyens, qu'ils talonnent.
Alors, outre son frère mort,
Voyant le changement du sort,
Le rustre et vigoureux Pandare
Ferme sa porte à double barre,
Et laisse en un combat fâcheux
Hors des murs plusieurs malheureux ;
Mais s'enfermant avec le reste,
Par une mégarde funeste
Le fou qui ne s'avise pas
Qu'entre la troupe des soldats
Qui rentre dans la ville en foule,
Le roi des Rutules s'y coule,
Reçoit le hardi jouvenceau
Comme un tigre dans un troupeau.

Soudain l'air royal qui rayonne
Par toute sa noble personne,
De ses armes l'horrible son,
La beauté de son morion,
Son rouge et superbe panache,
Et les éclairs de sa rondache,
Font qu'aisément pour ce qu'il est
Tout le monde le reconnaît.
Pandare alors vers lui s'avance,
Et furieux à toute outrance
De la perte de son germain,
Qui venait de choir sous sa main,
Lui dit : « Beau général d'armée,
« Et gendre prétendu d' Aimée,
« Ce n'est pas ici le palais
« Dont elle flatte tes souhaits;
« Et comme en ton Louvre d'Ardée,
« Ta personne n'est pas gardée :
« Tu n'es plus au milieu des tiens,
« Te voici parmi les Troyens,
« Pris comme un oiselet en cage. »
Turne, tranquille à ce langage,
Ayant montré par un souris
Combien il en faisait mépris,
Et quelle était son assurance :
« Commence, répond-il, commence.
« Et si du cœur se trouve en toi,
« Ose combattre contre moi :
« Tu pourras dire sous la terre,
« Au roi Priam, qu'en cette guerre
« Il se trouve un Achille encor
« Qui vaut bien l'Achille d'Hector. »
Cela dit, le géant lui darde
De roideur une hallebarde,

Dont il allait être féru,
Si Junon ne l'eût secouru,
Faisant gauchir le coup en sorte
Qu'il ne donna que dans la porte.
« Tu blesses donc ainsi le vent,
« Lui dit Turnus, en le bravant,
« Et tu me manques, grand colosse,
« Qui tires droit comme une crosse;
« Mais vois si tu peux éviter
« Le coup que je vais te porter,
« Et si ma vigoureuse droite
« Comme la tienne est maladroite. »
Cela dit, il lève le bras,
Et de son pesant coutelas
Charge si bien le haut Pandare,
Que sa tête en deux il sépare,
Nonobstant son dur morion.
Le géant sous ce horion,
Digne d'un Amadis de Gaule,
Se baisant l'une et l'autre épaule,
Et de son cerveau se gâtant,
Tombe à la renverse à l'instant,
Et du coup qu'à la terre il donne
On dirait quasi qu'elle tonne.
Les Troyens bien épouvantés
Furent soudain de tous côtés;
Et si Turne eût été plus sage,
Et qu'au lieu de pousser sa rage
Il eût ouvert la ville aux siens,
Q'eût-ce été des pauvres Troyens?
Hélas! en moins de demi-heure
C'eût été fait d'eux, ou je meure,
Et la guerre eût ainsi pris fin
Au bonheur du peuple Latin;

Mais ne songeant qu'à la tûrie,
Ce Prince, emporté de furie,
Dessus l'ennemi peu hardi
Alla donner à l'étourdi.
D'abord d'un coup de cimeterre
Il jette Phalaris par terre :
Gyge aussitôt en est frappé,
Qui tombe, le jarret coupé ;
Ensuite, poussant ses prouesses,
Aux fuyards il larde les fesses
Des armes que les malheureux,
Pour mieux fuir, laissent derrière eux ;
Et Junon, qui d'aise s'en gratte,
Et s'en épanouit la rate,
Lui donne un surcroît de vigueur,
D'indignation et de cœur ;
De sorte qu'en l'empire sombre
Il en envoie un fort grand nombre,
Qu'il augmente du sieur Halys,
Qui seul en valait plus de six :
Comme aussi du brave Phégée,
A qui, d'une force enragée,
Il lance un grand dard, dont le bois
Le coud avecque son pavois ;
Puis sur les murs il va surprendre
Halus, Noémon, Alcandre,
Et Prytanis, qui s'efforçaient
D'animer ceux qui mollissaient.
De-là, voyant venir Lyncée,
La manche au coude retroussée,
Tenant un glaive étincelant,
Et ses compagnons appelant,
Il court dessus à l'instant même,
Avec une fureur extrême,

Et lui met de son coutelas
Son moule de bonnet à bas,
Qui soudain avec sa salade
A dix pas de lui fit gambade.
Après il renverse Amicus,
La terreur des ours, et de plus
Pour rendre une plaie incurable
L'homme de tous le plus capable,
Ayant un merveilleux secret
Pour empoisonner glaive ou trait.
Enfin ayant la vie ôtée
A Clytie, il abat Crétée,
Des doctes sœurs le compagnon,
Ou pour mieux dire le mignon,
Qui chantant ses vers sur sa lyre,
De tous les cœurs gagnait l'empire,
Et d'un langage qui tonnait,
Comme un chapelain, entonnait
Et des attaques de murailles,
Et des combats et des batailles.
Enfin de ce grand abatis
Mnesthée et Séreste avertis
Accourent à perte d'haleine,
Et voyant leurs gens bien en peine,
Et Turne après eux endiablé.
Mnesthée alors moins essoufflé;
« Que diantre, dit-il en colère,
« Fuyant ainsi pensez-vous faire ?
« Quels murs avez-vous que ceux-ci ?
« Qu'avez-vous au-delà d'ici ?
« Quoi ! sera-t-il dit qu'un seul homme,
« Et dans vos remparts vous assomme,
« Et qu'il ait ainsi fait périr
« Tant de nobles gars sans mourir ?

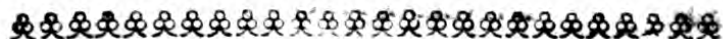
« Lâches n'avez vous point de honte,
« Et faites-vous si peu de compte
« De votre pays, de vos Dieux,
« Et de votre Prince pieux ? »

Les Troyens faillis de courage,
Se rassurent à ce langage,
Et font incontinent un gros,
Pour aller contre le héros.
Lors peu à peu vers la rivière,
Lui de tirer le cul arrière,
Et pour eux, sur lui de hurler,
Et de tous côtés s'assembler.
Comme quand des chasseurs s'amassent,
Et que tous ensemble ils menacent
Et pressent, l'épieu dans le flanc,
Un lion altéré de sang :
L'animal, qui prend l'épouvante,
Après, et la prunelle roulante,
Va reculant à petits pas ;
Et son ire ne souffre pas,
Ou plutôt son humeur altière,
Qu'il tourne jamais le derrière ;
Ni, quoiqu'il le désire fort,
Il ne se sent pas assez fort,
Pour aller contre cette bande,
Redoutable autant qu'elle est grande ;
Turne par application
Fait tout ainsi que ce lion ;
Car quoique d'avancer il brûle,
Petit à petit il recule,
Et le sang lui bout de courroux,
De ne pouvoir aller aux coups.
Pourtant quand Mnesthée et Séreste,
Et de la parole et du geste,

Eurent rencouragé leurs gens ,
Et qu'ils vinrent sur lui chargeant ,
Par deux fois sa bouillante rage ,
Au milieu d'eux lui fit passage ,
Et par deux fois vers leurs remparts
Il en fit encor des fayards ;
Et sans doute que sa furie ,
Allait recommencer tûrie :
Mais il vint de tous les endroits
Trop de monde tout à la fois ,
Et Junon n'osa davantage
Lui fortifier le courage ;
Car Jupiter , qui se fâcha ,
Sa belle Iris lui dépêcha ,
Qui lui dit que Monsieur son frère
Contre elle était bien en colère ,
Et qu'on verrait ce qu'il ferait
Si Turne ne se retirait ;
Si bien que sans son assistance
Le Prince fut sans résistance ,
Tant il était de toutes parts
Assailli de traits et de dards !
Sous les horions qu'on lui donne
Son casque sans cesse résonne ,
Et son corselet renforcé
De cent cailloux est enfoncé :
Bientôt il n'a plus de panache ;
Et la force de sa rondache
Ne peut plus résister aux coups
Des troyens, qui l'accablent tous ,
Et principalement Mnesthée ,
Vrai foudre en son ire excitée.
Une grande sueur alors
Lui ruisselle de tout le corps ,

Et le pauvret en ce martyre
Très difficilement respire.
Enfin de plusieurs coups marqué
Parvenu qu'il se vit au gué,
Seul chemin à sa fuite libre,
Il se jette armé dans le Tibre,
Qui l'engloutit, puis l'éleva
Sur sa belle eau, qui le lava
Du sang dont il était immonde,
Et porté sur l'arène blonde
Le rendit fort joyeux aux siens,
De s'être sauvé des Troyens.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.



LIVRE DIXIÈME.



LAISSONS Turnus sur le rivage,
Mettre l'ordre dans son ménage,
Donner du pain à ses valets,
Et faire panser ses mulets.
Encor faut-il le laisser libre,
Pour dégorger les eaux du Tibre,
Qu'il avala le traversant,
Pour éviter le trait perçant
D'un ennemi, dans sa poursuite
Ne cherchant qu'à demeurer quitte,
Des croquignoles que Turnus
Avait donné s'étant intrus
Dans le fort de la gent Troyenne;
Où de son autorité pleine,
Il avait sali tous les draps,
Et bien mal mené les soldats,
Jusqu'à leur manger leurs éclanches.
Parlons d'autres paires de manches,
Et laissons là le Rutulois
Se délasser de ses exploits.

Un Suisse à manteau d'écarlate,
A grande toque, à manche plate,
Qui ne fut onc un ventre à jeun,
Mais grand destructeur de petun :
De Jupiter le domestique,
Gardant la céleste boutique,
Autrement le palais des Dieux,
L'ouvrit et fit voir à nos yeux
Un échantillon manifeste
De la Divinité céleste.
Mercure le porte-poulet,
Le maquignon, et le valet
Du grand Jupin pour l'aventure,
La veille fut (c'est chose sûre)
De porte en porte chez les Dieux,
Les prier d'un air gracieux,
De se trouver à l'assemblée,
Pour entendre la ratelée
Que son bon maître et son seigneur,
En tout bien, même en tout honneur,
Leur destinait pour maléfice,
Qu'aucuns d'eux avaient par malice
Commis contre les Phrygiens,
En les traitant comme des chiens,
Et leur faisant fatale guerre,
Tantôt sur mer, tantôt sur terre.
Jupin arriva le premier,
Fit entrant signe à son portier,
D'ouvrir les battants de la porte,
Pour que la divine cohorte
Entrât de front, non de biais,
Dans ce magnifique palais,
D'où Jupin assis sur son aigle
Remarquait tous les tours d'espiègle :

Des Troyens rangés dans leur fort,
Contre le téméraire effort
De la Rutuloise canaille,
Qui nuit et jour cherche et travaille
A chasser du pays Latin
Ce distilleur d'eau de plantin,
Ce vrai diminutif de Troie,
Ce picoreur, ce rabat-joie,
Et tous ces proscrits de Troyens,
Tous gens d'honneur, je le soutiens.
Les Dieux ayant avec prestance
Dans leur place pris leur séance,
Jupiter cracha, se moucha,
De son mouchoir son nez torcha,
Où ce Dieu logea ses lorgnettes,
Ses besicles, ou ses lunettes,
Pour examiner si les Dieux
S'étaient tous rendus dans ces lieux.
Voici le ton et le ramage,
Qu'il tint à si noble assemblage.

« Mes amis, et mes bons parents,
« Mes confrères, et mes enfants,
« Car parmi vous de mon lignage
« Je vois chez moi plus d'un plumage :
« Je veux vous tous homéliser,
« Un tantinet vous dépriser ;
« Puis d'un certain rapatriage
« Vous régaler après l'orage :
« Pourquoi tant de fâcheux soupçons,
« Parmi vous et de trahisons ?
« Tout ainsi qu'une bourgeoisie
« Se divise par jalousie,
« Pour se choisir maire, ou consul ;
« De même, selon mon calcul,

« Je vous vois l'âme divisée ,
« Et qui pis est subtilisée
« A traverser ces gens de biens ,
« Ces chétifs malheureux Troyens.
« Mes desseins sont donc des sornettes ,
« Et mes défenses des gazettes ?
« On se rit de mes actions ,
« Plus de subordinations
« Pour moi Jupin votre bon maître ?
« Jarni cotton , l'on va connaître
« Si j'entends à me soutenir ,
« Et les mutins des mieux punir !
« J'avais défendu sur la vie ,
« Que l'on ravageât l'Italie ,
« Que l'on s'armât contre Ænéas ,
« Des pauvres Troyens le soulas :
« Et je verrai Latine engeance ,
« Au mépris de cette défense ,
« Morguer les Troyens dans leurs forts ,
« Faire par d'utiles efforts
« A ces bonnes gens pleine guerre ,
« Sans appréhender mon tonnerre !
« Allez , je saurai quelque jour ,
« Vous tous mettre au mastigadour !
« Et d'où vient donc cette discorde ?
« Pourquoi gens de sac et de corde
« Sont-ils par des Dieux protégés ,
« Soutenus , et même vengés ?
« Dites-moi donc qui vous excite ,
« Qui vous divise , et qui suscite
« Tant d'affreux et fréquents combats ,
« Quand Jupiter n'y consent pas ?
« Je sais qu'un jour sur cette terre
« On verra dangereuse guerre ,

« Quand un certain jeune animal ,
 « Je me trompe , c'est Annibal ,
 « Sortira des murs de Carthage ,
 « Et se fera faire un passage
 « Tout au travers du Mont-Ceni ,
 « Du l'Hotaret , du Mondovi ,
 « Des Alpes montagnes affreuses ,
 « A passer toujours dangereuses ,
 « En été tout comme en hiver ,
 « Pour porter la flamme et le fer ,
 « La mort , le désespoir , la rage ,
 « Dans la ville , et dans le village
 « Du Romain , ne s'attendant pas
 « A se trouver tant de tracas ;
 « Alors je permets le ravage ,
 « La discorde , avec le pillage :
 « Mais aujourd'hui je yeux , morbleu !
 « Qu'on m'obéisse un petit peu .
 « Pas tant de remûment , de grâce ,
 « Si l'on ne veut que je reface ,
 « Au premier-bruit , au premier vent ,
 « Comme il faut le contrevenant .
 « Laissez ces échappés de Troie ;
 « Vivez en paix , vivez en joie ;
 « Surtout fuyez ce vieux dictum ,
 « *Concordia rara fratrum* .
 « Suivez l'exemple de vos pères ;
 « Enfin vivez tous en bon frères .
 « Jupiter vous l'ordonne ainsi ,
 « Et prétend que pour grand merci
 « Vous ferez que la destinée
 « De cet honnête homme d'Énée
 « Soit telle que j'ai résolu . »
 Ce discours d'un ton absolu ,

Mais prononcé tout d'une haleine,
 Valait, ce me semble, la peine,
 Qu'avec un verre de vin frais
 On eût rafraîchi son palais.
 Oui, si Monsieur son chef-d'office,
 De concert avecque le suisse,
 N'eût pas été en rendez-vous
 Chez un gourmet, roi des filous,
 Des empoisonneurs, c'est le même.
 Le cabartier l'est à l'extrême;
 Car il fraude toujours son vin,
 Dont il passe pour assassin.

Vénus donnant dans l'hyperbole,
 Après Jupin prit la parole,
 Et sans tourner autour du pot
 Dit tous ses griefs mot à mot :

« Dieu tout-puissant, lance-tonnerre,
 « Auteur de la paix et la guerre,
 « Sans qui tout homme ne peut rien,
 « Ni pour le mal, ni pour le bien,
 « Je m'adresse à toi, non à d'autres :
 « Écoute donc mes patenôtres,
 « Puisqu'elles partent de mon cœur,
 « Tout à mon papa, mon seigneur.
 « Tu vois comme le Roi Rutule,
 « Sans conscience, et sans scrupule,
 « Ne craint pas de nous offenser,
 « Puisqu'il fait sans pitié danser
 « Le branle de polichinelle,
 « A mes Troyens, à leur séquelle.
 « Non, non, c'est une indignité,
 « Une horreur, une lâcheté,
 « Mutiler la gent pacifique,
 « Gens passés docteurs en logique,

« En droit civil, en droit canon,
« Et non pas en droit d'esponçon !
« Ce Turnus juché sur sa pie,
« De sa fureur se glorifie;
« Et d'aise léchant ses dix doigts
« Il médite encore une fois
« D'entrer armé dans cette ville,
« Qui sert aux Phrygiens d'asile :
« Afin d'y tailler en pleins draps,
« Jambes et mains, cuisses et bras.
« Voyez-vous déjà qu'il se botte,
« Tandis qu'un goujat lui décrotte
« La rouille de son bouclier
« Qu'il a souillé sur le gravier,
« En sortant de cette eau bourbeuse ;
« Gluante, et fort marécageuse ?
« Ah ! c'en est fait, tout est perdu ;
« Il va larder l'individu
« De mon cher petit fils Ascagne,
« Qui dans le pays de Cocagne
« Devait se rendre incessamment,
« Pour y commander longuement
« Un peuple ami de la pistole,
« De la guinée et de l'obole,
« Du louis d'or, du ducaton,
« De la rose et du patagon.
« Partout on assomme, on égorge :
« Voyez le fossé qui regorge
« Du sang de ses braves soldats ;
« On ne voit qu'assauts et combats,
« Sur les remparts, sur les courtines,
« Dans les angles, où sont les mines,
« Sur les glacis, les parapets,
« On n'entend que coups de mousquets ;

« Écoutez les balles qui sifflent ,
« Même les mourants qui reniflent.
« Arrêtez donc ce fier Turnus ,
« Ce grand fabriqueur de Malcus ;
« Aussi bien que ce Diomède ,
« Qui le devance et le précède ;
« Et qui tous deux ont résolu ,
« De mettre enfin un dévolu
« Sur le bénéfice d'Énée....
« Je frémis à cette pensée ,
« Il ne leur reste plus que moi ,
« Qui suis votre fille , grand Roi.
« Souffrirez-vous que l'on m'attaque ?
« Que jusqu'en mon port on baraque ?
« Qu'on entre à grands coups d'aviron
« Dans ma rade et dans mon giron ?
« Qui si notre pieux Énée
« Architecte sa destinée
« Pour la cheviller en ces lieux ,
« Sans l'ordre du maître des Dieux ;
« Ah ! j'y consens, qu'on l'enchevêtre ,
« Qu'on le nasarde comme un traître ,
« Qu'il soit partout vilipendé ,
« Et par ses Troyens lapidé ;
« Enfin que sa triste figure
« Soit toujours sujette à l'injure ,
« Que dans son fort , sur ses remparts ,
« Il soit accablé de brocards ;
« Que sur mer il vogue sans voile ,
« Et qu'il couche à la belle étoile.
« Mais si l'oracle des destins ,
« Les Dieux célestes , les marins ,
« Et ceux de ces royaumes sombres ,
« Tous faits pour tourmenter les ombres ,

« Bref si Jupin a résolu
« Qu'il prendrait Latins à la glu,
« Qu'il en serait un jour le maître,
« Qui de vous ose ici paraître
« Réfractaire à sa volonté,
« Sans commettre une impiété?
« Rappellerai-je la grillade
« De ses vaisseaux dans une rade;
« Le froid qu'il eut pendant l'hiver
« Les périls qu'il courut sur mer,
« Ou quand ce boursoufflé d'Éole
« Lui fit faire la cabriole?
« Alors je crus qu'un esturgeon,
« Le goberait comme un vairon.
« Rappellerai-je l'ambassade
« De cette Iris, cette maussade;
« Les fureurs de Dame Junon,
« Complotant avec Alecton,
« Cette impitoyable Furie
« Qui met en cendres l'Italie,
« A la besace les Troyens,
« Et fait triompher ces vauriens ?
« Si cette envieuse de pomme,
« Cette Junon, je vous la nomme,
« Ne consent pas que le Latin
« Soit faufile par le Destin
« Avec cette race Troyenne,
« Que voulez-vous qu'elle devienne?
« Mettez-la sous votre manteau,
« Vous lui conserverez sa peau,
« Du moins ou détournez l'orage
« De la fureur, et de la rage,
« De votre femme et votre sœur,
« Pour mes Troyens porte-malheur.

« Rendez-moi le petit Ascaigne,
« Reine, (du pays de Sardaigne.
« Non) mais d'Amathonte, et Paphos,
« De Cythère, et non de Lesbos,
« Soit là, soit dans mon Idalie,
« Dans mon palais toute sa vie,
« A lire, et croquer le marmot,
« Je l'occuperai comme un sot,
« S'il faut qu'il quitte la rapière,
« Et qu'il soit un La Dindonnière :
« Après que les Carthaginois
« Les Marquois, et les Chinois,
« Viennent de loin donner l'aubade
« Aux Itales, gens à gambade,
« Hypocrites tartufiés,
« Modestement mortifiés.
« A quoi sert à ma géniture,
« D'avoir conservé sa figure,
« D'avoir évité les dangers
« Des bancs de sable, et des rochers,
« D'Éole les fréquentes frasques,
« Et des mers les tristes bourrasques,
« S'il ne peut dans ce continent
« Trouver place pour son ponent?... »
« Trêve, trêve de raillerie!

Répondit Junon en furie;

« C'est bien à vous de raisonner,
« De commander, et d'ordonner,
« Vieille folle de suborneuse,
« De soubrette, de ravaudeuse !
« Attaquer la reine Junon
« En face de son vieux barbon,
« Est une punissable injure,
« Au moins digne de flétrissure.

« Mais que vient chercher si matin,
« Ton fils dans le pays Latin ?
« Parce que la folle Cassandre,
« Lui fit jadis fort mal entendre,
« Qu'il y planterait son piquet,
« Y ferait trotter son criquet,
« Comme un capitaine Fracasse,
« Ce benet d'Énée a l'audace
« De faire la guerre à Turnus ;
« De s'emparer comme un intrus
« De la montagne et de la plaine,
« Des terres son futur domaine ;
« De venir voler ses chapons,
« Ses bœufs, ses vaches, ses moutons,
« De faire à ses troupeaux la guerre,
« De couper tous ses grains sur terre,
« D'édifier un arsenal,
« Au milieu du pays natal
« De ce pauvre prince Rutule,
« Qui vit sans tache et sans macule ;
« D'aller sur le mont Palatin,
« Sonner le réveille-matin ;
« Tandis que son cher fils Iule,
« Tranchant déjà du fier Hercule,
« Abat Rutulois et Latins,
« Et fait bouquer les Laurentins. »
« Paix-là ! taisez-vous, bonne bête,
Dit Jupiter, hochant la tête,
« C'est parler trop haut dans ces lieux,
« Vous en incommodez les Dieux,
« Je les entends tous qui mugissent,
« Et même ces murs retentissent
« De l'éclat de votre discours,
« Duquel j'ai dû trancher le cours,

« Pour vous donner la patience
 « D'entendre en repos ma sentence.
 « Or, soyez donc tous attentifs,
 « Point endormis, et point pensifs.
 « Vulcain, faites taire l'enclume;
 « Elle m'étourdit et m'enrhume;
 « Et vous, qu'on écrive, greffier,
 « De bonne encre et sur bon papier!
 « Puisqu'on ne peut faire alliance,
 « Lier aucune intelligence,
 « Entre Troyens et Rutulois,
 « Sans recueillir ici les voix,
 « L'Altitonnant comme un bon père,
 « Les traitera de la manière,
 « Que d'eux-mêmes ils se traiteront;
 « Par la morbleu ! les choses iront
 « Comme elles pourront, je le jure
 « Par le Styx, sans être parjure.
 « Paraphé ! *ne varietur.* »

Après ce jugement obscur,
 Jupiter descendit d'un trône
 D'ivoire peint en rouge et jaune.
 Puis tous les Dieux firent les frais
 De le mener dans son palais,
 Où la nappe se trouva mise.
 Là chacun en prit à sa guise,
 But son vin à tirlarigot,
 Toujours à l'aide du bon mot.
 Mais quittons les Dieux pour la terre,
 Et voyons comme va la guerre.

Tout est en feu ; le long des murs,
 On n'entend que des cris obscurs,
 Des blasphèmes et des injures,
 Ce n'est que coups, qu'égratignures,

Sabres en l'air, clairs, reluisants,
Que tons plaintifs et languissants.
Les Troyens privés d'espérance,
Déterminés à la défense,
Ainsi que des frères frappants
Étaient rangés sur leurs remparts,
Attachés comme des punaises,
Bien éloignés d'avoir leurs aises.
Tymette fils d'Icétaon,
Le vieux Tybris, Cassor, Hémon,
Asius, le seul fils d'Imbrasse,
Avec l'un et l'autre Assarace,
A la pâte mettaient la main,
Et faisaient présent du levain
A cette race Rutuloise,
Scélérate autant que sournoise.
Clarus, et les deux Tarpédons,
Tous deux maîtres porte-guignons,
Au premier rang avec rudesse,
Aussi bien qu'Acmon de Lyrnesse,
Jetaient, mais jetaient de bon cœur,
Des pierres d'énorme grosseur.
Ascagne avait ôté son casque,
Portant en main tambour de basque,
Pour solliciter le soldat
A bien soutenir le combat.
Son teint frais comme la framboise,
Ses cheveux de couleur d'ardoise,
Attachés d'un anneau d'or trait,
Faisaient d'Adonis le portrait.
Près de lui le vaillant Ismare,
Décochant traits, criait tarare!
Vous nous attraperez demain,
Mais ce n'est pas le plus prochain.

A cette attaque était Mnesthée,
Fier de son ardeur effrontée,
D'avoir chassé, la fourche au cu,
Turnus, comme un franc lanturlu.
Capis, fondateur de Capoue,
Au nez leur jetait de la boue,
Éclaboussait leurs bataillons,
Jonchait de blessés leurs sillons,
Avec beaucoup d'irrévérence.
Il était sur une éminence,
Commandant le camp ennemi,
Qu'il éborgna presque à demi.
Cet assaut pressant, redoutable,
Parut aux Troyens soutenable;
Et Maron, qui n'est pas un fat,
Sur cela dit, bon chat, bon rat.

Mais quel tracas sur la rivière,
D'où vient ce bruit, cette lumière ?
C'est une flotte, apparemment,
Je la connais au manîment
De la rame qui frappe l'onde.
Peste ! elle porte bien du monde,
Car le chamaillis est fort grand.
Quel est ce bruit ? il me surprend.
Ah ! Dieu vous gard' , messire Énée ;
Vous quittez enfin Paianthée,
Évandre et le Mont Palatin,
Pour nous venger du Laurentin !
Vos gens vous croient sans vergogne
De leur laisser tant de besogne,
Tandis que prenant vos ébats,
D'eux vous faisiez si peu de cas.
Vous trouverez bien du mécompte,
A votre dam, à votre honte,

Quand vous serez dans votre fort,
Contre qui l'on fait grand effort.
Dieu bénisse votre venue.
Vous venez de faire recrue,
A-t-on pris parti de bon cœur ?
Parlez-nous en homme d'honneur :
L'enrôlement est-il valable ?
Avez-vous mis argent sur table,
Ou la pistole dans la main ?
L'aurait-on reprise sous main ?
Mais voyons un peu votre suite :
Elle est légère, et marche vite ;
Vous galoppez dessus les eaux,
Mieux que si c'était sur chevaux.
Malpeste, je vois des bagages,
Des vaisseaux, voiles, et cordages,
Des paquebots, des brigantins,
Des yachts, et des Levantins.
N'auriez-vous pas quelques machines
A gros ventre, à longues échines,
Du fait d'un *quidam*, mais point sot,
Qui parut, non sans dire mot,
Même qui fit grand tintamarre,
Nul effet, petite bagarre,
Mais qui fit dire à Saint-Malo,
Sed libera nos à malo.
Si la mèche était éventée,
Qu'on ferait bonne picorée !
Ou si corsaire était Turnus,
Il vous riflerait rasibus,
Ou brûlerait ribon ribène,
Et vos vaisseaux, et leur antenne,
Et les avirons, et les mâts,
Et les voiles, et les soldats.

Chut, point de bruit, il est à terre,
Cherchant à mettre sous sa serre
Les Troyens et leurs ducats....
Mais retournons à nos moutons,
Et voyons d'où notre bon Gile,
Ou notre piteux de Virgile,
Pour vous toujours fort complaisant,
Vous fait sortir pour le présent.
Comme il vous sait homme d'exemple,
Il vous fera sortir d'un temple,
Peut-être d'un enterrement,
Pour vous y faire largement
Pleurer à votre fantaisie
Puisque c'est là sa frénésie.
Serait-ce d'un autel ? mais non,
C'est du camp du prince Tarcon,
Ce fameux roi de l'Étrurie,
D'où nous vient le mot d'écurie,
A cause de ses beaux haras,
D'où sortaient chevaux à poil ras,
Grand, gros, gris, noir, alzan, et pie,
Aïeux de ceux de Normandie,
Qu'on appelle chevaux Normans,
Pères des vrais chevaux Morvans,
D'où sans contredit vient la morve :
Mais comment rimer avec orve ?
Allons toujours notre chemin,
Nous rimerons bien mieux demain.
Ce Tarcon vous fit-il bien boire ?
Occupait-il votre mâchoire ?
Quand vous entrâtes dans son camp,
Parlâtes-vous bien hardiment ?
Aux yeux n'aviez-vous point de larmes ?
Le cœur était-il sans alarmes ?

Ne vous faisait-il point tic-tac ?
Vous présenta-t-il du tabac ?
Demandâtes-vous alliance
Contre les efforts de Mézence,
Et contre ses préparatifs,
Qui sont presque tous relatifs
A notable déconfiture
De vos Troyens par la brûlure ?
Avez-vous bien dépeint Turnus,
Tranchant du fier Vitellius,
Qui ne garde pas poires molles
A vos vaisseaux, vos banderolles ?
Parlez donc, sire le Béat,
Voulez-vous passer pour un fat ?
Votre raison dans le voyage
Aurait-elle bien fait naufrage ?
Un peu plus de civilité,
Et beaucoup moins de gravité.
Mais vous avez bien fait, je pense,
De vous être mis en dépense
D'aller mendier du secours ;
Puisque Tarcon a pour toujours
Établi sous votre prudence,
Sagesse, force, expérience,
Un bon millier d'Étruriens,
Pour déconfire Italiens.
Ainsi l'avait prédit l'oracle
De Jupin dans son tabernacle,
Sur son aigle à califourchon,
Les deux mains dedans son manchon.
Pour bien fêter votre venue,
Permettez qu'on passe en revue
Un si gentil convoi naval,
Troupes de pied, et de cheval,

Les généraux , les blanchisseuses ,
Ingénieurs , et ravaudeuses ,
Les vivandiers , les margajats ,
Les fouille-aux-pots , semi-soldats.

Le beau vaisseau que monte Énée !
Mais , pour la Méditerranée ,
Il me paraît trop haut de bord ,
Trop grand , trop gros , trop fier , trop fort .
Comment ! il est percé d'avance ,
Pour soixante canons , je pense ;
Au moins je vois soixante trous ,
Pour les mettre et les loger tous
A leur venue , à leur naissance .
C'est un vaisseau de conséquence .
Muse qui prenez vos ébats ,
Ouvrez-moi ; non , ne m'ouvrez pas ,
De l'Hélicon la grande porte :
Quoique je n'y sois qu'un cloporte ,
Qu'un insecte , qu'une fourmi ,
Demeurez dans votre pouilli !
Prenez-vous-en à ce Virgile ,
A ce béat , cet imbécile ,
Qui vous assigne à tout moment ,
Et vous fait un commandement
De venir au bout de sa plume ,
Si peu cet écrivain présume
Tirer quelque chose de bon ,
Pour faire fleurir son jargon .
Voyons pourtant ce qu'il demande
Par cette dernière légende .
N'est-ce pas les noms et les biens
De ces fameux Étruriens ,
Grands amateurs de la guinée
Qui vinrent au secours d'Énée ?

Sans être sifflés du vallon,
Vous saurez la force et le nom
De ce que tient telle boutique.

Primò, c'est le prince Massique,
Flottant d'un air de majesté,
De valeur, d'intrépidité,
Sur les flots salés de Neptune,
Quoiqu'il ne marche qu'à la brune.
Le Tigre est le nom du vaisseau,
Sur lequel il fend si bien l'eau.
Il est chargé de mille casques,
Portés par gens durs et fantasques,
Que Cozès avec Clusium
Ont donné pour Lavinium.
Abas montait un gros navire
Peint en or, azur et porphyre,
Ayant en poupe un Apollon,
Tenant en main un violon.
Il avait de Populonie
Amené bonne compagnie;
Le tout montait bien à neuf cents,
Bien armés, en habits décents;
Portant baudrier de chenille,
Casaque brodée à l'aiguille,
Des brodequins faits de rubans,
Et de la frange sur les gants.
Asylas fut élu de Pise,
A cause de sa vaillantise,
Pour gouverner mille soldats,
Servis par autant de goujats,
Qu'on appelait porteurs de lance.
Cet Asylas eut connaissance
Des astres, du chant des oiseaux,
Des entrailles des animaux,

Quand la poule avait la pépie,
Comme on arrêtait la roupie,
Quand ses valets buvaient son vin,
Et fatiguaient son guilledin ;
Bref, il eut l'art de prophétie,
Et sut mieux la nécromancie.
Astur, surnommé le charmant
Par Maron qui jamais ne ment,
Se confiait en son adresse,
Sa légèreté, sa vitesse.
En député de Vaugirard,
Qui de quatre faisait le quart,
Suivait le dévot sire Énée,
Pour apprendre à faire menée.
Les Cériens, Graviciens,
Les Phrygiens, Liguriens,
Faisaient entr'eux petite troupe,
Et ne montaient qu'une chaloupe.
N'aurai je donc pas bientôt fait ?
Peste ! j'oubliais le plumet
D'un certain drille de Cupave,
Portant un teint de betterave,
Plumes de cygne à son bonnet,
Et le maintien d'un lansquenet.
Son vaisseau, nommé le Centaure,
Voguait sans craindre la rémore,
Monté par cent trente gaillards,
Accoutumés à lancer dards.
OEnus n'avait qu'une brigade,
Bonne pour la carabinade,
Même pour les enfants perdus,
Tant ils étaient allègres, drus,
Et paraissaient d'humeur fort libre.
Cet OEnus était fils du Tibre,

Et de la sorcière Mantò :
Mais quoiqu'il n'eût pas un zéro,
Il donna des murs à Mantoue
De limon, de bois et de boue.
Pourquoi tourner autour du pot ?
De Galandage c'est le mot :
Avec cette belle chemise,
Elle ne craignit plus la bise.
Du Mantouan sous Mincius,
Très grand ennemi de Turnus,
Comme de son ami Mézence,
Cinq cents hommes porteurs de lance,
Vêtus de peaux de louveteaux,
Et tous couronnés de roseaux,
Marchaient avec effronterie,
Méditant quelque espièglerie,
Ou quelques tours d'Italiens,
Pour venger ces pauvres Troyens.
Aulètes à l'arrière-garde
Avait mis un bon corps de garde,
Ambulant sur deux gros vaisseaux,
Commandés par deux généraux.
Il avait pris pour sa devise,
En poupe un Triton sans chemise,
Large d'épaule et fort velu
De la tête jusques au q.
De par les Dieux et les Déesses,
Muse, sans chercher de finesses,
J'ai rangé les Étruriens,
Les Mantouans, les Cériens,
Suivant avec grande allégresse,
Le réservoir de la finesse,
Ou le grand chef des Phrygiens,
Ce reconfort de tous Troyens.

Je croyais n'y pouvoir suffire,
Et j'étais près de me dédire
D'avoir morgué votre secours,
Dans un trajet de si long cours :
Mais serviteur, belle Urañie,
J'ai bien fini ma litanie.

Comptons à présent les vaisseaux.
Trente voiles fendent les eaux
Pendant la nuit, au clair de lune ;
S'ils sont soutenus de Neptune,
C'est ce que dans peu l'on saura,
Et que la suite nous dira.

Ænéas routait par le large,
Assez éloigné de la marge,
Ou du rivage de la mer,
Ayant près de lui pour Alfier,
Pallas, fils unique d'Évandré,
Qu'il parut étonné d'entendre
Badiner autour de son bord :
Il crut être dans quelque port,
Quand il aperçut des Naiïades
Faire sur mer mille gambades,
Danser autour de ses vaisseaux,
Et flûter sur des chalumeaux
Avec beaucoup de mélodie,
Les plus beaux endroits de sa vie.
Ces nymphes en chantant nageaient,
Et devant le convoi voguaient.
Quand la belle Cymodocée,
De vive éloquence douée,
En fit montre au bon Ænéas,
De veiller fatigué, fort las,
Comme de gouverner les voiles,
Les mâts, les cordages, les toiles.

« Dormons-nous, prince, ou veillons-nous ?
Dit l'une ; nous connaissez-vous ?

« Et savez-vous bien qui nous sommes ? »

« Parbleu ! vous n'êtes pas des hommes, »

Répondit Énée en courroux.

« De par Jupin, rassurez-vous,
Lui répliqua cette naïade ;

« Nous avons manqué la grillade

« Dont a voulu nous régaler

« Le Latin voulant nous brûler ,

« Avec de grands flambeaux de paille ,

« Qu'en main portait cette canaille.

« Cybèle, la mère des Dieux,

« Qui partout les suivait des yeux,

« Nous donna contre la brûlure,

« Vite cette aimable figure.

« Qui fut trompé ? ce fut Turnus ;

« Il en devint des plus camus ;

« Car il nous vit sur le rivage,

« Et nous entendit chanter rage ;

« A contrepoil psalmodier,

« Et fièrement l'injurier.

« Cependant, ton petit Iule,

« Prêt à tomber dans la bascule,

« Dans ces murs est environné ,

« Et du Rutule espionné.

« Il a soutenu comme un diable

« Un assaut presque insoutenable,

« Où ces fendants, ces garnements,

« Ont tué force jeunes gens,

« Dont il gagna grand mal de ventre :

« Or, ce mal ne vaut pas le diantre,

« Et vaut encor moins que bibus ,

« Si c'est un *cholera morbus*,

« Déjà l'on voit de l'Étrurie
 « La nombreuse cavalerie,
 « Qui se joint aux Arcadiens,
 « Pour le secours de tes Troyens.
 « Mais ce songe-creux de Rutule,
 « Ce Turnus, hardi comme Hercule,
 « Veut leur lâcher un lais courant,
 « Pour les prendre tous au battant.
 « Va! dès que tu verras l'aurore,
 « Tandis qu'ils dormiront encore,
 « Arranger et mettre sur pié
 « Les troupes de ton allié.
 « Surtout prends ton invulnérable,
 « Ton bouclier impénétrable,
 « Qu'a forgé de sa noire main
 « Le Dieu des forgerons, Vulcain.
 « Va! jamais le pieux Énée
 « Ne fera si bonne journée,
 « Que celle qu'il fera demain. »

Après quoi poussant de la main
 Le vaisseau de ce capitaine,
 Elle courut la pretontaine,
 Fit quatre tours de baladin,
 Parla, chanta Périgordin,
 Dansa bien mieux qu'une Sirène
 Des bords renommés de la Seine,
 En levant son vertugadin;
 Puis elle disparut soudain,
 Prenant la route de Falaise,
 Mais laissant le Troyen bien aise.
 Son bord plus vite que le vent
 Faisait un mille en un moment,
 Pendant qu'avec beaucoup de zèle
 Il fit sa prière à Cybèle

« O toi! dit-il, qui de sapin
« Me régalas, moi, galopin,
« Quand je fis bâtir une armée
« Pour la mer Méditerranée :
« Toi, la mère de tant de fioux,
« Dont les moindres sont demi-Dieux :
« Sauve-moi de ce labyrinthe.
« Je te promets de payer pinte
« A la première occasion,
« Pour la boire à l'intention
« De si généreuse Déesse.
« Tu vois qu'on talonne et qu'on presse
« Mon fils Ascagne dans son fort,
« Sans doute il n'est pas le plus fort.
« Fais que je prenne sa revanche;
« D'une dinde grassette et blanche,
« Je régalerai ton docteur,
« Ou ton grand sacrificateur.
« Pour toi, je te donne en mémoire
« De cette future victoire,
« Que je dois bientôt remporter,
« Ce qu'un laquais pourra porter
« (Avec l'appareil d'une offrande)
« De bon tabac de contrebande,
« De bergamote ou mille fleurs,
« Ou de quelques autres odeurs;
« Plus un demi-cent d'écrevisses,
« De porcelaine deux services,
« Des tablettes de vrai chagrin,
« Une cage avec un serin.
« Mais fais donc, puisqu'il faut me battre,
« Et que l'on n'en veut rien rabattre
« Dans la boutique du Destin,
« Que j'extermine le Latin,

« Que je me transplante en sa place,
 « Que je remplume ma besace
 « Des restes, ou des défructus,
 « De ce roitelet de Turnus;
 « Permets que je le trousse en male,
 « Ou qu'il soit mis à fond de cale. »

Maron dit que ce lime-sourd
 En cet endroit demeura court.

Cependant fendant le nuage,
 Apollon entraît en voyage,
 Et commençait à déboucher
 Vis-à-vis l'endroit du coucher
 Du grand falot de ce bas monde.
 Déjà son char sortait de l'onde....

Mais pourquoi prendre ce détour,
 Pour dire qu'il était grand jour?

« Soldats, dit le bonhomme Énée,
 « Voici cette grande journée
 « Où je dois cueillir des lauriers,
 « Aux dépens de ces levriers.
 « Faites valoir votre courage;
 « Surtout point de patelinage;
 « Défendez-vous en gens de bien,
 « Qui comme moi ne craignez rien.
 « Après, foi d'un homme d'épée,
 « Vous aurez la franche lippée,
 « De marauder permission,
 « En pays de promission.
 « Tenez-vous prêts pour l'abordage,
 « C'est où sera le grand carnage.
 « Soyez tous fermes comme un roc,
 « Faute d'armes prenez un croc,
 « Pour vous garantir des taloches
 « De ces vrais chercheurs d'anicroches.

« Je vois déjà le camp Troyen ,
« Qu'en échec tient l'Italien ,
« Qui leur fait manger maigres soupes.
« Amis, disposez vos chaloupes ;
« Marchez en ordre, allez de front
« Les forcer de faire faux bond.
« C'est bien à la gent Rutuloise
« De s'aviser de chercher noise
« A tant de braves citoyens ,
« Sans feu, sans lieu, même sans biens! »

Là-dessus il fait voir son casque ,
Au Mantouan , au Bergamasque ,
Et prend en main son bouclier ,
Que lui portait son écuyer.
Il fut aperçu des murailles ,
Dont chacun faisait des gogailles ,
Et qui pis est le conte bleu
En s'épanouissant un peu.

Parlant du bouclier d'Énée ,
Virgile en sa verve échauffée
Fait certaine comparaison ,
Assez de mise et de saison ,
Pour me divertir sans scrupule :
Il en fait une canicule ,
Mauvaise constellation ,
Trainant toujours contagion ,
Comme le pourpre ou bien la peste ,
Ce qui me réjouit de reste ,
Flatte , et me dilate le cœur ,
Et reïève ma belle humeur.

Turnus au bruit de la fanfare ,
Du remument, du tintamarre
Qui charivarisait sur l'eau ,
Aussitôt s'écria , « tout beau!

« De la mer est-ce donc la fête,
« Pour que poissons lèvent la tête,
« Fassent courbette et tant de bruit ?
« Qui jamais tant en entendit ?
« Quoi donc, sur l'aquatique rive
« Est-ce qu'on lave la lessive ?
« Oh parbleu ! monsieur le poisson,
« Je veux vous mettre à la raison.
« Comment ! les turbots et les soles
« Viendront nous donner croquignoles,
« Et nous troubler dans nos travaux ! »

Mais lorgnant il vit des vaisseaux
Et connut, non sans fâcherie,
Que ce n'était pas raillerie :
Car la flotte gagnait le port,
Et commençait à mettre à bord,
Ce qui le fit changer de note,
Et sur-le champ prendre la botte.
Il fit filer ses piétons,
Le long du port vers les pontons
Qu'à bord faisait jeter Énée,
Et fit à grands coups de cognée
Faire des abatis soudain,
Pour défendre tout le terrain,
Qui du port était à la ville.
Peste ! c'était un homme habile,
Et qui savait bien son métier.
Dès qu'on eut vu le bouclier
Du chef de la nouvelle Troie,
Le Phrygien marqua sa joie,
Arrangé sur les garde-fous,
Par une grêle de cailloux,
De javelots, de dards, de flèches,
Dont une perça les calèches

D'un général italien ,
Ce qui ne leur fit pas grand bien.
Ils tracèrent une rigole ,
D'où ces bonnes gens par bricole
Faisaient rouler des pots à feux ,
Et mille ingrédients sur eux.

Turnus avait quitté sa tente ,
Pour s'opposer à la descente ,
Qu'il craignait autant que la mort :
Aussi fit-il un grand effort ;
Il harangua sa soldatesque
D'une manière assez grotesque.

« Amis, il faut vaincre, ou mourir
« Cent fois plutôt que de souffrir
« Que ces gens, ces prétendus braves,
« Nous rendent jamais leurs esclaves.
« Du rivage allez vous saisir,
« Car vous n'avez pas à choisir ;
« Vite, que ses pas on redouble ;
« Portons la terreur, et le trouble ;
« Voici la grande occasion ,
« Et la décisive action
« Qui doit terminer cette guerre ;
« Après cela videz le verre,
« Haussez le coude, et buvez bien,
« Je ne vous demande plus rien. »

Cela dit, à la courte paille,
L'ardent Turnus, vaille que vaille
Fit lors tirer les escadrons,
Les bataillons, les lancerons,
J'entends par-là les porte-lance
Ou les lanciers, c'est même chance,
Pour aller défendre le port,
Et peut-être y gagner la mort :

Car on ne va pas à la guerre,
A dessein de vieillir sur terre.

Cependant messire Ænéas
Pour son profit ne dormait pas,
Il avait la puce à l'oreille,
Puisque d'une ardeur sans pareille
Il fit mettre en mer ses pontons,
Et déballer ses bataillons.
Certains imitant la grenouille
Qui sur les bords de l'eau farfouille,
Patrouillaient en gagnant le port,
Et tout mouillés venaient à bord.
Les uns s'élançaient sur les sables,
Les autres leur jetaient des câbles,
Qu'ils accrochaient à leurs vaisseaux,
Et se glissaient sans prendre d'eaux.
Là, chaloupe, barque, et barquette
Platte, bateau, planche et banquettes,
Tout servit au débarquement,
Ce qui se fit en un moment.
Tarcon connaissant la contrée
Profita seul de la marée.
La fine lame que c'était !
Pendant qu'au port on débarquait
Il fit faire une revirade,
Qui servit alors d'estacade,
D'où l'on tira sur Rutulois
Drus et menus, comme des pois,
Cela veut dire à la poignée ;
Dont il s'ensuivit la saignée
De maints soldats du Laurentin.
Soit que Tarcon eût trop matin
A son bord donné la poussée,
Ou que quelque maligne ondée,

A la requête d'un saumon,
L'eût frappé droit vers le poumon,
Il s'entr'ouvrit et vit son monde,
Au gré des vagues et de l'onde,
Flottant au milieu des débris.
En poussant en l'air de grands cris,
Turnus se déconforte et beugle,
A peu près tout comme un aveugle
Qui vient de perdre son bâton :
Appuyé sur son es ponton,
Il fait sonner le boute-selle,
Fait serrer marmite et gamelle,
Abandonner tous les travaux,
Tourner tout court vers les vaisseaux ;
Et fier comme un prince d'Orange
Se jette au milieu de la fange,
Pour s'opposer par un effort
A la descente dans le port.
De son côté messire Énée
Bien commençait sa matinée.
Le grand Théron (qui l'aurait cru ?)
D'un grand coup de pied dans le cu
Fut atterré sur le rivage.
Lycas près de lui faisait rage,
Mais un revers bien appliqué,
Et sur son nez des mieux flanqué,
Le fit suivre son camarade.
Gyas eut pareille accolade,
Cyflée à peu près même sort ;
L'un était grand, l'autre était fort,
Et donnaient à coups de massue
Aux débarquants bonne venue.
Ænéas fit un meilleur coup ;
D'un trait lancé de bout en bout

Il coupa le chemin des vivres,
Et mit Pharus dedans ses livres.
Ce Pharus était grand parleur,
Grand fanfaron, grand vétilleur,
Qui s'en faisait beaucoup accroire;
Jugez s'il n'eut pas grand déboire
De se voir couper le chifflet
Par un si vilain camouflet.
Cydon eût eu même piquêre,
Si par une heureuse aventure,
Il n'eût été bien secouru,
Par les sept fils d'un lustucru,
Nommé Phorcus de bon parage;
Ces sept grivois visant l'image
De notre pieux Ænéas,
De tout massacrer un peu las,
Lui lancèrent leur javeline,
Dont l'une aurait percé l'échine,
L'autre le cou, l'autre le cu,
Malgré sa force et son écu:
Mais madame Vénus sa mère
D'une main hardie et légère,
Sans paraître là toutefois,
Les escamota tous les trois:
Les autres donnant sur son casque,
Ne firent ni frisque ni frasque.
Achate chamaillait des mieux;
Chamaillant il dit au Pieux,
« Vous commencez bien la journée,
« Mon très-révérénd père Énée:
« Ces traits rougis du sang des Grecs
« Chez Turnus feront des échecs,
« Servez-vous-en, je vous en prie. »
« Achate, je te remercie, »

Lui dit le bon prince troyen ;
Puis reprenant hardi maintien ,
Ce ne furent que des ruades ,
Des coups fourrés , des souffletades ,
Des cris affreux , ou languissants ,
Poussés par les agonisants .
Tout se mêla : dans la mêlée
On vit briller messire Énée ,
Lançant un grand dard sur Méon ,
Lequel perça comme un poinçon
Sa cuirasse , aussi sa rondache ,
Et sa poitrine , dont il crache
Son âme avec ruisseaux de sang ,
Ce qui le mit au même rang
De ceux qui vont dans l'autre monde .
Numitor en qui force abonde ,
Voulut d'un coup d'estramaçon
D'Ænéas couper un tronçon ;
Mais il prit Gautier pour Garguille ,
Lui-même passa par l'étrille .
Clausus , jeune et vaillant soldat ,
Qui dans sa tête avait un rat ,
Ce que nous appelons folie ,
A Driope arracha la vie ;
Son âme en sortant de son corps ,
En cromornant prit ses essors ,
Se dissipant comme en fumée ,
Dont en trembla toute l'armée .
Plus embrocha trois Thraciens ,
Avec autant d'Ismariens ,
Tous à la fois d'une enfilade ,
Dont il fit plus d'une gambade :
Six embrochés de bout en bout ,
Méritaient bien qu'il bût un coup .

Les Arunciens avec Halaise,
Et Messape, par parenthèse,
Se battaient en enfants perdus,
Traitaient Troyens en choux cabus,
En faisaient des capilotades,
Des saupiquets, des marmelades;
Enfin partout on bataillait,
On rognait, tranchait et taillait :
Ici, l'on se tape, et l'on tue ;
Là, l'on se trémousse et remue,
A qui maître demeurera
Du champ de bataille, et fera
A son concurrent faire gille,
Pour entrer en vainqueur en ville.

Mais voici bien un autre cas :

Ce jeune blondin de Pallas,
Qui des premiers franchit la rade,
Non sans quelque estramaçonnade,
Dardant flèches et javelots,
De tous côtés brisant des os,
Vit ses rossignols d'Arcadie,
Belle et bonne cavalerie,
Qui fuyaient devant le Latin,
Comme un loup devant un mâtin.
Ne pouvant comme infanterie,
Éviter la trigauderie
De ce passefin de Turnus,
Plus rusé que ne fut Ninus ;
D'une seule pantalonnade,
C'est-à-dire d'une passade,
Ou, pour parler correctement,
D'un pas s'élança brusquement,
Avec grand péril de sa vie,
En traversant troupe ennemie,

Tout au milieu de ces fuyards,
Criant : « Vous êtes des pendants ;
« Est-ce ainsi que mon père Évandre
« Vous apprenait à vous défendre
« Quand dans son temps il guerroyait,
« Et qu'en bataille il vous menait ?
« Allons, allons, prenez courage,
« Tâchez de vous faire un passage
« Au travers de ce bataillon,
« Blotti là-bas comme hérisson ;
« Par ce chemin en Arcadie,
« Notre pays, notre patrie,
« Nous irons manger des pois verts,
« Boire de nos vieux vins couverts,
« Nous irons à la comédie,
« Et nous ferons joyeuse vie.
« Mais avant, à grands coups de poings,
« Il faut balafrer ces sagouins,
« Leur en donner à dos, à ventre,
« Et les envoyer dans le centre,
« J'entends dans le Capharnaüm,
« *Per secula seculorum.*
« Vous n'avez point d'autre passage,
« Qu'en faisant grand remû-ménage,
« Chez ces malotrus, ces surnois,
« Chez ces bigots de Rutulois,
« A qui vous ferez mettre nappe
« Sur table, malgré leur Messape,
« Et malgré leurs arrière-bans,
« Fussent-ils tous des Aldermans. »

Alors Pallas taille-besogne,
Tranche partout, entaille, et rogne,
Fait fort le cheval échappé,
Montre qu'il n'est pas éclopé,

En se démenant comme quatre,
Tant il appetite de se battre.
Ses gens le suivaient de fort près,
Faisant à leur tour des progrès.
Lagus avec sa valetaille,
Accroché dans une broussaille,
Fut atteint d'un coup dans le dos,
Qui lui fracassa bien trois os,
Sans compter deux nœuds de l'échine.
Hysbon sur bête chevaline,
Reçut un coup dans le poumon,
Qui lui fit mordre le limon.
Hélénus perdit la lumière,
D'un coup qu'il eut dans la visière.
Et ce qui très-fort lui déplut,
Dans le peu d'instant qu'il vécut.
Pallas entraït des mieux en danse,
Tuant, portant mauvaise chance ;
Un Larys et Tymber, jumeaux,
Jeunes, dodus, vaillants et beaux,
Ressemblant à l'Amour tout comme,
Ce Tymber fut fait gentilhomme :
D'un damas fin le fier Pallas
Lui fit voler sa tête à bas,
Ce qui fit dire, c'est dommage
D'assommer tel homme à son âge.
Mais cela ne l'empêcha pas
Pour le coup de passer le pas.
Larys pour le venger se cabre,
Et dans sa main prenant son sabre,
Courut au meurtrier soudain ;
Qui d'un seul coup tronquant sa main,
Avec une de ses oreilles,
Fit penser de lui des merveilles.

Après la mort de ces jumeaux,
Il courut à deux grands chevaux,
Traînant une chaise roulante,
Ou bien un char, que je ne mente :
Rhétée était monté dessus,
Il se sauvait avec Ilus,
Et s'allait cacher dans sa tente,
Presque à demi-mort d'épouvante ;
Quand cet intrépide Pallas,
D'une main saisissant son bras,
Lui fit faire la dégringole,
Et lui fit passable rigole,
Par où son âme et son esprit
Sortirent, comme il est écrit
Dans le journal, ou répertoire,
Qui de ce fait apprend l'histoire.
Tout en fut, les Arcadiens,
Les Phrygiens, Étruriens,
Donnaient de terribles taloches,
De leurs épieux et de leurs broches,
Et comme de vrais carabins
Ils menaient ces pauvres Albins,
Sans leur parler, sans dire gare ;
Après cela sonnaient faufare,
Et recommençaient de nouveau
A jouer des mains, du couteau.
Sur cela notre bon Virgile,
Des poètes le plus habile,
Fait certaine comparaison,
N'ayant ni rime, ni raison,
Que je tairai, ne vous déplaise.
D'autre côté le brave Halaise,
Couvert d'écailles de poisson,
Portant en main un saucisson,

Fait comme une billevesée ,
Le jeta comme une fusée ,
Au nez de Phérés et Ladon :
Avecque ce grillant brandon ,
Il leur grilla grande moustache ,
Le poil des yeux, de la ganache ,
La cuirasse et le gantelet ,
Le casque avec un beau collet
D'un point rebroché dans Venise ;
Enfin , la veste et la chemise ,
Tout fut brûlé , tout y passa.
Un peu plus loin il redressa
L'épaule au fameux Démodoque ,
Et lui fendit en deux sa toque ;
Toque de valeur et de prix ,
Piquée en or sur velours gris ,
Par sa sœur fort aimable fille ,
D'un beau plumage et très-gentille.
Hélas ! de la beauté le don
Tomba sous les coups d'espadon.
Strimon en fut pour la main gauche.
Thoas , qui fièrement chevauche
Jeune cheval Andalousin ,
Entendit sonner le tocsin
Sur la ferraille de sa crête ;
C'était d'un caillou sur la tête ,
Qu'Halaise lui jeta bien fort ,
Dont il s'ensuivit prompte mort ,
Pallas voyant ce trouble fête ,
Le prit par la manche et l'arrête ,
En lui parlant de la façon :
« Un peu trop vite , mon garçon ,
« Vous menez de mon Arcadie
« La fringante cavalerie.

« Il faut sans faire un grand effort ,
« Que j'apaise votre transport ;
« Vous pourriez d'une pleurésie ,
« Mal aussi grand qu'épilepsie ,
« Gagner étant en action ,
« La mortelle inflammation. »

Cela dit, ce Pallas farfouille
Dans le réservoir à l'andouille,
Aux boudins blancs, aux boudins noirs,
Puis dans les ténébreux manoirs,
Le fait aller comme en furie,
Dire combien de menterie
Il avait dit étant ici.

Ismaon le suivit aussi,
Et comme lui perdit la vie,
Pour lui servir de compagnie.

Cependant le brave Lausus,
Grand général après Turnus,
Des Latins le grand patriarche,
D'abord fit une contre-marche,
En voyant les Italiens
Galvaudés par Étruriens.

A bout portant d'une escopette
Il fit faire triste courbette
Au preux Abas qui le bravait,
Et qui déjà le bras levait
Pour lui faire grande saignée
Aux quatre ars avec sa coignée;
Arme qui le suivait toujours,
Sans qu'elle pût sauver ses jours.

Je ne sais si c'est raillerie,
Mais grande on nous fait la tûrie.
On ne voyait qu'Arcadiens,
Que Rutulois et que Troyens,

Mourants, ou morts à plate terre :
Les uns juraient contre la guerre,
Les autres demandaient du vin ;
Prières disait le Latin,
Soit chapelet, soit le rosaire ;
L'autre baisait son scapulaire ;
Celui-ci demandait pardon,
L'autre demandait du bonbon ;
Pour le rossignol d'Arcadie,
Il faisait triste mélodie ;
Le Phrygien à pleine voix
Demandait tous ses Dieux de bois,
Ou Dieux Pénates, c'est le même ;
Comme je n'ai pas fait carême,
Je le dirai de bout en bout,
Et cela m'aidera beaucoup.
Enfin jamais tel tripotage
Ne s'était vu sur ce rivage.
On bourdonnait, on se plaignait,
On mugissait, on rechignait ;
Et cependant à force égale,
Chacun conduisait sa cabale.
Pallas pressait, mais vivement,
Lausus s'opposait fortement.
Ils étaient de la même année,
Et je crois de même journée.
Tous deux avaient le teint fort clair,
Et se mettaient du meilleur air :
Mais par malheur leur destinée
A ce combat était bornée.

Comme ces choses se passaient,
Et que les Latins commençaient
De prendre poudre d'escampette,
L'histoire dit qu'une coquette,

Princesse au moins sœur de Turnus,
 Lui vint recommander Lausus,
 Et le prier avec instance,
 En lui faisant la révérence,
 De voler vite à son secours,
 Car en lui gisait son recours.
 Turnus était sur sa charrette.
 Que traînait très-maigre squelette :
 A force de coups d'aiguillons,
 Il la fit franchir les sillons ;
 Et tout suant fendant la presse,
 Il arrive en grande détresse,
 Éveillé comme émerillon
 Au milieu d'un gros bataillon.
 « Latins, dit-il, faites retraite,
 « Je veux me battre tête à tête
 « Avec ce jeune fier-à-bras,
 « Ce petit morveux de Pallas,
 « Qui quitte exprès sa Palantée,
 « Et qui d'une ardeur éventée,
 « Vient ici moudre à mon moulin,
 « Manger mon pain, boire mon vin.
 « Croyait-il, quittant l'Arcadie,
 « Ici venir à l'étourdie,
 « Jouer du bâton à deux bouts,
 « Nous perdre et nous abimer tous ?
 « Va, va, bientôt pour ma dent creuse,
 « Tu vaudras moins qu'une macreuse !
 « Qu'Évandre n'est-il le témoin
 « Des coups que je te vas, sagouin,
 « Appliquer sans miséricorde ! »
 Après cette forme d'exorde,
 On vit tracer les Rutulois,
 Et les Latins à cette voix.

Pallas comme un sot, un grand ase,
 Parut un moment en extase,
 Regardant Turnus fixement,
 Puis lui fit ce beau compliment :

« Penses-tu que tes incartades,
 « Et tes lâches fanfaronnades,
 « Intimident un ennemi
 « Qui ne te voit pas à demi,
 « Et qui fait consister sa gloire
 « A te mettre à bas la mâchoire,
 « Même à te dépouiller tout nu,
 « Comme un Pierrot, un malotru ?
 « Que si le Destin, au contraire,
 « Veut que tu fasses l'inventaire
 « De mes tripes, de mes boyaux,
 « Et que succombant sous ta faux,
 « Ainsi tu me barres la veine,
 « Je subirai mon sort sans peine,
 « C'est dont Jupin sera garant ;
 « Mais finissons ce différend. »

Cela dit, au champ de bataille

Il entra couvert de ferraille.

Le fier Turnus de son côté,

De sa charrette étant sauté,

Comme un lion tenant campagne,

Que toujours fureur accompagne

Quand il voit de loin le taureau,

Sur lui l'épée hors du fourreau,

Se jetait à bride abattue,

En gueulant, au meurtre ! au feu ! tue !

Pallas au ciel levant les yeux,

Fit cette prière à ses Dieux :

« O toi victorieux Alcide,
 « Qui sur les conquérants préside,

« En mémoire de ce festin,
 « Que fit sur le mont Palatin
 « Mon père Évandre à ton passage,
 « Faisant joyeux pèlerinage,
 « Où tu mangeas force bonbons,
 « Confitures, et macarons,
 « Rôti doré, friand potage,
 « Où tu bus vin de l'Hermitage;
 « Protège mes premiers exploits,
 « Et conduis mon bras et mes doigts,
 « Pour que mon trait jusqu'à l'empenne
 « Entre dans la vaste bedaine
 « De cet avaleur de pois gris;
 « Qui voudrait de notre débris
 « Enrichir sa gent Rutuloise,
 « Moins brave qu'elle n'est sournoise. »

Alcide ces mots écouta,

En gémit, même en tremblota,

Et qui pis est versa des larmes.

Jupin lui dit : « Le sort des armes

« Est un sort tout des plus douteux,

« Aujourd'hui l'on peut être heureux,

« Et demain se voir en disgrâce :

« Hélas ! en si petit espace,

« Un homme monte et puis descend :

« D'exemples voulez-vous un cent ? »

Après cet essai de morale,

Jupiter dit : « Je m'en brimbale.

« Pallas vise droit à sa fin,

« Il sera mort demain matin.

« D'autres issus du sang céleste,

« Y sont restés, j'en ai de reste

« A vous nommer dans mon loisir,

Pour contenter votre désir ;

« Souvenez-vous des murs de Troie ,
« De Sarpédon qui fit ma joie ,
« Qui ne vivait que de biscuit ;
« Il y resta : dont bien m'en cuit.
« Turnus même est très-près du terme ,
« Où sa rude et brute épiderme
« Doit être taillée en lambeaux ,
« A coups de hache , ou de couteaux.
« De chacun , selon sa portée ,
« Enfin la vie est limitée. »

Cependant le brave Pallas ,
D'un dard grand comme un échelas ,
Plus pointu que n'est une broche ,
De toute sa force décoche
Un grand coup qui m'aurait fait peur ,
Mais qui n'attrapa par malheur ,
Turnus qu'au-dessus de l'épaule ;
Lequel se saisit d'une gaule ,
On entend bien d'un javelot ,
Montrant qu'il n'était pas manchot.
En le lançant , il dit : « Prends garde !
« Je vise au baril de moutarde ,
« Avec un dard si pénétrant ,
« Qu'il va l'ouvrir dans ce moment.
« Tu n'en feras pas davantage ,
« Enfant gâté qui n'es pas sage. »
Et sur cela lance le dard ,
Qui fit comme un coup de pétard ,
Étendit Pallas sur la terre ;
Or voilà les fruits de la guerre.
Toute l'armée en retentit ,
L'Arcadien s'en émeutit ,
Le Rutulois en dansa d'aise ,
Le Latin en fit un dièse ,

Pour accompagner son esprit ,
Qui sortant, comme on me l'a dit,
De son corps par cette rigole,
Fit deux ou trois tons de viole,
Et cinq ou six de clavecin ,
Qui résonnèrent dans son sein ,
Quasi comme la symphonie
D'une leçon de Jérémie.
Turnus étant grand dégoiseur,
Sur cette mort fit l'orateur ;
Et d'un ton de railleur à gage,
Il mit en œuvre son ramage ,
A peu près de cette façon ,
Du goguenard prenant le ton :
« Arcadiens, tous gens à pendre ,
« Allez-vous-en trouver Évandre ,
« Rendez-lui son cher fils Pallas ,
« Et n'oubliez point les hélas
« Que vous devez à votre maître ,
« Que je n'ai pas occis en traître.
« Rendez-lui son corps. Pour ses biens,
« Pour le sûr ils seront les miens ;
« Puisque je garde sa goguille ,
« Son nœud de cravate jonquille,
« Sa cuirasse et son baudrier,
« Son casque et son gauche étrier,
« Le droit étant dans la bataille
« Demeuré dans cette broussaille ;
« Bref tout le reste je saisis. »
Aussitôt pris, aussitôt mis :
Ce qui fit dire à son grand page ;
C'est Arlequin trousse-bagage.
Fort chagrin était le Troyen ,
Aussi bien que l'Étrurien ,

De voir telle fanfaronnade,
Après une telle algarade,
Mais chut ! bientôt viendra le temps ,
Où l'on abreuvera les champs
Du sang de ce rude adversaire ,
Du Latin l'ange tutélaire ,
Le défenseur du Rutulois ,
Et des princes le plus mâtois.

D'abord la prompte Renommée ,
A babiller accoutumée ,
Fut apprendre au bon Ænéas ,
La culbute du beau Pallas.
Il partit comme un coup de foudre ,
Pour tâcher d'en aller découdre
Avec ce fatal ennemi ,
Qui le privait d'un tel ami.
On voyait couler sur ses armes ,
En courant , un torrent de larmes ,
Qui ses belles armes rouillaient ,
Et son rabat blanc lui mouillaient.
Ce qu'il trouva sur son passage ,
Fut mis à mort , ou bien en cage.
Bref il était si furieux ,
Qu'il fut , mais d'un grand sérieux ,
Donner du nez contre un gros chêne ,
D'autres disent contre un grand frêne ,
Qui l'envoya du contre-coup ,
A plus de cinq cents pas debout ,
Dont il fit très-laide grimace.
Il se rajuste , il se ramasse ,
Et n'eut qu'un œil au beurre noir ,
Qui ne l'empêcha pas de voir
Assez clair pour se faire route ,
Et pour causer de la déroute

Chez le Rutule et le Latin,
Dont il visita l'intestin.
Avec lui point de compéage,
Partout il faisait grand ravage,
Foulant ses ennemis aux pieds,
Et ralliant ses alliés,
Il ne songeait qu'à la recherche
De ce Géant, de cette perche,
Qui très-fort s'enorgueillissait,
Tandis qu'Ænéas gémissait
De la perte du fils d'Évandre,
Qu'il ne pouvait encor comprendre.
Onc ne se vit en tel détroit
En songeant à ce passe-droit,
Surtout après une alliance,
Qui s'en allait en décadence,
Après tel bouleversement,
Songeant à part au traitement
Qu'il reçut dedans Palantée,
Où du mort la sœur tant vantée
Lui fit une collation
Qui mérite relation.
Elle était d'un panier de fraises,
Et d'une perdrix dans les braises,
D'une compote d'abricots,
D'un salmigondis d'haricots,
D'une tourte toute friande,
Du thé de la façon d'Hollande,
Du Parmesan, de bonnes noix,
Trois instruments, six belles voix,
Dont la délicate harmonie,
Mélée avec la symphonie,
Fut après la collation
Sujet de récréation.

Ce souvenir qui le chicane
Lui faisait faire à coups de canne,
Ce qu'un autre à coups d'espadon,
De dard, javelot, et brandon,
Fait quand il est dans la mêlée.
Là, plus d'une bête épaulée,
Plus d'un borgne, plus d'un boiteux,
Plus d'un manchot, plus d'un cagneux,
Fut fait par le pieux Énée,
Qui dans sa colère effrénée,
Cassa sa canne sur le dos,
Au détriment de quelques os,
De qui tomba dessous sa patte;
Il brisa plus d'une omoplate,
Prit les quatre fils de Sulmon
Sans filet, ni sans hameçon,
Seulement par male aventure;
Et d'Ulfens la progéniture,
Consistant en quatre grands fieux,
Bien faits, posés, polis, pieux,
Qu'il garda pour un saint office,
Ou bien pour faire un sacrifice,
A la tête de ses soldats,
Après les assauts, les combats;
Voulant saupoudrer de leur cendre
Feu son ami le fils d'Évandre.
Après, la baïonnette en main,
Il fut pour abattre soudain,
Foulant aux pieds droits de nature,
L'assommante et triste figure
D'un certain poltron de Magus,
Qui de peur de se voir perclus,
Vint se jeter aux pieds d'Énée,
Lui disant : « De par ta lignée,

« De par Ascagne ce mouton,
« De toi très-digne rejeton,
« Ne plante pas ta hallebarde
« Dans mon réservoir à moutarde,
« Laisse-moi dans ce monde-ci,
« D'en sortir je n'ai pas souci,
« N'ayant fait nulle pénitence
« Pour paraître avec révérence
« Devant Minos le clairvoyant,
« Et Radamante l'effrayant.
« Sauve le fils, sauve le père,
« Tu feras plaisir à la mère,
« Qui perdrait trop à mon trépas.
« De tant tuer n'es-tu point las ?
« Dans une maison magnifique,
« D'ordre ionique, ou bien dorique,
« Que j'ai dans un certain endroit,
« Où je veux te mener tout droit,
« Sans t'égarer, je te le jure,
« Ni sans te faire aucune injure,
« J'enterrai des talents d'argent,
« Monnoyés (c'est mon contingent)
« Avec un demi-cent de vases
« D'or enrichi par des topazes,
« Des améthystes, des rubis,
« Presque tous remplis d'ambre gris.
« En outre, j'ai deux cent cinquante
« Gros, grands lingots, que je ne mente,
« En métal, en argent, en or,
« Ce qui compose mon trésor ;
« Je te le donne, foi d'Itale.
« Aux dents aurais-tu bien la gale,
« Pour refuser si beau présent,
« Et à ton Jule si décent ?

« De tes Troyens la belle gloire
 « Ne put croître par ma victoire ;
 « Un cœur de boue et de limon ,
 « Peut-il assurer leur renom ? »

« Pour qui me prends-tu, misérable ?

Lui repartit le vénérable
 Ænéas, dont tel harangueur
 Venait de tripler la fureur.

« Crois-tu que j'aurai la faiblesse
 « D'accepter ainsi ta richesse ?
 « Conserve-la pour tes enfants ;
 « Quand ils seront devenus grands ,
 « Ils en feront de bons usages ,
 « Si ce sont des enfants bien sages.
 « Turnus en assommant Pallas.....

En cet endroit, d'un grand hélas !

Il montra le sûr interprète
 De la douleur la plus parfaite
 Qu'il sentait, et même du cas
 Qu'il faisait de son cher Pallas...

« Turnus le brisant comme un verre,
 « Rompt tout commerce dans la guerre ;
 « Et puisqu'il la fait sans quartier,
 « Je veux faire même métier. »

Aussitôt suivant sa bourrasque,
 D'une main il ôta son casque,
 Et de l'autre plongea soudain
 Sa baïonnette dans son sein.
 Près de là le grand Émonide,
 De son métier prêtre invalide
 De Diane, et du blond Phœbus,
 Contant sornettes et rébus,
 Revêtu de sa tavayolle,
 De sa mitre et sa banderole,

Dans ses habits plus pétillant,
Voire même bien plus brillant,
Que n'est le doigt d'une bourgeoise
Portant le saphir, la turquoise,
En galopant de rang en rang,
Fut étonné de voir son sang
S'écouler par une fenêtre,
Que lui fit des Troyens le maître,
Au travers de son justaucorps,
Perçant de part en part son corps.
A ce coup perdant la lumière,
Il ne put voir si par derrière
Il paraissait un ennemi
Qui ne le crût mort qu'à demi ;
Il ne vit donc pas que Séreste
Vint le dépouiller de sa veste,
Et de tout le brimborion
Qu'il avait autour du chignon,
Pour en établir un trophée
Au Dieu protecteur de l'armée
D'Ænéas et ses étendards ;
Pour couper court, c'est au Dieu Mars.

Notre prince échappé de Troie
Fit un conte à la mère l'Oie,
Puis prit un peu de brandevin
Pour se tenir le cœur serein.
Ensuite en franc oiseau de proie,
Le plus souvent vrai rabat joie,
Il fondit sur le brave Anxur,
D'un vol rapide, mais trop dur,
Puisqu'il lui coupa la main gauche ;
Main utile quand on chevauche,
J'entends chevauche un Limousin,
Semi frère d'Andalousin ;

Car cette main conduit la bride,
Mène le cheval et le guide,
En plaine, par monts et par vaux,
Et partout où vont les chevaux.
D'Anxur il courut à Cécube,
Allongé presque comme un tube;
Ce Cécube et certain Umbron,
Tranchant du maître Aliboron,
Croyaient réparer le désordre,
Mais ils avaient du fil à tordre,
Surtout pour de jeunes narquois,
Qui malgré flèches et carquois,
Malgré javelots, javelines,
Eurent tous deux dans les tetines
Coup de dards assez bien placés,
Mais coup sur coup des mieux lancés.
Tarquite avec grande secousse,
Venait trottant à la recousse,
Portant casque comme un turban,
Sur ses ergots comme Artaban,
Eut au beau milieu de la panse,
Long de deux bons pieds d'une lance
Que portait le preux Ænéas,
Et le tout pour venger Pallas;
Tirant sa lance avec furie,
Des flancs il lui tira la vie;
Ænéas fut moins narratif,
Que boucher au superlatif:
Cependant voyant ce Tarquite,
Qui de vivre paraissait quitte,
Du pied le poussant rudement,
D'une apostrophe seulement
Il gracieusa son cadavre,
Eflanqué, livide et fort hâvre:

« Puisque j'ai su dans ton poitrail
« Faire sinistre soupirail,
« Pour en faire sortir, infâme,
« Ton esprit, ta rage, et ton âme,
« Désormais d'un épouvantail,
« Dans les sillons pour le bétail,
« Tu serviras, et de pâture
« Aux oiseaux de mauvais augure,
« Tels que corbeaux et cormorants.
« N'est-ce pas se moquer des gens,
« Insulter le ciel et la terre,
« Qu'un garde-bois fasse la guerre,
« Tranche du petit général,
« Quand on ne lui fait point de mal,
« Qu'on chasse loin de son domaine,
« De sa forêt, et de sa plaine ?
« Crois-tu pouvoir tout dans ces lieux,
« Pour être fils d'un de nos Dieux ?
« Va ! double excrément de nature,
« Tu n'auras point de sépulture,
« Seras mangé des hannetons,
« Et peut-être des brochetons,
« Tout au moins des oiseaux de proies,
« Des poulets, dindons, et des oies. »

Sur-le-champ, il grippa Lycas
D'un vilain coup de coutelas,
Qui lui fit abreuvoir à mouche,
Auprès de l'œil qu'il avait louche ;
Dont il perdit raison et sens,
Et mourut en grinçant les dents.
Là tout près, bien à sa portée,
Il coupa la tête d'Anthée,
Grand architecte d'almanachs,
Olibrius à trois carats.

Là, le fils de Volscens, Carmerte,
Blond, blanc, beau, bon, plaisant, alerte,
L'un des plus grands princes Latins
Qui fût parmi les Laurentins,
Avec Numa faisant frairie,
Furent semer la zizanie
Dans le royaume de Pluton,
Chacun par un coup d'hoqueton,
Assaisonné par notre Énée,
N'épargnant rien dans sa tournée;
Enfin finale avec raison
Virgile fait comparaison
D'Ænéas avec Briarée,
Qui jadis causa diarrhée,
Et fit aller à cloche-pied
Le grand Jupin sur son trépied.
Cent bras, cent mains, cinquante bouches,
Faisaient d'étranges escarmouches,
Avalaient terribles morceaux,
Donnaient d'horribles chinfreniaux :
Car pour aller chercher lippées,
Toujours en l'air cinquante épées
Au moins la fable nous le dit :
Sans nous annoncer qui le vit,
Qui fut témoin de ces merveilles,
Et qui lui compta ses oreilles.
Il devait en avoir un cent,
Si de bras il avait autant.
Ainsi conclut notre Virgile.
Ænéas pour chasser sa bile,
Dans la chaleur de ses combats,
Se trouvait cent mains et cent bras ;
Si l'on ne le voulait pas croire,
Ni s'en rapporter à l'histoire,

Je ne sais plus qu'un seul moyen
 Pour honorer ce bon Troyen.
 S'il était là, ma foi j'en jure,
 Il le dirait, je vous assure,
 Et ne nous mentirait en rien,
 Car il était homme de bien.

Mais voici bien autre denrée !
 Je veux parler de l'effarée
 Des quatre beaux chevaux du char
 Que conduisait cet égrillard,
 Ou cet Adonis de Nymphée,
 Qu'embarrassa si fort Énée,
 Qu'ils prirent tous le mors aux dents,
 Et de frayeur tous bondissants
 Fuyaient, mais fuyaient en arrière,
 En renversant sur la poussière
 Leur postillon, ou conducteur,
 Dont il pensa mourir de peur ;
 Mais l'eau de la reine d'Hongrie
 Pour le coup lui sauva la vie.
 Lucage, et son frère Lyger,
 D'un air dispos, d'un pas léger,
 Faisaient faire une caracole
 A deux Danois sortant d'école,
 Traînant un mauvais tombereau.
 Quand ils virent sur le carreau
 Tomber leur allié Nymphée,
 Qu'allait éventrer notre Énée,
 Ils coururent à son secours,
 Croyant interrompre le cours
 De si sanglante boucherie.
 Lyger en arrivant s'écrie,
 « Quoi ! prétends-tu, dis Jaquemart,
 « Fieffé cagot, vilain cafard,

« Portant fistule lacrymale,
 « Établir ici ta cabale,
 « Malgré nous, et malgré nos dents ?
 « Y croyais-tu trouver les champs
 « De ta ville des mieux brûlée,
 « Et par les Grecs des mieux pillée ?
 « Dis-moi donc, fendeur de naseaux,
 « Ne cherches-tu point les chevaux
 « De ce fameux roi Diomède ?
 « Tu tranche ici du Nicomède,
 « Peut-être un peu mal à propos,
 « Pour ta santé, pour ton repos.
 « Il faut punir ton insolence,
 « Mettre une borne à l'impudence,
 « Avec laquelle dans ce camp
 « Tu crois mener tambour battant :
 « Avec tes gueux de rapsodistes,
 « Nos pisse-froid de Latinistes.
 « Je dois, par Jupin notre Dieu,
 « Chasser la guerre de ce lieu.
 « Je veux te saigner sans lancette,
 « Que ce champ serve de palette ;
 « Gâter en mille endroits ton corps ;
 « Mais épargner ton justaucorps,
 « Pour m'en illustrer dès dimanche,
 « Avec une chemise blanche. »

Un maître coup de javelot
 De ce Lyger fut le ballot ;
 Ce qui troubla si fort Lucage,
 Qu'il en perdit d'abord l'usage
 De la voix, même des cinq sens,
 Fors l'un de ces deux reluisans.
 Il en trébucha sur le sable :
 Un second javelot l'accable,

Dans l'aine il entra brusquement,
Et quoiqu'il n'y fût qu'un moment,
Il fit une grande ouverture,
Par où sortit ce qui nature
Anime quand on est vivant.
Ce trou, la peste ! était si grand,
Que par-là toute sa colère
S'en alla dans son hémisphère ;
Je veux dire dans les enfers,
Où Pluton la remit aux fers.
Ce que voyant le sage Énée,
D'une langue morigénée
Il apostropha ce brutal,
Sur un vrai ton sacerdotal.
Lyger tomba dans une ornière,
Qui pour lui devint meurtrière,
D'un cran abaissa son caquet,
Lui fit emballer son paquet,
Pour commencer le grand voyage,
Ou l'éternel pèlerinage ;
Mais comme il appréhendait fort
Ce qui peut viser à la mort,
Les mains jointes, n'ayant point d'armes,
On le vit les deux yeux en larmes,
Non pas d'un air amabilis,
Mais d'un air lacrymabilis,
Faisant une mine piteuse,
Et montrant une âme peureuse,
Demander grâce à son vainqueur.
Disant du profond de son cœur :
« Prince sans pair, pieux Énée,
« Qui sous planète fortunée
« Viens ici faire les plats nets,
« Et nous priver de nos bonnets,

« Par toi-même je te conjure
« De laisser jouir ma figure ,
« Sans dire mot à petit bruit ,
« Dix ans de mon bonnet de nuit.
« Je conjure ta révérence
« De vouloir passer sous silence,
« Que j'ai de ma rage occupé ,
« Fait fort le cheval échappé.
« Que feras-tu de ma fressure ?
« Hélas ! Ænéas , je te jure
« Qu'elle ne vaut rien à bouillir ,
« Et bien moins encor à rôtir :
« Je serais dur comme un coquâtre ,
« J'aurais moins de suc que le plâtre ,
« Enfin je paraîtrais plus sec
« Qu'un Troyen rongé par un Grec.
« Pardonne-moi donc cette offense ,
« Pour que je fasse pénitence. »

En prenant le ton prévôtal ,
Et quittant le sacerdotal ,
Ænéas d'un grand coup d'épée ,
Lui fit au cœur une croisée ,
Par où son âme avec la peur ,
S'en allèrent , non sans douleur ,
Sur le chemin de la nacelle ,
En chantant une kirielle
De jurements séditieux ,
Contre les Troyens , et les Dieux.

Tout ainsi , comme une tempête ,
Aux roseaux fait baisser la tête ,
Fait concentrer de gros vaisseaux
A fond de cale dans les eaux ;
Cause des villes ruinées ,
Sait abattre des cheminées ,

Arracher arbres , arbrisseaux ,
Dans la plaine et sur les coteaux
De même le bon sire Énée ,
A coups de dards , ou de cognée ,
Sur les soldats du Rutulois ,
Déjà n'ayant force ni voix ,
Exploitait sans rodomontade
Ces maîtres passés en gambade ,
Les assommait à coups de pied ,
De l'un avalait la moitié ,
De l'autre écrasait la cervelle ;
Là jouait de la manivelle ,
Ici du sabre et du couteau ,
Avec l'épée hors du fourreau ,
Ou bien en main sa javeline ,
Il entamait ventre et poitrine ,
Dont s'ensuivait toujours la mort ;
Ce qui Turnus chagrinait fort.

Tandis que par le bon Énée
L'armée était si mal menée ,
C'est celle de son ennemi ,
Car pour la sienne , Dieu merci ,
Elle faisait le diable à quatre ,
Tant elle savait bien se battre :
Tandis qu'ainsi l'on chamaillait ,
Les Troyens que l'on assiégeait
Dans le fort , leur nouvelle Troie ,
Tous d'un accord montrant leur joie ,
Voulant avoir part au gâteau ,
Ou du moins changer leur chapeau ;
De leur côté l'âme aguerrie ,
Tranchant de la gendarmerie ,
Ascagne pour leur commandant ,
Prince pour son âge prudent ,

Firent entr'eux une sortie,
Qui de tous points fut assortie.

Jupiter voyant dans les cieux,
Ce qui se passait sur les lieux,
A Junon tint ce doux ramage :

« Ma chère moitié, dont j'enrage,
« Et ma sœur dessus le marché,
« Qui m'as si mal endimanché,
« Est-ce Vénus votre rivale,
« Qui fait que le Latin détale
« Devant ces reclus de Troyens?
« N'ont-ils pas trouvé les moyens
« De paroliser sur l'Itale,
« Et de le bien passer en gale?
« Ne sont-ils pas laborieux,
« Sages, vaillants, industrieux,
« D'humeur accorte, et débonnaire,
« A la vérité sanguinaire?
« Mais quand on se voit malheureux,
« Et que l'on n'a ni feu ni lieux,
« Il faut bien chercher à repaître,
« Faire le valet, ou le maître,
« Ou bien le maître et le valet,
« Comme était monsieur Jodelet;
« Enfin se faire un patrimoine,
« Soit en argent soit en avoine,
« Se raccrocher en quelque endroit
« Où l'on puisse dire à bon droit,
« J'ai travaillé pour ma fortune;
« La chose me paraît commune.
« Qu'en pensez-vous, dame Junon? »
« Hélas ! mon cher poulet mignon,
Lui répondit cette Déesse,
« Turnus en aura dans la fesse,

« Un autre dirait dans le cu :
« Puisque Jupin l'a résolu,
« Que peut Junon que de se taire,
« Ne pouvant pas se satisfaire ?
« Près de vous j'étais en crédit,
« Autrefois vous me l'avez dit ;
« Mais aujourd'hui, quelle vergogne
« Au ciel je n'ai plus de besogne,
« Et Vénus l'emporte sur moi !
« J'en sais la raison, le pourquoi ;
« A tout cela point de remède.
« Ah ! s'il faut que le Latin cède
« Sa femme, son chat, et son chien,
« A ce maraudeur de Troyen ;
« Et que par le sort de la guerre,
« Le Rutule fasse un parterre,
« Du moins conservez-moi Turnus,
« Afin de le rendre à Daunus ;
« Il est d'origine immortelle,
« Comme ce fils de la donzelle,
« Ce grand benêt, ce lustucru,
« Cet idiot, ce malotru,
« A face plus qu'efféminée,
« Enfin ce pleureur à journée,
« Que vous protégez bel et bien,
« Et contre qui je ne puis rien. »
« Oui-dà ! j'y consens, bonne bête,
« Qui souvent a martel en tête,
« Presque toujours mal à propos,
« Pour mon plaisir et mon repos,
« A m'écouter soyez donc prête ;
« J'appointerai votre requête,
« Et je reculerai le sort
« Du prince que vous aimez fort :

« Faites qu'il détale au plus vite ,
 « Qu'il s'échappe et prenne la fuite ,
 « Et que dans un pays lointain
 « Il aille rafraîchir son teint ,
 « Loin de ces échappés de Troie :
 « Mais n'étendez pas la courroie ,
 « Surtout n'en demandez pas plus ,
 « Car je vous prépare un refus ,
 « Mais un refus , dame ma mie ,
 « Fondé sur notre prud'homie ,
 « C'est-à-dire un refus tout court ,
 « Qui lâché n'a point de retour . »
 Dès que le maître du Tonnerre
 Lequel jamais ne se déferre ,
 Eut accordé cette faveur
 A sa femme souffre-douleur,
 Elle se couvrit d'un nuage ,
 S'y tint comme oiseau dans sa cage ,
 Fendit l'air en quittant le ciel ,
 Le cœur tout confit dans le fiel ;
 Et pour qu'on ne vit pas sa crête ,
 D'un bon surtout , fait de tempête ,
 Son nuage elle enveloppa ,
 A la sourdine décampa ,
 Et vint entre les deux armées ,
 Qui lui parurent des pygmées ,
 Sortant de son appartement ,
 En descendant du firmament.
 Arrivant , la bonne Déesse
 Fit un de ces tours de finesse ,
 Dont on ne peut se défier ;
 A force de s'ingénieur ,
 Elle contrefit un Énée ,
 Qu'elle forma d'une nuée ,

Et par un prodige nouveau ,
 Étonnant , rare , autant que beau ,
 Son armet fut à la troyenne ,
 Sans doute à la grosse mordienne ;
 Elle le fit braire et parler ,
 Prendre du petun , renifler ,
 Chanter , sauter , danser et rire ,
 De son prochain beaucoup médire ,
 Jouer du luth , faire des vers ,
 A la vérité de travers ,
 A peu près , et quasi tout comme
 Ceux que l'on verra dans ce tome ,
 Dont le sens est estropié ,
 Sans cadence , grâce , ni pié.
 Tel paraît de nuit un fantôme ,
 Au rapport de l'auteur Brantôme ;
 Ou tels sont tous les songes creux ,
 Qu'on fait quand on ferme les yeux ,
 Quand on dort , ou quand on sommeille ,
 Et quand on croit tenir merveille ,
 De bons écus , des coffres-forts ,
 Force bijoux , riches trésors.
 Tant y a que cette effigie ,
 A Turnus dit : je te défie
 De mener à bout ton rôlet ,
 Et de me prêter le collet.
 Tu verras si je suis un drille ,
 Qui se mouche d'une guenille ,
 Et si je sais mal ferrailer ,
 Batailler , comme tirailler.
 Allons , mets-toi donc en posture ;
 Je veux te mettre à bas la hure ,
 Et t'égorger comme un goret ,
 Car je suis un coupe-jarret ,

Qui des mieux sait jouer son rôle.
Voyez un peu le plaisant drôle!.....
Turnus, au lieu d'un compliment,
Lui lança son dard rudement,
Mais au lieu d'attraper Énée,
Il se perdit dans la nuée,
Dont le fantôme rit beaucoup.
Turnus ayant manqué son coup,
Fut aussi sot qu'une bécasse,
Qui se trouve dans la tirasse :
Mais il fut encor bien plus sot,
Quand il vit partir le marmot
Qu'il croyait le pleureur a gage,
Et qu'il courait vers le rivage.
Alors ne se connaissant pas,
Il dit en poussant un hélas!
Il s'enfuit donc le brave Énée,
Ce larmoyant à la journée,
Ce visage d'enterrement
Qui fait si bien un compliment?
Me trouves-tu si redoutable,
Que tu ne veuille sur le sable
Décider par notre combat
A qui reviendra le grabat ?
Veux-tu quitter ta fiancée,
Et cette future épousée,
Qui t'apporte dans une main
Ce qui sur l'humide terrain
Depuis un temps considérable
Te fait errer en misérable ?
Turnus ainsi complimentait
Celui qu'Énéas il croyait ;
Ne l'estimant au fond de l'âme
Que comme un poltron , un infâme,

Qui fuyait d'en venir aux mains
Avec la fleur des spadassins.
Il suit et pousse sa boutade,
Si bien qu'il trouve dans la rade,
Un navire près d'un rocher,
Sans matelots, ni sans nocher.
C'était d'Ozinius le drille,
Riche en porteurs de souquenille,
Roi des corsaires Clusiens
Venus au secours des Troyens.
Le fantôme du fils d'Anchise,
Comme homme en hiver sans chemise,
Tout tremblottant fut s'y cacher.
Turnus grimpe et va le chercher :
De la poupe il vole à la proue,
Faisant très-pitoyable moue ;
Mais pendant qu'il flairait en vain,
Junon rompt le cable soudain,
Qui l'accrochait sur le rivage ;
Puis rentrant dedans son nuage,
Elle abandonne ce vaisseau
Au gré des vagues et de l'eau.

D'autre côté messire Énée
Cherchait, la gueule enfarinée,
Le roi Turnus pour le combat.
Chemin faisant notre béat
Donna grands coups de sa lardoire,
Dêmeubla plus d'une mâchoire,
Fêla de têtes plus d'un cent,
Sans compter celle de Volcent ;
Fit une brèche à deux échines,
Autant enrhumma de poitrines,
Escarmoucha plus d'un Latin,
Fit la barbe à plus d'un Albin.

Mais retournons à ce navire,
 Qu'un vent plus fort que n'est zéphire,
 Conduit par mer sans savoir où ;
 Peut-être est-ce dans le Pérou.

Le fantôme, qu'il m'en souviennne,
 Avait assez bien fait la sienne :
 Mais à quoi bon se cacher tant ?
 Aussi profita-t-il du vent,
 Et se mêlant dans un nuage,
 A peu près de même plumage,
 Il quitta casque et morions,
 Ces fatras, ces brimborions,
 Qui l'habillaient à la gendarme,
 Toujours prêt à faire vacarme.
 Turnus errant dans le vaisseau,
 Cherche sur pont, visite bau,
 Va dans la chambre et dans la salle,
 Et descend jusqu'à fond de cale
 Pour chercher le faux Ænéas,
 Qui partout ne se trouva pas.
 Pour jurer Turnus est le maître ;
 Et c'est ce qu'il fit bien paraître,
 Quand il se vit si loin du port,
 Du Phrygien et de son fort ;
 Quand il ne trouva que les armes,
 La cuirasse, et la cotte d'armes,
 Le brasselet, le gantelet
 De l'insolent Esprit follet.

« O Dieux ! dit-il, et vous Déesses,
 « Vous passerez pour des Jean-fesses,
 « Si vous protégez ces pillards,
 « Ces fiers-à-bras et ces fuyards,
 « Enfin ces gens à triste mine.
 « Qu'ai-je donc fait qui vous chagrine,

« Pour m'enlever de mes drapeaux ,
« Et pour devenir mes bourreaux ?
« Vous êtes Dieux , Dieux pitoyables ?
« Non , ma foi ! vous êtes des diables ,
« Mais diables pires que cafards ,
« Et plus noirs que des Savoyards.
« Voyez un peu la belle gloire ,
« De procurer ainsi victoire
« Aux restes d'un cheval de bois ,
« A des bandits , des Albigeois ,
« A leur général pleure-miche ,
« Plus propre à parer une niche
« Qu'à venir gober mon gratin ,
« Et m'enlever tout mon fretin.
« Où conduisez-vous ma figure ,
« Digne inventeur des turelure ,
« Des brin bron brac , des zons zons zons ,
« Des laridène et laridons ,
« De tout le long de la rivière ,
« Oh qu'il y va gai , ma bergère !
« Et des toc mon tambourinet ,
« Que l'on chante sur tabouret ,
« En les vendant au coin des rues ;
« Vous qui faites marcher les nues ,
« Apollon le père du jour ,
« Me réserve-t-on pour un four ?
« Me mène-t-on en Barbarie ,
« En Macédoine , en Tartarie ,
« Ou dans le signe du Cancer ?
« Non , non , je suis en pleine mer ,
« Éloigné de mes Latinistes ,
« Des Phrygiens les aubergistes.
« Vents furieux , et vents coulis ,
« Plongez-moi dans le margouillis ,

« De quelque caverne profonde !
« Qu'irais-je faire dans le monde ?
« Puis-je y paraître avec honneur,
« Si l'on me croit un roi sans cœur ? »

Tandis que Turnus se lamente,
Maudit les Dieux et se tourmente,
Qu'il voudrait s'entr'ouvrir le corps
Pour s'enrôler parmi les morts,
Ce qui serait un cas pendable,
Et de tout point non gracieable,
Ou qu'il doit se jeter en mer,
Pour noyer le chagrin amer,
Et qu'il se dit, mais misérable !
La mer ne fut jamais guéable !
Là, le poisson est le plus fort,
On n'y peut gagner que la mort ;
Son navire à force de voiles,
Le vent soufflant bien dans les toiles,
Conduit le clabaudeur Turnus,
Jusque chez son père Daunus,
Dans l'antique ville d'Ardée,
Détruite et fort dégingandée.
Ainsi la Déesse Junon
Sut escamoter son mignon,
Et le garantir des secousses,
Qu'Ænéas eût mis à ses trousses.
A peine arriva-t-elle au ciel,
Qu'elle envoya son arc-en-ciel
Avertir en secret Mézence,
Que sur lui roulait la défense
De l'Itale et du Rutulois,
Qui s'en allaient tout de guingois.
Ce Mézence aussitôt détale,
Après avoir fermé sa malle,

Donné ses bas au ravaudeur ,
Avoir pris , contre maux de cœur ,
Un demi-setier d'eau-de-vie ,
Et se perchant dessus sa pie ,
Courant au milieu des Troyens ,
Leur criant , vous êtes des chiens ,
Chiens indignes de ma furie ,
Qu'il faut mener à la voirie.
Cela dit , il tourna tout court ,
En frappant partout comme un sourd ,
Taillant , faisant plus de besogne ,
Que Galas n'en fit en Bourgogne ,
Et que n'en fit le Sarrasin
Dans les terres du Limousin.
Un gros bataillon d'Étrurie ,
Suivi de sa cavalerie ,
Chantait déjà laridondon ,
Croyant gober ce myrmidon :
Mais lui plus ferme qu'une roche ,
Plus fier qu'un juge de Basoche ,
Plus fort que ne fut un Samson ,
Et plus futé qu'un Brabanson ,
N'ayant aux pieds que des galoches ,
Apostrophait tant de taloches ,
Que ces braves Étruriens ,
Ces rossignols Arcadiens ,
Craignant de mordre la poussière ,
Faisaient quatre pas en arrière ,
Et n'en faisaient qu'un en avant.
Hébrus portant le nez au vent ,
Du fier Mézence eut par derrière ,
Ce que l'on appelle un clystère ,
Assommant pour le pauvre Hébrus.
Autant en eut à jeun Palmus ,

Qui se sauvait avec Latage :
Ce dernier eut dans le visage,
D'une roche un grand coup fourré,
Dont son nez fut éclafourré.
Lausus, le seul fils de Mézence,
Voyant Palmus en décadence,
Fit un tour de maître fripon ;
Il lui prit plumes de chapon,
Qu'il portait en guise d'aigrette,
Son baudrier, avec sa brette,
Sa tabatière, et son réveil,
Même un cadran pour le soleil.
Cependant son père Mézence
D'Évante tira la substance ;
Mit à mort le jeune Mimas,
Qui se trouva sous son damas,
Que Théane sa bonne mère
Eut d'Amique, son heureux père,
A la même heure que Pâris
Fit faire mille et mille cris
A la défunte Reine Hécube,
Grande amatrice de jujube,
De raisiné, de cotignac,
De bon brandevin de Cognac,
D'anis de Verdun en Lorraine,
Dont on parlait alors à peine.
Un Grec, mais un Grec de renom,
Grand hallebardier, c'est Acron,
Au bout d'une large chaussée,
Faisait une ample fricassée
D'Itales et de Laurentins,
Et des alliés des Latins,
Sur son casque fait à Mélinde
Flottait panache de coq-d'Inde,

De couleur d'or, et d'incarnat,
Éblouissant par son éclat.
Une écharpe de filoselle,
Que lui donna jeune Donzelle,
Dont il avait conclu marché,
Et dont il était entiché,
Lui servait alors de ceinture,
Ce qui rehaussait sa figure :
Elle était d'un beau gris de lin,
Pour témoigner amour sans fin.
Sans s'attacher à la cadence,
Acron des mieux menait la danse,
Quand Mézence en tigre affamé
Là se trouvant à point nommé,
A coups de dague défigure
Le Grec Acron et sa parure,
Qui mourant un portrait baisa,
Sur son écharpe larmoya,
Écrivit lettre à sa future,
Lui mandant sa déconfiture,
Regrettant d'avoir peu vécu,
Et de tomber ainsi vaincu !
Ce Mézence était incommode,
Témoin certain fuyard Orode,
Qu'il courut comme on court un fan,
Et le fit baigner dans son sang,
Bain qui n'est pas, pour l'ordinaire,
Fort utile et fort salutaire.
Dès que son âme eut déniché,
Sur son corps Mézence juché,
Comme un vendeur de Mithridate,
Pour se désopiler la rate :
« Amis, dit-il, Orode est mort,
« Lui que l'on estimait si fort

« Parmi la nation Troyenne.

« Déjà la région moyenne

« A vu galoper son esprit.... »

Là, le soldat l'interrompt,
Sur-le-champ fit un feu de joie,

En mangea salade d'anchoie,

But pinte de bon vin d'Arbois,

Et mit en œuvre les hautbois.

Après un tour de sarabande,

Chacun au combat se débande.

Cédique égorge Alcathius,

Rapon tronque Parthenius,

Le riche Hydaspes en a dans l'aile,

Par Socrator trouble cervelle.

Agis arrivant quant et quant,

Par Valéte le suffoquant,

Eut dans la veine jugulaire

Un coup qui le fit sans suaire

Déloger de ce camp sans bruit,

Pour tomber dans l'affreuse nuit,

Qui se trouve au bout de la vie.

Salius assomme Atronie,

Mais par Néalce, Salius

Fut d'abord des cinq sens perclus.

Enfin Messape, homme colère,

Fut fouiller dans le mésentère

D'Éricate grand bandoulier,

Bon soldat et bon pistolier.

De même finit sa carrière,

Et fut exempt d'entrer en bière,

Clonie adroit sur un cheval,

Du reste très-grand animal.

Ma foi si la barbe n'en sue,

Dit Maron, de telle revue;

Comment, morbleu! se souvenir
 De ceux qu'on entendit honnir,
 Jurer, bisquer, pleurer, maudire?
 L'esprit humain n'y peut suffire.
 Jamais combat ne fut si long,
 Si l'on s'en rapporte à Junon,
 Et même à Vénus sa rivale.
 Toutes deux suivaient leur cabale
 L'encourageaient *incognito*,
 A chaque pas disaient *presto*,
 Relevaient l'un, redressaient l'autre,
 Pour tous disaient la patenôte;
 Mais voyaient fort à contre-cœur,
 Tant de sang et tant de rumeur.
 Junon si fort s'en formalise,
 Qu'elle en inonda sa chemise,
 Puis déchira son tapabor,
 De velours bleu galonné d'or.
 Vénus qui ne fut jamais buse,
 Fut se masquer en cornemuse,
 Pour Junon mieux dépayser;
 Puis après fut cornemuser.
 A l'oreille de son Énée,
 En lui lâchant une halenée
 De civette et d'un ambre gris,
 Inventé par le beau Pâris.
 « Veux-tu laisser faire Mézence,
 « Qui rogne ta Troyenne engeance?
 Dit-elle avec une action
 Qui méritait attention.
 « Dans ces sillons il se promène,
 « Se servant de sa grande alène,
 « Aussi fièrement qu'Orion,
 « Qui ne fut rien moins qu'embriou,

« Puisqu'il sut se faire passage ,
« Tant il était grand de corsage ,
« A travers les flots de la mer ;
« Il eût servi de belvédér ,
« Ou de beffroi , c'est chose sûre ,
« Tant grande était son encolure .
« A ton tour va-t'en le gourmer ,
« L'atterrer , et le déplumer ;
« Bref qu'il ne soit plus de Mézence ;
« Que ta main farcisse sa panse
« D'un fer qui soit bien affilé ,
« Et qu'il n'en soit jamais parlé. »

Ænéas après ce langage ,
S'aperçut du remû-ménage ,
Qu'il faisait dans un bataillon ;
Il courut à ce Grapillon ,
Plus animé que le Panthère ,
Pour contenter sa bonne mère .
Mézence en voyant le Troyen ,
En s'écriant , tu ne tiens rien ,
D'un œil mesura son échine ,
Puis élevant sa javeline ,
Il se mit à faire des vœux ,
Qu'il assaisonna d'un , je veux
Que les cinq cents diables m'emportent ,
Et dans le moment me rapportent ,
Les marchés sont comme on les fait ;
Si de ce dard je vois l'effet ,
Je veux aller à pied dans Rome ,
D'où méchant cheval et bon homme
N'ont jamais fait heureux retour ,
Depuis que Phœbus fait le tour
De l'un ou de l'autre hémisphère .
Ce Mézence après en bon père ,

Dit à son fils , « Mon cher Lausus ,
 « Si je bouchonne cet intrus ,
 « Si je désarme ce visage ,
 « Ce qui doit être un bon présage ,
 « Sur-le-champ sans aucun retard ,
 « Foi d'officier et de soudard ,
 « Je fais à ta gloire un trophée
 « De sa dépouille éguenillée ,
 « De son grand chapeau , mais pointu ,
 « Et de ses bas chaussés a cru ,
 « Qui pourraient bien sur ta toilette
 « Servir de triste cassolette ;
 « Car depuis qu'il erre les mers ,
 « Son entretien va de travers. »

Aussitôt dit , son dard s'envole ,
 Fendant l'air plus vite qu'Éole ,
 Et va tomber , faisant grand bruit ,
 Sur son bouclier d'or enduit ,
 Qui du retour perça la côte
 D'Anhor , mais ce fut par sa faute ,
 Pourquoi se trouvait-il si près ?
 Fallait-il là faire *flores* ,
 Le pimpant , le fendant , le brave ?
 Croyait-il gagner une épave
 En risquant d'aller *ad patres* ?
 Ce qu'il fit non *ad honores* ,
 Mais réellement , dont enrage
 Le bon Troyen qui dans sa rage
 D'un dard , ou bien d'un javelot ,
 Fit à Mézence frire un rot ,
 Faisant un trou près sa bedaine :
 Le pauvre diable en eut dans l'aine.
 Son fils qui l'aimait tendrement ,
 Versa des pleurs abondamment ,

Chanta piteuse litanie,
Sur une telle tyrannie,
Appela le sort un faquin,
Jupiter fut un Maroquin,
Junon fut une péronelle,
Vénus une affreuse donzelle,
Et Mars un pied plat, un dourdier,
Mais Neptune un vinaigrier,
Des rossés toutes les Déesses,
Je crois qu'il dit même ivrognesses,
Des flagorneurs furent les Dieux,
Et des Lucifers les pieux.
Mais que ne dit-il pas d'Énée,
Et de sa valeur erronnée?
Il le traita de fagotin;
De malheureux pleure sans fin,
Dit qu'il ne valait pas le pendre,
Enfin à le voir, à l'entendre,
On jugeait de son désespoir,
Même de son malin vouloir.
Alors pour être quitte à quitte,
Ce Lausus au combat s'excite,
Prend pour un sou de brandevin,
Endosse l'armet de Mambrin,
Court au galop à l'offensive.
Ænéas sur la défensive,
L'attend de pied ferme, et lui dit:
« Quoi ! prétends-tu, petit chianlit,
« Avec cette ardeur effrontée,
« Te mesurer avec Énée,
« Moi la perle des Paladins,
« L'unique inventeur des gourdins,
« La terreur de tous les faux braves,
« Et l'épouvantail des Bataves ? »

Méence pendant ce discours,
Clopinant fut chercher secours,
Dans son camp près de la rivière.
Cependant une fourmilière
De traits tombe sur le Troyen,
Qui toujours d'un même maintien
Suivait sa valeur et sa proie,
Et les suivait même avec joie.
Enfin joignant Lausus de près,
Sa fureur doubla d'un accès,
Surtout quand il vit l'impudence
De l'étourdi fils de Méence,
Véritable tête à l'évent,
Qui jurait plus fort que devant
Contre les Dieux et les Déesses,
Contre les Parques ces traîtresses,
Contre lui, contre les Troyens,
Les appelant toujours des chiens :
Dont les Parques bien enragèrent,
Et tout aussitôt se vengèrent
En coupant le fil de ses jours.
Ce qu'il fait, est fait pour toujours.
Ænéas de sa grande épée,
Plus fier que ne fut un Pompée,
Éventa le sac à boudin,
De ce désespéré blondin.
Son habit fait en broderie
Par sa mère toujours chérie,
En fut arrosé de son sang ;
Qui, coulant tout le long du flanc,
Fit un ruisseau sur la poussière,
Qui bientôt fut une rivière.
Son âme en grande affliction,
Après une telle action,

Partit en voiture un peu lente,
 Pour se trouver chez Radamante.
 Ce ne fut pas sans sangloter,
 Sans murmurer, ni sans pester ;
 Mais à la mort point de ressources,
 C'est une coupeuse de bourses,
 Qui, quand une fois elle prend,
 Ma foi, jamais elle ne rend.

Énée après un tel ouvrage,
 Qui rehaussait son grand courage,
 Pénétré d'un peu de pitié,
 Fut moins fâché de la moitié.
 Ce qui parut dans l'apostrophe,
 Que lui fit notre philosophe :

« Prince bien plus qu'infortuné !
 « Prince maltraité, tronçonné !
 « Qui de mourir étais avide,
 « Puisqu'à la mort à toute bride
 « Tu courais par ordre du sort.
 « Que te donner après ta mort,
 « Pour te faire oublier l'injure,
 « Que fit ma main dans ta fressure ?
 « Désormais je donne mes soins
 « A tes parents dans leurs besoins ;
 « Plus, je chanterai ton courage,
 « C'est à quoi mon devoir m'engage :
 « Bien plus, je te fais un présent,
 « Sur ce pied-j'en ferais un cent ;
 « Je te laisse donc tes ferrailles,
 « Pour mieux chômer tes funérailles ;
 « La jouissance du tombeau,
 « Où jadis on serra la peau
 « De tes aïeux, de tes ancêtres,
 « Tous bons spadassins, et vieux reîtres.

« Dans les Enfers console-toi ;
 « Si tu meurs, au moins, c'est par moi,
 « C'est par la main du grand Énée,
 « Que tu finis ta destinée,
 « Que tu remplis ton mauvais sort ;
 « T'en plaindre te ferait grand tort,
 « Car cette affreuse Tysiphone,
 « Qui toujours les ombres tisonne
 « Avec son grand trident de fer,
 « De toi ferait du mâchefer.
 « Adieu, j'ai grande impatience
 « De t'envoyer là-bas Mézence,
 « Le cher objet de tes regrets,
 « Le réservoir de tes secrets :
 « Sans t'ennuyer tu peux l'attendre,
 « Dans peu je saurai te le rendre,
 « Avec un paquet de ma main,
 « Écrit en rouge sur son sein. »

Ensuite vint la valetaille
 De Lausus, qui crie et piaille,
 Puis dans sa tente l'enferma,
 De crainte qu'il ne s'enrhuma.

Mézence au bord de la rivière,
 Assis sur un peu de bruyère,
 Et contre un gros arbre appuyé,
 Avait lavé, bien essuyé,
 Sa plaie avecque de l'eau pure ;
 Son casque, et toute sa parure,
 Était sur l'herbe auprès de lui.
 Là, plein de douleur et d'ennui,
 Un écuyer fondant en larmes,
 Vint en criant ; « Courons aux armes,
 « Lausus est mort, il est certain
 « Qu'Énée a dans son intestin

« Fouillé comme dans gibecière :
« Venez ordonner une bière ,
« Pour l'emballer avec honneur. »
Mézence en fut saisi d'horreur,
Et se fit porter dans sa tente :
Où voyant toute son attente
Au croc, par ce fâcheux revers,
Il en pleura tout de travers ,
Même fit des extravagances,
Et proféra ces insolences :
« Hélas !... c'est au commencement
D'une douleur assurément.
« Hélas ! dit-il, dans sa furie ,
« C'est donc moi qui tranche ta vie ,
« C'est moi qui porte dans ton sein
« Un coup qui me rend assassin !
« Je ne t'ai laissé dans ma place ,
« Que pour me voir cette disgrâce
« De te perdre pour un jamais !
« Cher enfant, ce sont mes forfaits ,
« Ce sont mes tours de passe-passe ,
« Ces désirs de faire main-basse
« Sur tant de valeureux sujets ,
« Pour la plupart de vrais baudets :
« Ce sont les maux de ma patrie ,
« Qu'inventam on espiéglerie ,
« C'est ma lâche cupidité ,
« Et ma triste infidélité
« Qui font aujourd'hui mon martyr.
« Maraudeur que je suis, je respire !
« Et je puis voir encor le jour !
« Allons, peut-être qu'à mon tour,
« Je pourrai trouver bonne chance,
« Puisqu'il s'agit d'une vengeance. »

Ensuite il appelle un trottin ,
Fait amener son guilledin ,
Orné d'une belle fontange ,
Et d'une riche housse de frange ,
Monte dessus , puis lui parla ,
Et dans son discours faufila
Deux ou trois fines hâbleries ,
Ce qui veut dire menteries.
« Rhébé , roussin farci d'honneur ,
« Qui comme moi porte un bon cœur ,
« Depuis longtemps , chose évidente ,
« Nous n'avons qu'une même tente ,
« Nous ne mangeons qu'un même pain ,
« Nous ne buvons..... je bois du vin ,
« Et toi de l'eau , la différence
« N'est pas grande , à ce que je pense .
« Rhébé , reprends ta belle humeur ,
« J'ai grand besoin de ta vigueur .
« Ou je dois rapporter la tête
« D'Ænéas , ce vrai trouble-fête ,
« Ou la mienne doit y rester .
« Rhébé , c'est à toi d'exploiter ,
« Et de faire cette conquête ,
« La plus belle , et la plus honnête
« Que tu puisses faire en ces lieux ;
« Et la plus agréable aux yeux
« Des Rutulois et des Itales .
« Tu seras mis dans leurs annales ,
« L'histoire parlera de toi ,
« Si jamais elle songe à moi . »
Mézence ensuite s'enharnache ,
Prend sa cuirasse et sa rondache ,
Sa main pleine de javelots ,
Puis s'en va par bonds et par sauts

Au milieu des troupes Troyennes ,
Faisant fuir les Italiennes ;
Il prend Ænéas par l'écu,
Et dit : « Allons ! à coupe-cu

« Voyons qui sera le plus brave ! »

Le Troyen d'un air plus que grave ,

« Tope , dit-il , à qui va bien.

« O Dieux ! je ne demande rien ,

« Je suis au comblè de ma joie ,

« Si vous faites triompher Troie ;

« Si je ferre des quatre pieds

« Ces maître-ès-arts en passe-pieds ;

« Bref , si je fais un sacrifice

« De son boudin , de sa saucisse. »

Mézence d'un air insolent

Dans sa tête ses yeux roulant ,

« Va ! je ne crains ni Dieu , ni Diable ,

« Dit-il d'une voix effroyable ;

« En vain tu veux les invoquer ,

« Dans ce moment tu vas bouquer ,

« Peut-être demander la vie :

« Mais non , ma rage et mon envie

« Veulent , aux dépens de ton sang ,

« Venger mon fils jusqu'en ton flanc. »

Un javelot comme la foudre

Partit , et fut réduit en poudre ,

Se brisant sur le bouclier

De notre invincible guerrier.

A celui-là succède un autre.

Mais le pieux , le bon apôtre ,

Lança son dard avec fureur ,

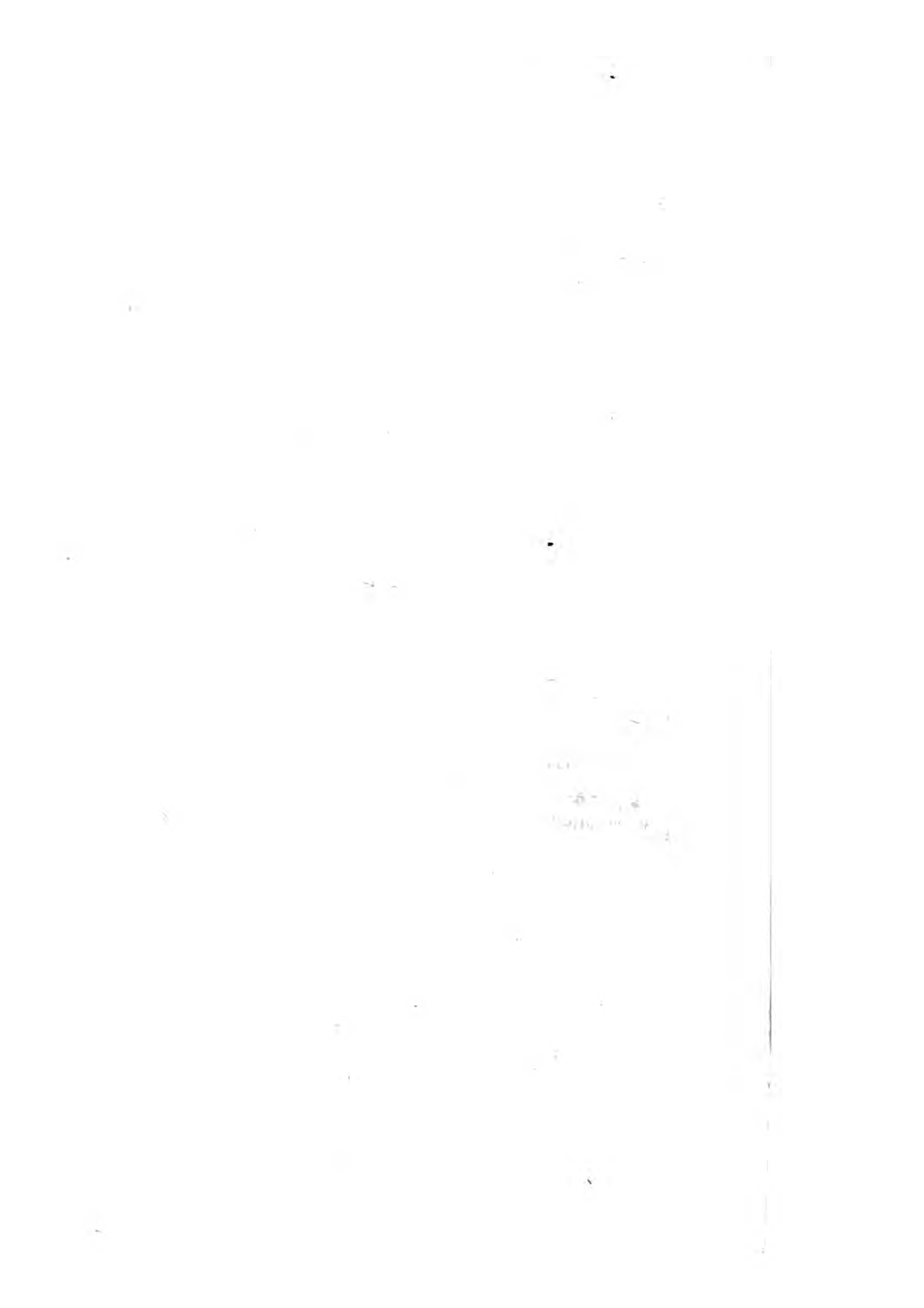
Qui s'envolant avec rumeur ,

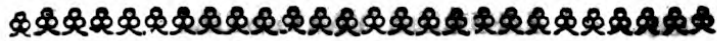
Sur le test du cheval s'acharne ,

Lequel y fit une lucarne ,

Qui le fit ruer, puis tomber,
Et sous son poids fit succomber
Le furieux et fier Mézence.
Ænéas le pied sur sa panse,
Lui fit dire un *mea culpa* ;
Puis après son chiflet coupa,
D'où par le trou sortit son âme,
En jurant Dieu comme un infâme.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.





LIVRE ONZIÈME.



PHOEBUS à la blonde crinière,
Commençait déjà sa carrière,
Lorsque s'éveillant en sursaut,
Ænéas du lit fit un saut,
Prit le grand deuil, quitta panache,
Mit un crêpe sur sa rondache,
En entoura son bouclier,
Et fit bronzer son écuyer.
Puis ayant quitté sa toilette,
Il fut honorer le squelette
De son défunt ami Pallas,
Non sans pousser nombre d'hélas!
Ensuite aux habitans célestes,
Il fit présenter force zestes,
Confitures dont on fait cas,
Et dont il avait fait amas
Dans la ville de Palantée,
Ville tout des plus haut plantée;
Ce présent fut fait par retour,
Pour avoir vaincu tout le jour.

De plus, il fit planter un chêne,
Aux branches duquel on enchaîne
Les dépouilles des ennemis,
Ce qui rassura les esprits
De ses tristes compatriotes :
Là, l'on attache les culottes,
La sangle et les deux étriers
De l'un de ces mâche-lauriers :
Ici l'on voit pendre le casque,
Le dard et le tambour de Basque
D'un des plus fameux Laurentins :
De ce côté, de deux Latins
On voit les brillantes aigrettes,
La dragonne et des castagnettes :
En haut, les chaussons de Lamus :
Au milieu, du défunt Lausus
On voyait pendre la chemise,
Avec sa houppelande grise,
Son mouchoir, son bonnet de nuit,
Que l'on trouva par cas fortuit,
Son javelot, sa sarbacane,
Son hausse-cou, sa pertuisane,
Son buffle, et deux vieux baudriers,
Et la forme de ses souliers :
En bas, on voyait de Mézence
Deux dards brisés avec sa lance,
Son casque orné d'ailes de coq,
Un carquois, six traits, et son croc,
Sa cuirasse toute froissée,
Même de douze trous percée,
Son large bouclier d'airain,
Qui tenait encore à sa main,
Son caleçon, sa chemisette,
Sa belle écharpe et son aigrette,

Sa rape à raper du tabac,
Son baril et son havre-sac;
Le tout en forme de trophée
Que le bon et pieux Énée
Avait avec des étendards,
Mis pour honorer le Dieu Mars.
Là, voyant régner l'allégresse
Parmi sa plus belle jeunesse,
Même parmi ses généraux,
Qui regardaient tous ces lambeaux,
Ou ces heureux fruits de la gloire,
Que leur donnait telle victoire;
Il crut leur devoir un discours,
Car il les haranguait toujours,
Et pour la moindre bagatelle,
Leur disait une kirielle.

« Mes amis, mes partageants,
« Tant de mes maux et mes tourments,
« Que de cet honneur impayable
« De voir ici mordre le sable
« A ces superbes Laurentins,
« Ces Rutulois et ces Latins;
« Comme moi criez *vivat* Troie,
« Et donnez-vous tous à la joie.
« Le plus mauvais temps est passé,
« Et l'ennemi bien repassé.
« Voici les armes de Mézence,
« Et de son fils, dont l'insolence
« A mérité ce triste sort.
« Ma foi sans faire un grand effort,
« J'ai fouillé le fond de leur panse,
« Avec le fer de cette lance;
« Ils croyaient nous prendre sans vert,
« Avec leur tête de pivert,

« De pivert, ou bien de linotte,
« Tant était lourde leur marotte ;
« Vous avez vu que sans façon
« En enfant de bonne maison,
« J'ai traité ce Roi, ce Barbare :
« Non que j'en fasse ici fanfare,
« Le sort ainsi l'a résolu,
« Et le grand Jupin l'a voulu.
« La mort de ce grand capitaine
« Nous rend les maîtres de la plaine ;
« Avant d'y faire nos choux gras,
« Il faut jouer du coutelas ;
« Par la porte, ou par la fenêtre,
« Entrer en conquérant, en maître,
« La lance au poing bien en arrêt,
« Le dard à lancer toujours prêt,
« Dans la superbe capitale
« De ce fameux Roi de l'Itale,
« Qui prétend nous prendre au filet,
« Et nous régaler du stylet.
« Chargeons nos armes à barbette,
« Que chacun de son escoupette
« Ote la rouille et le moisi ;
« Sans perdre de temps courons-y.
« Là j'autorise le pillage,
« Le vol, même le brigandage,
« Et tout ce qui peut enrichir
« Gens qui savent si bien servir.
« En attendant l'heureux présage,
« Qui doit ranimer mon courage,
« Allez rendre un dernier devoir
« A ceux qui du sombre manoir
« Ont entrepris le grand voyage,
« Pour nous établir une cage,

« Où nous pourrons en liberté
 « Manger le jambon , le pâté,
 « Boire du bon vin d'Italie,
 « Faire la cour à Lavinie,
 « Et rétablir notre Ilium,
 « En élevant Lavinium.
 « Pour moi je vais dans une bière,
 « Faire par mon hospitalière,
 « Emballer le corps de Pallas,
 « Pour l'envoyer tout de ce pas
 « Au bon homme son père Évandre,
 « Qui de douleur pourra se pendre,
 « Ou du moins gagner un transport,
 « Quand il verra son seul fils mort,
 « Mais mort dans le lit de la gloire,
 « Ayant ébauché la victoire,
 « Que nous venons de remporter.
 « Mais comme je dois raconter
 « Par écrit cette noble histoire,
 « (Qu'à grande peine on pourra croire,)
 « Et l'envoyer dans ce moment,
 « Je vous quitte sans compliment. »

Ce qu'il ne put dire sans braire,
 Et sans mouiller son luminaire :
 Ce fait ne paraît pas nouveau,
 Aquatique étant son cerveau.

Notre fils d'Anchise chemine,
 Faisant toujours piteuse mine,
 A la porte où Pallas était,
 Et qu'Acète le vieux gardait.
 Cet Acète, écuyer d'Evandre,
 Ce qu'il est bon de vous apprendre,
 Même nécessaire en ce cas,
 Avait élevé ce Pallas,

Depuis qu'il quitta la bavette,
Jusqu'à ce qu'il fut fait cornette;
Alors on le fit par honneur,
Son écuyer, de gouverneur.
Près du défunt, non dans la joie,
Paraissaient les dames de Troie,
La larme à l'œil, ou le mouchoir,
Pour étaler le désespoir,
Ou pour pleurer à la sourdine,
Du moins pour en faire la mine;
Car la femme en ce monde ici,
Pleure quand on veut, Dieu merci.
Elles étaient échevelées,
Faisaient des mieux les désolées;
Grimaces ne manquèrent pas,
Suite ordinaire du trépas.
On vit aussi le domestique
De l'infortuné fils unique,
Autour du corps en sanglotant,
Force prières récitant,
En se meurtrissant la poitrine,
De voir trébucher la cuisine.
On entendait des cris affreux,
Poussés par des estomacs creux,
Qui se répandaient dans les rues,
Et s'allaient perdre dans les nues.
Ænéas prit le gouspillon,
Pour l'arroser à sa façon:
Et dans cette action célèbre,
Il fit une oraison funèbre,
A peu près dans ce sens ici,
Que je rapporte en raccourci,
Pour captiver la bienveillance
De mon attentive audience.

« Jeune guerrier, mais malheureux ,
 « Qui n'eut jamais le cu breneux ,
 (Dit-il) le cœur plein de tristesse ,
 « Je regrette fort ta jeunesse ,
 « Ta bravoure aussi, ce grand cœur,
 « Que tu perds dans le lit d'honneur.
 « Faut-il te voir quitter la vie ,
 « Quand je dois régir l'Italie ,
 « Commander aux Italiens ,
 « Les tenir tous dans mes liens ,
 « Les élever à la brochette ,
 « Et les gouverner à baguette ?
 « Tu devais retourner vainqueur
 « Chez Évandre, que la douleur
 « Va suffoquer voyant la bière
 « Où cette Parque meurtrière ,
 « En tranchant le fil de tes jours ,
 « Vient de t'enfermer pour toujours.
 « Il va dire que je l'enjole ,
 « Ayant juré sur ma parole
 « De te renvoyer sauf et sain,
 « Te ravitailler dans son sein.
 « Ce coup fâcheux me désespère ,
 « Je plains le fils , je plains le père,
 « L'un et l'autre me font pleurer :
 « Mais pourquoi se désespérer ?
 « Tu n'es pas mort comme un infâme ;
 « D'ailleurs je jure sur mon âme ,
 « Que je vengerai cette mort ,
 « S'il plait à monseigneur le Sort.
 « J'y perds le plus au bout du compte ,
 « Je le dis à ma propre honte ;
 « Mon cher petit Ascagne et moi ,
 « Nous perdons tous de bonne foi. »

Après ces douloureuses plaintes,
Il prit ses armes de sang teintes,
Les saupoudra, puis les baisa,
Les sauça, même ressauça
Dans la bedaine ou dans la panse
De ce défunt tyran Mézence.
Pour accompagner le convoi,
Mille soldats de bon aloi,
Charmés de revoir l'Étrurie,
Et d'éviter telle tûrie,
Furent commandés sur-le-champ,
Parmi les plus lestes du camp.
Son corps fut mis dans des orties,
Par deux mères des Repenties,
Crainte de putréfaction :
Après on vint à l'onction,
Avec du baume d'Arabie,
Peut-être de Fontarabie,
Peut-être était-il du Pérou,
Ma foi je ne sais pas bien d'où.
Pour finir la cérémonie,
Dont Ænéas souffre agonie,
Il fit apporter deux habits,
L'un de pourpre, l'autre de gris,
Tous deux de belle tiretaine,
Que Didon avait pris la peine
De broder de sa belle main,
Quand l'Amour d'un trait assassin
Lui mit dans le cœur flamme ardente,
Dont elle ne fut pas contente,
Et dont elle se désola,
Jusque là, qu'elle s'en brûla.
Le triste fils de la Déesse
Qui n'avait pas l'âme en liesse,

De son ami para le corps ,
De l'un de ces deux justaucorps,
De la culotte, et de la veste ,
L'assortissant de tout le reste ,
Comme de bas et de souliers,
De bottes neuves, d'étriers ,
D'un beau casque et de son aigrette,
D'une lance et d'une lancette ,
D'un magnifique baudrier,
D'un grand sabre et d'un bouclier,
D'une cuirasse à cotte d'armes,
Enfin de toute sorte d'armes,
Que lui portaient les officiers
D'un escadron de cuirassiers.
Après qu'on eut battu la marche,
Tout le convoi se mit en marche,
Marchant en ordre à petit bruit,
Avec des flambeaux pour la nuit.
Tous les soldats fondaient en larmes ,
Portant tous à rebours leurs armes ;
Même Maron nous dit ici,
Que son cheval pleurait aussi ,
Cet Aton, cheval de bataille,
Qui dans la plaine, et la broussaille,
Dans les bois et dans les buissons ,
Dans les marais, et sur les monts,
Dans la paix comme dans la guerre,
N'avait pas son pair sur la terre.
Trente chevaux des moins rétifs,
Avec cent trente-deux captifs,
Pris dans différentes batailles ,
Accompagnaient ces funérailles ,
Marchant poings liés sur le dos,
Deux à deux, et le reste en gros.

Des soldats au bout de leurs piques,
 Portaient les marques heroïques
 Des ennemis morts de sa main,
 Dont les noms par un écrivain
 Écrits en très-gros caractère,
 Chacun selon son baptistère,
 Sur leurs armes se faisaient voir.
 Douze tambours drapés de noir,
 Quatre trompettes, deux timbales
 Portaient banderoles égales,
 Aussi bien que les tabliers,
 Et les deux maîtres Timbaliers.
 Cette marche était terminée
 Par l'envoyé de notre Énée,
 Chargé de faire un compliment,
 En haut ou bien bas Allemant.
 Six chars attelés de six mules,
 Colorés du sang des Rutules,
 Charges de fastueux presents,
 Utiles autant que plaisants,
 Et rejouissants à la vue,
 Faisaient la fin de la cohue.

Inventorions a présent,
 En quoi consiste le présent.
Primò, l'œil du grand Poliphème,
 La quenouille et le diadème
 De la reine Sémiramis,
 La houlette du beau Pâris;
 Plus un très-beau chapeau de paille,
 Avec une cotte de maille,
 Un ceinturon piqué d'argent,
 De javelots un demi-cent,
 Un grand bassin, une seringue,
 Un jeu complet de taupe et tingué,

De Didon le pot à pisser,
 Avec un bon maître à danser,
 Un cheval natif de Sardagne,
 Six bâtons de cire d'Espagne,
 Une Pagode, deux Chinois,
 Deux ou trois grands barils d'anchois,
 Deux autres de bonnes olives,
 Une femme pour les lessives,
 De la farine pour six mois,
 Et douze bons joueurs d'hautbois;
 Un grand tableau de Michel-Ange,
 Qui représentait un mélange
 De toute sorte d'animaux,
 Habitant la terre ou les eaux.
 Somme totale, une chemise
 De très-belle toile de Frise,
 Six bonnets de nuit, six mouchoirs,
 Une trousse avec six rasoirs,
 Un cabaret, sa cafetière,
 Enfin une très-belle aiguière.
 Le tout rangé, bien emballé,
 Et par emballeur cordelé;
 Ænéas suant de détresse,
 Ces mots entrecoupés adresse,
 A son ami le feu Pallas :

« Hélas! jeune guerrier, hélas!
 « J'ai, je te jure, un grand déboire,
 « De te voir passer l'onde noire :
 « Mais j'en aurais de bien plus grands,
 « Si je me trouvais des partants;
 « Car j'ai peine à quitter la vie,
 « Que je sais ma meilleure amie.
 « Nous allons dans d'autres malheurs,
 « Chercher d'autres sujets de pleurs.

« Adieu ! puisse le chien Cerbère
 « Devenir pour toi moins sévère !
 « Embrasse tous nos bons Troyens ,
 « Qui sont là-bas dans les liens .
 « Surtout dis à mon défunt père ,
 « Que j'ai soin du fils de ma mère ,
 « Et qu'il ne lui manquera rien ,
 « Tant que je me porterai bien .
 « Enfin pour le remettre en joie ,
 « Dis-lui que je relève Troie . »

A peine eut-il dit ces trois mots ,
 Qu'on vit voler des javelots ,
 Tirer de la mousqueterie ,
 Recommencer la boucherie ,
 Assaillir comme auparavant ,
 Son fort aussi bien que son camp ;
 Ce qui le fit enfin résoudre
 De brûler aussi de la poudre ,
 Et de se joindre à ses soldats ,
 Pour les préparer aux combats .

Dans ce temps fameuse ambassade
 Vint lui présenter l'accolade
 De la part du roi des Latins ,
 Disons plutôt des passe-fins ,
 Plus fins qu'échappés de Gascogne ,
 Même que niais de Sologne :
 Cette ambassade vint au fort ,
 Montrant par un ardent transport ,
 La paix peinte sur les visages
 Des députés moins que sauvages .
 Ils portaient des chardons bénis ;
 Parbleu ! c'étaient des mal appris ,
 Des gens qui n'avaient point de crâne !
 Est-ce qu'Énéas est un âne ,

Pour lui présenter des chardons ?
Voyez un peu ces Myrmidons ?
Une branche d'olive, passe,
Quand l'ambassade exige grâce ;
Juste elle était dedans le cas :
Peut-être n'y songeaient-ils pas.
La grâce était de leur permettre
De faire des trous , et d'y mettre
Tout ce qu'on trouverait de corps ;
Ils voulaient enterrer les morts ;
Bon cela. C'est comme il faut dire.
En outre ils priaient de souscrire
Le Troyen , que par sa bonté ,
Aucun acte d'hostilité
Ne fût fait pendant cette guerre ,
A ceux qu'ils allaient mettre en terre ,
Comme aux vivants faits prisonniers ,
Soit soldats , dragons , cavaliers.
Lui qui les appelait ses frères ,
Ses hôtes , même ses beaux-pères :
« Allez je vous jure ma foi ,
« Que vous serez contents de moi ,
« Dit Ænéas , je suis bon diable ,
« Fort doux , caressant , pitoyable ,
« Je mets le passé sous les pieds :
« Mais soyez tous mes alliés.
« Qu'avait à faire l'Italie ,
« D'aller donner dans la folie
« Du plus grand poltron des humains ,
« Qui craignant d'en venir aux mains ,
« Et de trouver mauvaise chance ,
« Dédaigne de rompre une lance ?
« Je veux parler de ce Turnus ,
« Qui croit avec ocus bocus ,

« En faisant tourner sa baguette ,
« Me faire faire une courbette.
« Parbleu ! c'est pour ce pantalon ,
« Ce visage, ce violon ,
« Que Jupin garde la victoire !
« Vous le verrez, oh vraiment voire !
« Vous le verrez donc bien toujours.
« Quand votre roi pour son secours
« Armerait toute l'Italie ,
« Comme lui-même le publie ,
« Il ne prendra jamais qu'un rat ,
« Et ne sera jamais qu'un fat.
« Si chez vous j'ai porté la guerre ,
« Si j'ai désolé cette terre ,
« C'est par l'ordre du Dieu Jupin ,
« Qui n'est rien moins qu'un Turlupin ;
« Qui quand il a dans sa caboche ,
« De faire marcher comme un coche
« Une grande maison sur l'eau ,
« Tout obéit à son cerveau ,
« Et la maison, et la rivière ,
« L'un portant l'autre lui do fère ;
« Qui d'un si, peut faire du Ciel ,
« S'il le veut , une ruche à miel ,
« De cette terre une raquette ,
« D'une Vestale une soubrette ;
« Enfin qui peut en cet instant ,
« De vous faire un moulin à vent ,
« De vos épouses des harpies ,
« Et de vos filles des toupies. »

L'ambassade après ce discours ,
Qu'elle ne prit pas à rebours ,
N'eut pas un petit mot à dire ;
Chacun le regarde et le mire ,

Tant il parut plein d'onction,
 Et leur fit satisfaction.
 Le chef enfin de l'ambassade,
 Qui n'était pas le plus maussade,
 Lui fit une peroraison,
 Sans arrangement, sans façon,
 Sans figure de rhétorique,
 Et sans ces grands mots, dont se pique
 Le savant, comme l'ignorant,
 Le pédant, comme le régent.
 Voici, je pense, la manière
 Dont ce chef tourna sa matière :
 « Grand prince, tes fameux exploits,
 « Chantes par la bouche aux cent voix,
 « Bouche qui tient à deux oreilles,
 « Mais bouche qui dit des merveilles,
 « Quand surtout merveille se fait;
 « Par-ci, par-là va son caquet,
 « A la ville et dans le village
 « Elle étourdit par son ramage,
 « Et ne cesse de trompeter,
 « Quand elle a lieu de caqueter :
 « Tes exploits, tes hauts faits de guerre,
 « Sont plus connus que le tonnerre ;
 « Et nous sommes embarrassés,
 « Dirai-je encor fort tracassés,
 « De savoir comment nous y prendre,
 « Pour le louer, et pour te rendre
 « Les trois quarts de ce qui t'est dû.
 « Car je n'ai jamais prétendu
 « Que cette ambassade ordinaire
 « Puisse te payer le salaire
 « Que ta victoire mérita,
 « Sans qu'il s'en manque un iota.

« Parlerons-nous de ta clémence,
« Et de cette noble constance
« A faire bien, et jamais mal,
« Qui nous montre en original,
« D'un jour à venir notre maître,
« Ou celui qui voudrait bien l'être ?
« De ce pas je vas dire au Roi,
« Et j'en serai cru sur ma foi,
« Ce que tu nous as voulu dire :
« Cela ne doit que trop suffire,
« Pour nous unir et lier tous.
« Peste ! c'est du lard dans tes choux,
« Et dans ceux de la gent Troyenne,
« Que Jupiter conduise et mène.
« Il est vrai que ce roi Turnus
« Devrait aller faire chorus
« En quelque lointaine contrée,
« Sans venir à l'échauffourée
« Incendier notre pays,
« Faire nos filles des Laïs,
« Attirer chez nous le grabuge,
« Par un ennemi qui nous gruge.
« Dès que nous serons alliés,
« Avec plaisir des mains, des pieds,
« Nous travaillerons aux murailles,
« Bastions, courtines, tenailles,
« Chemin de ronde, parapets,
« Demi-lunes, fossés, retraits,
« A l'angle, à la gorge, à la face,
« Dehors, même dedans la place ;
« Bref ce que nous aviserons,
« Et ce que faire nous pourrons,
« Sera fait, mais à l'amiable,
« Et moyennant rançon valable. »

Le vieux Drance en gémura là.
Sur-le-champ un grand brouhaha
Se répandit dans l'assemblée,
Qu'interrompit messire Énée.
On accorda la paix aux morts,
Et l'on en enterra les corps :
Ce qui dura douze journées,
Des deux partis bien avinées.
Dieu sait si l'on fit dans le fort
De nos Troyens, un grand effort,
Pour tâcher d'établir frairie,
Et même fonder confrairie,
Chez ces bonnes gens, ces Albins,
Pour la plupart de vrais Dandins.
L'un d'un côté fut fait compère,
L'autre guignait une commère ;
Celui-ci parlait de contrat,
L'autre demandait un grabat,
Tant il avait en abondance
Farci de vin sa large panse.
Certains aux pieds des chênes verts,
Faisaient voir la feuille à l'envers.
Ænéas songeant à l'utile,
Faisait ravitailler sa ville,
De blé, de farine, de bois,
De bœufs, de veaux, de lard, de pois,
De vin, de biscuit, d'eau-de-vie,
Et d'autres besoins de la vie ;
Là, l'on réparait le pavé,
Et d'autre part, à cu levé,
Chacun travaillait avec zèle
A dérouiller son alumelle,
Teinte du sang de l'ennemi.
D'autres chantaient, la, sol, fa, mi,

Pour témoigner l'ardente joie,
Qu'ils avaient de voir briller Troie.
Ici, l'on raccommode un mur ;
Là, l'on refait un contre-mur ;
En haut, s'assemble le Chapitre ;
En bas, l'on remplace une vitre ;
Là, l'on trace un grand ravelin ;
Ici, l'on relève un moulin,
Et l'on prend d'une terre inculte,
Pour l'établir sur une butte.
Bref on voit jusqu'aux généraux,
Mettre la main à ces travaux ;
C'est à qui rétablira l'ordre,
Qu'avait causé si grand désordre.

Tandis qu'en paix l'on respirait,
Et que chacun s'améliorait,
Cette vieille jaseuse à gage,
Toujours dans le grimelinage,
S'en va sur le mont Palatin
Corner, mais de très-grand matin,
Dans la ville de Palantée,
La perte de l'ami d'Énée.
Sans garder de formalité,
Elle entre d'un air effronté,
Jusque dans le palais d'Évandre ;
Ne fait que monter et descendre,
Vole de la cave au grenier,
Sans avoir congé du portier.
Elle descend dans la cuisine,
Mise comme une gourgandine,
Dans l'office, dans le cellier,
Et dans le four du pâtissier.
Là débitant sa marchandise,
Elle récite la main mise

Que Turnus à coups d'échallas,
Avait fait sur le beau Pallas.
De là passant dans l'antichambre,
Elle fait deux tours dans la chambre
De ce monarque Arcadien;
Et là, d'un hardi maintien,
Elle raconte la bataille,
En disant, Prince, tout coup vaille,
Ton fils unique est trépassé,
Requiescat donc in pace.
Ensuite elle va par la ville,
Où de mensonge elle dit mille,
Trois contes à dormir debout,
Puis va tomber chez Jean-fait-tout,
Gazetier de la jeune Troie,
Le paye de même monnoie,
Ce qui causa grande rumeur,
Excita d'abord la fureur,
Ensuite la pitié, les larmes,
Pour la perte de tant de charmes;
Virgile en compte bien deux cents,
Tant en cœur, qu'esprit, et bon sens.
On n'eut pas besoin de pleureuses,
Ces lugubres appareilleuses;
Tous les Arcadiens hurlaient,
Et toutes leurs femmes gueulaient.
Le beffroi voyant la lumière,
Qu'obscurcissait grande poussière,
Fit un lugubre carillon,
Qui mit tout en émotion.
On sortit avec la bannière,
La maîtresse, et la chambrière,
Le financier, le magistrat,
L'apothicaire, l'avocat,

L'usurier, la vieille punaise,
La belle, blanche, et fraîche fraise,
Tout fut au-devant de Pallas,
Sentant déjà le faguenas.
Enfin les Troyens arrivèrent,
Qui leurs tristes sanglots mêlèrent
Avec ceux de ces habitants,
Qui fourmillaient parmi les champs.
Mais quelques soins que l'on pût prendre,
On ne put empêcher Évandre
De courir comme un insensé,
Pour voir son fils, le trépassé.
Entouré d'une serpillière,
Il se jeta dessus la bière,
Adressant ces mots au cercueil :
« Hélas ! je ne suis pas en deuil,
« Mais, mon fils, ce n'est pas ma faute ;
« Je ne croyais pas qu'un tel hôte
« Viendrait en si sombre appareil,
« M'annoncer si fatal réveil.
« Peste soit du reste de Troie !
« Qui met au croc toute ma joie,
« Me fait la victime du Sort,
« Me porte le coup de la mort,
« Et dérange l'économie
« D'une si belle et longue vie.
« Que ne t'ai-je fait un poltron ?
« Du moins gardant le décoron,
« On n'aurait pu te dire au juste,
« Si tu fus vaillant, ou robuste.
« Foin de la guerre et d'Ænéas,
« Puisque je perds mon cher Pallas !
« Fallait-il pour un peu de gloire,
« Pour une apparente victoire,

« Un peu de fumée après tout ,
« Que mon fils me portât le coup ?
« Mais un coup sinistre et funeste ,
« Qui loin de me produire un zeste ,
« Me fait quitter bien malgré moi ,
« Et ma couronne et mon emploi .
« Peste encore une fois d'Énée ;
« Et de son ardeur saugrenée !
« Que ne demeurait-il chez lui ?
« Et pourquoi chercher un appui
« Aux dépens de mon fils unique ,
« Qui gît dans l'affreuse boutique
« Du redoutable et fier Pluton ,
« Des sombres bords le factoton ?
« Ah ! que ta mère , mon épouse ,
« Depuis longtemps dans la belouse ,
« A bien fait de passer devant !
« Mais moi qui suis le survivant ,
« Prêt à tomber dans la bascule ,
« Puis-je te voir par le Rutule
« De moi séparé pour toujours ?
« J'en verrai la fin de mes jours
« Une heure plutôt , à ma honte ,
« Dont on te fera rendre compte ,
« Là-bas au séjour ténébreux ,
« Séjour funeste , et même affreux .
« Tu fus plus heureux en carnage
« Chez le Volsque où tu fis gagnage ,
« Où tu fis nombre de mourants ,
« Où tu défis tes concurrents ;
« Que chez l'Itale , dont j'enrage ,
« Qui te met pour jamais en cage . »
Puis il laissa couler ses pleurs ,
Qui mêlés avec ses douleurs ,

Faisaient pitoyable harmonie,
Et très-lugubre symphonie,
Puisqu'en parlant il sanglotait,
Si fort qu'on eût qu'il radotait;
Ce qui redoubla les alarmes.
Après la chute de ses larmes,
Il adressa sa triste voix,
Qu'on interrompit maintes fois,
Au chef de ce convoi funèbre,
Convoi magnifique et célèbre.
« Allez ! lui dit-il, et volez,
« A votre *Ænéas* étalez
« Ce que telle déconfiture
« Coûte de maux à ma nature ;
« Pourvu qu'il puisse après *Lausus*,
« Abattre l'orgueil de *Turnus*,
« Le désarmer de sa rapière,
« Bref le priver de la lumière,
« *Évandre* sera satisfait,
« C'est le comble de mon souhait. »
Ensuite il entra dans la ville,
En conduisant d'un pas débile,
La pompe jusques au tombeau,
Où devait reposer la peau
De feu son fils, dont l'encolure
Semblait encore être en nature.
On attachâ dans les caveaux,
De sa gloire tous les lambeaux :
Puis on fit la triple décharge,
En quoi le sol fut parot large.
Ainsi fut le guerrier *Pallas*,
Mis en chemin d'aller là-bas,
Faire sa cour à *Proserpine*,
Comme parent de *Melluzine*.

Quand tout cela fut achevé,
L'escorte reprit le pavé,
C'est-à-dire se mit en marche,
Sans faire une fausse démarche.
Or tandis qu'elle revenait,
Que vers le camp elle marchait,
On vit Tarcon, et notre Énée,
Donner leurs soins cette journée,
A faire brûler tous les corps
De ceux qui furent trouvés morts.
De grands bûchers sur les rivages,
Ornés de fleurs et de feuillages,
Furent élevés le matin :
Autant en faisait le Latin.
Là, l'on mit les corps, et les armes,
Les cuirasses, les cottes d'armes,
Les dards, les flèches et les faux,
Les chars, charrettes, tombereaux :
Tout fut de la cérémonie.
On voyait chaque colonie
Faire trois tours autour des feux,
Marchant d'un pas lent deux à deux.
Autant en fit l'infanterie,
Et même la cavalerie :
Puis on éventra des cochons,
Des bœufs, des veaux et des moutons,
Dont on fit très-grand sacrifice,
Afin que Pluton fût propice
A ces malheureux de Troyens,
Partis pour les Élysiens.
Le Laurentin et le Rutule,
Tous, dans un conciliabule,
Ordonnèrent que les autels
Fumeraient pour les Immortels.

Si bien qu'on ne vit que grillades
De boudins gras, de carbonades,
Pour les grands sacrificateurs,
Leurs prêtres et leurs serviteurs,
Ce qui causa grande fumée
Autour de l'une et l'autre armée ;
Et de part et d'autre des feux,
Pour calciner ces malheureux,
Qui dans cette grande journée,
Si glorieuse pour Énée,
Avaient aux dépens de leur sang,
Mis les Troyens de but en blanc,
Dans la paille jusques au ventre.
Là, se trouvant dedans son centre,
Et ne songeant qu'à s'agrandir,
Ænéas laissa refroidir
Trois jours entiers les tristes restes
De ces holocaustes funestes,
Pour pouvoir après leur malheur,
Leur faire de l'urne l'honneur.
Bref, la quatrième journée,
Notre pieux et sage Énée,
D'un air sauvage et refrogné,
Et dans son crêpe embéguiné,
Vint dévotieusement prendre,
Et ramasser toute la cendre,
Que l'on mit dans des pots vernis,
Des peaux de boucs, et de roussis,
Et partout où l'on en put mettre ;
Puis après on fut la remettre,
A l'hôtel de ville en dépôts,
Avec deux ou trois grands sacs d'os,
Qui n'avaient pu faire poussière,
Attendant l'honneur de la bière,

Ou d'un célèbre enterrement ,
Qui se devait précisément
Faire après la fin de la guerre ,
Dans l'endroit où l'on prendrait terre.

De son côté le prince Albin ,
Prince tranquille, mais peu fin ,
Faisant en grande compagnie ,
Une égale cérémonie ,
Fut assailli de tous côtés ,
Par vingt ou trente députés
Des plus affligés des Itales ,
Qui maquignonnaient des cabales
Contre la guerre et ses abus ,
Et contre l'hymen de Turnus.
La , les belles-filles, les frères ,
Les orphelins, et les beaux-pères ,
Fondant en pleurs criaient la paix ,
Menaçant d'aller au palais ,
Casser les portes, les vitrages ,
Abattre murs, et galandages ,
Brûler l'étable, et les mulets ,
Même égorger tous les valets.
Un entr'autres de conséquence .
Faisant très-fière contenance ,
Dit qu'il fallait que ce Turnus ,
Ce roitelet, ce nez obtus ,
Vint chercher dans un tête-à-tête ,
De mettre fin à la tempête
Qui s'élevait dans le pays ;
Dont les habitants ébahis ,
Chagrins de voir telle phalange
Venir chez eux faire vendange ,
Voulaient s'allier aux Troyens ,
Et qu'ils en savaient les moyens.

Drance arrivé de l'ambassade
 D'un grand point rehaussa l'aubade,
 Parla contre le Rutulois,
 Et pour la paix tout à la fois.
 La populace le seconde,
 Contre Turnus murmure et gronde,
 Et sur l'étiquette du sac,
 Veut d'abord piller son bissac,
 Le chasser comme un misérable,
 Qui les ronge et qui les accable.
 La Reine sur un ton plus doux,
 Eut beau dire : « A quoi songez-vous ?
 « Gardez-vous si peu de mémoire
 « De mon cousin et de sa gloire ?
 « Quoi deux galeux et trois tondus,
 « Fraîchement de ce monde exclus,
 « Vous font sitôt tourner casaque,
 « Et renvoyer chez le Cosaque
 « Un Prince qui dans votre ennui,
 « Fut votre bras droit, votre appui ?
 « Allez, vous êtes des jocrisses,
 « De misérables écrevisses,
 « Qui retrogradez en bon sens ;
 « Vous turlupinez-vous des gens ? »

Pendant si fâcheux intermède,
 Les envoyés à Diomède
 Arrivèrent *incognito*,
 Et s'en allèrent *subito*
 Trouver le Roi, joindre la Reine.
 Après salut, ou droit d'aubaine,
 Tel qu'on le doit faire à son Roi,
 Vénule sur son quant à moi,
 Fit ce discours tout d'une pièce,
 Qui n'augmenta pas l'allégresse,

Dans les cœurs et dans les esprits.
« Ma foi, dit-il, nous sommes frits ;
« Ce pisse-froid de Diomède,
« A faire plaisir toujours tiède,
« Avec son air emmistoufflé,
« Sur votre lettre a reniflé.
« Peu s'en est fallu d'aventure
« Qu'il n'ait poussé plus loin l'injure,
« Car il aurait craché dessus,
« A l'épaisseur près d'un écus,
« Si je n'eus retiré la lettre,
« Que je venais de lui remettre.
« La peste ! il n'est pas si digent,
« Il a méprisé votre argent,
« En me disant, crois-moi, détale,
« Je connais l'argent de l'Itale ;
« En gambade, en contorsion,
« En fausse et feinte affection,
« En coups fourrés, en embrassades,
« En amities, puis en ruades,
« Toujours par cinquante, ou par cent,
« Ton bon maître paye comptant.
« Je veux bien le payer de même,
« Je m'en fais un plaisir extrême :
« Mais de lui donner des soldats,
« Pour faire danser entre-chats
« A cette nation Troyenné,
« Que plutôt soldat je devienne.
« Assez, et même trop longtemps,
« J'ai galvaudé ces pauvres gens ;
« Avec eux n'ayant plus de guerre,
« Je ne che che plus qu'a leur plaie,
« Qu'a nous entretenir amis.
« N'en voulant point pour ennemis.

Sur ce rapport le Roi rumine ;
En ruminant , sa vieille échine ,
Sujette à grande pamoison ,
De fièvre eut un cruel frisson ;
Ensuite il tombe en défaillance :
Mais avec un peu d'assistance ,
Prompt secours , et bon brandevin ,
On vit renaître tout soudain
Son lard déjà sentant le rance ,
Et ranimer sa corpulence.
D'abord conseil fut assemblé ,
Sur la place , au marché du blé ,
Au palais n'étant point de salle
Si grande qu'était cette halle.
Là , les milords , les courtisans ,
Les gros dos , et les semi-grands ,
Les bourguemestres , les notables ,
Les nobles , et les gens taillables ,
Les hauts et les bas officiers ,
Les prêtres et les marguilliers ,
Ayant voix délibératives ,
Parurent avec les archives ,
Pour y voir quel fut le fracas ,
Qui se fit en tel embarras.
Chaque membre y trouva sa place ,
Qu'il occupa de bonne grâce.
Le Roi se mit tout au milieu
Sur un fauteuil de satin bleu ,
Dans lequel étant à son aise ,
Il dit tout haut : « Que l'on se taise !
« Et vous Vénule , racontez ,
« Les indignes déloyautés
« Et les mépris de Diomède ,
« Que de mon chef je dépossède. »

« Seigneur (après salamalec),
« Voulez-vous que je parle grec,
« Albin, hébreu, troyen, rutule,
Lui dit l'ambassadeur Vénule ?
« Je sais sur le bout de mes doigts,
« Toutes ces langues à la fois. »
« Parlez latin, dit le Monarque,
« Afin que des mieux l'on remarque
« En quel état nous nous trouvons,
« Et ce que faire nous pouvons :
« Au fait, et point de préambule. »
« J'y consens, répondit Vénule.
« Or sus, le prince Étolien
« Méprise fort l'Italien ;
« Quand on le ferait roi de Perse,
« Il ne veut point lier commerce,
« Ne veut pas prêter ses soldats,
« Ni pour nous purger ses États :
« Dit que nous méritons la corde,
« Pour avoir reçu la discorde,
« Et chassé de chez nous la paix,
« Dont nous païrons tous les faux frais :
« Que ceux qui désolèrent Troie,
« Du malheur ont été la proie ;
« *Verbi gratia* Ménélas,
« Que fit-il, ou ne fit-il pas ?
« Près des colonnes de Protée,
« Sa flotte se vit arrêtée.
« Ulysse vit le mont Etna,
« Chez ses Cyclopes séjourna,
« A cause d'une maladie,
« Qu'il gagna dans la Lombardie.
« Pyrrhus fit le Juif errant,
« Tandis que plus d'un conquérant

« Voulait souiller son épousée,
« Et la maison d'Idoménée,
« Dont le triste renversement
« Arriva par un très-grand vent.
« Que penser du roi de Mycènes,
« Dont la femme fit des fredaines ;
« Qui débarquant dans son palais,
« Gros, gras, dispos, gaillard et frais,
« De la main cruelle et barbare
« De sa moitié, chose peu rare,
« Fut brutalement poignardé,
« Et mort, encor vilipende ?
« Voyez l'amant de Clytemnestre,
« Qui profitant de son semestre,
« Avec le secours du poison,
« Fit culbuter Agamemnon.
« Les Loériens dans la Lybie,
« N'ont-ils pas gueusé pour leur vie ?
« Et moi les Dieux m'ont-ils permis
« De retrouver tous mes amis,
« De voir encor ma chère femme,
« L'objet d'une constante flamme,
« Et d'une ardente passion ?
« Ai-je aussi vu ma Calydon ?
« Cette ville toute charmante,
« Comme le clinquant transparente,
« Belle dedans, belle dehors,
« Où n'habita jamais recors,
« Ni de Grapignan de finance ;
« Ville faite pour l'abondance,
« Pour les plaisirs et les amours,
« Qu'elle sut produire toujours.
« Ville sans cafards, sans dévotes,
« Où les femmes, quoique vieillottes,

« Ne mettent pas leur charité
« De médire de leur beauté,
« Ne connaissant la jalousie,
« Que sur le pied d'une ennemie.
« Hélas ! je me vois poursuivi.
« Par des spectres jusques ici ;
« Et mes gens par métamorphose,
« Ont à présent la bouche close :
« Ce sont d'infortunés oiseaux,
« Qui volent le long des ruisseaux,
« Et font retentir le rivage,
« De leur très-discordant ramage.
« Voilà, monsieur l'Ambassadeur,
« Ajouta-t-il, tout le bonheur,
« Qui vous attend vous et les vôtres ;
« Prenez exemple sur les nôtres,
« Et ne m'excitez pas en vain,
« Je vous le dis d'un esprit sain.
« Faites-vous votre destinée,
« Allez offrir au bon Énée
« Ces présents de votre bon Roi ;
« Je les refuse tous, ma foi.
« C'est, vous le savez, à l'ouvrage,
« Et non pas à l'apprentissage,
« Que l'on connaît un ouvrier.
« A moi vous devez vous fier :
« Ce n'est pas un homme en détrempe,
« C'est un héros de bonne trempe,
« Fort habile en l'art du fleuret ;
« Non pas un chevalier Milet,
« Qui de la langue fait merveilles,
« A qui l'on tire les oreilles
« Quand il en vient au degainé ;
« Tant il ressemble son aîné.

« C'est le héros de la gourmande ,
« Devant qui vous ferez cacade ;
« Il nous l'a fait faire avant vous.
« Allez ! croyez-moi , filez doux .
« Voilà , dit l'envoyé Vénule ,
« Le discours , mais sans préambule ,
« De ce prince sur son fumier ,
« De son temps le moins tracassier . »

A peine eut-il rendu ce compte ,
Qu'on se regarda , non sans honte ,
Sans regret , même sans chagrin ,
De voir partout fatal destin ,
Malgré les soins , et la dépense ,
De la Latine révérence .

Chaque membre sans dire mot ,
Comme le roi parut fort sot .
Un murmure après le silence ,
Fut ce qui ranima la danse ;
Le Roi rappela son bon sens ,
Et kyriélisa ses gens ,
Après toutefois le dédale ,
D'une longue oraison mentale ,
Qu'il adressa de tout son cœur
A Jupin le porte-bonheur ,
Pour qu'infusion lui fût faite ,
De la force entière et parfaite ,
De prendre en cette occasion ,
Valable résolution .

« N'est-il pas bien temps ! je vous prie ,
« Dit-il à cette compagnie ,
« De s'assembler pour réfléchir ,
« Et pour ne faire que blanchir ,
« En faisant de l'eau toute claire
« Sur la plus importante affaire ,

« Qui puisse nous avoisiner ?
« Le moyen de patrociner ,
« Quand l'ennemi nous tient aux chausses ;
« Quand parmi nous des pièces fausses ,
« Ou traîtres peuvent se trouver ,
« Ce qui peut fort bien arriver ?
« Pour moi , je ne puis plus me taire ,
« Tant je suis las de cette guerre ,
« Qui ne peut rien nous apporter
« Que de nous faire maltraiter ,
« Que de voir manger notre crème ,
« Et nos ennemis boire à même
« Nos excellents tonneaux de vin ,
« A nos enfants donner farcin ,
« A nos jeunes gens la poussée ,
« A vous très-maigre fricassée ,
« A moi douleur de bout en bout ,
« Puisque j'ai la peine de tout.
« Or à qui , mais sans complaisance ,
« Avez-vous affaire , je pense ?
« Peste ! c'est à des semi-Dieux ,
« Qui de se battre sont joyeux ,
« Qui ne cherchent que plaie et bosse ,
« Et qui regardent un colosse ,
« Comme un nain ou comme un fétu ,
« Enfin qui sont armés à cru.
« Je crois pour moi voir un orage ,
« Faire chez nous la male rage ,
« Quand je vois ces braves Troyens ,
« Ces redoutables Phrygiens ,
« Régir la montagne , et la plaine ,
« De nos biens farcir leur bedaine ,
« Faire de nos pauvres calins ,
« Comme des choux de leurs jardins.

« Savez-vous quelque prompt remède ?
« Car vous voyez que Diomède
« Refuse tout plat son secours ,
« Que nous allons tous à rebours ,
« Que bientôt va finir la trêve ,
« Dont sur mon honneur j'en endêve ,
« Puisque nous touchons au moment
« D'un étonnant accablement.
« Ce qui plus l'âme me chiffonne ,
« Je ne puis m'en prendre à personne ;
« Vous avez fait votre devoir ,
« Mis en œuvre votre pouvoir ,
« Defendu vos biens et vos vies ,
« Sauvé l'honneur de vos Sylvies ;
« Je veux le croire , et je le croi ,
« Voulez-vous que j'en jure , moi ?
« Mais il me vient une pensée ,
« Qui me paraît bonne et sensée ,
« Redoublez votre attention ,
« Et suivez mon intention.
« Au-delà , près des bords du Tibre ,
« Une campagne belle et libre ,
« Au couchant des Sicanien ,
« Que cultivent Arunciens ,
« Où leur bétail cherche à repaître ,
« Pourrait aujourd'hui trouver maître.
« Une montagne de sapin ,
« Que protège le Dieu Jupin ,
« Embellit fort cette contrée.
« Offrons le tout à maître Énée ,
« Faisons alliance avec lui ,
« Qu'il bâtisse là son étui ;
« Et puisqu'il faut parler et dire ,
« Qu'il partage avec nous l'empire ;

« Qu'il y fasse ville et châteaux ,
« Pour y loger tous ses vassaux ,
« S'il en a tant la fantaisie ;
« Ou s'il avait la frénésie
« D'aller en quelque autre pays ,
« (Dont je serais fort ébahis)
« Faisons leur bâtir une escadre ,
« Si votre bon sens au mien cadre
« Enfin , pour couper au plus court ,
« Mon avis est que dès ce jour ,
« (Ce n'est pas une gasconnade)
« On compose belle ambassade ,
« De cent des plus grands de ma cour ,
« Qu'ils soient jeunes, et faits au tour .
« Poudrés , nymphés, sur leur beau lustre
« Surtout du sang le plus illustre :
« Cette ambassade portera
« Présents, qu'elle lui donnera ;
« Portant en main rameau d'olive ,
« Afin que bonne paix s'ensuive :
« Car du symbole de la paix ,
« L'olivier fait tous les frais ;
« Le laurier n'est que pour la gloire ,
« Acquis par une victoire.
« Or , voilà mes intentions ;
« Écoutez quels seront les dons ,
« Que je destine au bon Énée :
« Ma grande et grasse haquenée ,
« De l'ivoire et des talents d'or ,
« Que je prendrai dans mon trésor ;
« Un gros coussin , ma belle chaise ,
« Pour qu'il soit assis à son aise ;
« Une robe de velours vert ,
« Bonne pour le froid dans l'hiver ;

« Un grand manteau doublé d'hermine,
 « Brodé de couleur argentine ;
 « Un sceptre, et mon bandeau royal,
 « Avec le cérémonial,
 « Ou le centre de la folie
 « Des cours de toute l'Italie :
 « Cela sera pour Ænéas.
 « Pour son fils, ne l'oublions pas ;
 « Deux ou trois caisses de dragées,
 « Autant de vestes orangées.
 « Une écharpe à frange d'argent,
 « Plus une dose d'entregent.
 « Or sus, bannissons la tristesse,
 « Sondons l'état dans sa faiblesse,
 « Dévouons-nous à son secours,
 « Et machinons-nous de beaux jours. »

Après cette longue tirade,
 Drance donnant dans l'enfilade,
 Ne parla qu'à bâtons rompus,
 Contre son ennemi Turnus.
 Drance savait bien son affaire,
 D'humeur était atrabilaire,
 Poltron, mais au superlatif,
 Plus hardi gesticulatif ;
 De bon conseil, fort en cabale,
 Surtout dans cette capitale,
 A cause de sa parenté,
 Dont tout le lustre, et la beauté,
 Venait du côté de sa mère,
 Obscure étant celle du père.
 Ce Drance parla le premier,
 Et remit au calendrier
 Grec, ou Latin, que nous importe,
 Turnus plus petit qu'un cloporte.

« Seigneur, dit-il au roi Latin ,
« Voulez-vous pour ce Carabin ,
« Pour ce fier Alcide en détrempe ,
« Qui sort du combat et décampe ,
« Comme le plus vil galopin ,
« Qu'on prenne notre saint crépin ;
« Qu'on nous fasse et qu'on nous refasse ;
« Qu'on nous réduise à la besace ;
« Qu'on nous mette les osselets ;
« Qu'on nous fourrage nos poulets ;
« Enfin qu'on fasse à Lavinie ,
« Quelque assommante vilenie ,
« Ou bien quelque incongruité ,
« Indigne de sa qualité ;
« Qu'on couvre son front d'un outrage ;
« Ce forfait serait votre ouvrage ?
« Non, non , je connais votre cœur ,
« Il fut toujours confit d'honneur ,
« Et ne suivit que la justice.
« Pour nous rendre Jupin propice ,
« Qui se déclare le soutien
« De cet honnête homme Troyen ,
« Qui seul conduit sa destinée
« Dans ce pays, cette contrée ;
« Emballez avec ces présents ,
« Que vous devez dans peu de temps
« Envoyer au pieux Énée ,
« Emballez, dis-je, une épousee ,
« Pour ce prince si généreux ,
« Que les Dieux veulent rendre heureux.
« Faites donc partir Lavinie ,
« D'une brillante cour suivie ,
« Conduite par ambassadeur ,
« Qui fasse à nos Latins honneur.

« Ne donnez plus dans la folie
 « Du héros de la zizanie.
 « De Turnus qui nous fit armer :
 « Il est facile à désarmer,
 « Ænéas suffit et de reste ;
 « C'est ce que sa valeur atteste.
 « Par là, cimentez le repos,
 « Que vous devez à nos travaux.
 « Que peut vous produire un tel gendre,
 « Que de voir votre ville en cendre,
 « Les Troyens *ab hoc et ab hac*,
 « Faire du palais un micmac,
 « Brider cheval et seller mule ;
 « Laissez-lui dorer la pilule,
 « Vous verrez qu'il l'avalera,
 « Et qu'il en faudra venir là,
 « Avant que la semaine passe.
 « Or, je vous demande la grâce,
 « De faire à votre volonté,
 « Bonne alliance et bon traité.
 « Que s'il voulait mordre à la grappe,
 « Et voir comme le Troyen frappe,
 « Qu'il aille droit à son rival,
 « Payer intérêt, principal,
 « Des biens qu'il nous a fait répandre ;
 « Ou qu'il aille se faire pendre,
 « Ce poltron, ce godelureau,
 « Qui vient faire ici l'hobereau. »
 Turnus fut enflammé de rage,
 A ces mots dits à son visage ;
 Il en tressauta de fureur,
 Et tira du fond de son cœur,
 Tout sur-le-champ cette riposte,
 Qu'il ne lui prêta pas à poste :

« Tu fus toujours grand discoureur,
« Drance, au bruit de l'avant-coureur
« D'un combat ou d'une bataille;
« C'est le lot de la maraudaille,
« Qui comme toi vit sans honneur,
« Et de son ombre a toujours peur.
« Dans le conseil ton éloquence
« Brille avec beaucoup d'affluence:
« Quand on y veut traiter de paix,
« Pour lors tu ne taries jamais;
« Mais tu parais la gueule morte,
« Dès que l'on frappe à notre porte,
« Ou qu'Ænéas sur ses remparts
« Nous répond à bons coups de dards.
« N'aurais-tu pas besoin de fées,
« Pour nous étaler les trophées,
« Érigés à la noble ardeur
« Qu'a manifesté ta valeur?
« Va! Patelin, tu n'es qu'un fiacre,
« Qu'un grommeleux, qu'un vilain poacre,
« Qui n'es brave qu'en sots discours,
« Qu'en arrogance et qu'en détours.
« D'un air pincé de chattemite,
« Tu m'imputes honteuse fuite:
« Lâche, j'atteste Bitias,
« Le vaillant Pandare, et Pallas,
« Le Tibre enflé du grand carnage
« Que ma main fit sur son rivage.
« Va demander quel fut l'effort
« De ma bravoure dans leur fort!
« Va, malheureuse chanterelle,
« Va-t'en jouer de la prunelle
« Chez l'Arcadien, le Troyen,
« Le Mantouan, l'Étrurien,

« Et compte combien d'escarcelles
« Ont laissé là leurs péronelles,
« Par les coups qu'a portés mon bras,
« Dans les horreurs de nos combats.
« Point de salut dans cette guerre;
« A ton sens on doit perdre terre,
« Même courir le guille-doux,
« Jusque chez les Toupinamboux!
« Ne crois-tu pas qu'Achille tremble,
« Qu'Ænéas le va mettre à l'amble,
« Qu'il va seller, brider le Grec,
« Et que d'un seul coup de son bec,
« Il va dompter Latine engeance?
« Sommes-nous rentrés en enfance?
« Sommes-nous devenus perclus?
« Mais Drance, ne te trouble plus!
« Va, je veux te laisser, infâme,
« Jouir encor de ta belle âme,
« La laisser animer ton cœur,
« Pétri de fange, et de tiédeur.
« Maintenant je viens à vous, Sire,
« Et je réponds à votre dire,
« Comme à ce galimatias,
« Qui nous met tous entre deux as.
« La crainte dans votre cervelle,
« Vous fait déjà voir l'alumelle
« Des sabres de ces francs trigauds,
« Fouiller le fond de nos boyaux.
« Eh bien! si le roi Diomède,
« Et l'Étolien, et le Mède,
« Vont avec nous tous à rebours,
« Et nous refusent leurs secours,
« Nous aurons la fière Camille.
« Elle seule en vaut plus de mille,

« Le fortuné Tolumnius,
« Messape, et moi le roi Turnus,
« Tous de grands casseurs de raquettes,
« Point fanfarons, mais bons athlètes,
« Qui vous mèneront les Troyens,
« Comme les loups mènent les chiens.
« Que si cette indigne mazette,
« Cet Ænéas, en main la brette,
« Veut s'escrimer dans un combat,
« Que ne parla-t-il donc ce fat ?
« Ne savez-vous pas que ma vie
« A vos intérêts est unie,
« Pour un toujours, pour un jamais,
« En guerre, comme dans la paix ? »

Pendant que ce parleur a gage
De Drance repoussait l'outrage,
S'amusait à baguenauder,
Qu'il leur en donnait à garder,
Parlant avec rodomontade,
Un député d'une bourgade,
Qu'incendiait notre Ænéas,
Vint au palais doublant le pas ;
Et dit qu'à la désespérance,
On avait fait carabinade,
A l'approche du camp troyen,
Ce que voulut un citoyen :
Mais qu'Ænéas par la grillade
Avait fait passer la bourgade ;
Qu'il marchait au travers des blés,
Des autres graines et des prés,
Ce qui détruisait la pâture,
Aussi bien que leur nourriture.
Second conseil fut assemblé
De gens moins vifs fut affublé,

Tandis que chacun en tumulte
Mettait en œuvre catapulte,
Pour bien régaler l'ennemi,
Qui n'était rien moins qu'endormi.
L'écolier, et l'académiste,
Le fainéant, et le légiste,
Le petit-maitre, et son valet,
De peur de garder le mulet,
Et de ne pouvoir trouver place,
S'étaient saisis d'une terrasse.
Leurs parents pleuraient largement,
Et criaient par redoublement
Qu'on n'avait pas besoin de guerre,
Que la paix était nécessaire;
Les mères embrassaient leurs fils,
Disant, tout va de pis en pis,
A tous venants faisaient la nique,
Imitant de près la musique
D'un cygne qui se sent mourir;
Toutes ne pouvant s'aguerrir,
Souffrant au-delà de nature,
Du départ de leur géniture.
Turnus au milieu du conseil,
Étincelant comme un soleil,
Dit, partant, cette gasconnade :
« Je vais préparer la civade
« A mon rival, à ses Troyens,
« Tandis que cherchant les moyens
« De faire avec eux alliance,
« Vous tomberez en décadence. »
Il sortit comme un furieux,
Jurant et blasphémant des mieux,
Et trouvant sous sa main Voluse,
Qui nettoyait son arquebuse,

Il l'envoya tout de ce pas,
 Chercher ces avaleurs de bras,
 Qui chargeant toujours à cartouche,
 Sont dangereux à l'escarmouche,
 Mais fiers comme des Écossois,
 Tant ils ont grand air sous le bois.
 C'était le Volsque et le Rutule,
 Gens adonnés à la crapule,
 Beaux soldats, mais mauvais guerriers,
 Bons poltrons, meilleurs casaniers.
 Coras, son frère, avec Messape,
 Contrefaisait le chien qui jappe,
 Toujours chantant même refrain,
 Dans la plaine marchant bon train,
 Allongeaient leur cavalerie,
 Et doubleraient leur infanterie,
 Tandis que Turnus occupait
 Les tours, et les fortifiait :
 Faisant le tour de la muraille,
 Avec un gros de dragonnaille,
 Dont il farcissait les recoins,
 Pour s'en servir dans les besoins.

Le Roi sortit de l'assemblée,
 L'âme en désarroi, et troublée,
 Regrettant d'avoir aux Troyens
 Refusé droits de citoyens.
 Enfin toute la populace
 Vole, va, vient, court, et tracasse ;
 Les uns dépavent leur quartier,
 D'autres occupaient l'armurier,
 Les béats faisaient des neuvaines,
 Et les vieillards tendaient les chaînes.
 On voyait dans les carrefours
 Battre incessamment les tambours,

Sur timbales rouler baguettes,
Fifre jouer, sonner trompettes,
Beffroi tocsiner carillon,
Laquais, cocher et chambrillon,
Portiers, enfants, femmes et filles,
Petites et grandes familles,
Lords du pays, et gens obscurs,
Courir comme au feu sur les murs,
Armés de frondes, et de pierres,
D'huile dans de larges chaudières,
De tuiles, carreaux et plâtras,
De cendres, et de mort aux rats ;
La Reine même accompagnée
D'une foule assez mal menée ;
Fut dans le temple de Pallas,
Portant corbeille sous son bras
Pleine d'excellentes pastilles,
Pour en encenser les guenilles
De la Déesse des Beaux-Arts,
Des décrotteurs, des Savoyards,
Gagne-petits, porte-boutiques,
Et des autres arts mécaniques ;
Pour l'encenser, point d'encensoir,
La Reine prit le pot au noir,
Tant son âme était chiffonnée,
Et par la crainte lutinée.
Ensuite elle encensa l'autel
D'un air qui n'eut rien du mortel ;
Ce qui noircissant la Déesse,
N'augmenta pas peu la détresse
De la foule qui la suivait.
Près d'elle Lavinie était,
Qui fit une grande risée
De voir la Déesse bronzée.

Dont sa bonne maman pleura,
Et de son estomac tira
Cette harangue entrecoupée :
« Puissante Pallas occupée
« A nous garantir de tout mal,
« Je quitte mon palais royal,
« Pour venir à la dérobée
« Te prier d'arrêter Énée,
« De lui briser son espadon,
« Son carquois, et son espton,
« Son javelot, sa javeline,
« Son dard, avec sa carabine,
« Plutôt que de le voir entrer
« Dans Albe nous enchevêtrer
« De sa figure efféminée,
« Et presque en tout temps embrenée. »

De son côté l'ardent Turnus,
Sortant du temple de Janus,
Parut devant la populace,
Armé de sa belle cuirasse,
En forme d'écaille d'airain,
Ayant un visage serein,
Tressaillant déjà de courage
Comme un jeune cheval sauvage,
Courant de la ville au château,
Monté sur un vrai mornandean.
Les Volsques conduits par Camille
Arrivèrent près de la ville,
Où cette belle fille entra,
Et devant Turnus se montra,
Tenant très-fière contenance,
Portant en sa main bonne lance,
Sabre au côté, carquois au cou,
Montant beau cheval sans licou.

« Je viens, dit-elle, avec ma troupe,
« Diner chez toi, vite la soupe,
« Puis après nous en découdrons,
« Ou plutôt nous nous essaïrons
« Contre cette leste canaille,
« Qui vient droit à cette muraille :
« Avec mes gens tout de ce pas,
« Je veux ranger ces scélérats,
« Et montrer au bon homme Énée
« Ce que peut fille garçonnée ;
« Je veux attaquer les Troyens,
« Et même les Étruriens,
« Leur donner à tous sur la gueule,
« Ma troupe suffit toute seule.
« Pour vous avec vos fantassins,
« Vos Rutulois, vos spadassins,
« Gardez les murs de cette ville,
« Ailleurs je me crois plus utile.
« J'ai plus d'une once de valeur,
« Peut-être un peu moins de pudeur ;
« Mais elle n'est pas nécessaire,
« Dans le désordre de la guerre.
« C'est assez croquer le marmot,
« De vin faites venir un pot.
« Et sans faire tant de grimace
« Faites-moi remplir une tasse ;
« Et buvons vite à qui de nous,
« Fera ce jour les plus beaux coups. »
« J'en vais faire un, je vous assure,
Lui dit Turnus, baissant la hure,
« Dont les Itales parleront,
« Et que les Latins chanteront
« A gorge amplement déployé
« Tant ma valeur bien employée

« Fera des siennes cette fois,
« Avec mes braves Rutulois.
« Ce bigot me croit une buse,
« S'il croit pouvoir mener sa ruse
« Au gré de son intention :
« Ma foi ! je vais gager que non,
« Ayant découvert par moi-même
« De ce rival le stratagème,
« Qui voudrait me damer le pion,
« Avec son triste escofion.
« Voici, damoiselle ma mie,
« De son dessein l'anatomie.
« L'analyse serait mieux dit,
« Nous dira quelque bel esprit ;
« Mais de cela je me brimbale,
« Si l'expression est égale.
« Vous saurez donc qu'un espion,
« Entier à ma dévotion,
« Ce grand dessein m'a fait connaître.
« Il s'en mordra les doigts, le traître,
« L'écervelé, le gros goulu,
« Qui croit sans peine hurlu brelu,
« Nous vergeter notre étamine.
« Il faut avoir une autre mine,
« En savoir même un peu plus long,
« Et mieux jouer de l'espaddon.
« Sa plus belle cavalerie
« Doit avancer dans la prairie,
« Pour marauder dans les hameaux,
« Et mettre nos bourgs en lambeaux :
« Tandis qu'avec toute l'armée,
« D'illusions bien empaumée,
« Cet Ænéas marche au travers
« Des monts pour gagner le revers

« De la ville, et pour nous surprendre.
« Oh! jugez s'il sait bien s'y prendre,
« Et si, savant dans le métier,
« Je laisserai ce flibustier
« Nous apporter le chat en poche,
« Sans lui dresser quelque anicroche.
« Je sais là-bas un chemin creux
« Bien ombragé, marécageux,
« Où je vais établir mon poste
« Pour être prêt à la riposte.
« Pour vous, joli petit trognon,
« Mieux couverte que n'est l'ognon,
« Qui venez, comme une Amazone,
« Commander vous-même en personne
« Une centaine de galeux,
« Animés du feu de vos yeux,
« Qui portez dans votre valise
« Grand courage et blanche chemise;
« Venez partager le danger,
« Que nous trouverons à venger
« Le roi d'Albe, et le roi Rutule.
« Mais n'allez pas ferrer la mule,
« Vous battre chiquet à chiquet,
« Ni vous ménager un torquet.
« Joignez vos cavaliers aux nôtres;
« Messape en conduit assez d'autres
« Pour nous soutenir au besoin.
« Surtout de nos gens ayez soin;
« Faites-leur dire comme aux vôtres,
« Soir et matin leurs patenôtres;
« Et prenez bien garde surtout
« De vous mettre à la gueule au loup.
« Talonnez de près la brigade
« De ces gens faits pour la saccade;

« Enfin repassez ces Troyens ,
« Et ces grelus de Tyrrhéniens.
« Pour moi prenant cette vallée
« J'en vais dire une ratelée ,
« Embusqué dans ces bois touffus ,
« Où j'en ferai plus d'un perclus
« De l'odorat , ou de l'ouïe ,
« Parmi cette race éblouie
« De quelque succès clandestin ,
« Que leur accorda le Destin ,
« Quand cette troupe basanée
« Fut par ce godenot d'Énée
« Conduite du mont Palatin
« Au débarqué chez le Latin. »

Turnus, et la belle Camille,
Chacun de son côté fit gille :
Mais tandis que gille ils faisaient ,
Et que les partis agissaient ,
Diane appela cette nymphe ,
De sa suite le paranymphe ,
La petite mignonne Opis ,
Portant à son doigt beau lapis ,
Et lui tint ce triste langage :
« Ma chère aimable Opis , j'enrage !
« Camille marche à l'ennemi ,
« J'en pleurerais presque à demi ,
« Tant cette bravade me gêne ;
« Si jamais elle en a dans l'aine ,
« Ma belle enfant , ah ! c'en est fait ,
« Il faudra pleurer tout à fait.
« Mais connais-tu cette Camille ?
« De sa mère elle fut la fille ;
« Car son père est fort incertain ,
« Parmi le Volsque et le Latin.

« Cependant un certain Métabe,
« Maître Tyran, faux Astrolabe,
« La reconnut, sur son appui :
« C'est assez la mode aujourd'hui.
« Ce Tyran sortit de Priverne,
« Menacé d'essuyer la berne,
« Portant sa fille sur son cou,
« Traversant, comme eût fait un fou,
« Son ennemi qui l'environne,
« Et qui dit, qu'il la paîra bonne,
« Si jamais il a le dessus,
« Ce qu'il voudrait pour des écus ;
« Peut-être en donnerait-il trente,
« Pour lui voir danser la courante.
« Par des hauts, des bas, et des bois,
« Il passe, et Camille à la fois,
« Jusque sur le fleuve Amazène,
« Qui pour lors inondait la plaine
« Par un cruel débordement ;
« Ce qui retarda d'un moment
« Une chose fort singulière ;
« C'est le moyen et la manière,
« Dont le Tyran fit passer l'eau
« A si joli friand morceau.
« Qui dira que c'est hâblerie,
« N'aura qu'a lire, et je l'en prie,
« Notre scrupuleux de Maron,
« Qui pour le vrai tint toujours bon,
« Ne dit jamais de gasconnade ;
« Aussi fut-il sans rebuffade,
« Reçu dans le sacré vallon,
« Par notre bon maître Apollon.
« Il prit sa grande javeline,
« L'attacha le long de l'échine

« De cet innocent rejeton ,
« Puis il la lança tout d'un bond
« Avec vigueur sur l'autre rive
« Fassent les Dieux que je te suive !
« Dit-il, en soupirant bien fort ;
« Après cela faisant effort ,
« Pénétré de peur et de rage
« Lui-même se jette à la nage ,
« Et nagea si bel et si beau ,
« Que sans aide il traversa l'eau .
« Dès qu'il fut à l'autre rivage ,
« Il se décrassa le visage ,
« M'offrit de bon cœur sur-le-champ ,
« Cette Camille encore enfant ,
« Qu'il detacha de la machine
« Qui lui conserva son échine .
« Puis il fit sécher ses habits
« De gros de tours, ou de tabis .
« Ensuite il fut dans la colline ,
« Où trouvant bête chevaline ,
« Sa Camille en suçà le lait ,
« Jusque dans un âge un peu fait .
« Dès lors qu'elle lui parut grande ,
« Il me réitéra l'offrande
« De cette charmante Dondon :
« L'apprit à porter l'espadon ,
« De peau de tigre fit sa robe ,
« Du fort d'un bois sa garde-robe ,
« Sa nourriture de pain sec ;
« Et pour lui rafraîchir le bec ,
« Un peu d'eau de claire fontaine ,
« Quelques gouttes de vin d'aubaine ,
« Qu'il attrapait dans les hameaux ,
« En courant par monts et par vaux .

« Tous les jours allant à la chasse
« De la pantaine, ou la tirasse,
« De la fronde, ou bien de l'épieux,
« Il l'instruisit, on ne peut mieux,
« A cette sorte d'exercice;
« Tantôt elle tuait génisse,
« Tantôt un merle, un écureuil,
« Un hérisson, jeune chevreuil,
« Un cailleteau, grasse bécasse,
« Une sarcelle, une limace :
« Toujours quelque chose apportait,
« Que Métabe sacrifiait
« D'abord à mon honneur et gloire,
« Dont j'ai gardé bonne mémoire.
« Voilà, ma chère fille Opis,
« Quelle est cette Grisélidis,
« Peut-être unique jouvencelle
« Qui soit de Rome à la Rochelle.
« Son destin la presse si fort,
« Que je crains beaucoup pour sa mort.
« Prends ce carquois, et cette flèche,
« Mets deux mouches à ta calèche,
« Mais de ces fiers et gros bourdons,
« Du suc des fleurs les vrais larrons,
« Enfin de celles dont la graisse
« Te paraîtra la plus épaisse;
« Et les fais voler promptement
« Au milieu de cet armement;
« Ou dans l'endroit où l'on travaille
« A des mieux mener la bataille.
« Et là, quiconque blessera
« Camille, ou du mal lui fera,
« Soit un Troyen, soit un Itale,
« Opis, qu'on me le passe en gale ;

« Sur-le-champ qu'on lui lance un trait ,
« Pour me venger de ce forfait ;
« Surtout dans un épais nuage,
« Cache ton petit équipage. »
Sitôt que Diane eut parlé ,
Et qu'Opis eut dégringolé ,
On entendit un tripotage ,
Approchant d'un remû-ménage ,
Dans les airs, même aux environs ,
Qui fit chevroter les poltrons.

Cependant la cavalerie
Des Troyens et de l'Étrurie
Sous leurs chefs faisant de grands cris,
Comme des Rominagrobis ,
Avançait droit à la muraille ,
Faisant résonner la clinquaille ,
Croyant faire chez le Latin ,
Bonne trouvaille et bon butin.
Messape, et la belle Camille ,
Embusqués tout près de la ville ,
Détachèrent les deux Coras ,
Qui comme deux vrais Quinolas ,
Se tenant sur la défensive ,
Furent au trot, criant *qui vive ?*
Pour de réponse, au diable sot
Si l'on leur répondit un mot.
D'abord marcha la javeline ,
Le javelot , la carabine ,
Le dard, le trait , le mousqueton ,
La catapulte et l'hoqueton ,
La hallebarde, aussi la fronde ,
Mère nourrice de la sonde ,
Je veux dire du chirurgien ,
Et de son attirail de chien.

Dans l'air on voyait une grêle
De flèches tombant pêle-mêle,
Qui fêlèrent quelques cerveaux,
Défigurèrent les museaux
Des combattants de part et d'autre,
Qui se battaient en bon apôtre.
Tyrrhène du parti Troyen,
A la tête du Tyrrhénien,
Attaqua le brun Acontée,
Qui se trouvait à sa portée;
Il entama son fier cheval
Un peu plus haut que le poitrine;
Ce qui lui fit faire un parterre
A sa durée un peu contraire:
L'un et l'autre mourut du coup;
Car le maître du contre-coup
Qu'il prit en tombant dans la tête,
Dans le moment baissa la crête.
Les Latins lâchèrent le pied,
Le Troyen fit le contre-pied,
Les talonnant d'une dégaîne,
Qui ne leur fit pas peu de peine.
Asylas frappant tout de bon,
Fit à dépêche-compagnon,
Et le fer au cu dans la porte
Les conduisit, non de main morte.
Quand l'Itale reprenant cœur,
Fit volte-face par honneur,
De sa manœuvre l'âme émue,
S'élançant à bride abattue
Sur Asylas et ses Troyens,
Qui reprirent le trot des chiens.
Le Toscan d'une ardeur guerrière
Du Rutule prit le derrière,

Et le reconduisit deux fois
En lui chargeant le dos de bois.
Telle paraît l'onde écumante,
Dans le milieu d'une tourmente :
Un flot par l'autre est repoussé,
Le même après est enfoncé.
Ce fut à la troisième charge,
Que la fureur se vit au large,
Chaque parti s'entre-mêla,
S'étant mêlé se régala
De mille coups, non d'étrivière,
Mais d'une lame meurtrière,
Dont roulaient grands ruisseaux de sang
Sur le sable, et dans chaque rang
De soldats formant la bataille ;
Ou malgré chemise de maille,
Beaucoup y finirent leur sort,
Voulant se montrer le plus fort.
De loin le vaillant Orsiloque,
Sur son casque portant breloque,
A Rémule lance un grand trait,
Croyant l'assommer tout à fait :
Mais il en fit un cure oreille
A sa jument la nompareille,
Qui de douleur en écuma,
S'en éleva, s'en gendarma,
Puis sous elle comme une gaufre,
Son maître Rémule elle encoffre.
Catille abasourdit Iolas.
De tous côtés, en haut, en bas,
Ou ne voit que du sang répandre ;
Gagner des coups, et puis les rendre,
Camille en prêta plus de cent,
Par tout cette fille pourfend,

Perce avec dards, tranche avec hache,
Ouvre le ventre, abat ganache.
S'il faut quelquefois reculer,
Elle le fait sans sourciller,
En lançant toujours par derrière,
Quelque apostrophe mortifère ;
Puis profitant d'un contre-temps,
Elle revient sans perdre temps,
Gouspiller à la débandade,
Ceux qui de bon, ou par bravade,
Viennent l'appeler au combat.
Près d'elle avec beaucoup d'éclat,
Les Nymphes Tarpéi, Larine,
Et Tulla portant javeline,
Toutes du bon pays latin,
D'un air déterminé, mutin,
Aux Phrygiens donnaient la chasse
Comme on vit jadis dans la Thrace,
Sur les rives du Thermodon
Combattre le gros bataillon
De ces vaillantes Amazones,
Dignes de porter des couronnes.
J'entends couronnes de laurier,
Pour avoir tranché du guerrier,
Ah ! qui pourrait, belle Camille,
Avoir l'esprit assez fertile,
Pour pleinement litaniser
Ce qui peut immortaliser
Votre valeur et votre gloire,
Mériterait une bajoire.
Comment nommer tous ces vaincus,
Qui sont des centaines et plus ?
Les nommer, c'est la mer à boire ;
Je laisse aux Filles de Mémoire,

D'en tracer un récit diffus,
Comptons pour un Euménius,
Qui par devant eut son estafe,
Fut enterré sans épitaphe,
Et fut là-bas comme un marmot
Chez Pluton faire l'idiot.
Joignons à celui-là Pégase,
Que sous son cheval elle écrase,
Aussi bien que le fier Lyris
Qu'elle entr'ouvrit sans bistouris.
Harpalice, Amastre, et Térée,
Furent mis en galimafrée.
Chaque coup occit un Troyen,
Ou mit à mort un Tyrrhénien.
Témoin le beau chasseur Ornite,
De Tyr et la fleur et l'élite,
Le parfait Attrape-minon,
Montant barbe de grand renom,
Quoique léger assez fantasque,
Portant tête de loup pour casque,
Sur l'épaule peau de taureau,
En sa main dard d'un arbrisseau,
Au poing une belle rondache,
Couverte d'une peau de vache.
Cet Ornite fut repoussé,
Réellement contumacé
Tout au beau milieu de sa troupe,
Tant elle avait le vent en poupe.
Voyant son escadron épars,
Elle lui mit cinq ou six dards
Dans le poitrail tout d'une tire,
En lui chantant cette satire :
« Pensaistu donc, Tyrrhénien,
« Aboyer comme fait un chien,

« Qui broussaille quelque vieille hase ?
« Vas ! tu n'es jarni qu'un franc aze !
« Une fille a su te dompter,
« Va , chez Minos, le raconter
« Aux mânes de tes père et mère ;
« L'honneur de mordre la poussière
« De la main d'un jeune tendron ,
« Doit satisfaire un fanfaron ,
« Ne lui laisser aucun scrupule
« De sé voir pris dans la bascule ,
« Qui conduit au fameux bateau ,
« Qui jour et nuit fait passer l'eau
« A tous ceux qui sont las de vivre ;
« Point d'ennui : dans peu je te livre
« Pour voyager, bon compagnon. »

Ce ne fut point du galbanon ,
Car Orsiloque et certain Bute
Firent dans l'instant la culbute ,
Et prirent le même sentier,
Qu'Ornite avait pris le premier.
Bref, elle les mit dans la nasse ,
Leur disant , morbleu ! je m'en casse :
Puis de sa hache sépara
Ces deux Troyens par-ci , par-là ,
Et quoiqu'elle eût coupé leur trame ,
Des mieux elle chanta leur gamme.
Là le belliqueux fils d'Annus
Que protégeait dame Vénus ,
Courant partout à tire d'aile ,
Vison visu de la donzelle
Se trouva par cas fortuit.
D'aise son cœur en fit du bruit ;
Ou du moins palpita de sorte ,
Que sa troupe s'en déconforte.

Il habitait sur l'Apennin,
Y vendait des peaux de lapin,
Quoiqu'il fût lord de Ligurie,
Et sa mère de l'eau-de-vie.
Son père basset et courtaut
Était, dit-on, un franc trigaud,
Fort savant en l'art de magie,
Ce qu'on nomme trigauderie.
Fuir le combat serait affront
Très-déshonorant pour son front,
Étant harcelé par Camille,
Qui du Volsque était le mobile,
L'arc-boutant, même le bras droit,
Tant le trognon était adroit
A savoir bien prendre sa bisque,
Pour leur éviter tout le risque.
Annus s'avisa de ce tour :
Quand elle eut sur lui tourné court,
Et qu'ils se virent en présence,
Il lui dit avec insolence,
Et même avec témérité,
Ces mots dictés par la fierté :
« Trouves-tu donc si belle gloire
« A nous disputer la victoire,
« Sur ton cheval qui fend les airs ?
« Mets pied à terre, ou d'un revers
« Je vais t'ébranler la mâchoire !
« Descends ! car pour échappatoire,
« Tu n'as pas le temps d'en chercher.
« Il faut tous deux nous accrocher,
« Et disputer pour la maîtrise,
« Sans feinte et sans papelardise. »
Elle descendit aussitôt,
De son cheval ne fit qu'un saut,

Prit son bouclier, son épée,
 Et courut comme une échappée
 Avec vigueur sur son rival ;
 Qui tournant tout court son cheval,
 Donna des deux prenant la fuite,
 Galopant d'un pas un peu vite,
 Mais ce fut inutilement ;
 Elle l'atteint dans le moment,
 De son barbe saisit la bride,
 En lui disant : « Traître ! perfide !
 « Plus trigaud que n'est farfadet,
 « Avec moi tu fais le guinguet ?
 « Tu m'injurie et te goberge ?
 « Oh ! parbleu, tu n'auras d'auberge
 « Que celle du subdélégué
 « De Pluton déjà fatigué
 « De recevoir toutes les Ombres,
 « Qui partent pour les rives sombres,
 « Avec passe-port de ma main,
 « Bien écrit sur leur parchemin ! »
 Après ces mots, à coups de sabre
 Le pauvre diable elle délabre ;
 Puis reprit son air jovial,
 Et remonta sur son cheval
 D'un air délibéré, tranquille.

Ainsi se démenait Camille,
 Quand Jupin du plus haut des cieux
 Vit ce grabuge de ses yeux,
 Ayant sur son nez ses lunettes.
 Sans perdre le temps en sornettes,
 Il rassura le grand Tarcon
 En lui parlant de la façon,
 (Il faut que ce soit à l'oreille)
 « Est-ce ainsi que tu fais merveille,

« Que tu sais rassurer les gens ?
« Quoi Camille peut à vingt ans ,
« Dans tes soldats semer la crainte ,
« Quand tu te trouve à boire pinte ?
« N'as-tu pas plus d'empressement
« D'écarter l'assoupissement ,
« Qui te rend inhabile à boire ?
« Mais quand il faut vivre de gloire ,
« Aller affronter les combats ,
« Tarcon ne se réveille pas !
« Il se laisse aller, fait la canne ,
« Perd la tête et la tramontane ,
« Et ne paraît fier, vigoureux ,
« Que dans les plaisirs et les jeux ,
« Du puissant Dieu de la barrique !
« Va , cours , aux Latins fais la nique !
« Range-moi cet escofion ,
« Fais-lui faire exhibition ,
« Et n'abandonne plus ta gloire ,
« Qu'après une entière victoire ! »

A ces mots le brave Tarcon
Part plus vite que le faucon ,
Et va tomber droit sur Vénule ,
Qu'il prend sans autre préambule ,
Le désarçonne , et devant lui
Faisant servir l'arçon d'appui ,
L'enlève et l'arrache à la vue
De Messape et de sa cohue ;
Comme l'aigle enlève un dragon ,
Pour suivre de tout point Maron ,
Et l'accrochant avec ses serres ,
Le béquette et lui fait ulcères :
Quoiqu'il siffle ou fasse des cris ,
Qu'il se tortille en mille plis ,

L'aigle se sauve avec sa proie ;
Ainsi Tarcon fuit avec joie,
Portant Vénule à ses arçons,
Coupant toujours quelques tronçons
Sur son corps ou sur son visage ;
Ce qui rassura le courage,
Surtout chez les Tyrrhéniens,
Qui joignant les Étruriens
Vont s'acharner à l'improviste
Sur cet escadron Latiniste.
On se remêla de nouveau,
Et l'on fit agir le couteau,
Le tranchelard, et la serpette,
Et la cognée, et l'escoupette.
Aronce alors fut le premier
Qui se résolut d'essayer
S'il pourrait enclouer Camille.
Il n'était pas trop mal habile,
Même passait pour vieux routier,
Tant il savait bien son métier.
Le dard en main la fine mouche,
D'un air d'une sainte nitouche,
Suit Camille et gagne son coup.
Cette Amazone était à tout,
Faisant à la désespérade,
Aux Troyens bonne estafilade.
On la voyait de rang en rang,
Faire une effusion de sang,
Causer maintes hémorragies,
Dont les terres étaient rougies,
Faire briller son coutelas
Aux dépens de nombre de bras,
Faire voler nombre de têtes,
Abattre de brillantes crêtes,

Houssiner force Phrygiens,
Et bouchonner Étruriens.
Un certain drille de Corée
Avec chevelure dorée,
Prêtre de la mère des Dieux,
Devinant ce que ses deux yeux
Lui faisaient voir dans l'occurrence,
Faisait terrible décadence,
Chez le Volsque et le Rutulois.
Il était armé d'un carquois,
Plein de grands traits faits à Cortine,
D'un arc traversant son échine,
Souple à la main, rehaussé d'or.
Ses habits valaient un trésor :
Ils étaient de pourpre étrangère,
Brodés de la main d'un Ibère ;
Tirant sur la blancheur des lis,
Sa veste ondoyait par ses plis ;
Il portait, au lieu de ceinture,
Brillante écharpe de dorure,
Casque bronzé, plumes de pan :
Surtout grand faiseur de cancan :
Il montait cheval d'Italie,
Qui passait pour être amphibie,
Harnaché de lames d'argent,
Portant un peu la tête au vent.
Il fut ainsi vu de Camille,
Qui pour la grippe en valait mille.
Elle le poursuivait alors,
Pour lui voler son justaucorps,
Et s'enfonçant fort dans l'armée
Elle suivait de près Corée,
Afin de le defrusquiner.
Comme elle allait le trépigner,

Aronce étant en embuscade,
 Lui porta funeste estocade,
 En adressant ainsi ses vœux
 Au falot de l'homme, et des Dieux :
 « Dieu de la lyre, et de la harpe,
 « Fais qu'au lieu d'aller en écharpe,
 « Mon trait tout droit perce le sein
 « De ce trognon franc assassin.
 « Concluons à présent ce pacte,
 « Grand protecteur du mont Soracte,
 « Toi qui d'un culte singulier,
 « Fus toujours en particulier,
 « Si bien chômé de ma famille :
 « Fais que j'atterre cette fille,
 « Qui camisade mon parti,
 « Dont le courage est ralenti.
 « Je ne veux point de sa dépouille,
 « Que mange la crasse et la rouille ;
 « Ce sera pour moi trop d'honneur,
 « Si je puis embrocher son cœur,
 « Ou chasser d'ici cette peste.
 « Au surplus je cède le reste
 « De la gloire à qui la voudra,
 « Que tout aille comme il pourra.
 « Je puis après aller en poste,
 « Chez moi, crainte de la riposte.
 « Vous le pouvez, être divin,
 « Père des mouches et du vin. »
 Phœbus partagea sa harangue,
 Et lui dit en Latine langue :
 « Occis Camille, j'y consens ;
 « Mais pour remporter tes cinq sens
 « Sains et saufs jusque dans ta ville,
 « Ma foi ! quand je t'en saurais mille,

« Les mille resteront ici.
 « Crois-moi ! n'en ai point de souci. »
 Le cœur content, Messire Aronce,
 Après cette courte réponse,
 Qu'il entendit d'un air abstrait,
 Sur son arc ajusta son trait,
 Puis le bandant jusqu'à l'échine,
 Lâche le coup dans la poitrine
 De ce jeune soldat fendu,
 Dont il serait tout étendu
 Tombé du coup sur la poussière,
 Mais on la soutint par derrière.
 Aronce gagna le taillis,
 Tandis qu'on s'arrêtait aux cris
 De ses compagnes éperdues,
 Qui pénétraient jusques aux nues.
 « La peste soit du chamaillis !
 « J'en extravague, et j'en pâlis !
 Disait Tulla dans sa colère :
 « Hélas ! que nous dira son père ?
 « Il va sur nous se goberger.....
 « Mais où pourrait-il héberger,
 « L'assassin de si belle fille ?
 « Qu'il se montre donc, qu'on l'étrille !
 « Mon cœur en fait déjà flic flac.
 « Allons ! Volsques, faites un trac !
 « Cherchez ce dépendeur d'andouille,
 « Que jusqu'en sa tente on farfouille,
 « Qu'on perce dans le fort des bois ;
 Qu'on le fasse sommer trois fois,
 « A la tête de son armée ;
 « Morbleu ! je suis tant animée,
 « Que si ce traître se montrait,
 « Dans le moment il passerait

« Par l'étuvée , ou la grillade ,
 « La croque au sel , ou la salade. »
 Ainsi parlait cette Tulla ,
 Que sa douleur arrêta là.
 Cependant Aronce s'échappe ,
 De peur d'attraper son étape ,
 Comme un loup , ou bien un taureau ,
 Qui vient d'éventrer pastoureau ,
 Va se cacher dans les collines ,
 Cherche les bois , ou les ravines ,
 Serre sa queue et gagne au pié ,
 Crainte d'être justicié.
 Aronce ainsi d'un pas agile ,
 Va reprendre son chef de file ,
 S'y tient et conserve son rang ,
 Pour ne pas payer sur-le-champ
 Si déloyale camisade ,
 Dont le Troyen faisait gambade
 Battait des mains, criait *vivat*
 Notre Aronce et notre Béat.

Cependant la belle Camille
 Voyant que tout son sang défile ,
 Et qu'on ne saurait l'arrêter
 Malgré ce qu'on put apporter
 De soins pour arrêter sa course ,
 Et pour lui servir de ressource ;
 Voyant ses yeux sans mouvement
 Attachés sur le firmament ,
 Bien près de perdre la lumière ,
 Qu'enfin elle tire à la bière ,
 Prenant son temps, mais sonica ,
 Sa seule confidente Acca
 Elle apostropha de la sorte :
 « Ma chère Acca toujours accorte ,

« Fermez-moi la bouche et les yeux ,
« Et me recommandez aux Dieux ,
« Quand mon corps ne sera que glace ,
« Et que j'aurai fait volte-face
« A mes amis , à mes parents ,
« Que je connais pour bonnes gens.
« Jusqu'à présent j'ai pu combattre ;
« Mais ce trait qui vient de m'abattre ,
« Et me prendre en flagrant délit ,
« Me fait sortir à petit bruit ,
« Par une mort un peu subite ,
« De cette funeste guérite ,
« Où ce morfondu de Destin
« Renferme le peuple Latin.
« Je sens comme une cornemuse
« Dans mon gosier, ou je m'abuse ,
« Qui me fait sur un vilain ton
« Voir l'avant-coureur de Pluton.
« Il faut sans suite et sans bagage
« Partir pour le sombre rivage.
« Ma chère Acca, ma foi tant pis ,
« J'approche fort du margouillis ,
« Ou des rives de l'onde noire.
« N'aurais-tu pas un coup à boire
« Pour un peu rassurer mon cœur ,
« Qui palpite déjà de peur
« D'entreprendre si grand voyage !
« Sur mon honneur si je n'enrage ,
« D'être forcée à le quitter ,
« Ce cœur qui sut se délecter
« Aux dépens de Troyenne engeance.
« Tu ne ferais pas mal, je pense,
« D'en aller avertir Turnus ,
« Qui de ma mort sera perclus ,

« De plus du tiers de sa figure ;
 « Qui peut-être en perdra sa hure.
 « Car pour le bon sens , il est hoc ,
 « Qu'il est depuis longtemps au eroe.
 « Mais dis-lui qu'il prenne ma place ,
 « Que tous nos gens on contumace ,
 « Que les Rutules , les Latins ,
 « Dans peu n'auront pas des patins.
 « Adieu pour jamais , ma fidèle :
 « Si je puis t'envoyer nouvelle
 « De ce qui se fait chez Pluton ,
 « Ou de ce que dit Alecton ,
 « Tu le sauras, ma tourterelle. »

Alors de sa jeune escarcelle
 Sortit son âme en grand délit ,
 Qui fit sortant un petit bruit ,
 Fort approchant du doux murmure
 De petite chute d'eau pure.
 Ainsi Camille trépassa.

La bataille recommença ,
 Mais avec plus grande furie ,
 Chacun visant à la tûrie.
 D'Évandre les cheveu-légers ,
 Soutenus par des cuirassiers ,
 Secondés des troupes Troyennes ,
 Des légions Étruriennes
 Des Phrygiens , des Mantouans ,
 Des Tyrrhéniens , et des Toséans ,
 Marchent serrés droit aux Itales ,
 Pour leur lâcher des Décrétales ,
 Les rabrouer sur leur pallier ,
 Les enterrer dans leur fumier ,
 Et les suivant jusqu'en leur ville ,
 Les envoyer après Camille.

Opis ayant vu le trépas ,
Qui du roi faisait l'embarras ,
Dont ses sujets perdaient le crâne ,
Se souvint alors de Diane :

Soupirant trois fois de douleur ,
Elle dit ces mots de bon cœur :

« Ah , Nymphé si belle et si blanche ,
« Vous en tenez donc dans la hanche !
« Quoi ! pour avoir escarmouché ,
« Peut-être de trop près mouché
« Quelques chefs des troupes d'Énée ,
« Vous en serez donc mal menée ,
« Vous en perdrez tous ces attraits ,
« Cet embonpoint , et ce teint frais ,
« Qui font les plaisirs de Diane !
« On vous mettra dans une manne ,
« Pour aller boire à sa santé
« Un peu d'eau du fleuve Léthé ,
« Afin de perdre la mémoire
« De l'immortelle et belle gloire
« Qu'a mérité votre valeur.
« Parbleu ! j'aurai bien du malheur ,
« Du guignon , ou de la disgrâce ,
« Si Jupin ne me fait la grâce
« De me venger à plein collier
« De ce drôle d'aventurier.
« Si l'assassin n'en a dans l'aile
« D'une manière assez cruelle ,
« Je dis nargue de tous les Dieux ,
« Et demain je quitte les cieux ,
« Pour me venger de cet outrage ,
« Dussé-je en étouffer de rage :
« Oui , que l'infâme meurtrier
« Qui brusquement vient de souiller

« Sa main du sang de cette fille,
« Périsset aux yeux de sa famille.
« Mais chut ! j'aperçois le gaillard,
« Qui s'est écarté par hasard ;
« Il va trouver de la besogne,
« Ou je veux être une carogne. »

Près de là dans un vert coteau
Était de Dercène un tombeau,
Du Laurentin l'un des monarques,
Ce que l'on reconnut aux marques
Qui d'épithètes lui servaient,
Et dans le caveau paraissaient.
Du premier vol cette Déesse
Sur ce tombeau posa la fesse,
Guettant Aronce qu'elle vit,
A qui tout d'abord elle dit :
« Viens vers Opis, approche, infâme,
« Qui viens d'une si belle trame
« De couper pour jamais le fil !
« Si tu vois jamais ton chenil,
« Je veux reprendre chair humaine,
« Et de mourir être en la peine.
« Camille périt sous tes coups,
« Mais ton sort n'en est pas plus doux :
« Va barboter dans la poussière,
« Traître ! de la même manière,
« Que cette fille barbota,
« Quand ta fureur la culbata. »
A ces mots prenant une flèche,
Dans l'instant elle la dépêche
Tout au travers de ses boyaux ;
Ce qui de ses esprits vitaux
Dérangea toute l'harmonie,
Déconcerta l'économie,

Bref le mit au rang des défunts,
Le séquestra des importuns,
Dont l'affluence dans ce monde
Est grande, et dans tous lieux abonde.
Après ce coup détale Opis,
Pour se rendre dans son taudis,
Toujours dans la même voiture
Et reprenant la même allure.

De Camille les cavaliers
Prirent la fuite les premiers ;
Le reste fut dans le désordre ,
Et ne put se remettre en ordre.
L'ardent Atinas consterné,
Le gros des troupes mutiné,
Tous se débandent vers la ville ,
Et laissent le Troyen tranquille
Faire montre de sa valeur.
On ne voit partout que fureur,
Que désespoir, et que carnage,
Que morts , que clameurs , et que rage.
La poussière sur les sillons
Vole à gros et noirs tourbillons ,
Puis va s'engouffrer dans la ville ,
Où l'on pleure et l'on plaint Camille.
Tous ceux qui bordaient les remparts
Voyant venir tous leurs fuyards,
Faisaient des cris pleins d'épouvante.
Rien ne prouve mieux la tourmente
Qu'Éole fait en pleine mer,
Surtout au milieu de l'hiver,
Que ce qui se vit dans la plaine.
Les Latins à perte d'haleine
Gagnent les portes pour entrer,
Et pour un peu se calfeutrer

Contre la colère et la rage
Des Troyens faisant grand ravage
Dans leurs timides escadrons,
Alors composés de poltrons.
Mais zeste, point de complaisance,
On les laisse là sans défense,
Crainte qu'on a que le Troyen
N'entre par le même moyen.
Les femmes jettent des murailles,
Brandons ardents, rouges ferrailles,
Cendres en feu, pièces de bois,
Huile bouillante et force poix :
On entend bien qu'elle est fondue,
Au moins faudrait-il être grue,
Pour ne pas se l'imaginer.
Mais on a beau se démener,
Les vaillants réchappés de Troie
Parmi les feux cherchent leur proie,
Foncent partout avec vigueur,
Et partout vont semant la peur.
Turnus en reçoit la nouvelle,
Par la messagère fidèle
De Camille, la triste Acca.
D'abord il entonne un grand ah !
« Ah ! j'en aurai raison, j'en jure,
« Ou qu'on me mette à bas la hure :
« Courons servir mon allié !
« Détalez donc, vous gens de pié,
« Et laissez là votre embuscade,
« Aux Latins on donne saccade ;
« Allons ! volons ! sans barguigner,
« Voyons s'ils oseront guigner
« Turnus secondé du Rutule.
« Ne craignez pas cette crapule !

« Vous les rangerez, je le dis,
« Et je veux, si je m'en dédis,
« Qu'à vos yeux la peste me tue.
« Allons, soldats, qu'on s'évertue ! »

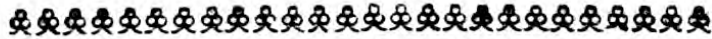
Turnus aussitôt décampa,
Et tout au plus court il coupa,
Pour aller secourir l'Itale,
Pours lors dans un triste dédale,
Morts, ou mourants, pris, ou perdus,
De leurs membres d'aucuns perclus,
Et tout en gros passés en gale.

Mais pendant que Turnus détale,
Quitte l'embuscade et s'en va,
Le pieux Ænéas entra
Dans les buissons et la ravine,
Gagna les fonds, puis la colline,
Se rendit maître des hauteurs,
Sans perdre que deux maraudeurs,
Qui broussaillant pour faire bâfre,
Attrapèrent une balafre,
Qui les assomma tous les deux,
Dans le plus fort du chemin creux.
D'un air hardi marchait Énée
Pour investir, cette journée,
La ville du roi des Latins,
A la barbe des Laurentins,
De Turnus et de sa séquelle
Qui s'en allait toute en javelle,
Et que Tarcon menait des mieux,
Giter où gitent leurs aïeux.
Tout en gémit, les fils, les pères,
Les cousines, tantes et mères.
Ænéas, et l'ardent Turnus,
De fort loin s'étant aperçus

Marchant en ordre de bataille,
Sans bagage, ni valetaille,
A vaincre tous deux animés,
Sur-le-champ se seraient gourmés,
Si la nuit n'eût tendu ses toiles,
Tiré ses rideaux, et ses voiles,
Ce qui leurs désirs arrêta,
Et pour un temps les détracta.

Ma foi! tandis que dans sa tente,
Chacun au gré de son attente,
Va prêter ses yeux au sommeil
Jusques au retour du soleil.
Il faut pour renforcer nature,
Que je prenne un peu de pâture,
Et que je boive quatre coups.
Autant, lecteur, en feriez-vous,
S'il vous en prenait une envie.
Morbleu! des besoins de la vie
Je ne puis non plus me passer,
Que chambre de pot à pisser.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.



LIVRE DOUZIÈME.



Si Turnus reposa la nuit
DouceMENT sans faire de bruit,
Ou s'il eut la puce à l'oreille
Du tintamarre de la veille,
C'est ce que je ne sais pas bien :
Quand je dirais je n'en sais rien,
Ce serait la vérité pure.
Au surplus je ferais gageure,
Que dans son lit plus d'une fois
Turnus a rongé ses dix doigts ;
Que son bonnet a dans sa tête
Connu qu'il n'était pas en fête,
Et que l'on trouva son grabat
Le matin en terrible état.
La preuve en est claire et certaine,
Si l'on veut bien prendre la peine
D'examiner en raccourci
Quel fut son dévorant souci,
Quand il vit les troupes d'Énée
Pendant le cours de la journée ,

Galvauder Rutule et Latin ,
Plus mal qu'on ne fait un trottin
Qui manque de faire un message
Nécessaire pour le ménage :
Alors la main comme le pié
Fait un trottin estropié.
Aussi tandis qu'Énée en raille ,
Qu'il s'approche de la muraille ,
Et qu'il profite de la nuit
Pour s'en rendre maître sans bruit ,
Ce qui suit le gain des batailles ;
Turnus bisque dans ses entrailles ,
Et cherche de nouveaux moyens
Pour surmonter des Phrygiens
Et la valeur, et la fortune.
Pardi ! la chose est peu commune :
Être brave, et de plus heureux ,
Est moins des hommes que des Dieux.
Le Latin donc mis en compote ,
Dans son cerveau dérangé trotte ;
Les peuples en sont consternés ,
Et tous les soldats mutinés.
Comme il est cause du désordre ,
On le charge d'établir l'ordre.
Que faire en cette extrémité ?
Se pendre , c'est déloyauté ;
Se noyer, ce serait folie :
S'enfuir, c'est quitter Lavinie ,
Et la céder à son vainqueur ,
Ce qui redoubla sa fureur
D'une once au moins , je vous assure ;
Pour peu qu'on le veuille , j'en jure ;
Mais non , j'ai tort , ne jurons pas ,
Les serments sont pour d'autres cas.

Tel est un lion de l'Afrique,
Qui sent qu'un javelot le pique :
Son sang qui coule, et sa douleur,
Augmentent si fort sa fureur,
Qu'on le voit frémissant de rage
Ne respirer que le carnage.
Turnus ainsi tout furieux
Frappe des pieds, roule ses yeux,
Jure un grand mort... pousse une plainte,
Montre sa rage, et puis sa crainte,
Rompt la dentelle d'un collet,
Donne un soufflet à son valet,
Renverse sa chocolatière,
Nomme guenon sa chambrière,
Fait un soleil à son miroir,
Sans s'étonner, sans s'émouvoir ;
Puis à grands pas il se promène
Partout où son chagrin le mène ;
Ne parle pas, parle en courroux,
Tantôt reprend un air plus doux :
Enfin, dans son inquiétude,
Il ne trouve point d'attitude
Qui convienne à son désespoir,
Tant il lui paraît triste et noir.
Dans cet état il se présente
Au roi Latin plein d'épouvante ;
Lui parlant le cœur ulcéré
Et par ses soucis déchiré.
Comme il voulut ouvrir la bouche,
Un bourdon, une grosse mouche
Entra dans son vaste gosier,
Et détourna ce vieux routier
Un moment d'étaler sa rage ;
Ce qui, pour un mauvais présage,

Fut pris par le bon roi Latin ,
Déconcerté, fort incertain.
« Seigneur, lui dit ce taciturne ,
Ce digne frère de Juturne ,
« Qui peut empêcher Ænéas ,
« Le roi des poltrons , des béats ,
« De mettre à bout son entreprise ?
« Faut-il le servir à sa guise ?
« A genoux mendier la paix ?
« La ratifier pour jamais ?
« Aux Troyens servir de victime ,
« Afin d'acquérir votre estime ?
« J'y consens ; et veux de ce pas ,
« Pour eux me livrer au trépas.
« Faites venir cette génisse ;
« Faisons ce fatal sacrifice ;
« Je soupire après le moment
« Qui doit précéder le serment
« Qui va serrer votre alliance.
« S'il sait danser, eh bien ! qu'il danse.
« Il en aura, mais tout son sou ,
« Même de quoi charger son cou.
« Allez, donnez-vous patience ;
« Vous me verrez mettre en défense ,
« Oui, je vous répons de sa mort ,
« Fût-il cent mille fois plus fort ,
« Que je vais de bons coups d'épée
« Farcir cette rare poupée !
« Ce fugitif, ce pleure-pain ,
« Qui semble nous prêcher la faim.
« S'il n'est pas ce soir à la table
« De Pluton, je veux que le Diable
« Me fasse souper avec lui,
« Sans me sortir de mon étui.

« J'y vais de cu comme de tête.
 « Oh qu'il va trouver bonne fête,
 « S'il n'a point de peur ce transi,
 « Cet efféminé, ce moisi !
 « Que si Jupiter veut qu'il rogne
 « A moi Turnus de la besogne,
 « Qu'il soit le réveille-matin
 « Du Rutule et du Laurentin :
 « Qu'il me débauche Lavinie ;
 « S'il faut qu'il m'arrache la vie ;
 « Alors, Seigneur, nous serons deux,
 « Et nous jouïrons au plus heureux :
 « Non pas au jeu de croix et pile,
 « Le jeu que demande ce gille,
 « Ou bien celui de pair ou non ;
 « Mais c'est au jeu de l'espadon,
 « A coups de dards, de javelines,
 « Aux dépens de nos deux échine.
 « Que si par un heureux destin,
 « Il peut fouiller mon intestin,
 « Et de sa lame meurtrière
 « Me faire perdre la lumière,
 « Je cède comme le moins fort
 « Aux ordres des Dieux, et du Sort.

Cette oraison si pathétique
 Redit le Roi mélancolique.

En effet il en sourcilla,
 Et deux fois sa tête en branla.

Après une petite extase,
 Il répondit avec emphase :

« Seigneur, autant vous êtes preux,
 « Actif, vigilant, courageux ;
 « Autant je dois moi qui vous parle,
 « Et qui quand je le veux déparle,

« Mettre de l'eau dedans mon vin,
 « Et toujours tenir bride en main,
 « Pour m'épargner du moins la crainte
 « De trouver du vide en ma pinte.
 « C'est vous répondre en bon Latin
 « Que je veux garder mon fretin;
 « Et prendre ma bisque assez juste
 « Pour me conserver votre buste.
 « Ne possédez-vous pas l'État
 « De votre père, un très-grand fat,
 « Révérence parler, beau sire?
 « Pourquoi cherchez-vous donc à frire
 « Votre lard rance à mes dépeus?
 « N'est-ce pas vous moquer des gens?
 « Nous prendre pour des coccigrues,
 « Et nous faire passer pour grucs?
 « Vous pouvez vous apparier
 « Avec filles à marier,
 « Où vous voudrez, si bon vous semble:
 « Pour moi vous allez trop bien l'amble,
 « Et je marche trop lentement
 « Pour vous, Turnus, assurément.
 « J'ai de l'argent, des pierreries,
 « Des cassines, des métairies,
 « Nombre de bons et gras troupeaux,
 « Des meubles neufs, de beaux tableaux,
 « Des troupes, mais très-delabrées
 « Par vos chiennes d'échauffourées;
 « Avec cela l'on pourrait bien
 « Vous établir pour votre bien,
 « Parmi les princesses Latines,
 « Comme parmi les Laurentines;
 « J'en connais plus d'une à louer,
 « Vous pouvez les amadouer :

« Mais renoncez à Lavinie.
« C'est à moi grande vilénie,
« Je la connais trop, à mon dam,
« Même l'exemple de Priam
« Devait un peu me faire sage,
« Et mieux user de mon lignage.
« Qui ne sait que Jupin, les Dieux,
« Et les habitants de ces lieux,
« Ne veulent pas votre assemblage?
« Cependant, Turnus, je m'engage
« A vous servir d'affection ;
« Je cède à la tentation
« De vous voir quelque jour mon gendre.
« Ma femme au vrai voulait vous prendre ;
« A cause de la parenté,
« Du sang, et de l'affinité,
« Qui vous unit à sa famille,
« Elle vous destinait ma fille :
« Mais moi je n'y consentais pas,
« Ænéas avait plus d'appas,
« Me paraissait plus débonnaire,
« Et faisait bien mieux mon affaire.
« Pour vous je rompis le traité
« Qu'il m'offrit par civilité,
« Et contre lui je pris les armes.
« Voyez quelles sont mes alarmes ;
« Vous qui causez tous mes malheurs,
« Qui bien loin d'en verser des pleurs
« M'étourdissez de vos bravades,
« Comme de vos rodomontades ;
« Qui fuyez lorsque l'on vous suit,
« Et qui faites beaucoup de bruit,
« Mais en effet fort peu d'ouvrage.
« Vous en dirai-je davantage ?

« On nous a ressassé deux fois ,
 « Voilà notre ville aux abois ,
 « Moi bien près de ma dernière heure ;
 « Et vous voulez que je demeure
 « Constamment dans votre parti ?
 « Foi de Roi , vous aurez menti.
 « Car ou je quitte la partie ,
 « Ou vous quitterez Lavinie.
 « Faites mieux , recueillez les voix ;
 « Que penseraient vos Rutulois ,
 « Et que me diraient mes Itales ?
 « C'est pour lors que les Saturnales
 « Iraient le galop , non le trot ,
 « Si l'on me voyait , comme un sot ,
 « Mettre au hasard votre bedaine
 « De boudins et d'andouilles pleine ,
 « Vous qui voulez de ma maison
 « Épouser le seul rejeton.
 « Par la ventre-saint-gris j'en jure ,
 « Je garderai votre figure
 « De malencontre , et d'accident ,
 « Contre Énée et son ascendant .
 « Ayez pitié de votre père ;
 « Doit-il payer la folle enchère
 « Des caprices d'un étourdi ,
 « Qui va se perdre tout brandi ? »

A laver la tête d'un âne

Le sage perd la tramontane ;
 Aussi le Roi trouva-t-il bien ,
 Qu'avec lui l'on ne gagnait rien .
 Soit intérêt , ou bien tendresse ,
 Turnus poussa loin la faiblesse ;
 Car dès qu'il vit jour à parler ,
 Il commença par houspiller

Le Roi sur sa crainte panique.

« Craignez donc pour votre boutique,

Lui dit-il d'un air insolent ;

« Mais paraissez plus indolent

« Pour Turnus, je vous en conjure ;

« Ou vous me ferez une injure,

« Très-difficile à pardonner.

« Turnus serait fou de donner

« Dans votre sens fort invalide ;

« Non, non, je veux un autre guide,

« Et malgré les Dieux et le Sort,

« Ou mettre mon rival à mort,

« Ce qui n'est pas si difficile ;

« Ou que le traître me mutile,

« Et me donne en proie aux corbeaux.

« Nous connaissons de tels travaux,

« Avec un pareil adversaire ;

« Je le sais trop loin de sa mère,

« Pour qu'il puisse nous échapper.

« Par ma foi ! je vais l'écharper,

« Et le semer par la broussaille,

« Pour qu'il nourrisse la volaille,

« Qui fend les airs, et perche aux bois,

« Même mourrait sans mes exploits.

« Je périrais ! à d'autres, Sire !

« Parbleu ! vous ne savez que dire,

« Ou pour nous vous avez bien peur.

« Adieu, vous me verrez vainqueur,

« Avant que ce grand jour se passe :

« Je crois que sans me faire grâce,

« Vous me pouvez attendre, moi.

« Croyez-m'en donc de bonne foi,

« Dans peu je reprendrai ma place :

« Qu'on mette le vin à la glace,

« Pour que je puisse à mon retour,
 « Boire rasade à mon amour ;
 « Vous voyez que c'est Lavinie,
 « Pour qui j'aventure ma vie. »

La femme du bon roi Latin
 Quitta son lit dès le matin,
 Ce jour, pour voir la destinée
 Du combat du pieux Énée,
 Avec son cher parent Turnus ;
 Car elle tenait à Daunus,
 Mais en ligne collatérale.
 Turnus se trouvant dans la salle,
 La reine sur lui larmoya,
 Puis son éloquence employa,
 Pour lui faire quitter la brette.
 Elle lui dit donc en cachette ;
 « Je te conjure par mes pleurs,
 « Par mes sanglots, par mes douleurs,
 « Par mon sang, et par ma vieillesse,
 « Par ton amour, par ta maîtresse,
 « Par ma couronne et mon bandeau,
 « Par ce magnifique tombeau
 « Où tes aïeux réduits en cendre
 « S'ennuient à force d'attendre
 « Que l'on me descende auprès d'eux,
 « Pour y pouvoir couvrir mes œufs ;
 « Par la colique qui me presse,
 « Par mon cœur que tu mets en presse,
 « Par Amate femme du Roi,
 « Enfin par toi, par lui, par moi,
 « De ne plus chercher à combattre
 « Un ennemi qui sait abattre
 « La poussière d'un justaucorps,
 « Et qui pourrait parmi les morts

- « Faire passer mon espérance.
- « Peste ! il entend la manigance,
- « Et me paraît plus fort que toi.
- « Du moins, mon cher, tremble pour moi,
- « Qui n'ai pas une once de vie,
- « Qui de douleur par trop saisie
- « Pourrais bien te laisser ici,
- « Sans sépulture, à la merci
- « De cette race Phrygienne.
- « Que faudrait-il que je devienne,
- « Si l'on t'allait de part en part
- « Percer par un coup de hasard ?
- « Non, je ne pourrais te survivre,
- « Et j'aimerais bien mieux te suivre,
- « Que de voir un jour mon enfant
- « Devenir le lot d'un pédant,
- « D'un baladin, d'un escogriffe,
- « D'un batteur d'estade et d'antife,
- « D'un franc amateur de pois gris,
- « Enfin du roi des étourdis.
- « Je chéris trop ma Lavinie,
- « Pour souffrir si grande avanie.
- « Elle épouserait un Troyen !
- « Non, jamais il n'en sera rien. »

Cette fille suivait la reine,
 Ne levant ses beaux yeux qu'à peine;
 Sur son teint parut incarnat,
 Qui lui donnait nouvel éclat;
 Ce qui plut à notre compère.
 Alors transporté de colère,
 D'ardeur, d'amour, et cætera,
 Ces mots tout haut il digéra :

- « Eh ! de grâce arrêtez vos larmes !
- « Pourquoi tant de fausses alarmes ?

« Tout net, vous me portez malheur,
« De me témoigner tant de peur.
« Oui, je prends à mauvais augure
« Votre larmoyante figure.
« Je veux disputer le tendron,
« Dût-il m'en coûter mon chaudron,
« Ma cuirasse avec ma rapière.
« Vous allez passer pour ratière,
« Si l'on vous voit pleurer ainsi.
« Je ne vous dis pas grand merci ;
« Car d'une lame meurtrière
« L'un de nous doit sur la poussière
« Laisser le moule du pourpoint ;
« Je vous le dis, et ne crains point
« Que le Destin me soit contraire,
« Si bien je ferai mon affaire,
« Adieu, ma Reine, et vous mon cœur,
« Rencognez donc votre douleur,
« Je vais finir vos doléances,
« Comptez fort sur ces assurances. »

Après il sort et trouve Idmon,
Bon lévrier, bon compagnon ;
Il lui dit : « Va-t'en chez Énée,
« Dans son champ fais une tournée ;
« Dis-lui que dès qu'il sera jour,
« Je lui ferai faire un beau tour ;
« Et que nonobstant sa bravoure,
« Je veux avec mon tirebourse,
« Lui tirer l'âme de son corps
« Sans lui percer son justaucorps.
« Que ses soldats posent les armes,
« Autant en feront nos gens d'armes,
« Ils verront si ce sera lui,
« Qui sera vainqueur aujourd'hui.

« Il faut enfin finir la guerre,
« De Troyens purger cette terre,
« Et que ce soit au champ de Mars,
« A l'ombre de nos étendards,
« Où j'épouserai Lavinie,
« Avec grande cérémonie. »

A peine eût-il dit tout cela,
Que ses chevaux on lui sella,
Ce que l'on fit en sa présence.
On leur mouilla les crins d'essence ;
Puis on les meubla d'un harnois,
Noir, liséré d'un beau chamois.
Ensuite il prit sa cotte-d'armes,
Son beau corset, ses belles armes,
Son sabre jadis si vanté,
Qui par Vulcain fut présenté
Au vieux Daunus toujours bon père,
Que mal à propos vitupère
Ce méchant fils, ce fier-à-bras,
Ce faufaron à six carats.
Puis il prit en main une lance
D'une magnifique apparence,
Laquelle venait de bon lieu.
En la prenant par le milieu,
Il dit : « Belle lance ma mie,
« Tu me paraîtrais si jolie,
« Si tu voulais pour le présent
« Me défaire d'un faux plaisant,
« D'un forestier plein de lui-même,
« Qui croit avec sa mine blême
« Me faire garder le mulet,
« Me mettre au bout de mon rôlet,
« Enfin m'enlever Lavinie.
« Venge-moi de cette avanie,

« Toi qui servis si bien Actor,
 « Quoiqu'il ne fût qu'un gros butor.
 « Fais donc que je terrasse Énée,
 « Que sa mince et longue échinée
 « Succombe dans ce chamaillis,
 « Et reste dans le margouillis. »

Après ces mots le roi Rutule
 Tonne, menace et gesticule,
 Va ranimer les courtisans,
 Et rassurer les habitants.
 Ses yeux étincelaient de rage,
 Elle enflammait tout son visage,
 Il en était tout coloré :
 Puis montant sur un char doré,
 Il va d'une ardeur affamée
 Rendre visite à son armée.

Comme un taureau dans sa fureur,
 Montre sa force et sa vigueur,
 Quand il se voit prêt à combattre ;
 Ainsi faisait le diable à quatre
 Énée au milieu de son camp,
 Se préparant d'entrer au champ,
 Pour y moissonner de la gloire.
 Déjà tout fier de la victoire
 Il met les armes de Vénus,
 Joyeux d'apprendre que Turnus
 Veut bien mettre au croc cette guerre,
 Et laisser en repos la terre
 Où règne ce bon roi Latin.
 Alors il fait voir du Destin
 Les décrets et les ordonnances ;
 Et pour calmer les doléances
 De son cher petit Iulus,
 Il lui donna cinq carolus.

Ensuite il nomma des otages ,
Destinés pour servir de gages
De la parole qu'il donnait
Touchant la paix qu'on demandait.

Le lendemain , la belle Aurore
Venait-elle à peine d'éclorre ,
Que le Rutule en liberté ,
Et le Troyen de son côté ,
Mesurent le champ de bataille ,
Sous les remparts , près la muraille
De la ville où la cour était ,
Et où d'aise chacun chantait.
Là l'on dressa , le cœur en joie ,
Des autels pour les Dieux de Troie ,
Comme pour les Dieux des Latins ,
Des Rutules , des Laurentins.
Les foyers pour les sacrifices
Furent faits sous d'heureux auspices.
Des Troyens en robe de lin ,
Couronnés de pampre et de thym ,
Portaient de bonne eau dans des cruches ,
D'autres portaient en main des bûches ,
Ceux ci portaient brandons de feu ,
Ceux-là se dilataient un peu
En jouant à la climusette ,
Aux osselets , à la bûchette ,
Faisant ronfler le flageolet ,
Imitant le rossignolet.
Les habitants sortent en foule ,
Dans le camp tenant pied à boule ,
En attendant que le roi vint ,
Et que sa parole il leur tint.
Là l'on voyait les deux armées
De la paix toutes deux charmées ,

Mais tous armés de pied en cap ,
Pour n'être pas échec et mat.
Les généraux tout brillants d'aise
Couraient les rangs, ne vous déplaise,
Habillés tous d'or et d'azur ,
Portant corsets d'un clair obscur ,
Rubans tombant sur l'omoplate ,
Belles aigrettes d'écarlate ,
Brodequins des mieux figurés ,
Et des sabres bien récurés ,
Montant chevaux à cabriole ,
Tout frais émoulus de l'école ,
Bonne rondache dans le bras ,
Bonne lance et bon coutelas ,
Des boucliers de filigrane ,
Casques dorés couvrant leur crâne ,
Enfin finale ils étaient bien ,
Puisqu'à tous il ne manquait rien.
Ils avaient tous la barbe faite ,
Et mis des couleurs de toilette ,
Rabats blancs , et de beaux poignets ;
Mais armés comme Lansquenets ,
Pour faire honneur à cette fête ,
Qui devait conserver leur tête.
Mnesthée et le fier Attilas ,
Plus drus que ne sont Quinolas ,
Voltigeaient au travers des files ,
En gens experts , hardis , habiles ,
Redressant les Tyrrhéniens ,
Les alignant sur les Troyens.
D'autre côté parut Messape ,
Emmistoufflé comme un Satrape ,
Allant par-ci , trottant par-là ,
Marchant toujours cahin , caha.

Les femmes, même la canaille,
Étaient épars sur la muraille,
Sur la tour, la porte et les toits.
Là les vieillards montraient aux doigts
Leurs fils, leurs petits-fils, leurs gendres,
La plupart tous de vrais esclandres,
Encor tout fatigués des coups
Dont les Troyens chargé leurs cous
Leur avaient prêté d'abondance
Avec très-grande irrévérence.

Dans ce temps-là dame Junon,
Véritable attrape-minon,
Quittant les cieux vint sans compagne
Sur la crête d'une montagne,
Qu'aujourd'hui l'on appelle Alban.
Là, debout, sans chaise, ni banc,
Elle voit le champ de bataille,
Où brillait des plus la clinquaille,
Presque au pied du palais Latin,
Comme pour morguer le Destin;
Même son vieux lance-tonnerre,
Qui voulait finir cette guerre.
Du doigt elle appela la sœur
De ce Turnus grand giboyeur;
Lui dit ce que l'on peut apprendre,
Si l'on veut lire un récit tendre,
Que vous verrez ici complet,
Bien dodu, solide, et replet.
Mais avant que d'entrer en danse,
Quelqu'un pourrait (si bien je pense)
Demander quelle est cette sœur;
Ah morbleu! je le sais par cœur,
Et vous le saurez tout à l'heure,
Curieux, ou que je demeure

Court en si beau , si grand chemin ;
 Je reprendrai mon train demain.
 Juturne est son nom de famille ;
 C'était une très-bonne fille ,
 Qui parlait le Français au mieux
 Pour exprimer ses moindres vœux.
 Le bon Jupin pour récompense ,
 Lui fit don d'une présidence ,
 Puisque Juturne présida
 Sur les étangs du mont Ida ,
 Sur les ruisseaux , sur les rivières ,
 Sur les fontaines des bruyères ,
 Comme sur celles des jardins
 Des monarques et citadius.
 Voilà de Juturne l'histoire.
 Mais je reviens à mon grimoire.

« Chère Nymphé , lui dit Junon ,
 « Qui portez si friand trognon ,
 « Dont je ne suis point courroucée ,
 « Puisque c'est moi qui t'ai placée
 « Au-dessus des Nymphes des eaux ;
 « De Turnus je plains les travaux :
 « Il doit tôt finir sa carrière ,
 « Je vois la Parque meurtrière ,
 « Tenant dans sa main ses ciseaux ,
 « Pour terminer des jours si beaux.
 « Par ma foi ce n'est pas ma faute ,
 « Si cette fois ton frère saute ;
 « Je ne puis rien sur le Destin ,
 « Ni sur l'esprit de mon Jupin.
 « Ces fichus Dieux opiniâtres ,
 « Incomplaisants , acariâtres ,
 « M'ont cent fois refusé tout net
 « Et m'ont donné ce camouflet ,

« Sans seulement me faire excuse.
« Va-t'en mettre en œuvre la ruse ;
« Pour lui, fais ce qu'il se pourra ,
« Et ce que bon te semblera.
« Sommes-nous donc sans espérance ,
« Et dans nos maux sans allégeance ?
« Souvent après de longs malheurs ,
« On voit régner de grands bonheurs. »

Junon se tut. D'abord les larmes
Firent éclipser tous les charmes
Qu'avait Juturne en son minois ;
Puis sur son sein deux ou trois fois
Elle se donne des taloches ,
Cherche à Junon des anicroches ,
Lui dit que la reine des cieux
Peut autant que celle des gueux ;
Qu'elle devrait mourir de honte,
De ne paraître pas plus prompte
A servir son frère Turnus ,
Contre sa rivale Vénus.
Puis d'eau tombait une rivière ,
Des endroits par où la lumière
A tous les mortels se fait voir.
Elle en mouilla tout son mouchoir ,
Sa robe , même sa chemise :
Ce que Junon nomme sottise ,
Ne voulant pas dire vapeurs.
« Ce n'est pas là le temps des pleurs ,
Lui dit-elle d'un air sévère ,
Tant elle parut en colère
De cet apostrophant discours.
« Si tu veux conserver les jours
« De ton Turnus, tu le peux faire ;
« Va-t'en renouveler la guerre ,

« Et briser leur traité de paix.
« Mais qu'on ne m'en parle jamais!
« Adieu : Junon te le conseille. »

Juturne avait prêté l'oreille
A cet agréable récit ;
Aussi quitta-t-elle sans bruit
Et la montagne, et la colline.

Cependant la royale échine,
Maître et monarque des Latins,
Peuples rusés et fort mutins,
Suivi d'une cour à l'antique,
Des nobles et gens de boutique,
Marchait d'un pas grave aux autels,
Pour des jurements solennels.
Le bon monarque pour son âge,
Marchait en très-lesté équipage,
Trainé par quatre grands chevaux,
Jetant du feu par les naseaux,
Tant leur ardeur était extrême ;
On lui voyait un diadème,
A douze fleurons, tout pareil
Au diadème du Soleil.
Par deux chevaux plus blancs que neige,
Mais bons écoliers de manège,
Le fier Turnus était tiré
Dans un grand char partout doré.
Affectant une ardeur mutine,
Il agitait sa javeline
Pour intimider le Troyen.
N'était-ce pas là le moyen,
De faire peur au bon Énée ?
Lui qui d'une seule balenée,
Aurait mis bas ce turlupin,
Sous le bon plaisir de Jupin,

S'entend ; car, pardi ! dans ce monde,
Où le proverbe en foule abonde,
On dit qu'il faut à tout seigneur
Rendre le devoir et l'honneur :
Or comme il est des Dieux le maître,
Ergo des humains il doit l'être :
Raisonnement qui va son train,
Et, selon moi, court, et certain.

D'autre côté parut Énée
Avec sa troupe combinée,
Armé de la main de Vulcain,
Ayant un air doux et serein.
Tout près de lui était Ascagne,
Monté sur échappé d'Espagne,
Qui comme Ænéas quelque jour
Doit cimenter Rome à son tour.
Un grand prêtre à blanche tunique,
Montant sur fringante bourrique,
Portant en tête un capuchon,
Traînait d'une main un cochon,
De l'autre brebis non tondue,
Grasse à larder, jeune et dodue,
Fille d'un mouton de Beauvais,
Qu'Ænéas conduisait exprès,
Pour ce plantureux sacrifice,
Avec une blanche génisse.
Mais ce qui fait mon embarras,
C'est que Maron ne nous dit pas
Comment il conduisait la bride.
Bête quinteuse veut un guide,
Car ce serait passer pour fou,
Que la lui laisser sur le cou.
Droit aux autels le prêtre avance,
Descendant avec nonchalance

De sa monture à juste prix.
Dès qu'on le vit on fit des cris,
Pour le coup de réjouissance,
Mais on en fit en abondance.
Sur la victime il fit des vœux,
Puis il alluma tous les feux.
Alors le dévot sire Énée,
Tenant sa lame dégainée
Debout reposant sur l'autel,
D'un air qui n'a rien de mortel,
Pas même la moindre apparence,
D'une mâle et fière assurance
Apostrophe ainsi tous les Dieux,
Levant dévotement les yeux,
Regardant la voûte azurée :
« Ce n'est pas une paix plâtrée,
« Soleil errant et vagabond,
« Qui marche par saut et par bond ;
« Mais une paix consolidée,
« Que le Latin m'a caimandée,
« Et que j'accorde à son besoin
« Gratis. Soleil, sois donc témoin,
« Des serments que je veux bien faire.
« Vous, Jupiter lance-tonnerre,
« Et vous, implacable Junon,
« Qui de vos jours n'avez dit non,
« Quand il s'est agi de me nuire,
« De m'abîmer et me détruire ;
« Vous le Dieu du soudrille, ô Mars,
« Qui veillez sur nos étendards,
« Qui du grivois gardez la panse,
« Qui lui procurez l'abondance,
« Et qui toujours du maraudeur
« Avez protégé la valeur.

« Dieux des ruisseaux, Dieux des rivières,
« Dieux des forêts, Dieux des bruyères,
« Enfin, vous grands et petits Dieux,
« Qui toujours perchés dans les cieus :
« Je veux que si Dame Victoire,
« Peut-être à force de trop boire,
« Se trouve assez peu de raison,
« Pour vouloir que comme un oison,
« Turnus devant vous me canarde,
« M'entrefessonne et me nasarde,
« Enfin qu'il se trouve vainqueur
« De moi, jurant sur mon honneur,
« (C'est jurer sans beaucoup de risque)
« Qu'en ce pays frasque ni frisque
« Ne restera de mes Troyens ;
« Qu'ils partiront avec leurs biens
« Pour se retirer près d'Évandre ;
« Qu'Iulus ne pourra prétendre
« De régir le bandeau royal,
« Et sans faire le déloyal,
« Il tirera d'ici ses chausses,
« Chausses pleines de pièces fausses,
« Tant qu'à présent c'est vérité :
« Plus, avec la Latinité
« Signera paix des mieux conçue,
« Et par mes gens des mieux cousue.
« Que si pour remplir mon espoir
« Je reste maître du prestoir,
« Et que Turnus en ait dans l'aile,
« Je veux par une loi nouvelle
« Établir la fraternité,
« Et sans supériorité
« Faire entre nous bourse commune.
« Plus que chacun dans sa tribune,

« C'est-à-dire, son tribunal,
« Juge le bien comme le mal ;
« Que le Troyen et que l'Itale
« Seront en tout, fors de la gale,
« Uns et communs dorénavant,
« Et vivront comme auparavant,
« Indépendamment l'un de l'autre.
« J'aurai soin de la patenôtre,
« Et placeraï sur vos autels
« Des mets dignes des Immortels ;
« Tandis que Latin mon beau-père,
« Aura soin que l'État prospère,
« Fera la barbe à ses voisins,
« Encavera des plus fins vins,
« Fera marcher lochet, pioche,
« Veillera sur le tourne broche,
« Sur la cuisine et le ragoût,
« Et se chargera du bon goût ;
« Fera lessiver ma chemise,
« Serrer du bois contre la hise,
« Enfin tant dedans que dehors,
« Il aura le soin de nos corps ;
« De son côté race Troyenne,
« Passablement comédienne,
« Commencera dès aujourd'hui,
« A me bâtir un bon étui,
« Qu'elle entourera d'une ville,
« Exempte à jamais d'ustensile,
« Qu'on nommera Lavinium.
« Ce n'est, ma foi ! pas un dictum :
« C'est un serment que sire Énée
« Fait aux dépens de l'échinée
« Que vous autres Dieux, honnes gens,
« Conservez depuis quarante ans,

« Contre la mauvaise influence
« Des lieux où git ma révérence ;
« Ou bien contre l'air empesté
« Qui pourrait troubler ma santé. »
Dès qu'il eut dit sa ratelée,
Prenant la parole à volée,
Le bon vieillard, roi des Latins,
Sur ses pieds, en levant ses mains,
Dit : « Je vous jure, ô sire Énée,
« Par la mer, et la belle Astrée,
« Par la lune, et par le soleil
« Que je révère à mon réveil,
« Par les deux enfants de Latone,
« Par le protecteur de l'Automne,
« Par les deux faces de Janus,
« Par le gros, gras, et grand Turnus ;
« Plus, par cette énorme puissance
« De cette vile et noire engeance,
« Qui préside dans les Enfers,
« Et qui met les méchants aux fers ;
« Par Junon cette rabroueuse,
« Par ta mère, jeune quinteuse,
« Par ma couronne et mon bandeau,
« Par mon État et mon Serdeau ;
« Par ma brillante Lavinie,
« Plus aimable qu'Iphigénie,
« Plus transparente que cristal,
« Plus éclatante qu'un fanal,
« Plus tendre qu'une tourterelle,
« Qui chante comme Philomèle,
« Qui sait jouer du clavecin,
« Qui conduit des mieux un tocsin,
« Bref, qui sait la fable et l'histoire,
« Rire, chanter, danser et boire ;

« Enfin, par le grand dieu Jupin,
« Qui de pouvoir a plus d'un brin,
« Qui signe à bons coups de tonnerre,
« Tous les traités qu'on fait sur terre;
« Je jure donc par tout cela...
« Je ferais mieux d'en rester là,
« Comme de ne pas passer outre.
« Non, dussé-je contre une poutre
« Me casser la jambe et le bras,
« Là je n'en demeurerai pas.
« Je jure donc paix, alliance,
« A si pieuse révérence,
« Et je la jure tout de bon,
« Sans mettre de restriction :
« Souhaitant qu'elle ait bonne chance,
« Mettant au pis toute puissance
« De m'insinuer le dessein
« De troubler l'eau de mon voisin,
« Comme le lait de ma nourrice,
« Par quelque malin artifice;
« Quand cette puissance une fois
« Ferait tout aller de guingois,
« Sur la Terre et dans la Nature,
« Dût-elle encor par aventure,
« Confondre le Ciel et l'Enfer,
« Mêler la terre avec la mer;
« En donnant jour aux cataractes,
« Dût-elle changer les Épactes,
« Faire de mon sceptre un sifflet,
« Enfin, comme un esprit follet,
« Faire chez moi le batelage,
« Et partout du remû-ménage. »
Ainsi chacun par des serments,
Accompagnés de jurements,

Jurait la paix et l'alliance,
Sans qu'il parût de discordance.
On égorge alors dans les feux,
Le cochon en faisant des vœux ;
Qui portant grains de pourriture
Fut trouvé de mauvais augure.
Pendant que cela se passait,
Chez le Rutule on devisait
Sur la triste et morne figure
De leur roi grand outre mesure,
Qui pendant le temps des serments,
Baissait toujours ses yeux ardents.
D'une marche dégingandée,
Par le Troyen vilipendée,
On le vit marcher à l'autel ;
Chacun crut voir Pantagruel,
Tant ce prodigieux colosse
Dans cet instant leur parut rosse.
De s'affliger il eut raison ;
On le bridait comme un oison,
On lui ravissait sa maîtresse,
L'unique objet de sa tendresse,
Sans que ce malheureux garçon
En eût le moindre échantillon,
Je veux dire la courte joie,
Qui chez nous est la petite oie.
Le Rutulois en murmura,
Et le Phrygien s'en carra.
Ce que voyant dame Juturne,
Prête à servir son frère Turne,
Elle vint tomber dans le camp,
Et prit la forme, au même instant,
D'autres diraient la ressemblance,
Peut-être aussi la remembrance,

De Carmette homme de valeur ,
Grand en naissance comme en cœur ;
Et de rang en rang la donzelle
Fut tocsiner le boute-selle ,
Ou par un discours factieux ,
Leur jeta de la poudre aux yeux :
« Oh Rutulois ! mourez de honte ,
« Si vous souffrez qu'on nous affronte ,
« Et si vous exposez Turnus
« Aux coups de ce fils de Vénus.
« Êtes-vous donc las de vous battre
« Et faut-il que je voie abattre
« Votre roi pour nous sauver tous ?
« Aux ennemis tâtons le pouls ;
« Et voyons ce qu'ils ont dans l'âme.
« Déjà dans la ville on nous blâme ,
« On nous accuse de tiédeur ,
« Soldats, avez-vous donc du cœur ?
« Parbleu ! c'est en cette rencontre ,
« Où chacun doit en faire montre.
« Aiguisons nos sabres , nos faux ,
« Il nous faut jouer des couteaux ,
« Et qu'il soit dit que le Rutule
« N'eut jamais au talon la mule ,
« Quand il fallut tout hasarder
« Pour son ennemi nasarder ,
« Pour se soustraire à sa puissance ,
« Et pour faire tourner la chance.
« Nous sommes de plus deux contre un ;
« Donnons dessus ; ils sont à jeun ,
« Et n'auront force ni courage.
« Je vous réponds de l'avantage ,
« Si vous ne perdez point de temps.
Ce discours sur les jeunes geus ,

Et sur les troupes Laurentines,
Aussi bien que sur les Latines,
Leur fit dire *videbimus*,
Après petit *gaudeamus* ;
Au vent mettre d'abord flamberge,
Dont la Jurne se goberge.
Puis les voyant fort ébranlés
Fort drus et fort recoquillés,
Pétillant d'en aller découdre,
Se déterminer, se résoudre,
A leurs brettes donner le fil,
En un mot, aller de droit fil ;
Elle leur fit voir un présage,
D'un aigle privé dans sa cage,
Qui, sortant, vit nombre d'oiseaux
Seulement habitant les eaux.
Sans parler, sans faire aucun signe,
L'aigle s'élança sur un cygne,
Et dans ses serres l'enleva,
Faisant en l'air grand brouhaha.
Dans l'instant on vit tous les autres
Crier, on enlève un des nôtres !
Ce qui réveillant leur courroux,
S'ameutant ils suivirent tous,
En forme d'un épais nuage,
Ce picoreur sorti de cage.
Il fut mené si vivement,
Que l'aigle n'eut que le moment
De lâcher sa prise et sa proie.
Ce présage apporta la joie,
A bon augure il fut reçu,
Comme avec plaisir il fut vu.
Tolumnius en grand volume,
Qui de son art beaucoup présume,

Adroit au jeu du corbillon,
Prêt à demander qui met-on ?
Devinant, non choses futures,
Fort, mais très-fort sur les injures,
A parler s'offrit le premier,
Et se mit d'abord à crier :
« Tremblez, Troyens, à ce présage !
« Soldats, allons en garouage !
« Les Dieux se déclarent pour nous,
« Il nous faut vaincre ou mourir tous.
« Qu'aucun ne fasse ici la bête !
« Je vais me mettre à votre tête,
« Où je ferai voir du pays
« Aux Phrygiens fort ebahis
« De voir si grand patelinage :
« Je ne donne pour tout potage,
« A ces échappés de brandons,
« Que des ronces, que des chardons
« A pâturer toute leur vie ;
« Si dans ce jour ma bonne amie
« La victoire ne me fait voir
« Courir vers le sombre manoir
« Tous les Troyens de compagnie ;
« Que moi devin j'excommunie
« De toute mon autorité,
« Parce que leur chef a traité
« D'une alliance que je casse,
« Comme faite par âme basse,
« Et contraire au bien des Latins,
« Des Rutules, des Laurentins ;
« Choquant la majesté suprême,
« Extorquée avec stratagème,
« De notre Roi mourant de peur,
« Et trop vieux pour avoir du cœur ;

« Sans autre façon je la casse,
 « Et je la remets dans la nasse.
 « Serrez donc bien vos bataillons :
 « Et comme de noirs tourbillons
 « Engouffrez-vous dans leur armée,
 « Où la terreur est imprimée :
 « Leur chefs en ont l'air tout transi ;
 « Et pour tout dire en raccourci,
 « Leurs soldats sont tous des pagnottes,
 « Des rodomonts, des frotte-bottes,
 « Plus propres à panser mulets,
 « Qu'à venir manger nos poulets.
 « Combattez pour votre défense !
 « Faites comme moi, je commence ! »

Là-dessus ce mauvais falot
 Lança si fort un javelot,
 Que l'air en retentit sur l'heure.
 Il se trouva qu'à la malheure,
 Neuf jeunes gens Arcadiens,
 Venus au secours des Troyens,
 Tous enfants d'un certain Gilipe,
 Et d'une certaine guenipe,
 Sage pourtant, si l'on en croit
 Virgile, qui ne la connoît
 Que pour être une Étrurienne ;
 Bref cette troupe Arcadienne
 S'entretenait tout en un tas,
 Quand ce coup vint faire fracas
 Dans le ventre d'un des neuf frères,
 Ce qui troubla tous leurs confrères,
 Tant les Troyens, qu'Étruriens,
 Que Mantouans, que Phrygiens.
 Les huit autres prirent les armes,
 Firent au camp de grands vacarmes,

Et commencèrent en fureur,
Un choc qui fut l'avant-coureur
D'une très-sanglante bataille ;
Où chacun des partis travaille
A se mettre au-dessus du vent,
Afin de gagner le montant,
Et de mettre la décadence
Parmi la noble pétulance
D'un ennemi qui donne bien,
Et qui marque ne craindre rien.
Morbleu ! ce n'est plus raillerie,
On recommence la tûrie,
Même on renverse les autels,
Au grand mépris des Immortels.
Le roi Latin court à la ville,
Honnêtement pourvu de bile,
De voir son alliance au croc,
Et lui chassé comme un escroc :
Tandis que le fougueux Messape
De tous côtés renverse et frappe,
Avec grande déloyauté,
Espérant rompre le traité,
Et par là remplir son attente.
Il court, s'agite, et se tourmente,
Ne fait partout aucun quartier,
Ce dont il fit toujours métier.
Là, trouvant le monarque Aulète,
Bon soldat, vigoureux athlète,
Avec ses ornements royaux,
Assez bien munis de joyaux ;
D'un javelot il le traverse,
Le fait tomber à la renverse,
Droit sur le débris de l'autel ;
Dont il trépassa sans appel,

Sans pousser murmure ni plainte,
 Ni témoigner aucune crainte
 De se voir réduit à son tour,
 D'aller dans si sombre séjour.
 Messape après lui chante pouille,
 Pendant qu'un autre le dépouille :
 Corinée un tison en main,
 Que sur l'autel allant son train
 Il avait pris dans la mêlée,
 Au brave Ébuse fit frillée :
 Comme il lui portait un grand coup,
 Il le grilla de bout en bout.
 Podalyre avait pris à tâche,
 Quoique naturellement lâche,
 D'atterrer le pasteur Alsus ;
 Mais par un trop juste reflux
 Alsus d'une ardeur intrépide
 Tout court sur lui tournant la bride,
 D'un coup de revers à propos
 Lui déplaça cinq ou six os,
 Et lui démeubla la mâchoire,
 Dont Podalyre eut grand déboire :
 Car il tomba dans le sommeil
 Qui n'est suivi d'aucun réveil.

Ænéas, l'âme fort émue,
 Par les rangs courait tête nue,
 Levant les mains, criant bien fort :
 « Par la jarni-bleu ! par la mort !
 « Eh quelle est donc votre folie ?
 « Dites-moi, mes gens, je vous prie,
 « Ne viens-je pas dans ce moment,
 « De faire à vos yeux le serment
 « De notre traité d'alliance,
 « Avec cette Latine engeance ?

« Les articles sont arrêtés,
« Et pourquoi rompre nos traités ?
« Quoi donc ! pour une bagatelle
« Vous recommencez la querelle ?
« Un homme de plus ou de moins,
« N'est pas ce qui fera mes soins.
« Parbleu ! c'est à moi de combattre,
« Puisque Turnus veut bien se battre,
« Sans vous hasarder aujourd'hui ;
« Je vous réponds d'eux , et de lui. »
Disant ces mots , flèche rapide ,
Dont on n'a jamais su le guide ,
Ni le bras qui l'avait lâché ,
Ce dont Ænéas fut fâché ,
Vint interrompre sa harangue ,
Imposer silence à sa langue ,
Apporter des douleurs au trot :
C'est bien fait , car il parlait trop.
Le Bêat du coup fit la moue ,
Ce qu'il fit en enflant la joue.
De plus il en grinça les dents ,
Même querella tous ses gens ,
Jeta son beau casque par terre ,
Maudissant si fatale guerre ,
Fit des ha , des hi , des ho ho ,
Et debout resta tout dego.
Ses gens troublés de sa grimace ,
L'auraient laissé dessus la place ,
Si son jeune fils Iulus
N'eût promis ses cinq carolus
A cette indigne valetaille ,
Qui ne méritait pas la maille.
Tout aussitôt on l'emporta ,
Et sur son lit on le jeta ,

Jurant contre sa destinée.

L'ardent Turnus voyant Énée
Quitter le camp et s'en aller,
Ne songea plus qu'à batailler.
Il pousse avec grande vitesse,
Son char où lui parut la presse;
Le fait voler sur les sillons
Et passer sur les bataillons.
D'abord il assomme, il écrase,
Fait aux Troyens mordre la vase;
De morts, ou mourants fait un tas,
Et porte partout le fracas.
Aux uns il prend la javeline,
Et la leur darde dans l'échine.
Il court au brave Sthéléus
Qu'il joint à Tamire et Polus.
Puis il s'en va forcer Eumède,
Devant qui tout plie et tout cède,
De se mesurer avec lui;
Il lui fit bientôt son étui.
Dès qu'il le vit sur la poussière,
De son sang faire une rivière,
Il lui dit: « Troyen, te voilà,
« Selon mon compte, assez bien là.
« Mesure donc notre Italie
« L'unique objet de ta folie,
« Plante-s-y des navets, des choux,
« Et même des topinamboux.
« Est-ce ainsi pour un homme habile,
« Que tu veux fonder une ville?
« Ton calcul est fort incertain,
« Puisque dans l'affreux souterrain
« Je viens d'emboîter ta figure,
« Pour un toujours, je t'en assure. »

De là, passant au blond Darès,
Qui bisquait contre ses Larès,
De ce qu'il voyait que sa troupe
Aux ennemis montrait la croupe,
Il le mit d'un revers de main
Dans le sentier du souterrain.
Butte, Sybaris, et Clorée,
Lui servirent tous de curée ;
Malgré valeur, fallut partir,
Et pour un jamais s'amortir.
Mais de loin voyant Thersiloques,
Qui de Latins tronquait breloques,
D'un dard lancé dans sa fureur,
Il sut arrêter son ardeur.
Il surprit en passant Timette,
Et lui dénoua l'aiguillette,
D'un coup qui de son intestin
Fit sortir très-puant butin.
Enfin l'intrépide Phégée,
Voyant sa brigade affligée,
Même au point de se débander,
Sans paraître s'intimider,
S'arrêta près de la charrette
De ce dénoueur d'aiguillette ;
Voulant détourner ses chevaux,
Écumant de leurs fiers travaux :
Mais étant surpris de la roue,
Il fut renversé dans la boue,
Où Turnus le décapita,
Et son tronc après insulta.

Tandis que Turnus se démène,
Et que si mal Troyens il mène,
Voyons ce qu'ils font dans leur camp ;
Même pénétrons quant et quant.

Qu'est devenu le brave Énée,
Qu'Ascagne et le fier Mnesthée
Ont emporté couvert de sang,
Reposer sur son lit de camp ?
Près de lui son intime Achate,
Voudrait tirer de l'omoplate
Le fer qui cause sa douleur,
Et des Troyens tout le malheur.
Japis savant en médecine,
Architecte en térébenthine,
En rhubarbe, en casse, en séné,
Voyant Ænéas forcené,
Grincer les dents, faire grimace,
Lui jeter au nez sa cuirasse,
Remplir sa tente de gâchis,
Et se fâcher contre son fils ;
Voyant cela quitte sa robe,
La pose dans sa garde-robe,
Puis visite en vrai médecin,
Je pourrais dire en assassin,
L'endroit qui suscitait la rage
De si renommé personnage ;
Puis avec des pinces de fer,
Ébranle et veut tirer le fer
De cette flèche infortunée,
Qui fait pester le bon Énée.
Mais rien n'y fit le médecin :
Il prit du baume avec du vin,
Et fit onguent miton-mitaine,
Dont il frotta ribon-ribaine,
En médecin de Lucifer,
L'os où gitait ce fichu fer.
Ænéas d'un cris effroyable,
Donna le médecin au diable,

Surtout quand il sut que Turnus
Au camp Troyen comme un intrus,
Donnait de terribles gourmandes,
Et faisait gloire des saccades
Qu'il ajustait aux Phrygiens,
Aux Toscans, aux Arcadiens,
Enfin à toute son armée,
Aux échecs point accoutumée.

Vénus souffrant de voir son fils
Prêt à perdre tous ses esprits,
S'en va le désespoir dans l'âme
Vite lui cueillir du dictame,
Toujours courant bredi, breda,
Sur la crête du mont Ida.
Cette racine est barbelée,
Et porte fleur rouge engrêlée,
A même goût que chicotin,
Et sert d'onguent au chevrotin,
Quand il a la moindre blessure.
Elle la met dans de l'eau pure,
Avec herbes de bonne odeur,
Dont elle fait une liqueur,
Qu'elle apporte dans un nuage,
Pour mieux dérober son voyage.
Japis la prit et la goûta,
Puis l'endroit doucement frotta,
Ce qui du sang finit la course,
Et de ces maux calma la source.
Le fer en tomba sur-le-champ,
Ce qui rétablit dans le camp
Et la valeur et l'allégresse.
Japis le cœur tout en liesse
S'écria, Troyens, marchez donc.
Au diable l'un qui lui dit non,

Tant une guérison si prompte
Avait au loin mis toute honte.
Allez, reprit-il, au combat ;
Ce n'est pas moi (quoique moins fat
Que ce maître gourmet d'urine)
Qui viens de relever l'échine
De notre bon sire *Ænéas*,
Qui peut-être eût passé le pas,
Sans ce secours, je vous assure :
Un Dieu sans doute a fait la cure,
Et notre maître est réservé
Pour commander à cu levé,
Après le Roi sur les Ital
Ce Japis dans les intervalles
En dit autant à tous venants :
Ce qui parut de très-bon sens.
Mais notre impatient *Énée*,
Qui méditait cette journée
De conduire sa boule au but,
Leur fit signe que l'on se tut,
De peur de lui rompre la tête.
Ensuite il prit son arbalète,
Mit sa cuirasse et ses brassards,
Ses brodequins et ses cuissards,
Tout brillants d'or, ou de dorure ;
Puis embrassant sa géniture,
Il lui fit exhortation
Avec grande componction,
Avec vigueur et d'un ton mâle,
Ayant quitté sa couleur pâle,
Et même son air de pleureur,
Pour faire à son Iule honneur :
« Veux-tu, dit-il, passer pour sage ?
« Avec l'honneur fait compéage

« Ne quitte jamais la vertu ,
« Ou pour un vrai hurluberlu
« Tu t'établiras dans le monde ,
« Où déjà chacun daube et fronde
« Celui qui content de son bien ,
« Pour son propre honneur ne fit rien ;
« Ce qui de la zone torride
« Se voit à la zone frigide.
« Tu n'as qu'à te mouler sur moi ,
« Et me suivre de bonne foi ,
« Sans t'en aller à l'égarée
« Donner dans quelque échauffourée.
« Séreste doit mener tes pas ;
« Mon fils ne me quitte donc pas.
« Je te ferai cette journée
« Assommer plus d'une araignée.
« Je me sens déjà le bras lourd ,
« Et je vais frapper comme un sourd.
« Crois-moi , taille, et frappe de même ,
« Pour pousser ta gloire à l'extrême ;
« Et par notre témérité
« Mettons-nous tous en sûreté.
« Surtout il faut agir de tête :
« Sous Séreste, va prendre en crête
« Ces envieux de ma valeur ;
« Fonce partout avec fureur ;
« Et ne regarde pas derrière ,
« Si quelque lame meurtrière
« Vient terminer tout à la fois
« Ta vie et tes naissants exploits.
« Il faut qu'en flanc le preux Mnesthée,
« Suivi de l'intrépide Anthée,
« Fasse danser le Laurentin ,
« Et dégringoler le Latin.

« Pour moi j'en veux au roi Rutule,
« Qui va tranchant la clavicule
« A nos valeureux citoyens,
« Comme à nos fiers Étruriens.
« En attendant avec Achate,
« Je vais mettre en œuvre ma patte
« Au corps de réserve, où je crois
« Que je ferai parler de moi..
« Allons, marchons, mon cher Ascagne,
« Pour ce bon pays de Cocagne ;
« Chamailons de tout notre cœur ;
« Mais fais voir qu'un jour ta valeur,
« Sous une étoile fortunée
« Égalera celle d'Énée,
« Et celle de ton oncle Hector,
« Dont les hauts faits en lettres d'or
« Feront un jour de notre histoire
« Tout l'honneur et toute la gloire. »

Chacun après se dispersa,
Et vivement bouleversa
Du roi Latin la maraudaille.
Ce fut alors que la bataille
Parut dans toute sa fureur.
Turnus était sur une hauteur,
Examinant en homme habile,
L'ennemi qui d'un pas agile,
Venait l'attaquer par trois corps.
Le repentir parut alors
Dans le cœur de Latine engeance,
D'avoir détourné l'alliance,
Qu'elle avait depuis si longtemps
Vu pour son bonheur en suspens.
Les cœurs furent glacés de crainte,
Et ressentaient déjà l'atteinte

Qu'allait leur porter à foison
Si gros et si noir caveçon.
Cette marche étonna Jaturne,
Craignant de voir entrer dans l'urne
Ce frère qu'elle chérissait,
Dont si grand cas elle faisait.
Eile courut tout éperdue,
Toujours se cachant dans sa nue,
Et galopant après Turnus,
Dont elle s'était fait l'Argus.

Dans ce temps les troupes de Troie,
Au bruit d'une éclatante joie,
Débouchèrent de trois côtés,
Ou bien des deux extrémités,
Et du centre de forte ligne.
Déjà chaque troupe trépigne,
Les chevaux même en trépignaient,
Mais les Latins en rechignaient.
D'abord Ozyris par Thymbrée
Eut sa carcasse balafrée.
Gyas étourdit Épulon,
En lui lâchant d'un tortillon
Avec vigueur sur sa caboche,
Dont cette petite bamboche
Cracha sa cervelle et ses dents.
Achate fouilla les dedans
Du malheureux, mais brave Usente,
En lui faisant mortelle fente,
Dans un lieu qui ne se dit pas,
Parce qu'il est placé trop bas.
Dans son coin le rude Mnesthée
Faisait de morts une chartée ;
Il écorna Archétius,
Déginganda Tolumnius,

Qui venait de rompre la trêve :
 Pour sa peine il mordit la grève,
 Disant, Latins, tout est perdu,
 Vous n'avez qu'à tourner le cu;
 Devant si fatal adversaire,
 Je ne vis jamais tel corsaire;
 Il ne se sert que d'un tricot
 Pour assommer sans dire mot.
 Après ces mots vint la déroute
 Du Latin qui fit banqueroute
 A la gloire comme à l'honneur,
 Tant cette chute leur fit peur.
 Tout fuit de nouveau vers la ville;
 Tout fut suivi d'un vol utile
 Aux Troyens qui les poursuivaient,
 Et qui de trop près les suivaient,
 Pour ne pas jouer de la lance
 En si notable décadence.
 Jamais ne fut tel embarras,
 Tel chamailis, et tel fracas;
 J'en frémis encor quand j'y pense.

Æneas en cette occurrence,
 Portant en son cœur un calus,
 S'attachait à chercher Turnus.
 Mais la belliqueuse Juturne,
 Quittant Monsieur le Vent Vulture,
 Qui conduisait partout ses pas,
 Prit le justaucorps et les bas,
 La casaque avec la parure,
 Le bonnet garni de dorure,
 Le corps, le visage et la voix
 Du cocher de ce fin matois,
 Que l'on nommait, je crois, Métice;
 Et par ce prudent artifice

Elle eut la conduite du char
Que gouvernait ce jaquemart,
Et sur lequel était son frère.
Ainsi devenant sa cochère
Elle voltigeait sur les flancs,
Passait fort loin des combattants,
Surtout de l'intrépide Énée,
Qui dans sa rage forcenée,
Aurait pu sans beaucoup d'effort,
Finir la guerre par sa mort.
Ainsi comme on voit l'hirondelle,
A ses petits toujours fidèle,
Voler par-ci, voler par-là,
Prendre deçà, comme delà,
De quoi leur servir de pâture:
Ainsi voltigeait la voiture
De Turnus au loin des Troyens:
Croyant leur barrer les moyens
De pouvoir l'aborder en face,
Juturne faisait volte-face,
D'un air content, doux et serein,
Ce qui se voyait sur son teint.
D'autre côté le fils d'Anchise
Ne le trouvant pas à sa guise,
Quoiqu'il se présentât partout,
Bisquait de ne pas faire atout
Sur si monstrueuse figure;
Lui gardant bonne fourbissure,
En cas d'accroc, ou d'action.
Mais cette noble intention
N'était pas celle de Juturne,
Qui déroba son frère Turne
Au ressentiment d'Énée,
Quand il lui tombait sur les bras.

Dans ce temps le fougueux Messape,
Toujours machinant quelque attrape,
Crut, s'il atterrait le Pieux,
Que le combat irait des mieux
Pour sa Rutuloise canaille,
Qui se sauvant par la broussaille,
Donnait le temps aux Phrygiens
De lui préparer des liens.
Sur ce lui lança javeline:
Mais Ænéas courbant l'échine,
Para le coup adroitement.
Ce fut dans ce fatal moment
Qu'on le vit comme une furie,
Crier, comme un furieux crie ;
« Point de quartier, nous les tenons,
« Mes citoyens, tambourinons !
« Je vous répons de la victoire,
« Et pour chacun deux coups à boire. »
Puis il attesta Jupiter ;
Ensuite il mit son sabre à l'air,
Lâcha la bride à sa colère,
Prit sa lance la mortifère,
Fit grand carnage et grand butin,
Chez le Rutule et le Latin,
Sans distinction de personne.
La peste ! il la leur bailla bonne.
Quel Dieu fera pour moi des vers,
Ou de fil droit, ou de travers ?
Nous dit Maron avec emphase,
Comme s'il sortait d'une extase :
Oui, quel Dieu me fera des vers,
A l'endroit ou bien à l'envers,
Avec les points, et les mesures,
Les pieds, les pouces, les césures,

Qui nous apprennent nom par nom ,
Ceux du commun , et de renom ,
Que Turnus et Messire Énée
Assommèrent cette journée ?
Quoi ! les Dieux auraient-ils voulu
Que ces deux furieux goulus
Se fissent si cruelle guerre ,
Au lieu d'être en repos sur terre ,
Et d'établir entr'eux la paix ,
A deux de jeu de tous les frais ,
Par une alliance éternelle ?
Pardi vous me la contez belle !
Si Jupin ne l'avait voulu ,
Et dans son conseil résolu ,
Ænéas serait dans sa Troie ,
Et le Rutulois hors de proie .
Ainsi concluons hardiment
Qu'ainsi le veut l'Altitonant .

Cependant dans sa frénésie ,
Le fils d'Anchise fit tûrie ,
Il accrocha le fort Suéron ,
Par le milieu du pâturon ,
Dont il fit drôle pirouette ,
Tournant comme une girouette ;
Puis au centre des Rutulois ,
Fut en zig-zag et de guingois ,
Renifler sur un peu de paille
Son esprit , qui de la marmaille
Était un hardi rejeton ;
En trépassant il fit un ton ,
Tenant du cri d'oiseau nocturne ,
Qui fit éternuer Juturne ,
De Turnus gronder les boyaux ,
Et cabrer ses deux fiers courtaux .

Talus , Tanaïs et Céthège ,
Servirent tous trois de cortège
A cet infortuné Sucron ,
Pour passer la barque à Caron.
Onyte fils de Périidie ,
Mourut de même maladie :
Et l'illustre prince Murran
Eut d'Ænéas un vilain cran ,
Qui fit rejailir sa cervelle
Sur le troussequin de sa selle ,
Dont il tomba sous ses chevaux ,
Qui firent les Provinciaux ,
Foulant aux pieds monsieur leur maître ,
Ne voulant pas le reconnaître ;
Mais ce prince en passant le pas ,
Leur dit , vous êtes des ingrats !
Cupente après reçut sa dose ;
Faisant laide métamorphose ,
Puisque le Troyen tout d'abord ,
D'homme vivant en fit un mort.
Enfin de sa fine alumelle ,
Partout il emportait rouelle ,
Ce qui mit le Latin à sac.
Turnus ailleurs faisait un trac ,
Dans lequel Amicle et Diore
Firent une fin peu sonore :
Tous deux furent décapités ,
Et leurs têtes aux deux côtés ,
De l'avant-train de sa charrette ,
Pour servir de noble étiquette
Aux Phrygiens de sa valeur.
Il fut de là porter malheur
A quatre frères de Lycie ,
Tous quatre y perdirent la vie.

Il éreinta le fort Hylus ;
Épaula Menette de plus ;
Et retourna la camisole
Du riche et redoutable Éole,
Qu'Achille , ni même les Grecs ,
Ne purent voir dans les échecs ,
Que souffrit la brûlante Troie ,
Quand des Grecs elle fut la proie.
Comme on voit marcher un torrent ,
Entrainant avec son courant ,
Tout ce qui se trouve en sa route ;
De même on vit grande déroute ,
Chez le Rutule , et le Troyen ,
Le Laurentin , l'Arcadien ,
Par nos deux héros en gourmades ,
En croquignoles , en cassades ,
Turnus et le fier Ænéas ,
Qui d'assommer n'étaient point las.
On ne vit jamais de bataille ,
Où de part et d'autre on ferraille
Avec tant de brutalité.
On ne voit qu'animosité ,
Qu'estropiés , que gens sans têtes ,
Sans jambes , bras , casques , ni crêtes ,
Que Quinze-vingts , que balafrés ,
Que tronqués , que défigurés.

Alors , le pieux fils d'Anchise
Méditait funeste entreprise
Pour le trône du roi Latin ,
Dans lequel il veut sans gradin
Monter pour y régir l'Itale ;
Aux dents , c'est n'avoir pas la gale.
Comme il cherchait l'ardent Turnus ,
Il fut inspiré de Vénus ,

De marcher tout droit à la ville,
 En effet la trouvant tranquille,
 Jouissant d'un calme profond,
 Sur elle à l'improviste il fond ;
 Mais avant appelant Séreste ,
 Ascagne, Mnesthée, et Sergeste,
 Il leur ouvrit d'abord son cœur,
 Les conduisit sur une hauteur,
 D'où ce chef leur fit voir ses vues ,
 Et les plus sûres avenues,
 Pour déloger de son palais,
 Le roi Latin à peu de frais.
 Pour les animer notre Énée,
 D'une langue bien affinée ,
 D'où coulaient le sucre et le miel ,
 Dans un discours pétri du fiel
 Qu'il avait contre cette engeance,
 Leur étala son éloquence.

« Or suivez tous, mais promptement ,

« Mes ordres, et voici comment ,

Dit Ænéas d'une énergie,

Qui de l'effet fut tôt suivie.

« Avant que de battre le fer,

« Je vous répons de Jupiter :

« Agissez donc sur ma parole ,

« Elle n'est rien moins que frivole ,

« Puisque je veux dès aujourd'hui

« Me coucher dans le lit d'autrui ,

« M'emparer de la lèche-frite ,

« Du poëlon et de la marmite

« Du roi de la Latinité ,

« Dans sa capitale ou cité ,

« Où mes lois seront approuvées,

« Où je tiendrai des coryées :

« Partout et la flamme, et le sang,
« Sans garder mesures ni rang,
« Jourent leur jeu d'une dégaine,
« Qui du Latin fera la peine.
« Dans son palais à mon gogo,
« Je vais m'héberger tout de go.
« Vous autres faites dans la ville
« Élection de domicile,
« Et cherchez-vous le meilleur coin,
« Vous n'en aurez que trop besoin ;
« Comme de faire un peu ripaille,
« Après le gain de la bataille ;
« Après laquelle toutefois,
« Je dois joindre le Rutulois,
« L'abattre, si je puis le faire ;
« Et de ce cruel adversaire
« Me délivrer pour un jamais,
« Afin de jouir de la paix.
« Cependant marchez à la ville,
« Elle me paraît le mobile
« Des entreprises de Turnus :
« Allez la brûler rasibus ;
« Et prenant en main torche ardente,
« Sur leurs maisons faites descente ;
« Ou faites leur garder la foi
« De leur traité fait avec moi.
« Je veux que mon cher fils Iule
« Avec vous trois s'immatricule,
« Tandis que je vais au palais,
« Vous faire bouillir des œufs frais,
« Ordonner qu'on mette à la broche,
« Qu'on fasse cuire une brioche,
« Qu'on mette au four un bon pâté,
« Et qu'on vous prépare du thé,

« Pour vous remettre des fatigues ,
« Que vous causeront les intrigues
« De ces malheureux passefins ,
« Les Rutulois et les Latins. »

Ces mots dits, les troupes troyennes
Se joignant aux étruriennes ,
Chacun, l'échelle d'une main,
Vers les murs la dresse soudain,
Monte à l'assaut, y fait merveille,
Sans se faire tirer l'oreille.

Les uns vers les portes couraient,
Tuant ceux qui s'y rencontraient,
Très-bien couverts de leur rondache,
Faisaient agir des mieux la hache,
Poussant à force de leviers,
Les lourds et les bruyants béliers;
D'autres attroupés pêle-mêle,
Lançaient dans la ville une grêle
De javelots, pour contenir
Ceux qu'on voyait aller, venir,
Afin d'éviter la main mise
D'une ville d'assaut surprise :
Tandis qu'Énée au premier rang
Attaquait cette ville en flanc,
Attestant les Dieux qu'on le force
De brûler encore une amorce,
Puisque c'est la seconde fois,
Que le prince des Rutulois
Rompt le traité d'une alliance,
Qui faisait naître l'espérance
Aux deux partis de voir la paix,
Les accouplant pour tout jamais.

Cependant on pressa la ville,
Et déjà l'on voit plus de mille

Des habitants hors de combat.
Déjà le Troyen bon soldat,
Brûle maison, court au pillage,
Met à la mode le veuvage,
Gagne places, et carrefours,
Les caves, cuisines et fours,
Se rend maître de la boutique,
De la femme, et de la bourrique,
Met à quartier carrosse et char;
Enfin plus fier qu'un Hospodar,
De la ville il fait feu de joie.
Comme les Grecs firent à Troie.
Les plus notables habitants
En conseils perdaient tout leur temps.
Les uns voulaient ouvrir leurs portes
D'abord aux troyennes cohortes;
D'autres voulaient sur leurs remparts
Défendre encor leurs boulevards;
Tant y a que l'on vit désordre,
Auquel on ne put mettre d'ordre.
Le Roi se montrant sur le mur,
Criait, Latins, il est bien dur
De voir une telle bagarre!
Puis il entonna par Bécarre,
Par bémol, ou par f ut fa,
Par g ré sol, par a mi la,
Lamentations jérémiques,
Chagrins, soucis, combats tragiques,
Plaintes et douleurs à foison,
Ce qui ne fut pas guérison.
La Reine vit d'abo d Enée,
Suivi du brave Hionée,
Se rendre maître des remparts,
Et passer sur tous les hasards

Qui suivent le sort de la guerre.
Elle en jeta son sceptre à terre,
Surtout ne voyant point Turnus
Donner la chasse à cet intrus.

A gorge aux trois quarts déployée,
« Venez donc, je suis dévoyée,
« Dit-elle, mon Turnus est mort !
« Quoi ! lui que je croyais si fort,
« Si vigoureux, et si robuste !
« Ah maudit Sort ! Destin injuste !
« Vous m'enlevez mon échalas !
« Hélas ! mon cher cousin, hélas !
« Quelle infortune pour Amate !
« Encor si d'une casemate
« Je pouvais me faire un tombeau,
« Pendant que ce godelureau
« Vient si près nous tondre la laine,
« J'aurais de moitié moins de peine !
« Moi qui cause tous nos malheurs,
« Ces tintamarres, et nos pleurs,
« Qui suis la source criminelle,
« De ce qu'on nous met en javelle. »

Alors faiblirent ses esprits ;
Elle déchire ses habits,
Brûle son tignon, sa fontange,
Se plâtre le museau de fange,
Parle d'Ænéas, de Turnus,
En termes obscurs et diffus,
Casse son miroir de toilette,
Sonne brusquement sa sonnette,
Appelle femmes, et valets,
Qui pour le coup furent muets,
Cherche le puits et la ceterne,
Pour s'y jeter craignant la berne ;

Fait marchant force ricochets ,
Et prend trois ou quatre lacets ,
Dont elle bâtit une corde ,
Qui servit après tel exorde .
A cette Reine d'instrument
Pour se livrer au monument .
Enfin, pour mieux me faire entendre ,
Cette Reine aima mieux se pendre ,
Et s'étrangler tout à la fois ,
Que de survivre au Rutulois .
Un peu trop tard vint Lavinie ,
Qui voyant telle ignominie ,
S'en prend d'abord à ses cheveux ,
Fait mille cris infructueux ,
Dit des Troyens la male rage ,
Met les ongles dans son visage ,
Et sa cornette en un tapon ,
Vole sans jupe , et sans jupon ,
Il vaut bien mieux dire en chemise ,
Sans craindre le froid ni la bise ,
Chercher valets et marmitons ,
Femmes de chambre , chambrillons ,
Trouve les dames de sa suite ,
Qu'elle fit marcher au plus vite ,
Voir Amate qui pendillait .
Chacun près d'elle piaillait ,
Et faisait étrange musique .
Aussitôt une peur panique
Se répandit chez le bourgeois :
Les uns pleuraient en tapinois ,
Les autres hurlaient par la ville .
Le Roi , d'un pas faible et débile ,
Du sort de la Reine alarmé ,
Courait les murs tout enflammé :

Si grande fut sa frénésie,
Que la tremblante bourgeoisie
Voulait sans aucunes raisons,
Le mettre aux petites maisons,
Ou le vit se salir de boue,
Se déchirer, faire la moue,
Semer par loques son manteau,
Fouler à ses pieds son bandeau,
Prendre son sabre à la poignée,
Faire bâter sa haquenée,
S'asseoir après comme un marmot,
Être un instant sans dire mot ;
Ensuite reprenant sa rage
Se mettre en sang tout le visage,
Se meurtrir le sein et les flancs,
Arracher ses beaux cheveux blancs,
Enfin se condamner lui-même
A faire vingt ans de carême,
Pour avoir rompu pour jamais
Les traités d'hymen, et de paix.

Cependant la belle Juturne
Loin du combat promenait Turne,
Qui pénétré des cris confus,
Qui venaient par flux et reflux
Du côté des murs de la ville,
Un moment fut comme immobile,
Prêtant l'oreille à si grand bruit.
« Hélas ! où serais-je réduit ?
Dit-il en frappant sa poitrine :
« Que ferai-je de mon échine,
« Si mon ami le Roi Latin
« Allait perdre tout son fretin ,
« Aussi bien que ma Lavinie ?
« Ce serait grande vilenie ,

« Si j'allais manquer ce tendron,
« Moi qui fais tant le fanfaron. »

A ces mots il hausse la bride,

Arrétant l'ardeur intrépide

Des deux coursiers traînant son char :

« Halte là ! de par Jupin, car

« Je ne puis sans mourir de honte,

« Souffrir qu'ainsi le Troyen dompte

« Mes alliés les bons Latins,

« Mes Rutulois, mes Laurentins. »

Alors la Déesse Juturne

Lui dit : « A quoi songez-vous, Turne ?

« Suivez-moi ! je sais les moyens

« De vous livrer tous les Troyens.

« Près d'ici j'ai fait une attrape

« Qu'on appelle une chausse-trape,

« Dans laquelle votre Ænéas

« Va se trouver entre deux as.

« A la ville montrez la croupe,

« Et suivez avec votre troupe,

« Juturne votre bonne sœur,

« Qui veut vous tirer du malheur

« Qui vous attend, si tête à tête

« Vous prétendez faire conquête. »

« Moi ! que j'évite le combat,

« Dit-il, me prends-tu pour un fat ?

« Mauvaise sœur je t'ai connue,

« Quand tu vins à la boulevue,

« Par un coup de témérité

« Mettre à néant notre traité.

« Quel Dieu ? mais non, quelle Déesse

« A nos grands travaux s'intéresse ?

« N'as-tu fait un si grand effort

« Que pour venir me faire effort ?

« Mais madame la mijaurée
« Qui tranche ici de la sacrée,
« Et qui me faites les yeux doux,
« A ce qui se fait pensez-vous ?
« Vous êtes-vous donc enivrée ?
« Que fais-je dans cette contrée ?
« Puis je me flatter d'échapper,
« Si le Troyen peut occuper
« Du Roi Latin la capitale,
« Et donner le tour à l'Itale ?
« N'ai-je pas vu mourir Murrans,
« Sous les coups de ce fier tyran ?
« Aussi bien que l'ardent Usente,
« Qui du sort a suivi la pente ?
« Je souffrirais donc qu'à mes yeux,
« Ænéas désole ces lieux !
« Non, je veux à bons coups de lance,
« Repousser du fanfaron Drance
« Les reproches, qu'en plein conseil
« M'a faits ce poltron sans pareil.
« Quoi ! tu voudrais que cette terre
« Vit Turnus éviter la guerre,
« S'enfuir devant ses ennemis,
« Et comme un ver, une fourmis,
« Se cacher devant cet Énée,
« Lui qui veut de mon hyménée
« Effrontément rompre le cours ?
« Si chers ne me sont pas mes jours,
« Pour n'oser mettre à l'aventure
« Ma triste et piteuse figure.
« Dieu des enfers ! oh vous Pluton,
« Venez ! mais non pas à tâton,
« Protéger le malheureux Turne,
« Que le grand Jupin dans une urne,

« Veut entasser en raccourci.

« Ce qui me met en grand souci. »

Ces mots furent lâchés à peine
Que Sagès galopant en plaine,
Et traversant les ennemis,
Vint lui rendre compte des cris,
Que l'on entendait dans la ville.

« Prince, courez, soyez habile,

« Lui dit-il, tout est à vau-l'eau!

« Allez faire le pied de veau

« A cette face efféminée ;

« A ce cafard, ce bel Énée,

« Qui déjà s'est mis sous le dais,

« De notre roi dans son palais,

« Pour qu'il épargne de l'Itale

« Le monarque et la capitale :

« Les bourgeois, ces lâches oisons,

« Ont abandonné leurs maisons :

« Déjà le feu sort des fenêtres,

« Sans qu'il paraisse que nos Reîtres

« Veillent dans cette extrémité,

« S'exposer pour notre cité.

« Le roi sur le choix de son gendre

« Chancelle, et ne sait plus qui prendre.

« Pour la reine, vous croyant mort,

« Elle a déjà brusqué son sort ;

« Puisque sans corde, ni ficelle,

« Elle a pendu son escarcelle.

« Messape et le seul Attinas,

« Sinon recrues, du moins bien las,

« Soutiennent d'une ardeur étrange,

« De vos ennemis la phalange ;

« Tandis qu'allant par-ci, par-là,

« Turnus se moque de cela.

« Descendez de votre charrette,
 « Et faites-vous voir un athlète,
 « Brave soldat, bon allié,
 « Digne de l'aimable Moitié
 « Pour qui vous soutenez la guerre.
 « Que faites-vous sur cette terre?
 « Je n'y vois point nos ennemis :
 « Serait-ce contre des fourmis,
 « Que vous chercheriez à combattre?
 « Allons, morbleu! allons nous battre!
 « Montez sur ce cheval de main,
 « Il est sûr, et va très-bon train. »

Ce discours assez ironique
 A Turnus fit faire la nique ;
 Il en pâlit, si c'est de peur,
 C'est ce que ne dit pas l'auteur,
 De plus je n'en sais rien, j'en jure ;
 Mais branlant assez fort la hure,
 Sur terre il attacha ses yeux,
 Déjà troubles et furieux,
 Pleins d'emportement et de honte,
 De voir une chute si prompte ;
 Saisi d'une ardente fureur,
 On voyait palpiter son cœur,
 Dont l'impétueuse faiblesse
 Ne montrait que trop sa tendresse.
 Son visage six fois changea,
 Et sa raison se déranger,
 Tant cette affreuse rêverie
 Avait excité sa furie.
 D'un pas peu sûr et chancelant
 Il circule, les bras branlant,
 Entre les dents dit des paroles,
 Qu'on peut nommer des fariboles ;

Attaque l'eau, l'air et le feu :
Entre cuir et chair peste un peu ;
Maudit parfois sa propre terre ;
Se donne au diable avec la guerre ;
Et tout à coup portant aux cieux
Ses regards toujours furieux ,
Il semble de son effarée
Accuser la voûte éthérée.
Enfin reprenant ses esprits ,
Sa raison et son coloris ,
Il tourne ses yeux pleins de rage
Sur la ville où se fait carnage ,
Et vit sortir comme d'un four ,
Du plancher d'une grosse tour ,
Torrent de flammes ondoyantes ,
Portant étincelles brillantes
Jusqu'au faite du firmament.
Turnus s'écrie en ce moment :
« Laisse-moi , sœur infortunée ,
« Suivre ma triste destinée !
« Il faut lutter contre le Sort ,
« Et chercher mon arrêt de mort.
« Je suis las de vivre en infâme ,
« Partons ! je me sens tout de flamme ,
« Puisqu'il faut en venir aux mains ,
« Pour plaire à nos Dieux inhumains.
« Va ! je te laisse ma brouette ,
« Mon char , si tu veux , ma charrette.
« C'est trop suspendre ma fureur ,
« Il faut calmer cette rumeur ,
« Jouer des poings , faire conquête ,
« Vendre des plus cher notre tête :
« Montrer que loin d'être poltron ,
« Je sais parer mon large front

« De lauriers passés en couronne,
« Oui, de ma lenteur je frissonne!
« Et j'en ai même, chère sœur,
« Dans l'âme une si grande horreur,
« Qu'elle m'accable, et m'assassine. »

D'abord il prend sa javeline
Court au galop sur l'ennemi,
Qu'il n'étrilla pas à demi ;
Laisant sa sœur fort affligée,
Et de son dessein outragée.
Il entre dans des bataillons,
Qu'il disperse sur les sillons ,
Comme un roc qui d'une montagne
Se sépare, et dans la campagne
Entraîne tout en son chemin.
Ainsi Turnus le dard en main ,
Pénétré d'horreur et de rage ,
Renverse tout sur son passage,
Abreuve la terre de sang ;
Vers la ville de rang en rang,
En traversant toute la plaine,
Court et vole à perte d'haleine.
Alors il élève sa voix ,
Et s'écrie : « ô vous Rutulois !
« Et vous Troyens, quittez les armes !
« Je viens pour finir vos alarmes.
« Qu'il paraisse ce rodomont !
« Ce fugitif ! ce vagabond !
« Qu'il vienne éprouver sa ferraille ,
« Avec moi dans une bataille !
« Il faut consommer le traité
« Dont ce pisse-froid s'est flatté ,
« Et qu'un de nous deux sur la place ,
« Laisse de sa lourde cuirasse

« Le moule , pour avoir la paix ,
« Et pour qu'elle dure à jamais.
« Au moins pour ce qui me regarde ,
« Car si je meurs je n'aurai garde
« De venir troubler le repos ,
« Que la perte de mes gros os
« Doit , en finissant cette guerre ,
« Faire régner sur cette terre. »

Aussitôt on fut à grands pas ,
Avertir le bon Ænéas ,
Que Turnus en voulait découdre.
Sans perdre temps à se résoudre ,
Il prit ses armes , les baisa ,
Surtout sa brette il caressa ;
Ensuite ce pieux Énée
Recommanda sa destinée
A sa bonne mère Venus ;
Et pour joindre l'ardent Turnus ,
De lui-même il quitte la ville :
Puis dans le camp , d'un pas agile ,
Il va tâter le Rutulois ,
Des armes , comme de la voix.
Les deux partis sont aux écoutes ,
Même le Roi , malgré ses gouttes ,
Voulut se rendre spectateur ,
Pour mieux s'assurer du vainqueur.
Les dames de cour , les bourgeoises ,
Les coquettes , fines matoises ,
Venaient , courant de tous côtés ,
Pour voir ce miroir de fiertés ,
Cet ennemi , ce personnage
Partout chanté pour le plus sage ,
Même le plus religieux ,
Qui fut sous la cale des cieux .

Nos champions dans cette lice ,
Loin de marcher en écrevi-se ,
Entrèrent tous deux fièrement ,
En se regardant brusquement ,
Du coin de l'œil par la visière ;
Portant en leur main la rapière ,
Sans révérence, ni salut ,
Chacun en tête même but.
Ils commencent cruelle guerre.
Plus d'une fois frémit la terre ,
Des coups affreux qu'ils se portaient.
Pièces d'armes partout volaient ,
Tant des casques, que des aigrettes.
Si rudement tranchaient leurs brettes.
Figurez-vous deux fiers taureaux ,
Jetant le feu par les naseaux ,
Disputant tous deux une vache ;
Ainsi du sabre, ou de la hache ,
Nos deux combattants animés
Tenaient leurs partis alarmés.
Jupiter du ciel empyrée
Tenait balance équilibrée ,
Dans laquelle étaient les destins
De ces deux maîtres diabolins ,
Qui se disputaient pour la gloire
De si magnifique victoire ,
Laisant à décider le sort
Sur lequel penchera la mort.
Alors faisant une gambade ,
Turnus voulut donner cassade
A son rival bien sur ses pieds ,
Pour réjouir ses alliés.
Mais il ne fit qu'une entamure ,
A deux bons pieds dessous la hure

Du vigoureux sire Ænéas,
De la pointe d'un échelas.
Les Troyens crièrent alarmes ;
Voulaient se servir de leurs armes ;
Autant en firent les Latins,
Les Rutules, les Laurentins.
Cependant de cette équipée
Turnus vit casser son épée,
Dont sa bravoure le laissa,
Et de peur son sang se glaça.
Dans ce moment il prit la fuite,
Ænéas se mit à sa suite,
Et d'un pas certain et léger,
Cherche un coin pour le ramager.
Comme un limier en pleine chasse,
Au cerf effrayé donne chasse,
Le suit en plaine et dans les bois,
Le gueulant toujours de la voix ;
Énée ainsi sur le Rutule,
Qui toujours fuit, ou bien recule,
Fond en homme qui veut punir
Qui sa gloire a voulu ternir.
Turnus s'enfuyant par courbette,
A ses gens demandait sa brette,
Qu'il avait, comme un jaquemar,
Laisse partant dessus son char,
Ayant pris celle de Métisse,
Ce qu'il ne fit pas par malice.
Mais point de brette, et point de gens,
Dont il perdit presque le sens.
Là près, un olivier sauvage
Avait naguère fait ombrage,
A Faune il était consacré
Et du matelot révéré,

Lequel échappé d'un naufrage,
Venait là lui rendre un hommage
Par des danses, et par des jeux,
Par des présents, et par des vœux.
Le Troyen, qui rien ne néglige,
En avait fait sauter la tige,
Pour mieux voir le Latin de front.
Ce n'était plus qu'un mauvais tronc,
Dans lequel avait par méprise
Le vénérable fils d'Anchise
Lancé son dard, croyant bien fort
Du coup mettre Turnus à mort.
Ænéas se courbe et s'empresse,
Pour tirer son dard de la presse,
Afin de le mieux ajuster,
Et par là de tarabuster
Ce Turnus si fier à la course;
Qui pressé fit pour sa ressource,
Au Dieu Faune cette oraison,
Qui fut alors fort de saison :
« O toi, Divinité puissante,
« Écoute ma voix languissante,
« Je demande de tout mon cœur
« Qu'un jour tu sois mon protecteur :
« Mais ai-je l'esprit en écharpé ?
« Suis-je brochet, ou suis-je carpe ?
« J'ai besoin dans cette action,
« De ta douce protection.
« Et toi belle et charmante plante,
« Dont la feuille est toujours brillante,
« Cher olivier mis à néant
« Par ce Troyen, ce fainéant,
« Qui, comme un foudroyant tonnerre,
« Pour s'amuser te mit par terre :

« Par le respect que j'ai pour toi,
 « Retiens ce dard, fais-le pour moi :
 « Car si ce garnement d'Énée
 « Y met sa patte fortunée,
 « Cher olivier, adieu ma peau,
 « De ce dard je vais au tombeau. »
 Sa prière fut exaucée,
 Dont Turnus en rit en pensée.

Mais tandis que notre *Ænéas*
 Se donnait beaucoup de tracas,
 Pour obliger cette racine
 De lui rendre sa javeline,
Juturne sous l'air et l'habit
 De *Métisse*, comme on l'a dit,
 A son frère donne en cachette,
 Comme il fuyait, nouvelle brette :
 Dont *Vénus* beaucoup s'indigna,
 Et même à part soi rechigna
 De voir une telle licence.
 Dans son nuage elle s'avance
 D'un air pincé, mais égrillard,
 Et du tronc arrachant le dard,
 A la bonne ou male aventure,
 Elle en arma sa geniture,
 Qui se voyant le dard en main,
 Poursuivit cet *Ultramontain*,
 Qui lui faisait si grand ombrage,
 Avec vigueur, avec courage.
 Enfin, pour finir leur débat,
 Ils recommencent le combat.

Pendant cet effrayant spectacle,
Jupiter de son tabernacle,
 Avisa *Madame Junon*,
 Sur un rivage en rang d'ognon,

Pour observer cette bataille ,
Où des mieux chacun se chamaille.
Laisant là son ton souverain ,
Il l'aborda d'un air serein ;
Et lui dit : « Petite poulette ,
« Avec votre mine doucette ,
« Que guignez-vous dans ce réduit ?
« Minuteriez-vous quelque bruit
« Pour mon paisible domestique ,
« Selon votre bonne pratique ;
« Ou contre le désir des Dieux ,
« Venez-vous encore en ces lieux
« Troubler notre confrère Énée ?
« Car vous savez sa destinée ;
« Et qu'il doit un jour parmi nous ,
« Être agrégé pour son air doux.
« Machinez-vous quelque bagarre ,
« Ou quelque nouveau tintamarre ?
« Fallait-il qu'un Dieu comme lui ,
« Dont je me déclare l'appui ,
« Fût blessé par le mortel Turne ?
« Fallait-il que votre Juturne ,
« Qui d'honneur n'eut jamais un grain ,
« Rendit à ce prince forain
« Une si tranchante alumelle ?
« Puisque sans nous , que pourrait-elle ?
« Que pourrait-elle , cette sœur ,
« Sans votre infructueuse ardeur ?
« Pour le passé , je vous dispasse ,
« Et dès à présent je m'en casse :
« Mais , s'il vous plaît , pour l'avenir ,
« Junon , il faut vous contenir.
« Vous avez par mer et par terre
« A cet Ænéas fait la guerre ,

« En tout traversé ses projets ,
« Fait périr ses meilleurs sujets ,
« Parce que Paris , ce bon homme ,
« Ne vous donna point une pomme.
« Belle raison , pleine de sens ,
« Pour tourmenter ainsi les gens ,
« Et leur donner , comme par grâce ,
« De pays en pays la chasse !
« C'en est assez , retirez-vous
« Et croyez-moi , filez plus doux.
« Par vos soins la maison royale
« De son ami Roi de l'Italie
« A des noces mêlé de pleurs ,
« Et se confit dans les douleurs.
« Eh ! fi ! pourquoi ce tripotage ?
« Que peut vous valoir votre rage ,
« Qu'à vous attirer mon courroux ?
« Encore un coup , filez plus doux !
« Votre conduite me chiffonne ,
« Entendez-vous bien , ma mignonne ?
« C'est votre mignon qui le veut ,
« Qui l'ordonne , et même qui peut
« Se venger de votre constance
« A passer sur mon ordonnance. »
Ces mots lâchés d'un air hautain ,
Firent un effet si certain ,
Qu'on en vit Junon plus soumise
Touchant le sort du fils d'Anchise.
« Seigneur , dit-elle à Jupiter ,
« Quoique Turnus me soit fort cher ,
« A son destin je l'abandonne ;
« Sans cela j'irais en personne ,
« Semer la crainte et la terreur
« Dans les bataillons du vainqueur.

« Il est vrai qu'abandonnant Turne,
 « J'approuvai que sa sœur Juturne
 « Fit tout ce qu'un autre aurait fait,
 « Pour lui conserver son paquet ;
 « Fors d'en venir à force ouverte,
 « Causer aux Troyens quelque perte,
 « Comme au Pieux que vous aimez,
 « Et qu'en effet vous estimez.
 « Mais comme elle a passé mes ordres,
 « Je consens à tous les désordres,
 « Allez, j'abandonne Turnus,
 « Mon cher, je n'y retourne plus.
 « J'en jure, parbleu ! par la source
 « Du Styx, en serment ma ressource ;
 « Même celle de tous les Dieux,
 « Comme moi, jurant à vos yeux.
 « Maintenant j'abhorre la guerre,
 « Et ne demande sur la terre,
 « S'il vous plaît, mon cher libertin,
 « Qu'une grâce pour le Latin,
 « Sans violer la destinée
 « De ce futur confrère Énée.
 « Je voudrais bien pour tout jamais,
 « Quand vous accorderez la paix
 « Aux Phrygiens comme à l'Itale,
 « Et que d'une main libérale
 « Vous ferez un don au Pieux,
 « Du grand air, et des deux beaux yeux
 « De son infante Lavinie,
 « Je voudrais donc que l'Italie,
 « De votre gré garde son nom,
 « Ses coutumes, et son jargon,
 « Ses habits, sa même parure,
 « Sa même manière, sa bigarrure,

« Que jamais les Italiens
« Ne soient appelés des Troyens ;
« Qu'enfin pour me remettre en joie ,
« Puisque les Grecs ont brûlé Troie ,
« Ce nom soit comme trépassé ,
« Et du livre des noms cassé.
« Daignez , mon mignon , y souscrire. »
Jupiter se mit à sourire ,
Et pour la sortir de ce lieu
Il dit : « Quoi ! la fille d'un Dieu ,
« La sœur et la femme d'un autre ,
« Une Déesse à patenôtre ,
« Et , pour tout dire , une Junon ,
« Aura les soins d'une guenon ,
« Se mettra toujours en colère ,
« Malgré son époux , et son frère ?
« Allez ! calmez votre fureur ,
« Si vous voulez être mon cœur ,
« Mon amour , ma vie et mon âme ,
« Ma bonne sœur , ma chère femme.
« Je vous réponds que vos Latins ,
« Presque tous vrais George-Dandins ,
« Feront leurs discours , leur harangue ,
« Dans tous les temps , en même langue.
« Qu'Italiens sera leur nom ,
« Et Romains un jour leur surnom.
« Qu'ils auront de grosses marmites ,
« Passeront pour grands hypocrites ,
« Pour charlatans , pour bateleurs ,
« Pour gens mondains , hardis parleurs ,
« Et savants en l'art de médire.
« Qu'ils établiront leur empire ,
« Aux dépens de tous potentats ,
« Qu'ils envahiront leurs États ,

« Les dénicheront de leurs villes ,
« Sous quel ques prétextes utiles
« A leurs desseins ambitieux .
« Qu'ils seront des plus pointilleux ,
« Et pour la moindre bagatelle
« A leurs voisins feront querelle .
« Que ces Troyens si méprisés
« Par leurs filles seront prisés ,
« Et qu'ils en feront leur épouse ,
« Dussiez-vous en être jalouse .
« Tout bien compté, bien rabattu ,
« Ils pratiqueront la vertu ,
« Élèveront de fameux temples ,
« Y donneront de bons exemples ,
« Feront leur cour aux Immortels ,
« En faisant fumer leurs autels .
« Après cela, soyez contente ,
« Et montrez-vous reconnaissante. »

Ce discours plut fort à Junon ,
Qui sur-le-champ, sans dire non ,
Même sans faire la sucrée ,
Reprit de la voûte azurée
Brusquement le plus court chemin ,
Abandonnant le parchemin
De son bon ami le roi Turne ,
Pour être emballé dans une urne .

Le grand Jupin, après cela ,
Ne pouvant en demeurer là ,
Médite à part dans sa caboche ,
Contre Turnus quelque anicroche ,
Pour alarmer son faible cœur ,
Et le plonger dans le malheur .
Deux Pestes, ou bien deux Furies ,
De la nuit toutes deux sorties ,

N'ayant que Mégère pour sœur,
Servaient à porter la frayeur,
Quand de quelque accident funeste,
Comme la mort, la faim, la peste,
Jupiter voulait affliger
Ceux dont il voulait se venger,
Et faire servir de victimes,
Pour les punir de tous leurs crimes.
Sur son trône était leur séjour,
Et servaient ce Dieu tour à tour.
Dans le moment il en dépêche
Une plus vite qu'une flèche,
Qui prenant forme des oiseaux
Habitant toujours les tombeaux,
Ne chantant que dans les ténèbres,
Et n'allant qu'aux pompes funèbres,
Fut, d'un vol rapide et bruyant,
Sans chercher aucun faux fuyant,
Passer devant le gros visage
De ce Turnus faisant la rage.
Même en passant, et repassant,
Elle frappa, toujours hurlant,
Son bouclier du bout de l'aile ;
Ce qui sur sa lourde escarcelle
Répandit engourdissement,
Qui l'effraya dans le moment.
Que devint la belle Juturne,
A l'aspect de son frère Turne,
Qui demeuré sans mouvement
Visait à son trébuchement ?
Surtout, connaissant sa farie,
La Déesse aussitôt s'écrie :
« Hélas ! où chercher du secours,
« Turnus, pour conserver tes jours ? »

« Par quel salulaire artifice,
« Éviteras-tu la malice
« D'un monstre qui me fait horreur,
« Et qui sert de porte-malheur
« Au grand Jupin dans l'Empyrée ?
« Vois-tu sa plume bigarrée,
« Son bec de cornet à bouquin,
« Son col fait en villebrequin,
« Ses yeux d'où distille une colle,
« Plus à craindre que la variole ;
« Ses cris lugubres, ténébreux,
« Ses ongles crochus, longs, affreux ;
« Enfin, cette horrible figure,
« Digne, par sa propre nature,
« D'épouvanter tout l'univers,
« De mettre les mortels aux fers,
« Et de semer partout la rage ?
« Regarde donc cet assemblage,
« Mon cher Turnus, regarde bien,
« Ce maudit signal ne vaut rien.
« Il vise à ta déconfiture,
« A la perte de ta fressure,
« De ton bandeau, de ton frusquin,
« Du moule de ton casaquin.
« O toi Jupin lance-tonnerre,
« Qui vins me débaucher sur terre,
« Croyais-tu faire mon bonheur,
« Pour avoir été mon vainqueur,
« De m'ériger en immortelle ?
« Jupin, si ta croyance est telle,
« Tu te trompes fort lourdement,
« Et t'équivoque assurément.
« Si je disposais de ma vie,
« Du moins au gré de mon envie,

« Je la donnerais pour Turnus,
« Malgré le Pieux et Vénus.
« Adieu, je sens que je m'accable :
« Sans toi, rien ne m'est agréable,
« Mon cher frère; il faut nous quitter,
« Mais il le faut sans disputer ;
« Ainsi le veut la destinée
« De ce fils de guenon d'Énée,
« Qui doit dans peu régner ici,
« Sans chagrin, sans aucun souci. »

Telles furent les tristes plaintes,
Et les douloureuses empreintes
De l'aquatique Dèité ;
Qui couvrant sa divinité
D'un voile couleur d'espérance,
Quitte son frère, et puis s'élance,
Et se plonge au milieu des eaux,
Pour y noyer tous ses travaux.

Aussitôt le superbe Énée,
Voulant forcer la Destinée
A se manifester pour lui,
Se sentant d'ailleurs bon appui,
Et voyant Turnus immobile,
Tout prêt encore à faire gille,
Il lui dit, d'un air de fierté,
Non pas sans incivilité :

« A quoi penses-tu, dis moi, prince,
« Dont la valeur paraît si mince,
« Après l'avoir pris sur le ton
« Du plus redouté fanfaron ?
« Voudrais-tu prendre encor la fuite,
« Et t'échapper pour être quitte
« Des coups que je dois de ma main,
« Apostropher jusqu'en ton sein ?

« Mets donc ta valeur en usage !
 « Il faut en faire ici parage,
 « Puisque dans cette occasion,
 « Tout consiste dans l'action,
 « Et non dans ta brouillonnerie.
 « Mets en œuvre ton industrie;
 « Ou pour t'élever jusqu'aux cieux
 « En te plaçant parmi les Dieux ;
 « Ou pour te cacher dans la terre,
 « A l'abri du sort de la guerre ;
 « Dont, pauvre petit roitelet,
 « Tu vas devenir le jouet. »
 « Tu ne seras pas si terrible,
 « Lui dit Turnus, assez sensible
 « A ce discours plein de fierté ;
 « C'est pousser loin ta vanité,
 « Que de croire que ta menace
 « M'épouvante seule, et me glace.
 « Ce sont Jupiter et les Dieux,
 « Qui me font pâlir à tes yeux. »
 Après ces mots, le Roi Rutule,
 Sans faire plus grand préambule,
 Aperçut à son côté droit
 Un rocher qui dans cet endroit
 Servait depuis longtemps de borne.
 Alors d'un air pensif et morne,
 Il se saisit de ce rocher,
 Croyant pour le moins d'ébrancher
 Le vénérable et sage Énée.
 Mais la puissante Destinée
 En ordonna tout autrement ;
 Car il perdit dans ce moment
 Ce qu'il pouvait avoir de force ;
 Ce qui fut une triste entorse,

Pour le Monarque Rutulois ,
Qui perdant l'esprit et la voix ,
Tomba dans une défaillance ,
Trop funeste à son espérance ;
Puisque dans ce pressant besoin ,
Le rocher ne put aller loin.
Souvent l'homme voit dans un songe
Son âme que le souci ronge ,
Faire en vain efforts sur efforts ,
Mettre en œuvre tous ses ressorts ,
Quand se trouvant en défaillance ,
Elle croit perdre l'espérance
De rappeler la vive ardeur
De sa force , et de sa vigueur :
Pour lors elle est comme immobile ,
Et sa voix tremblante et débile.
Ainsi ce misérable oiseau ,
Cet avant-coureur du tombeau ,
Avait assoupi le courage
Du fier Turnus , qui dans sa rage ,
Regarde la ville et le camp ,
S'arrête au beau milieu du champ ,
Le cœur troublé , l'âme interdite ,
Ne sachant s'il doit dans la fuite
Chercher un salut incertain ;
Ou s'il doit , le sabre à la main ,
Charger son cruel adversaire.
Mais Ænéas plus téméraire ,
Voyant Turnus sans mouvement ,
Darda dans le même moment
Son implacable javeline ,
Tout au travers de son échine ;
Qui fit en l'air un sifflement ,
Qui mit le camp en mouvement ,

Renversa son rival par terre,
 Et finit cette longue guerre.
 Le Roi Turnus humilié,
 D'un air tout réconcilié,
 Sur son vainqueur portant la vue;
 Lui dit ces mots, sa tête nue :
 « Mon pleureur de contemporain,
 « Ænéas, donne-moi la main,
 « Soyons amis, je te pardonne;
 « Mais épargne un peu ma personne,
 « Ne me fais pas comme à Murrân,
 « Sous la gorge un si vilain cran :
 « Ou bien comme au bon drille Ufente,
 « Dans la panse une large fente.
 « Ce serait offenser les Dieux,
 « Si tu m'assommais à leurs yeux,
 « Moi qui me trouve sans défense
 « Sous la main de ta révérence.
 « Ne vas pas couronner mon front
 « D'un si malencontreux affront,
 « Et rappelle ta conscience
 « Avant de faire telle offense.
 « Eh bien ! j'ai mérité la mort,
 « Parce que je suis le moins fort :
 « Je t'en fais une confiance,
 « Te voilà maître de ma panse,
 « Tu peux l'ouvrir si tu le veux :
 « Serais-tu si peu généreux,
 « Toi que je reconnais pour maître,
 « De m'aller éventrer en traître ?
 « Rends cet inutile Turnus
 « A la vieillesse de Daunus.
 « Je te promets, foi d'honnête homme,
 « Que je ne pense plus à Rome,

« A l'Itale, à l'Italien,
« Et que je les laisse au Troyen.
« Que je sois mort, ou bien en vie,
« Je ne saurais te faire envie.
« Rends-moi vivant, ou rends-moi mort,
« Pour toi ce n'est pas grand effort.
« Parce que Jupin t'est propice,
« A présent en titre d'office
« Te voilà vainqueur des Latins,
« Des Rutulois, des Laurentins,
« Bientôt maître de Lavinie,
« Par conséquent de l'Italie,
« Que te faudrait-il donc de plus?
« Occir le malheureux Turnus,
« L'envoyer sur les rives sombres,
« Se promener avec les ombres?
« Non. J'en atteste tous les Dieux,
« J'aime mieux jouir dans ces lieux
« Du bien de voir ton hyménée
« Couronner dans cette journée
« Tes fiers et pénibles travaux,
« Et finir pour jamais les maux
« De tous tes échappés de Troie,
« A qui Dieu donne bonne joie;
« Que d'aller dans le souterrain,
« Où jamais on ne boit de vin,
« Où jamais on ne mange soupe,
« Où chagrins sont toujours en croupe.
« Oh! ne fais donc pas le méchant,
« L'emporté, ni le turbulent;
« Ne me refuse pas la vie,
« Puisque c'est toute mon envie. »

Après ce discours ennuyeux,
Ænéas attacha ses yeux

Sur ce rival hors de défense ;
Dans son cœur déjà la clémence
Commençait à parler pour lui ;
Quand parcourant dans son ennui ,
Cette colossale figure ,
Il aperçut par aventure
Le baudrier de feu Pallas ,
Dont Turnus après son trépas
Se para pour marquer la gloire ,
Qu'il tirait de cette victoire.
Ce triste objet frappa son cœur ,
Rappela toute sa douleur ,
Et réveilla son fier courage.
Alors n'écoutant que sa rage :
« Quoi ! dit-il , tu m'échapperas ,
« Toi qui m'as privé de Pallas ,
« Et dont l'injuste barbarie ,
« En l'arrachant de cette vie ,
« L'a dépouillé de ses bijoux ?
« Qu'auraient fait de plus des filous ?
« Tu sais donc jouer de la harpe ,
« Puisque je vois sa belle écharpe ,
« Son casque de lames d'acier ,
« Et son éclatant baudrier ,
« Te servir encor de trophée
« D'avoir vaincu l'ami d'Énée ?
« Pallas , mon cher ami Pallas ,
« Je t'immole cet échalas :
« A tes manes je puis sans crime
« Offrir cette illustre victime :
« Puisse-t-elle te faire honneur ,
« Calmer d'Évandré la douleur ,
« Donner la paix à cette terre ,
« Et pour jamais finir la guerre. »

A ces mots l'ardent Ænéas ,
Faisant briller son coutelas ,
Lui fit avec irrévérence
Un grand trou dans sa vaste panse ;
Par où son âme ayant pris vent
Elle s'envola dans l'instant ,
Et dans une nuit éternelle
Laisa sa hideuse escarcelle.
Ainsi mourut ce fanfaron ,
Ainsi finit monsieur Maron.

FIN.

NOTES

SUR

LE VIRGILE TRAVESTI.

Je, qui chantai jadis *Typhon*...

Typhon fut le premier poème burlesque qui sortit de la plume de Scarron. Il le composa au commencement de sa maladie, à l'âge de 27 à 28 ans, en l'année 1638. Il ne parut qu'en 1644, en quatre chants. Le poète place son récit de la guerre des géants contre les Dieux, sous la protection du cardinal Mazarin qu'il appelle :

Jule plus grand que le grand Jule.
Qui nous sers autant qu'un Hercule,
.
Riche trésor venu de Rome,
Laquelle n'a pas, sur ma foi,
Rien gardé de pareil pour soi !

Depuis la ville où les *Grégeois*.

C'est le nom que dans tout son poème l'auteur donne aux Grecs.

Et qui, quoique mon mal empire...

A l'époque où Scarron entreprit son Virgile, ses souffrances ne lui laissaient de mouvement libre que celui des yeux, de la langue et de la main. Il écrivait sur une planche appuyée sur deux bras de fer attachés à son fauteuil. C'est alors qu'il épousa Françoise d'Aubigné, à laquelle Louis XIV donna, en 1674, la terre de Maintenon qu'il érigea en marquisat.

—

Je serais un *Jean de Nivelles*.

Fils aîné de Jean II de Montmorency s'attira la colère de Louis XI pour avoir embrassé le parti du duc de Bourgogne. Sa trahison et le refus qu'il avait fait de répondre à l'appel du Roi, le rendirent en France, un objet de haine et de mépris. Le peuple lui donna le nom injurieux de *Chien* : de là, le proverbe vulgaire, dont la signification fut bientôt oubliée :

—

Achatès eut du drap d'*Usseau*.

Petit village près de Châtelleraut (Vienne) où se fabriquent de grosses étoffes de laine.

—

Comme de vrais *Roger-Bontemps*.

Roger de Collerye, secrétaire de l'évêque d'Auxerre, était de l'humeur la plus joviale; il présidait une société facétieuse dont le chef prenait le titre d'*Abbé des fous*. C'est d'après lui qu'on

a nommé Roger Bontemps un homme qui est sans souci.

Comment de terre *sigallée*

Prométhée

Les Grecs donnaient le nom de Prométhées aux Athéniens, inventeurs de la fabrique des vases de terre. Lactance prétend que Prométhée fut le premier statuaire, ce qui donna lieu à la fiction de la formation de l'homme. Une pierre gravée représente Prométhée modelant des statues.

S'ils moururent tous du *Farcin*.

Maladie particulière au cheval, au mulet et à l'âne. Elle résulte du développement de tubercules dans le tissu cellulaire, les ganglions, le farcin s'observe à tout âge, dans toutes les saisons, mais surtout au printemps. Les hippiates le regardent comme contagieux, quoique l'expérience et l'observation semblent démontrer le contraire.

Nous prirent tous à la *pipée*

Chasse aux oiseaux qui exige pour réussir le plus profond silence. Le chasseur se place dans une cabane recouverte de feuillage, sur lesquels sont étendues de faibles branches enduites de glu. L'appât est ordinairement un oiseau criard, comme la pie, le geai, que le chasseur tourmente de mille manières pour exciter ses cris, et appeler ainsi des victimes qui viennent se faire prendre au piège qui leur est tendu.

Fier comme le *milord Fairfax*.

Lord Thomas Fairfax, l'un des généraux les plus célèbres dans les guerres civiles de l'Angleterre sous Charles I^{er}, avait combattu avec Cromwel a Naseby. Mais il refusa de siéger parmi les juges de Charles I^{er}, il seconda Monk dans la restauration de Charles II. Réconcilié avec le nouveau Roi, il passa dans la retraite le reste de sa vie. Il est compté au nombre des poètes et des orateurs de son temps.

—

Nous nous crûmes tous *pris sans vert*.

C'est-à-dire, pris au dépourvu. Il y avait du temps de Scarron un jeu, fort en vogue à la cour, et qui se conserve encore parmi l'enfance dans quelques-unes de nos provinces. Chaque personne devait porter sur elle une feuille verte, ou d'arbre ou de fleur, mais cueillie dans le jour; et l'on s'abordait par ces mots : « Je vous prends sans vert. » Alors chacun exhibait la preuve qu'il était en règle. Si, au contraire, on en était dépourvu, on était par cela seul soumis à une amende dont les pauvres profitaient.

(Abarchangy, Tristan.)

—

Pour parler langage de *Carunes*.

L'auteur traduit ainsi le mot latin *carmen*, vers, langage poétique.

—

Du fils faire un *salmigondis*.

Ragoût composé de plusieurs viandes réchauffées du latin *salgama condita*.

Me coiffer d'une *bourguignotte*.

Ancien casque de fer, aujourd'hui sorte de bonnet garni qu'on donne aux soldats pour parer le coup de sabre. Il fut inventé par les Bourguignons.

Grand joueur d'échecs et *tarots*.

Sorte de cartes à jouer qui sont marquées d'autres figures que les nôtres et dont le dos est imprimé de grisailles en compartiments. On dit : cartes tarotées.

De bleu, verd, gris, noir, *zingolin*.

Couleur qui est d'un violet rougeâtre.

Le passement et la *guipure*.

Dentelle de soie tortillée autour d'un autre cordon de soie ou de fil.

Et le *vertugadin* d'Hélène.

Gros et large bourrelet que les dames portaient à leurs ceintures, au-dessous de leurs corps de robe, de l'espagnol *vertugado*.

Chaque dame eut une *hongreline*.

Ancien habillement de femme, venu de Hongrie.

Ayant bien vidé le *hanap*.

Grande tasse à boire; du vieux allemand *knap*.

Ces Troyens, ces francs *Jaquemarts*.

Figure qui représente un homme armé, et qui frappe avec un marteau les heures sur la cloche de l'horloge.

Du fifre, du *psaltérion*.

Du luth, du *manicordion*.

Psaltérion, instrument de musique triangulaire à treize rangs de cordes.

Manicordion, instrument de musique à clavier à cordes de laiton ou d'archal. Le clavecin fut, dit Gattel, d'abord monocorde, de là son nom manicordion. Malgré ses soixante-dix cordes il a encore conservé son nom.

Et qui m'a donné ces *pagnottes*.

Poltron, lâche; de l'italien *pagnotta*, petit pain qu'on donnait jadis à des enfants qui se louaient à titre de pages pour escorter les grands dans quelques cérémonies.

Lui dit Nisus tenant son *heaume*.

Casque, il vient de l'allemand *hetm*.

Et vous prenant pour une *Outarde*.

Oiseau de passage, et le plus gros de l'Europe: on le dérive du latin *avis tarda*, d'autres le dérivent du grec *ôtis* parce qu'elle a les oreilles avancées et couvertes de plumes.

Fit cette courte *sabbatine*.

Thèse de philosophie sur une partie de la logique et de la morale qui se soutenait le samedi.

Plus une *salade* d'Argos

Ancien casque pour la guerre dont l'usage vient des croisades. Ce mot tire son origine de *Saladin*, prince célèbre des Mahométans.

Un *morion* représentait.

Ancienne armure de tête plus légère que le casque qui nous est venu, dit Bochard, des Maures.

Et d'une patte faite en *targe*.

Sorte de bouclier dont on se servait autrefois, et qui était extrêmement large.

Et mes jeunes *galefrétiens*.

Qui se dit d'un homme de néant, et d'un sans-souci.

Là, l'on raccommode un *redan*.

Pièce de fortifications à angles saillants et rentrants.

Le premier, fraises à *godrons*.

Plis qu'on fait aux coiffures et manchettes des femmes.

Car cette rude *camisade*.

Surprise de nuit où les soldats pour se reconnaître et n'être pas connus, mettaient des chemises ou camises sur leurs armes. De là, vint le nom de camisards qu'on donna aux fanatiques des Cévennes.

Vaut encore moins que l'*Estrapade*.

Espèce de potence au haut de laquelle on élève les criminels pour les laisser retomber à quelques pieds de la terre.

Qu'on nomma depuis *talemouse*.

Pièce de pâtisserie faite avec du fromage, des œufs et du beurre.

Et je manquerais d'*entregent*.

Manière adroite de se conduire dans le monde, de se présenter avec grâce et sans prétention.

Hors quelques preneurs de *petun*.

Tabac à fumer. On a prétendu que le Hollandais ne cessait pas de *petuner*, et l'on a représenté la Hollande comme un pays où le démon de l'or est couronné de tabac, habillé d'épices, et assis sur un trône de fromage.

Hucha les gens du fils d'Anchise.

Appeler à haute voix ou en sifflant. Ce terme n'est guère d'usage qu'à la chasse.

Ses bottes de cuir de *roussi*.

Cuir teint en rouge qui vient de Russie, et qui a une odeur forte.

Mont *Misène* aujourd'hui se nomme.

Cap sur la côte O. de l'Italie, à 15 kil. S. O. de Naples, forme l'extrémité occidentale du golfe de Naples, et fait saillie vis-à-vis de l'île de Procida.

Est des Grecs appelée *Averne*.

Lac de la Campanie qui a la forme d'un puits

profond. Les anciens le regardaient commè l'entrée des enfers, parce qu'il s'en exhalait des vapeurs méphitiques. Les marais insalubres qui l'environnaient autrefois forment aujourd'hui les plus jolis vignobles du royaume de Naples.

En Inquinèrent leurs *Houseaux*.

Chaussure contre le froid et la pluie, espèce de guêtres.

Mêlés de quelques *maltôtiers*.

Exacteurs, du latin *male tollere*; somme, *mal toute*, mal levée, mal imposée, levée à tort; de là *maltôte*, exaction impôt indu.

Coûta cher au pauvre *Régner*.

Régner (Mathurin), poète satirique, né à Chartres en 1573, marié en 1613, était neveu du poète Desportes. Il est le premier en France qui réussit dans la satire. Il imita avec succès les anciens qu'il avait pris pour modèle. Il s'abandonna sans retenue à toutes sortes d'excès, ce qui fit dire à Boileau :

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur.

Et n'est *espalier* de galère.

Rameur qui était le premier d'un banc dans une galère.

De ho , ho , *ho* , de hi , hi , *hi*.

C'était un éclat de rire qui se faisait en musique au ballet des Muses, dansé à Saint-Germain-en-Laye, où Vénus, par certains enchantements, donna tant de beauté à Molière qu'on s'écriait en chantant :

Ha ! qu'il est beau , le jeune homme !
Ha ! qu'il est beau !

Et puis on faisait une longue tirade de ho ! ho ! etc. et une de hi ! hi ! etc., après avoir chanté :

Qu'il est joli , gentil , poli ,
Qu'il est joli !

—

Et puis l'immortel *Jean douce*.

C'était un fou de la cour.

—

Et tel qu'ici pour être riche
Passe le maréchal de *Guiche*.

Allusion à la vieille chanson qui dit :

Je serais cent fois plus riche
Que le maréchal de *Guiche*.

—

Et de cinquante *braquemarts*.

Épée courte et large que l'on portait autrefois le long de la cuisse.

—

Rencontrent là des *belles-mères*.

L'auteur recherche souvent l'occasion d'exhaler toute sa bile contre les belles-mères. Il se souvenait, sans doute, de ce qu'il avait eu à souffrir dans son enfance de la marâtre que son père lui avait donnée.

Comme ceux de *Cruye* et de *Laye*.

Cruye était une petite forêt auprès de Poissy, remarquable par la hauteur et la beauté de ses chênes.

Les hommes qui font trop les beaux.

Scarron les place sans difficulté dans l'enfer ; dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il ne perd pas l'occasion de lancer ses épigrammes sur ces personnages, moins nombreux de son temps que du nôtre.

De moins raffineurs que *Donat*.

Célèbre grammairien qui a commenté Virgile.

Et l'Espagnol au *triple nez*.

Géryon, Roi d'Espagne, que l'on dit avoir eu trois têtes, parce que ses deux frères et lui s'accordaient si bien qu'ils étaient comme trois têtes dans un bonnet.

On les parapherait de *craie*.

L'auteur fait un contre-sens avec l'habitude des Romains qui paraphaient de blanc les jours heureux et de noir les jours malheureux.

Lors chacun étant *alité*.

Les Romains prenaient leurs repas, étendus sur des lits autour de la table, la tête penchée sur la main gauche, et le coude appuyé sur un coussin.

Et le bon vieillard *Jean des Temps*.

Était écuyer de Charlemagne ; il avait, dit-on, plus de 360 ans, quand il mourut ; il vécut jusqu'au règne de Louis-le-Jeune , de manière qu'il vit dix-sept ou dix-huit Rois !!!

A main gauche incontinent tonne.

Le bruit du tonnerre qui venait de ce côté était un heureux présage aux anciens, qui pour augurer se tournaient vers le midi afin d'avoir à leur gauche l'Orient, comme la meilleure partie du ciel d'où ils croyaient que les Dieux regardaient les augures.

Comme ferait *Gille le niais*.

C'était un fameux tabarin qui avait son théâtre à Paris à la porte de la Tournelle.

L'illustre maison de *Luci*.

L'illustre maison de Mancini s'appelait autrefois *Luci*, qui signifie en italien lumière, nom qui marquait assez son éclat, mais un brave de cette maison en ajouta un autre qui le fit changer de nom. Car ayant perdu la main gauche dans une bataille où il signala son courage, il fut appelé Mancini.

Et les ânes de Mirebeau.

On dit encore en proverbe : les ânes de Mirebeau comme les ânes de Vaux.

Comme le sanglier *miré*.

Les sangliers ne prennent leur nom qu'à trois ans, lorsqu'ils ont quitté la compagnie ; celui de deux ans et demi s'appelle *ragot*. A trois ans, sanglier en son *tieran* ; à quatre ans sanglier en son *quartun*, et quand il est plus âgé, et que ses défenses se relèvent vers l'œil il s'appelle *sanglier miré*.

Comme fait Deslandes-Payen.

Conseiller au Parlement, l'auteur lui a dédié le cinquième livre de son *Virgile*.

A la brette un vrai *Boutteville*.

Boutteville qui eut pour fils le célèbre maréchal de Luxembourg, s'était rendu fameux comme duelliste. Après s'être exilé à Bruxelles par suite d'un duel dans lequel il avait tué son adversaire,

il osa se montrer à Paris, et se battre au milieu de la place Royale. Il fut arrêté, condamné à mort et exécuté en 1627.

Dit plusieurs quatrains de Pibrac.

Guy Dufaur, seigneur de Pibrac, fut conseiller en Parlement, représenta la France au Concile de Trente, suivit Henri III en Pologne, et tenta en vain de lui conserver ce trône après sa fuite. Il est surtout connu par ses *quatrains moraux* qui furent traduits en grec, en latin et en allemand.

En la paix un vrai Bassompierre.

Maréchal de France, fit les guerres de Henri IV et Louis XIII. Les avantages de son esprit, son goût pour le faste, le jeu et la galanterie, le firent rechercher. Richelieu le fit enfermer à la Bastille. Il y resta douze ans, et n'en sortit qu'à la mort du Cardinal. Il composa ses mémoires dans sa prison.

La France Monsieur le duc Charles.

Charles III, duc de Lorraine, chassé de France par Louis XIV, gagnait alors sur le maréchal de Créqui la victoire de Consarbruck.

Ou le dessein de faire une *aiguade*.

Lieu où l'on envoie faire provision d'eau douce pour les vaisseaux ; du mot *aigue* (provençal).

FIN DES NOTES.

13333

560964

